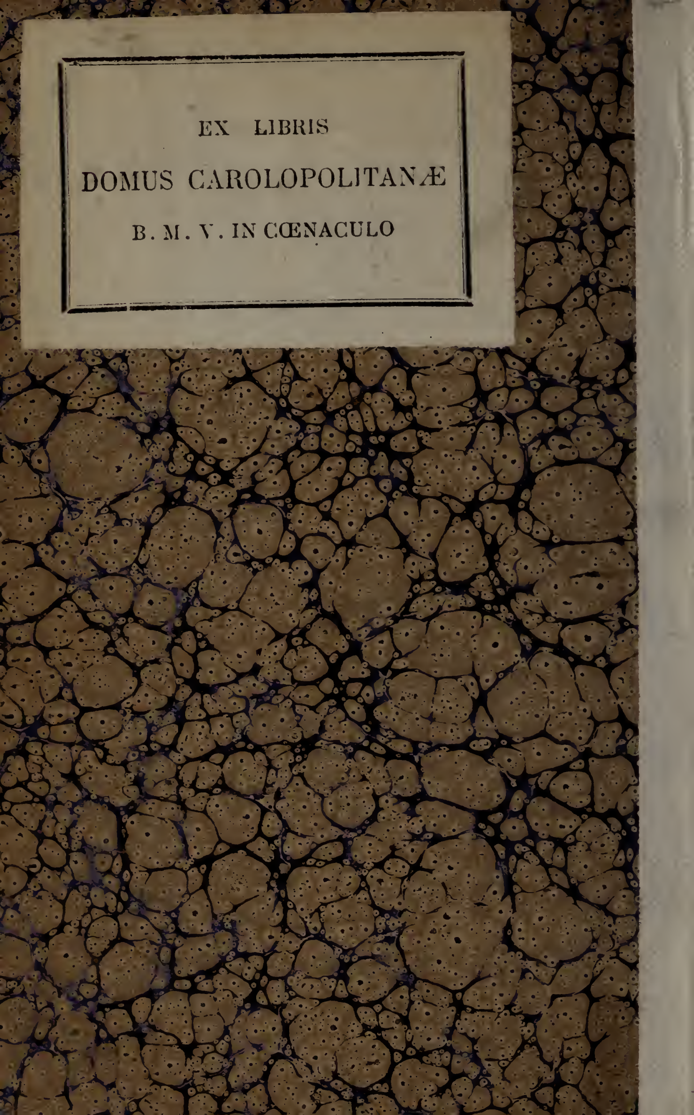
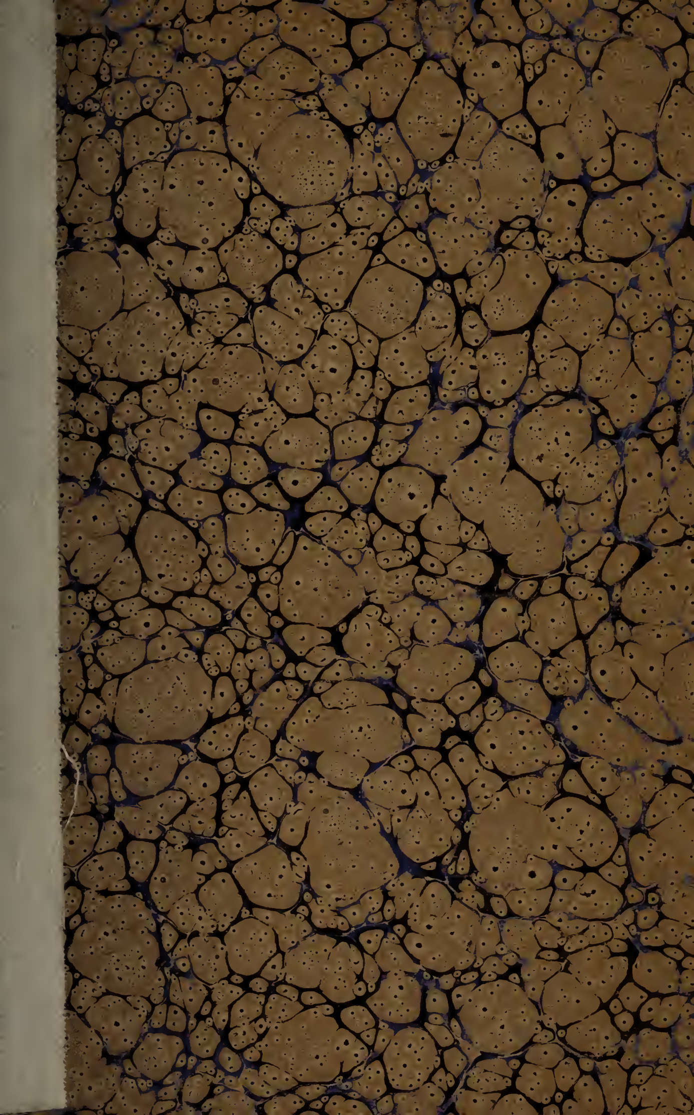



EX LIBRIS
DOMUS CAROLOPOLITANÆ
B. M. V. IN CŒNACULO





LA MÉDITATION

LA MÉDITATION

OU

Le Fidèle sanctifié par la pratique de l'Oraison mentale,

PAR

LE R. P. CHAIGNON, S. J.

Combien grand, Seigneur, est l'amour que j'ai pour votre loi ! Elle est tout le jour l'objet de ma méditation. *Ps. 118. 97.*

[3e édition, revue et corrigée.]

TOME DEUXIÈME.

ANGERS
LIBRAIRIE DE BRIAND & HERVÉ
9, rue Saint-Laud.

PARIS
CHARLES BLÉRIOT, LIBRAIRE
55, quai des Augustins.

1872.

METHODE

DU BIENHEUREUX LÉONARD DE PORT-MAURICE.

pour assister avec fruit

AU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

« La méthode qui me paraît la plus propre et la plus conforme à l'esprit de l'Église pour assister au saint sacrifice de la Messe est de s'unir aux intentions du prêtre. Il doit offrir ce sacrifice pour satisfaire aux quatre principaux devoirs que nous sommes obligés de rendre à Dieu, et qui sont en même temps les quatre fins pour lesquelles Jésus-Christ lui-même offre, par les mains du prêtre, cet auguste sacrifice.

» Le premier, c'est de louer et d'adorer l'infinie Majesté de Dieu ; le second, c'esf de satisfaire à sa justice pour tous nos péchés ; le troisième, c'est de le remercier de tous les bienfaits

que nous en avons reçus ; le quatrième, de lui exposer nos besoins, et de le supplier comme l'auteur et le principe de toutes les grâces. C'est pourquoi, remplissant en quelque manière les fonctions du prêtre, quand vous assistez à la sainte Messe, vous devez, autant que possible, vous appliquer à la considération de ces quatre fins; ce qui vous sera facile, si vous faites usage, pendant le saint sacrifice, des quatre offrandes que nous allons vous indiquer. »

DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA MESSE JUSQU'A L'ÉVANGILE.

Lorsque la Messe commence, et que le prêtre, s'humiliant au pied de l'autel, récite le *Confiteor*, faites aussi un petit examen de conscience, vous excitant à former dans votre cœur un acte de vraie contrition, demandant humblement pardon à Dieu de vos péchés, et implorant l'assistance du Saint-Esprit et de la sainte Vierge, pour assister au saint sacrifice avec toute la dévotion et le respect dont vous serez capable. Partagez ensuite la Messe en quatre parties, pour mieux vous acquitter des quatre grands devoirs dont nous avons parlé. Faites-le de la manière suivante.

Dans la première partie, depuis le commencement jusqu'à l'Évangile, vous vous acquitterez du premier devoir, qui consiste à adorer et à louer la Majesté de Dieu, digne d'honneurs et de louanges infinis. Pour cela, humiliez-vous avec Jésus-Christ ; abîmez-vous dans votre néant, devant cette immense Majesté, et dites-lui, aussi humilié d'esprit que de corps :

« O mon Dieu, je vous adore et vous reconnais pour mon Seigneur et le maître de mon âme ; je proteste que tout ce que je suis, et tout ce que je possède, c'est de vous que je le tiens. Mais, parce que votre souveraine Majesté mérite un honneur et exige un hommage infini, et que je suis un pauvre tout-à-fait impuissant pour payer cette grande dette, je vous offre les humiliations et les hommages que Jésus vous rend sur cet autel. Ce que Jésus fait, je veux le faire moi-même ; je m'humilie et m'abaisse avec lui devant votre suprême Majesté ; je vous adore dans les mêmes sentiments d'humiliation avec lesquels vous adore mon Jésus ; je me réjouis de tout mon cœur en pensant à la soumission infinie que vous rend pour moi ce bon Jésus. »

Ici, fermez le livre, et continuez à faire plusieurs actes intérieurs, vous félicitant de ce que

Dieu est infiniment honoré par les abaissements et les adorations de son Fils, et répétant à diverses reprises :

« Oui, mon Dieu, j'ai une extrême satisfaction de l'honneur infini qui revient à votre divine Majesté dans ce saint sacrifice ; j'en ai une joie et un contentement que je ne puis exprimer. »

Ne vous mettez pas en peine de répéter mot à mot ces prières : mais servez-vous librement des paroles que vous suggérera votre dévotion ; soyez surtout bien recueilli et uni à Dieu. C'est ainsi que vous vous acquitterez de votre premier devoir envers lui.

DEPUIS L'ÉVANGILE JUSQU'A L'ÉLÉVATION.

Vous satisferez pour le second, depuis l'Évangile jusqu'à l'Élévation : jetez un coup d'œil sur vos péchés, et, voyant la dette immense que vous avez contractée envers la divine justice, dites d'un cœur profondément humilié :

« Voici, mon Dieu, cet enfant dénaturé qui, tant de fois, s'est révolté contre son Père ; cet infidèle, ce parjure qui, tant de fois, a renié ses serments. Hélas ! pénétré de douleur, j'ai en horreur et je déteste, de toute mon âme, mes

innombrables péchés. Je vous présente en paiement la même satisfaction que Jésus vous offre sur l'autel. Je vous donne tous les mérites de Jésus, le sang de Jésus, ce même Jésus tout entier, Dieu et homme tout ensemble, qui, en qualité de victime, daigne encore renouveler son sacrifice en ma faveur ; et puisque Jésus se fait, sur cet autel, mon médiateur, mon avocat, et que, par son sang très-précieux, il vous demande miséricorde pour moi, j'unis ma voix à celle de ce sang adorable, et je vous demande grâce et pardon pour tant de péchés que j'ai commis. Oui, le sang de Jésus réclame votre miséricorde, et mon cœur, pénétré de douleur, vous la demande aussi. Hé quoi ! Dieu de mon cœur, si vous n'êtes pas touché de mes larmes, soyez-le du moins des gémissements de mon Jésus ; et si, sur la croix, il a acquitté surabondamment toutes les dettes du genre humain, pourquoi ne satisferait-il pas pour moi, sur le nouveau Calvaire de l'autel ? Oui, je l'espère ainsi : en vertu de ce sang précieux, vous me pardonnerez toutes les iniquités de ma vie que je continuerai de pleurer jusqu'à mon dernier soupir. »

Puis, ayant fermé le livre, répétez ces actes

d'une vraie et profonde contrition. Donnez un libre cours aux affections de votre cœur, et dites à Jésus du fond de votre âme :

« Mon bien-aimé Jésus, donnez-moi les larmes de saint Pierre; la contrition de sainte Madeleine et la douleur de tous ceux de vos Saints qui, de pécheurs, sont devenus de véritables pénitents, afin que j'obtienne par les mérites de ce saint sacrifice le pardon absolu de mes péchés. »

Réitérez ces actes, tout recueilli en Dieu, et soyez sûr qu'ainsi vous pouvez offrir à la Majesté divine de quoi payer toutes les dettes de vos péchés.

DEPUIS L'ÉLÉVATION JUSQU'A LA COMMUNION.

Pendant l'Élévation, inclinez-vous profondément pour adorer, avec le plus grand respect dont vous serez capable, Jésus-Christ, Dieu et homme, que son amour pour vous a fait descendre sur l'autel. Puis, dans cette troisième partie, arrêtez-vous un instant à considérer les bienfaits immenses dont la bonté divine vous a comblé; et, pour payer la dette de la reconnaissance, faites à Dieu une offrande d'un prix infini. Offrez-lui le corps et le sang précieux de

Jésus-Christ, présent sur l'autel, et invitez tous les Anges et tous les Saints du Ciel à remercier Dieu pour vous, à peu près de la manière suivante :

« Me voici, Dieu de mon cœur, chargé des bienfaits généraux et particuliers que vous avez bien voulu me prodiguer, et que vous êtes disposé à m'accorder encore, dans le temps et dans l'éternité. J'avoue que vos miséricordes à mon égard ont été et sont infinies ; cependant je suis prêt à vous payer entièrement, et jusqu'à la dernière obole. C'est pourquoi, en reconnaissance et en paiement de tout ce que je vous dois, je vous présente, par les mains du prêtre, ce sang divin, ce corps très-précieux, cette innocente victime. Cette offrande, j'en suis sûr, suffit pour compenser tous les dons que vous m'avez faits : ce don, qui est d'un prix infini, vaut, à lui seul, tous ceux que j'ai reçus jusqu'ici, et que je recevrai encore de vous dans la suite. O vous tous, Anges du Seigneur, vous tous, bienheureux habitants des cieux, aidez-moi à remercier mon Dieu, et offrez-lui, en actions de grâces de tant de bienfaits, non-seulement cette Messe, mais toutes celles qui se célèbrent maintenant dans le monde entier ; afin que, par là, je compense

parfaitement son amoureuse bienfaisance pour toutes les grâces dont il m'a comblé, pour celles qu'il me fait en ce jour, et pour toutes celles qu'il daignera me faire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

Oh ! avec quelle douce et bénigne complaisance ce Dieu de bonté ne recevra-t-il pas le témoignage d'une reconnaissance si affectueuse! Et comment pourrait-il n'être pas satisfait de cette offrande qui est d'un prix infini ?

Pour vous exciter davantage à faire valoir ces pieux et tendres sentiments, invitez à remercier Dieu pour vous, tous les Saints auxquels vous avez une dévotion particulière, et, dans l'effusion de votre cœur, adressez-leur la prière suivante :

« O vous, mes saints Patrons, rendez grâce pour moi à la bonté de Dieu, afin que je ne vive et ne meure pas dans l'ingratitude ; suppliez-le d'agréer ma bonne volonté, et d'avoir égard aux remerciements pleins d'amour que mon Jésus lui fait pour moi dans ce saint sacrifice. »

Entretenez-vous dans ces pieuses affections ; répétez cette prière le plus qu'il vous sera possible, et assurez-vous que, de cette manière, vous acquitterez pleinement cette dette immense.

DEPUIS LA COMMUNION JUSQU'A LA FIN.

Dans cette quatrième partie, pendant que le

prêtre communie sacramentellement, vous ferez la communion spirituelle. Pour cela, vous produirez de tout votre cœur un acte de vraie contrition ; en vous frappant la poitrine, vous vous avouerez indigne de recevoir Jésus-Christ dans l'humble demeure de votre âme. Puis, vous exciterez en vous un ardent désir de vous nourrir de ce pain céleste et de participer à toutes les grâces de la communion sacramentelle. Vous pourrez pour cela réciter cette prière :

« Adorable Jésus, je crois fermement que vous êtes réellement présent dans ce divin sacrement de votre amour ; je vous y adore et vous aime par-dessus toutes choses. Je vous désire de toute l'ardeur de mon âme ; mais, puisque je ne puis maintenant vous recevoir sacramentellement, venez au moins spirituellement dans mon cœur. Je m'unis à vous comme si déjà vous étiez venu en effet, et je me consacre tout à vous. Ne vous séparez jamais de moi ; ne permettez pas que je me sépare jamais de vous. »

Après avoir ainsi fait la communion spirituelle, fixez vos regards sur Dieu, qui est au-dedans de vous ; demandez-lui avec une vive ardeur toutes les grâces dont vous avez besoin ; car c'est dans ce moment que Jésus s'unit à

vous ; c'est lui qui prie et qui demande pour vous. Élargissez donc votre cœur ; ne vous bornez pas à de petites choses ; mais demandez de grandes grâces, puisque l'offrande que vous venez de faire, est d'un prix infini. Dites avec une profonde humilité :

« O Dieu de mon âme, je me reconnais indigne de vos faveurs ; je confesse sincèrement mon extrême indignité, et je ne mérite en aucune manière, par moi-même, que vous m'exauciez, mais pourriez-vous rejeter la prière que votre adorable Fils vous adresse sur cet autel, où il vous offre pour moi son sang et sa vie ? O Dieu de mon cœur, agréez la prière de celui qui plaide en ma faveur auprès de votre infinie Majesté, et, en sa considération, accordez-moi toutes les grâces que vous savez m'être nécessaires pour réussir dans la grande affaire du salut. C'est maintenant plus que jamais que j'ose vous demander le pardon général de tous mes péchés, et la grâce de la persévérance finale dans votre amour. De plus, appuyant toujours ma confiance sur les prières de mon Jésus, je vous demande pour moi, ô mon Dieu, toutes les vertus dans le plus haut degré, tous les secours efficaces dont j'ai besoin pour devenir un Saint ; je vous demande encore la conversion de tous les infidè-

les, celle de tous les pécheurs, et particulièrement de ceux qui me sont unis par les liens du sang ou de l'amitié. Je vous conjure aussi de m'accorder la délivrance non d'une seule âme, mais de toutes celles qui sont actuellement détenues en Purgatoire ; élargissez-les toutes, et, par la puissante vertu de ce divin sacrifice, faites que ce lieu de tourment et d'expiation soit vide de tous ses captifs. Convertissez aussi tous les pécheurs qui sont encore sur la terre, afin que ce misérable monde se change en paradis, et qu'après vous avoir aimé, loué, béni et adoré dans le temps, nous puissions vous louer et vous glorifier dans l'éternité. Ainsi soit-il. »

Demandez avec assurance, demandez pour vous, pour vos amis, vos proches, vos bienfaiteurs, tout ce que vous voudrez. Priez pour la sainte Église, afin que le Seigneur daigne la délivrer des maux qui l'affligent, et lui accorder la plénitude de tous les biens ; surtout ne demandez pas avec hésitation, avec tiédeur, mais avec la plus grande confiance, bien convaincu que vos prières unies à celles de Jés s seront exaucées.

Lorsque la Messe sera finie, ne vous retirez pas avant d'avoir remercié Dieu de la grâce qu'il vous a accordée, en vous permettant d'assister

au redoutable sacrifice, et en vous donnant la facilité d'acquitter toutes les dettes que vous aviez contractées envers la Majesté divine. Vous pourrez, dans ce but, réciter la prière suivante :

PRIÈRE APRÈS LA MESSE.

Seigneur, je vous remercie de la grâce que vous m'avez faite en me permettant aujourd'hui d'assister au saint sacrifice de la Messe, préférablement à tant d'autres qui n'ont pas le même bonheur, et je vous demande pardon de toutes les fautes que j'ai commises par la dissipation et la langueur où ma faiblesse a pu m'entraîner en votre adorable présence. Que ce sacrifice, ô mon Dieu, me purifie pour le passé et me fortifie pour l'avenir.

Je vais présentement, avec confiance, aux occupations où votre volonté m'appelle. Je me souviendrai, durant tout le cours de cette journée, de la grâce que vous venez de me faire, et je tâcherai de ne laisser échapper aucune parole, aucune action, de ne former aucun désir, ni aucune pensée, qui me fasse perdre le fruit de la Messe que je viens d'entendre : c'est ce que je me propose, avec le secours de votre sainte grâce. Ainsi soit-il.

LA MÉDITATION

OU

Le Chrétien sanctifié par la pratique de l'Oraison.

SECTION TROISIÈME.

VERTUS SPÉCIALES DONT LE SAUVEUR NOUS DONNE LA LEÇON ET L'EXEMPLE DANS LES MYSTÈRES DE SON INCARNATION, DE SA NAISSANCE, DE SON ENFANCE, ET PENDANT LES TRENTE ANNÉES DE SA VIE CACHÉE.

XIV. MÉDITATION.

L'INCARNATION DU VERBE. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. Écouter les paroles.
III. Considérer les actions.

Premier prélude. Se rappeler sommairement l'historique de ce mystère. La très-sainte Trinité, voyant tous les hommes courir à leur perte éternelle, a pris compassion de leur malheur, et décrété la rédemption du genre humain. La plénitude des temps est arrivée ; Dieu envoie l'archange Gabriel annoncer à Marie qu'elle va devenir la mère du Verbe incarné, par l'opération de l'Esprit saint. Elle donne son consentement, et le Verbe se fait chair.

Deuxième prélude. Se représenter d'une part la

vaste étendue de l'univers, habité par tant de peuples différents, qui tous ont si grand besoin d'un Sauveur; de l'autre, dans une province obscure, dans la petite ville de Nazareth, l'humble demeure de Marie.

TROISIÈME PRÉLUDE. Demander la connaissance intime du mystère d'un Dieu fait homme pour être mon libérateur et mon guide; la grâce de l'aimer ardemment, afin de me dévouer courageusement à l'imiter et à le suivre.

Ier P. *Contempler les personnes.*

1° Au moment où va s'opérer le mystère de l'Incarnation, remarquez quels sont tous ces hommes dont la terre est couverte. Quelle diversité dans leurs habitudes, dans leur langage,.. dans leur situation! Les uns en paix, les autres en guerre... Ceux-ci pleurent; et pourquoi?.. Ceux-là se livrent à des ris immodérés; et quel en est le sujet? Ah! que de frivolité souvent dans ces larmes, presque toujours dans ces joies!.. Les uns riches, les autres pauvres... Ceux-ci libres, ceux-là esclaves... Les uns qui entrent dans la vie, les autres qui en sortent... Hélas! presque toutes ces créatures, formées à l'image de Dieu, primitivement destinées à partager son bonheur, ne s'accordent que sur un point: elles oublient leur fin, méconnaissent l'auteur de leur être, et se perdent misérablement!

2° Regardez la sainte Trinité : du haut du ciel, elle contemple ce spectacle avec compassion, voyant tous ces hommes coupables mais malheureux, qui tombent à chaque instant sous les coups de la mort et dans l'enfer. L'œil divin vous discerne vous-même dans cette multitude égarée... Ah ! quelle part vous aurez dans l'œuvre de miséricorde qui se prépare !

3° Jetez ensuite les yeux sur cette Vierge bénie, seule pure, seule immaculée dans la dépravation universelle... Qu'elle est modeste et recueillie ! Heureuse préparation aux célestes faveurs !.. Sur cet ange qui la salue avec tant de respect... Est-ce là votre religion intérieure et extérieure, quand vous vous approchez du Seigneur, qui sans doute mérite infiniment plus de vénération que la plus sainte de toutes les créatures ? — En considérant ces diverses personnes, livrez votre cœur aux affections que cette simple vue y fera naître. O touchante bonté de Dieu !.. O profondeur de la misère humaine !.. O humilité de l'Ange, effacée par l'humilité de Marie !

IIe P. *Écouter les paroles.*

1° Sur la terre, des paroles inutiles, obscènes, impies,.. des jurements, des imprécations, des blasphèmes, des chants impurs ou sacriléges, à la gloire

du démon... Je n'entends point prononcer votre nom, ô Jésus, et celui de votre Père est outragé par ceux qui le prononcent.

2° Dans le ciel, des paroles de réconciliation et de paix. « Rachetons l'homme que nous avons créé... Mon Père, me voici; les holocaustes qui vous ont été offerts jusqu'à ce jour sont incapables de vous plaire... Je prends un corps et je m'offre moi-même ; je viens accomplir votre volonté sainte[1]. »

3° Dans la maison de Nazareth : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous !..* Et l'ange, continuant de parler à la timide vierge, la rassure en lui disant *qu'elle a trouvé grâce devant le Seigneur.* Quoi de plus rassurant en effet ! Que peut-on craindre, quand on est aimé du Tout-Puissant ? Il lui annonce les grandeurs de celui dont elle sera la mère : *Hic erit magnus, et filius Altissimi vocabitur...* Marie descend encore plus avant dans son néant... Question qu'elle fait pour mettre en sûreté le trésor de sa virginité,.. et puis, son humble acquiescement aux volontés de Dieu : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* Il n'est pas dit

[1] Hostiam et oblationem noluisti; corpus autem aptasti mihi... Tunc dixi : Ecce venio. In capite libri scriptum est de me : ut faciam, Deus, voluntatem tuam. *Hebr.* 10. 5, 7.

un mot dans ce mystère qui n'ait son fruit spirituel à vous donner, si vous savez en faire votre profit.

IIIe P. *Considérer les actions.*

1° Sur la terre, que font les hommes?.. Voyez la futilité ou le crime de leurs occupations,.. le culte abominable qu'ils rendent aux idoles,.. les désordres de leurs spectacles, de leurs fêtes,.. leurs intrigues, pour se supplanter et se perdre les uns les autres;.. avec quelle fureur ils se livrent à leurs passions, dégradent en eux l'image de la divinité, et se précipitent dans l'abîme éternel[1]!

2° Au ciel, quelle émulation de charité pour nous entre les trois adorables personnes de la sainte Trinité! Dieu le Père donne son Fils; le Verbe se donne lui-même, et s'anéantit en s'unissant à la nature humaine; l'Esprit saint forme cette union de miséricorde et d'amour...

3° A Nazareth, l'ange remplit religieusement la mission qui lui est confiée : loin d'être jaloux de la gloire de Marie et du bonheur de l'homme, il se réjouit de l'un et de l'autre... L'auguste Vierge est absorbée dans la contemplation des merveilles qui viennent de s'opérer dans son sein,.. et elle en rend grâces au Seigneur...

[1] Dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque ullo termino. *Is.* 5. 14.

C'est maintenant, ô mon âme, qu'il faut t'enrichir de tous les trésors de cet ineffable mystère. — Lorsque le genre humain était plongé dans la nuit de toutes les erreurs et de tous les crimes, Dieu lui envoie son Fils unique, pour le ramener à la vérité et à la vertu, pour le sauver; c'est ainsi qu'il nous aime [1]. N'aurai-je jamais que de vaines paroles, que de stériles sentiments à lui offrir en témoignage de mon amour? — Le Fils consent à se revêtir de la nature humaine, à cacher toutes ses grandeurs, à paraître sous la forme d'esclave [2]... Quelle humilité! quel dévouement pour nous! — Marie tremblante, interdite à la voix de l'ange, n'accepte la maternité divine, qu'après avoir entendu l'envoyé céleste lui apprendre que ce mystère s'accomplira sans détriment de sa virginité; quelle pureté! quelle foi sublime! quelle obéissance aux volontés du Ciel! *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

Colloque avec les trois personnes divines. Adorez la bonté de ce Dieu, qui daigne sauver les hommes malgré leur indignité et leur ingratitude... Rendez grâces au Verbe incarné... Adressez-vous à Marie et, après l'avoir félicitée, priez-la de vous obtenir

[1] Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret. *Joan.* 3. 16.

[2] Qui cum in forma Dei esset,.. semetipsum exinanivit formam servi accipiens. *Philip.* 2. 6, 7.

la grâce d'aimer tendrement son Fils, et de l'imiter fidèlement.

XV. MÉDITATION.

JÉSUS-CHRIST MODÈLE DE LA PARFAITE HUMILITÉ.

I. Dès le premier instant de son incarnation.
II. Dans tout le cours de sa vie.

Remarque. Saint Bernard distingue entre la *vérité* et la *vertu* de l'humilité. La première nous fait voir notre néant et notre abjection profonde ; la seconde nous fait aimer cette abjection elle-même ; elle nous fait consentir de bon cœur à n'être rien pour que Dieu soit tout. La vérité nous confond et nous atterre ; la vertu nous élève et nous encourage. L'une nous éclaire, l'autre nous échauffe[1]. La connaissance de nous-mêmes n'est qu'une préparation à l'humilité proprement dite, ou tout au plus l'humilité de l'esprit ; elle n'est pas une vertu chrétienne : la philosophie va jusque-là. Mais l'humilité qui est le fruit de la foi, celle que Jésus-Christ vient nous apprendre, et que saint Grégoire appelle *la maîtresse et la mère de toutes les vertus*, la véritable humilité a son siége dans le cœur dont elle règle les

[1] Est humilitas quam nobis parit veritas, et non habet calorem ; et est humilitas quam caritas format et inflammat.

affections : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* Elle nous porte à nous mépriser sincèrement nous-mêmes , comme n'étant dignes en effet que de mépris, et à aimer notre abjection , comme faisant ressortir davantage la grandeur de Dieu. C'est là son premier degré. Le second consiste à désirer que tout le monde entre dans les mêmes sentiments à notre égard , et nous juge comme nous nous jugeons nous-mêmes, c'est-à-dire nous méprise comme nous nous méprisons. Par le troisième , qui est le plus parfait , nous sommes bien aises que tous les hommes se conduisent envers nous conformément au mépris que nous leur inspirons. Celui qui est arrivé à ce degré ne se contente pas de souffrir patiemment les opprobres ; il les reçoit avec joie, il les recherche avec l'empressement des mondains pour les distinctions et les honneurs. Il les aime par amour pour la justice , par amour pour Jésus-Christ, à qui les humiliations le rendent semblable.

Ier P. *Jésus modèle parfait d'humilité dans son Incarnation.* C'est sa volonté, c'est son cœur, qui a tout disposé , tout déterminé dans ce mystère : *Improperium expectavit cor meum.* Pour apprécier ce prodige d'humilité, remarquons cinq degrés, par lesquels le Fils éternel de Dieu, dès le premier instant de son entrée dans le monde, descend jus-

qu'aux dernières profondeurs de l'abaissement. *Il s'est fait homme. Il a pris la forme de l'esclave. Il s'est fait chair. Il a pris la ressemblance du péché. Il s'est anéanti.* Qui sondera ces abîmes?

Un Dieu fait homme! *Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu... consubstantiel au Père, par qui toutes choses ont été faites,..* Et ce Dieu si grand, ce principe adorable de toute grandeur, que devient-il? *Homo factus est.* Il s'est fait homme! Ce n'est pas Dieu fait ange, l'humiliation serait déjà infinie; il descend jusqu'à la nature humaine. Ici fléchissons le genou, et inclinons notre esprit aussi bien que notre corps, pour le soumettre à la croyance d'un mystère incompréhensible. De Dieu à l'homme, de Celui qui dit : *Je suis celui qui suis*, à celui qui doit dire : *Ma substance est comme un néant...* qui pourra mesurer la distance?

Mais on est homme sur un trône, comme dans les derniers rangs de la société humaine; le Fils de Dieu a-t-il choisi pour sa condition l'une de celles à qui appartient l'autorité, à qui du moins les richesses donnent une espèce d'indépendance? Non, il a préféré la plus basse, la plus assujettie, la plus pauvre : *Formam servi accipiens.*

Le Verbe fait chair! Voilà ce qui achève de me confondre. Avec saint Jean, je porte d'abord mon

regard jusqu'au sein de la Divinité : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu...* Quelle majesté ! quelle puissance ! quel éclat ! Mais bientôt toute cette gloire s'est évanouie : ce Verbe-Dieu, par qui tout a été fait,.. le voilà lui-même fait chair ! *Verbum caro factum est.* Encore s'il n'avait pris qu'une âme humaine, image de Dieu, esprit comme Dieu, immortelle comme Dieu !.. Mais non, il prend aussi notre chair ; il contracte avec elle une alliance si étroite, que pour l'exprimer il faut dire : *Le Verbe s'est fait chair !* Et cette chair, il la prend, non telle qu'il l'aura en sortant de son tombeau, impassible, invulnérable,.. non pas même telle qu'elle fut donnée au premier homme, dans toute la force et la plénitude de l'âge viril,.. il la prend faible, délicate, assujettie aux infirmités de l'enfance, à toutes sortes de besoins et à la mort.

Est-ce assez d'humiliations ? Pas encore : *Il a pris la ressemblance du péché.* Après le péché, rien n'est plus abject que sa ressemblance ; le Fils de Dieu la prend, ne pouvant prendre le péché même. Dans sa circoncision, à son baptême,.. en toute circonstance, mais surtout dans sa Passion, il paraît moins un pécheur que le péché

même[1]. Maintenant il ne peut descendre plus bas, et pour donner l'idée de cet abaissement extrême, il ne reste plus que le mot de saint Paul : *Il s'est anéanti lui-même.*

Au fond, un Dieu caché dans le sein d'une mère, et puis, un Dieu petit enfant, qui ne peut se soutenir sur ses pieds, un Dieu souffrant et mourant, un Dieu qui manque de tout, un Dieu qui fait pitié, et ressemble aux pécheurs,.. est-ce encore un Dieu? N'est-ce pas un Dieu anéanti ? *Exinanivit semetipsum.* Voilà le début de mon divin Roi dans la guerre qu'il fait à l'orgueil ; la suite répond au commencement.

IIe P. *Jésus modèle parfait d'humilité dans tout le cours de sa vie.* Chacun des mystères qu'il accomplit, chacune des positions par où il passe, et qui sont toutes de son choix, est une preuve de son amour pour l'abjection. Il naît dans une étable, une crèche est son berceau. Dans sa circoncision, il reçoit la marque des pécheurs; il fuit en Egypte, lui tout-puissant, devant un homme faible ! La presque totalité de sa vie se passe dans la maison d'un artisan, dans les travaux d'un vil métier; et il ne mange son pain qu'à la sueur de son front. Son at-

[1] Eum, qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit. *II. Cor.* 5. 21.

trait pour les humiliations ne le quitte jamais. Quelqu'un croit le flatter en l'appelant *bon Maître !* il répond froidement : *Dieu seul est bon !* (Matth. 19. 17.) Fait-il des miracles? il défend d'en parler. On veut le faire roi? il prend la fuite. Se transfigure-t-il sur le Thabor? il impose silence aux témoins de sa gloire, jusqu'après sa résurrection. Le désir qu'il a de s'humilier, et qui va toujours croissant, ne connaît plus de bornes dans sa Passion. C'est alors qu'il se montre à la lettre tel que l'avaient annoncé les prophètes : l'homme de douleurs, l'homme humilié et frappé de la main de Dieu, le dernier des hommes, moins un homme qu'un ver que l'on écrase. Il avait faim d'opprobres, il en est rassasié. *Saturabitur opprobriis.* (Thren. 3. 30.)

J'ai promis au Sauveur de le suivre partout où il irait[1]. Je sais maintenant où il va ; il court à pas de géant dans la voie des abaissements. Non-seulement il ne veut point l'estime des hommes, mais il cherche leur mépris, il le poursuit avec ardeur. Eh bien! mon âme, peux-tu balancer un instant? Crains-tu de te tromper en réglant tes jugements sur ceux de Jésus-Christ? Si tu adores ce Dieu anéanti, tu dois trouver aimable tout ce qu'il a aimé. Oh! regarde les humiliations par ses yeux,

[1] Magister, sequar te quocumque ieris.

vois-les dans son infaillible vérité ; va à son cœur apprendre combien elles sont dignes de ton amour [1].

XVI. MÉDITATION.

L'HUMILITÉ — SON EXCELLENCE.

I. En elle-même.
II. Dans ses fruits.

Ier P. *Rien de plus excellent que l'humilité, si on la considère en elle-même :* c'est la vérité, la justice, et en quelque sorte toute la religion du chrétien.

1° On ne peut trop approfondir la parole de sainte Térèse : « L'humilité, c'est la vérité, » non plus spéculative, mais passant de l'intelligence qu'elle éclaire, dans le cœur, dont elle dirige et sanctifie les affections. A la clarté de ce flambeau, l'homme découvre le tout de Dieu, le néant des créatures et de lui-même, et sur cette connaissance, il règle son estime et ses mépris, sa haine et son amour. L'ange a péché par orgueil, parce qu'il ne s'est pas maintenu dans la vérité [2], et il est tombé sous l'empire du mensonge [3]. Que la vérité règne en vous, dit

[1] Ama nesciri et pro nihilo reputari. — Intolerabilis impudentia est, ubi sese exinanivit Majestas, vermiculus infletur et intumescat. *S. Bern. Serm. de Nativ. Dom.*

[2] In veritate non stetit. *Joan.* 8. 44.

[3] Cum loquitur mendacium, ex propriis loquitur, quia mendax est. *Ibid.*

saint Bernard ; laissez-la gouverner vos pensées et vous montrer les choses telles qu'elles sont, la vanité ne pourra y trouver place [1]. Malheureusement, nous fuyons la vérité précisément parce qu'elle nous humilie, quoique ce soit en nous humiliant qu'elle nous sauve.

O précieuses humiliations ! Je vous crains, et je devrais vous désirer. Que vous m'êtes bon, Seigneur, quand vous daignez m'en accorder plus que je n'ai le courage de vous en demander [2] ! Oui, il entend bien ses intérêts celui qui choisit cette voie : *Viam veritatis elegi.* (Ps. 118. 30.) Un saint prêtre disait : « Aussi longtemps que je serai accablé de misères, je ne cesserai de m'écrier : Heureuses misères, dont le sentiment me porte à rougir devant Dieu et à m'abaisser devant les hommes ! Si vous m'êtes nécessaires, je ne voudrais pas vous changer pour les mérites et les vertus des autres. J'aime mieux être tel qu'il faut que je sois pour être humble. Je renonce à toutes les grâces qui pourraient me priver de cet avantage, et pour ne point le perdre, je consens à être privé de tout le reste [3]. »

2° L'humilité, c'est la justice. L'homme humble

[1] Non est quo intret vanitas, ubi regnat veritas.
[2] Bonum mihi quia humiliasti me. *Ps.* 118. 71.
[3] La Colombière.

rend à chacun ce qui lui appartient : *L'honneur à qui mérite l'honneur.* (Rom. 13. 7.) Il a compris cet oracle divin : *Que le sage ne se glorifie pas dans sa sagesse, ni le fort dans sa force, ni le riche dans ses richesses; mais que celui qui se glorifie, mette sa gloire à me connaître et à savoir que je suis le Seigneur, qui fais miséricorde et qui exerce la justice sur la terre.* (Jérém. 9. 23, 24.) S'il a obtenu quelque succès, opéré quelque bien, il en fait hommage à Celui qui donne et la volonté et le pouvoir. Pour lui, il n'a fait que ce qu'il devait faire, et encore l'a-t-il bien fait [1] ? Il sait d'ailleurs ce qu'il mérite pour tant de fautes qu'il a commises, et qu'il commet encore tous les jours ; il sait de quels crimes il serait capable, si la main du Seigneur ne le soutenait. De là, les bas sentiments qu'il a de lui-même ; fût-il admiré des hommes, il se méprise.

3° L'humilité, c'est, dans la pensée de saint Augustin, toute la religion d'un disciple de Jésus [2]. Les différents devoirs du chrétien, ses différentes vertus, ne semblent être que différentes formes

[1] Servi inutiles sumus ; quod debuimus facere, fecimus. — Non nobis, Domine, non nobis ; sed nomini tuo da gloriam.

[2] Si quæris quid sit primum in religione et disciplina Christi, respondeo : primum est humilitas ; quid secundum ? humilitas ; quid tertium ? humilitas. *S. Aug. Ep.* 5. — Tota et vera christianæ sapientiæ disciplina in vera ac voluntaria humilitate consistit. *S. Aug. Serm.* 8. *de Epiphan.*

d'humilité : la prière est l'abaissement de l'homme qui reconnaît sa misère profonde et l'infinie grandeur de Celui qu'il adore et qu'il prie, attendant tout de Dieu et de Dieu seul ; la foi est l'humilité de la raison, qui renonce à ses propres pensées et s'incline devant les pensées de Dieu et l'autorité de son Église ; l'obéissance est l'humilité de la volonté, qui s'assujettit à une volonté étrangère ; la chasteté est l'humilité de la chair, qu'elle soumet à l'esprit ; la mortification extérieure est l'humilité des sens ; la pénitence est l'humilité de toutes les passions, qu'elle retient et immole.

IIe P. *Rien de plus excellent que l'humilité, si on la considère dans ses fruits :* la grâce, la paix, la gloire pour le temps et pour l'éternité ! Quand la foi m'apprend que les humiliations volontaires procurent de si grands biens, n'est-il pas étrange que j'aie besoin de m'exhorter à les supporter avec patience ?

1° La grâce. Vos péchés ont mis un nuage entre vous et le Seigneur ; voulez-vous que votre prière pénètre à travers ce nuage, arrive à l'oreille et au cœur du Très-Haut, et qu'elle obtienne de lui ce qu'elle demande ? Vous n'avez qu'une chose à faire : humiliez-vous [1]. Comme l'aimant attire le fer, l'hu-

[1] Oratio humiliantis se nubes penetrabit,.. et non discedet donec Altissimus aspiciat. *Eccli.* 35. 2. — Respexit in orationem humilium. *Ps.* 101. 18. — Humilium... semper tibi placuit deprecatio. *Judith.* 9. 16.

milité attire la grâce[1]. Si la grâce est une source d'eau vive qui jaillit à la vie éternelle, l'humilité est le vaisseau avec lequel on y puise; et comme le vaisseau ne se remplit qu'en s'abaissant vers la fontaine, aussi l'âme ne se remplit de Dieu qu'en s'abaissant vers son néant[2].

2° La paix avec Dieu. L'avez-vous offensé ? L'humilité le fléchit; car cette vertu a le privilége de tout réparer. Elle apaise le Seigneur dans sa plus grande colère, et nous tient lieu d'innocence auprès de lui; elle le force, pour ainsi dire, de nous aimer malgré tous nos défauts; il ne peut lui refuser notre pardon[3]. « Fils de l'Homme, as-tu vu Achab humilié devant moi ? C'en est fait, je suis désarmé; les maux dont je l'ai menacé n'arriveront pas de son vivant[4]. » — La paix avec le prochain. Tandis que l'orgueil irrite et divise, l'humilité, fille de la charité, adoucit et unit les cœurs. Comment ne pas aimer un homme qui s'oublie pour ne penser qu'aux autres, qui ne dispute que pour avoir le dernier

[1] Velut magnes attrahit ferrum, sic humilitas gratiam ad se trahit. *S. Bern.*

[2] Sicut de fonte terreno non potest quis bibere, nisi voluerit se inclinare, ita de vivo fonte Christi et Spiritus sancti fluvio nemo aquam vivam haurire poterit, nisi humiliter se inclinare voluerit. *Cæsar. Arelat. Homil.* 34.

[3] Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies. *Ps.* 50. 19.

[4] III. Reg. 21. 29.

rang ? — La paix avec soi-même. « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ; soyez-le vous-même, et vous trouverez le repos de vos âmes. » La paix est la tranquillité qui résulte de l'ordre ; or, il n'est rien de mieux ordonné qu'une âme humble : estime, mépris, crainte, désirs,.. tout y est à sa place ; elle n'a point à craindre les tempêtes et les agitations soulevées par l'orgueil.

3° Enfin, l'humilité produit la gloire. Pour le siècle futur, on n'en doute pas ; la foi l'enseigne si formellement [1]. Oui, celui qui s'abaisse sera élevé [2]... de l'abîme de son néant jusqu'au trône de la gloire immortelle. Mais croyons-nous assez que, dès la vie présente, notre grandeur se mesure sur notre humilité, et que nous abaisser devant Dieu, c'est en effet nous élever dans la même proportion? Faisons deux raisonnements bien simples :

La gloire de l'homme est de remplir la fin de son existence. Cette fin est très-noble, puisqu'il n'existe que pour glorifier Dieu, et que la gloire de Dieu est d'une dignité et d'une excellence infinies. Il suit de là que l'homme le plus véritablement grand est celui qui glorifie Dieu de la manière la plus parfaite ;

[1] Populum humilem salvum facies. *Ps.* 17. 28. — Humiles spiritu salvabit. *Ps.* 33. 19. — Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. *Matth.* 5. 3.

[2] Qui se humiliat exaltabitur.

or, il est évident que l'humilité ou l'humiliation volontairement acceptée, recherchée pour Dieu, est la meilleure manière de procurer sa gloire, puisque le Verbe incarné, la sagesse éternelle, venant en ce monde pour glorifier son Père, a choisi ce moyen de préférence à tous les autres [1].

L'homme est plus ou moins grand, selon qu'il ressemble plus ou moins à Jésus-Christ, qui est toute la gloire de notre humanité, et dans lequel, dit saint Paul, *la plénitude de la divinité habite corporellement*. Or, l'amour de l'abjection ayant été comme le caractère propre du Verbe fait chair, nul homme ne lui est plus semblable que celui qui, à son exemple, embrasse la folie de la croix.

Que faisons-nous donc, et pourquoi ne tournons-nous pas de ce côté le penchant qui nous porte à l'élévation, nos aspirations à la grandeur ?

[1] Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta. *Hebr.* 12. 2.

XVII. MÉDITATION.

L'HUMILITÉ. — RÉPÉTITION DES PRÉCÉDENTES.

Se mépriser soi-même par la connaissance qu'on a de son propre néant, recevoir avec patience et même avec joie le mépris qu'on mérite, par amour pour la justice et pour la vérité, c'est être humble. Se conserver dans la même disposition de cœur au milieu des succès que l'on obtient et de l'admiration dont on est l'objet, c'est l'humilité dans ce qu'elle a de plus difficile et de plus parfait.

I. Rien de plus véritablement grand.
II. Rien de plus nécessaire.
III. Rien de plus solidement avantageux.
IV. Rien de plus juste ni de plus raisonnable.

Ier P. *Noblesse et grandeur de l'humilité.* Elle me donne la science la plus élevée et la plus utile [1], la vraie et l'heureuse liberté des enfants de Dieu, la plus glorieuse indépendance [2]. Quel homme est plus honteusement ignorant que celui qui ne se connaît pas lui-même? plus esclave, que celui qui tient à la vaine estime des créatures? — Elle me donne une

[1] Hæc est altissima et utilissima lectio, sui ipsius vera cognitio et despectio. *Imit. l.* 1. *c.* 2.

[2] Si veritas te liberaverit, vere liber eris, et non curabis de vanis hominum verbis. *Imit. l.* 3. *c.* 4.

admirable ressemblance avec Jésus-Christ, que saint Paul a peint en un seul trait : *Il s'est anéanti.* Si je me plais dans cet état d'anéantissement dont il a fait choix, j'ai les sentiments de mon Sauveur, je porte sa livrée, je deviens comme un autre lui-même. Lucifer avait dit : « Je monterai plus haut, j'élèverai mon trône au-dessus des astres, et je serai semblable au Très-Haut ; » il a été précipité jusqu'au fond des enfers. Pour moi, je m'abaisserai, je choisirai l'abjection, et, en me méprisant toujours davantage, je serai plus semblable au Dieu anéanti pour mon amour [1] ; en m'associant à ses opprobres, je m'associe à sa gloire. Comme l'humilité est l'échelle par laquelle Dieu est descendu jusqu'à notre néant, c'est par elle aussi que notre néant s'élève jusqu'à Dieu. Sans cette vertu, nous n'aurions ni le Dieu fait homme, ni l'homme fait Dieu.

IIe P. *Nécessité absolue de l'humilité.* Si je n'ai pas cette vertu, ma vie est au moins inutile. Je ne vis pas pour Dieu, mais pour le monde et pour moi ; mes œuvres ont peut-être de l'apparence, mais elles sont dépourvues de mérite, l'esprit de Jésus-Christ n'en étant pas le principe... Dieu peut-il récompenser ce qui n'est que le produit de l'amour de soi-

[1] Elegi abjectus esse. *Ps.* 83. 11. — Vilior fiam plusquam factus sum. *II. Reg.* 6. 22.

même ? Ah ! quels regrets je me prépare pour le moment de la mort ! qu'il me sera cruel de me dire à moi-même : Fallait-il à si grands frais *ne semer que du vent pour ne moissonner que des orages*[1], l'horrible tempête de la colère de Dieu ? Fallait-il par tant de soins et de fatigues poursuivre une ombre vaine, et perdre, pour la saisir, les biens de la gloire immortelle ?

Sans humilité, ma vie est pleine de souffrances ; je suis perpétuellement en guerre avec ma conscience et ma foi, déchiré de remords... Tout m'accuse dans la religion ;.. les plus touchantes solennités de l'année chrétienne me font les reproches les plus sanglants. Puis-je penser au Dieu de la crèche et du Calvaire sans rougir et trembler, sachant que je ne puis être son disciple sans être son imitateur ?

Sans humilité, c'en est fait de ma sanctification et de mon salut ; tout se change en écueil, tout m'entraîne au malheur éternel. Les succès m'enflent, les revers me découragent, la régularité de ma conduite augmente ma présomption, mes vertus apparentes sont des vices : on vante mon zèle, et je mendie la louange humaine. Il n'est pas jusqu'aux

[1]Osée. 8. 7.

faveurs célestes qui ne me soient dangereuses; le don des larmes, celui de prophétie, seraient pour mon âme le poison le plus mortel.

IIIe P. *Trésors inappréciables renfermés dans l'humilité.* Je ne puis trop méditer ces admirables paroles du pieux auteur de l'*Imitation* : « Dieu protége l'humble et le délivre; il aime l'humble et le console; il s'incline vers l'humble et lui prodigue ses grâces; et, après l'abaissement, il l'élève dans la gloire. Il découvre à l'humble ses secrets; il l'invite et l'attire doucement à lui. » (L. 2. c. 4.) — De toutes parts je ne vois que des périls : à droite, à gauche, dans le travail et dans le repos, que d'ennemis autour de moi ! Et les plus redoutables sont en moi-même; mais si Dieu me défend, s'il se fait mon protecteur, qu'ai-je à craindre ? Ne peut-il pas me mettre à couvert de tout danger, et m'arracher, au besoin, des portes de l'enfer ? Il le fera, si je suis humble : *Humilem Deus protegit et liberat.* — Je n'aurai ni l'estime, ni l'affection des hommes !.. Qu'y perdrai-je ? Je serai aimé de Dieu; n'est-ce pas le plus grand de tous les gains ! Être aimé de Dieu ! être l'objet particulier de sa tendresse ! Apôtres, martyrs, élus de toutes les conditions, que n'avez-vous pas fait et sacrifié pour obtenir ce bonheur ? Il est à moi si je le veux; l'humilité me le

donnera : *Humilem Deus diligit.* — Redouterai-je les afflictions, les maladies, l'abandon de mes amis, les sacrifices les plus pénibles pour le cœur ? Dieu me consolera, en me faisant comprendre qu'il n'est point d'autre voie qui conduise à la vie et à la véritable paix, que la voie de la croix et de la mortification continuelle. Je l'entendrai me dire : qu'il voit couler mes larmes, qu'il connaît mes désirs, qu'il ne m'éprouve que parce qu'il m'aime !.. Oh ! la douce consolation ! *Humilem consolatur.* — Mais j'ai offensé le Seigneur, je l'ai éloigné de moi par mon orgueil, je suis tombé dans l'abîme du péché !.. Eh bien, touchante image ! si je m'humilie, Dieu s'incline, il se met au niveau de ma misère, il s'abaisse jusqu'à moi pour me relever : *Humili homini se inclinat* ; ce qui fait dire à saint Augustin cette étonnante parole, que l'humilité dans le mal plaît plus à Dieu que l'orgueil dans le bien [1]. — Que me manque-t-il donc si je suis humble ? La grâce ? Dieu me la prodigue, et ses grandes grâces sont pour moi : *Humili largitur gratiam magnam.* La gloire ? Elle suit de près l'humiliation : *Post ejus depressionem levat ad gloriam.* La science qui éclaire, la charité qui enflamme ? Dieu m'invite à m'unir à lui, m'y at-

[1] Plus Deo placet humilitas in malis factis, quam superbia in bonis. *Hom. de Publ. et Pharis.*

tire doucement, en me révélant quelque chose de ses ravissantes perfections... O précieuse humilité! voilà les richesses que tu m'apportes : *Humili sua secreta revelat, et ad se dulciter trahit et invitat.*

IVe P. *Justice et raison de l'humilité.* Nous prenons ici cette vertu dans ce qu'elle a de plus difficile, mais aussi de plus excellent; nous considérons l'humilité dans la grandeur, les plus bas sentiments de soi-même dans la plus grande élévation, dans les succès les plus éclatants, dans la sainteté la plus éminente. C'est par humilité que Jésus-Christ attribue à son Père toutes les œuvres merveilleuses qu'il fait[1]; que Marie se reconnaît la servante du Seigneur, lorsqu'elle devient sa mère, et se confond dans son néant à proportion que Dieu l'honore; que saint Pierre et saint Jean venant d'opérer un grand miracle, disent aux Juifs remplis d'admiration : « Pourquoi vous étonnez-vous, et pourquoi nous regardez-vous, comme si c'était par notre puissance que nous eussions fait marcher cet homme? C'est le Dieu de nos pères qui a glorifié son Fils Jésus. » Par humilité tous les hommes apostoliques, après d'innombrables conversions et des travaux immenses, se croyaient si sincèrement serviteurs inutiles,

[1] A me ipso facio nihil *Joan.* 8. 28. — Pater in me manens, ipse facit opera.

que les plus grands saints se mettaient au rang des plus grands pécheurs.

En effet, rien n'est plus juste que cette disposition. De même qu'en Jésus-Christ l'humanité sainte ne pouvait rien qu'en vertu de son union avec la divinité, de même aussi les hommes, quels qu'ils soient, ne peuvent rien que par leur union avec le Fils de Dieu. « Je suis la vigne, vous êtes les branches; les branches ne peuvent porter de fruits qu'autant qu'elles sont attachées à la vigne, ni vous qu'autant que vous demeurez en moi [1]. » Ainsi, la justice et la raison veulent que je conclue avec saint Paul : *De quoi vous glorifiez-vous? Qu'avez-vous que vous ne l'ayez reçu?* Non, ce n'est ni celui qui plante, ni celui qui arrose qui est quelque chose; c'est Dieu qui donne l'accroïssement à tout [2]. Les saints, les plus élevés en grâce, étaient capables des plus grands crimes; et ils devaient d'autant plus s'humilier qu'ils étaient plus favorisés du Ciel, puisque toutes ces faveurs augmentaient leur responsabilité. A vous donc, ô roi immortel de tous les siècles, Dieu invisible, et à vous seul, honneur et

[1] Palmes non potest ferre fructum,.. nisi manserit in vite; sic nec vos, nisi id me manseritis. *Joan.* 15. 4.

[2] I, Cor. 3. 7.

gloire, maintenant et à jamais : *Regi sæculorum immortali et invisibili, soli Deo, honor et gloria in sæcula sæculorum. Amen.* (I. Tim. 1. 17.)

XVIII. MÉDITATION.

NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST. — SA PAUVRETÉ.

Le Verbe incarné avait commencé invisiblement ses fonctions de Sauveur dès le premier instant de sa conception, par ses anéantissements devant son Père ; il les commence extérieurement en naissant, par la pratique de la plus parfaite pauvreté.

I. Quelle est la pauvreté de Jésus naissant ?
II. Comment concourt-elle à nous sauver ?

Premier prélude. Représentez-vous cette étable abandonnée, dans laquelle le Fils de Dieu vient au monde ; considérez-la dans toutes ses parties. Qu'y trouvez-vous ? Qu'y manque-t-il ? Ne laisse-t-elle rien à désirer, ni pour l'utile et l'agréable, ni pour le nécessaire ?

Deuxième prélude. Donnez-moi une connaissance intime, ô mon Dieu, des dispositions de votre Fils naissant ; donnez-moi les sentiments de son cœur par rapport aux richesses et à la pauvreté.

Ier P. *Pauvreté de Jésus-Christ dans le mystère de sa*

naissance. Elle est extrême ; elle est accompagnée de souffrances et d'humiliations ; elle est libre et pleinement volontaire.

1° Pauvreté extrême. Je me transporte par la pensée dans le lieu de cette naissance, attendue depuis quarante siècles. Qui n'aurait pensé que le Fils du Très-Haut verrait le jour dans le plus magnifique de tous les palais, que la pourpre serait son premier vêtement ?.. Que vois-je cependant ? Tandis que les plus pauvres ont un toit qui les abrite, il est relégué dans une grotte, ouverte à toutes les injures de l'air. De mauvais langes pour le couvrir, une crèche pour lui servir de berceau, deux animaux pour le réchauffer de leur haleine... C'est dans cet appareil que le maître du monde y fait son entrée, quand il vient le sauver.

Il est vrai, cet état du Fils de Dieu à Bethléem est passager. Il ne sera pas toujours là ; non , mais il sera toujours pauvre ; et, comme dans l'incarnation il épouse l'humilité pour ne la quitter jamais , dans sa naissance il prend la pauvreté pour sa compagne inséparable. Elle le suivra en Egypte, à Nazareth, dans le cours de ses prédications, partout, toujours. Il dira à trente ans ce qu'il aurait pu dire le premier jour de sa vie : « Les renards ont des tanières, les oiseaux ont leurs nids,.. mais le Fils de

l'homme n'a pas où reposer sa tête [1]. » Sur le Calvaire, il n'aura pas même des haillons pour vêtement, ni un verre d'eau pour soulager sa soif [2].

2o La pauvreté de mon Sauveur n'est donc pas seulement extrême, elle est accompagnée de souffrances et d'humiliations : de souffrances ; que de privations, que de sacrifices elle lui impose ! La première idée que l'on se fait d'un homme pauvre, est celle d'un homme qui souffre par suite de privations ; l'indigence sans besoins serait une contradiction dans les termes. Il faut en dire autant des humiliations : elles sont comme la part obligée de cette classe méprisée d'un monde aveugle, qui ne juge que d'après les apparences. Jésus est pauvre, il manque de tout, et personne ne le plaint, on n'y songe même pas ; dès qu'on le regarde comme le fils d'un simple artisan, on n'est pas étonné qu'il soit dans ce dénûment : c'est sa condition.

3o Cette pauvreté est libre et pleinement volontaire. Le petit enfant que j'adore dans les bras de cette mère, si dépourvue des biens d'ici-bas, est Celui qui a tout fait : *Per quem omnia facta sunt*, et à qui tout appartient : *Mea sunt omnia*. S'il le vou-

[1] Luc. 9 58.

[2] Pauper in nativitate, pauperior in vita, pauperrimus in cruce. *S. Bern. de Pass. c. 2.*

lait, la terre mettrait à ses pieds tous ses trésors. Il n'aurait besoin que d'une parole pour créer de nouveaux mondes ; tout est donc ici de son choix. Si la famille royale de David, dans laquelle il devait naître, était alors déchue de sa splendeur ; si le temps de sa naissance coïncide avec un voyage de sa mère ; si les hôtelleries de Bethléem se trouvant remplies, on en refuse l'entrée à ses parents,.. toutes ces circonstances sont déterminées dans les décrets éternels, en conséquence de sa prédilection pour la pauvreté.

« L'homme ne connaissait pas le prix de cette vertu, » dit saint Bernard ; « mais le Fils de Dieu, épris de ses charmes, est venu sur la terre, a fixé sur elle le choix de son amour, afin que son exemple nous apprît à l'estimer et à l'aimer [1]. » Qu'a-t-il donc vu de si ravissant dans cette pauvreté que les hommes ne peuvent souffrir, et qu'ils redoutent comme un fléau ? Evidemment, ou Jésus-Christ se trompe, ou le monde est dans l'erreur [2]. Nous entrevoyons déjà.

[1] Nesciebat homo pretium ejus ; hanc itaque Dei Filius concupiscens, descendit, ut eam eligat sibi et nobis quoque sua æstimatione faciat pretiosam. *Homil. 1. in vig. Nat. Dom.*

[2] Christus elegit quod salubrius judicat, vos eligitis quod reprobat; quis prudentior e duobus? Aut iste fallitur, aut mundus errat. *S. Bern. Serm. 3. in Nativ. Dom.*

IIe P. *Comment la pauvreté de Jésus naissant concourt à nous sauver.* L'ange qui apparaît aux bergers de Bethléem, en les invitant à se réjouir, leur en donne cette raison : un Sauveur vous est né, « et voici à quel signe vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche [1]. » Etrange manière d'annoncer un Sauveur ! Il est pourtant vrai, ce sont ces pauvres langes, ce triste réduit, cette crèche, et, si l'on peut parler ainsi, c'est tout ce luxe de pauvreté qui nous sauve. La passion des richesses, qui traîne à sa suite toutes les passions, qui engendre tous les crimes, fruits de l'orgueil et de la sensualité, était la maladie mortelle dont il s'agissait de nous guérir ; il fallait nous porter à ce détachement des biens passagers et terrestres, qui prépare les cœurs à l'amour des biens éternels; il fallait nous apprendre à ne nous confier qu'en Dieu, à tout attendre de notre fidélité à le servir et à jeter dans son sein toutes nos sollicitudes. Mais pour cela aurait-il suffi de nous dire : Malheur aux riches, bienheureux les pauvres ?.. Aurions-nous goûté cette doctrine, si nous ne l'avions vue confirmée par l'exemple d'un Homme-Dieu, plus persuasif que tous les discours ?

[1] Et hoc vobis signum : invenietis infantem, pannis involutum, et positum in præsepio. *Luc*, 2, 12.

D'une autre part, comment résister à un Sauveur qui nous dit : « S'il y avait dans la pauvreté le mal que vous croyez y voir, ou dans les richesses le bonheur que vous y cherchez, j'aurais vu l'un et l'autre. Je ne puis aimer que ce qui est bon, ni haïr que ce qui est mauvais. Votre jugement est-il plus infaillible que le mien ? Il est vrai que les richesses étaient pour moi sans danger ; je les aurais possédées sans y attacher mon cœur ; elles ne m'auraient pas distrait un instant de l'application que je dois à tout ce qui est du service de mon Père ; mais elles sont pleines de périls pour vous... Et c'est pour vous en détourner que je les ai repoussées loin de moi ; que j'ai prononcé de terribles anathèmes contre ceux qui les aiment et les recherchent avec passion ; c'est pour cela que j'ai promis le vrai bonheur à la pauvreté volontaire, au détachement de tous ces biens frivoles. Comparez ce que j'ai dit avec ce que j'ai fait, et que mes exemples vous expliquent mes oracles. »

Ai-je les pensées, ai-je les affections de Jésus-Christ, par rapport à la pauvreté et aux richesses ? Je n'ignore pas cependant qu'il ne sera mon Sauveur qu'autant qu'il aura été mon modèle. Ah ! Seigneur, si vous me disiez, comme au jeune homme de l'Evangile : « Voulez-vous être parfait ? Allez,

vendez tout ce que vous avez, distribuez-le aux pauvres et suivez-moi, » je ne devrais pas balancer; m'appeler à cette perfection serait m'appeler à un plus grand bonheur. Vous ne me commandez pas de me dépouiller réellement de tout ce que je possède, mais bien d'en détacher mon cœur et d'être disposé à souffrir les incommodités et les humiliations de l'indigence, si vous permettez que j'y sois réduit. O Jésus, quel que soit mon dénûment, jamais il n'approchera du vôtre; il sera aussi toujours sans proportion avec l'infinie récompense que vous promettez à ces bienheureux pauvres, qui ont tout quitté pour vous suivre, puisque le royaume des cieux leur appartient : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.*

XIX. MÉDITATION.

CIRCONCISION DE JÉSUS-CHRIST. — LA MORTIFICATION.

I. Quelle idée doit-on se faire de la mortification extérieure.
II. Quels sont ceux qui y sont obligés ?

Dans tous ses mystères, le Sauveur combat et nous apprend à combattre la triple concupiscence, qui donne tant d'esclaves au démon et tant de victimes à l'enfer. Il oppose à l'orgueil et à la passion

des richesses l'amour de l'abjection et de la pauvreté, comme on le voit particulièrement dans son incarnation et sa naissance ; au désir effréné des plaisirs sensuels, il oppose l'amour des souffrances, et il s'empresse de nous le montrer dans le mystère de sa circoncision. Rien ne l'obligeait à cette loi, et on ne peut douter qu'en s'y assujettissant, sa première intention ne fût de souffrir. Son martyre volontaire commença dans le sein de Marie ; il se terminera sur la croix, et, en toute circonstance, il nous offrira le modèle de la plus parfaite mortification.

Cette vertu règle en même temps et les désirs de l'âme et l'usage des sens. On l'appelle mortification *intérieure* dans l'empire qu'elle exerce sur l'âme, et mortification *extérieure* quand elle s'applique aux sens. Il ne sera ici question que de la dernière, qui se partage en *négative*, lorsqu'elle se borne à refuser au corps quelque satisfaction, et en *positive*, lorsqu'elle lui fait endurer quelque souffrance. Prenons une idée juste de la mortification extérieure, renfermée dans de sages limites ; nous comprendrons quels sont ceux qu'elle oblige, et ce qu'il faut penser d'un chrétien qui se dispense de la pratiquer, ou qui même la condamne.

Ier P. *Quelle idée doit-on se faire de la mortifica-*

tion extérieure renfermée dans de justes bornes? Elle consiste à résister à la nature, et à la combattre, sans la détruire ; à respecter ses droits, sans flatter ses penchants. La nature est un ennemi tout à la fois nécessaire et dangereux : il nous est également défendu de lui donner ni la paix ni la mort. La discrétion est donc ici un devoir, plus encore que dans les autres vertus ; car, quand on nous dit que la parfaite mortification doit faire mourir la nature, on veut dire qu'elle doit la maîtriser et l'établir, à l'égard de la grâce, dans la même dépendance, à peu près, où est un corps mort à l'égard de ceux qui en disposent à leur gré. Du reste, bien loin que l'homme mortifié doive être sans sentiment, c'est au contraire du sentiment subjugué par la mortification, qu'il tire tout son mérite devant Dieu ; et c'est pour cela que nous nommons cette vertu mortification, et non pas mort. La sagesse doit par conséquent se montrer ici, en réformant par la mortification ce que la liberté, égarée par la passion, a corrompu dans la nature, qui est après tout l'œuvre de Dieu.

Je puis donc, je dois même écouter cette nature dans ce qu'elle exige et recherche pour sa conservation, pourvu que je rapporte ce que je lui donne, non à sa propre satisfaction, mais à la seule vo-

onté du Seigneur. Par là, ô mon Dieu, toujours en guerre avec moi-même, j'aurai un mérite égal, soit à combattre, soit à ménager et à conserver mon plus dangereux ennemi, qui n'est en effet que moi-même. Vous me donnerez une même récompense, quand pour vous je me mortifierai, et quand pour vous je cesserai de me mortifier. Tout est vertu quand on fait ce que Dieu veut, et qu'on le fait pour Dieu.

IIe P. *Quels sont ceux qui sont tenus à la mortification extérieure?* Renfermée dans de sages limites, ainsi qu'on vient de l'expliquer, cette vertu est évidemment obligatoire pour tout chrétien.

Nous ne sommes entrés dans la famille de Jésus-Christ par le baptême, qu'en prenant l'engagement de suivre l'Evangile; toute sa doctrine ne tend-elle pas à établir la domination de l'esprit sur la chair? Ce grand principe revient sans cesse dans les épîtres de saint Paul : *Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec leurs vices et leurs convoitises.* (Gal. 5. 24.) — *Si vous vivez selon la chair, vous mourrez; mais si vous mortifiez la chair par l'esprit, vous vivrez.* (Rom. 8. 13.) *Mortifiez donc vos membres.* (Colos. 3. 5.) De plus, nous avons promis d'imiter le Sauveur, notre modèle indispensable; mais n'est-il pas toujours un Dieu pénitent, consacrant

dans sa personne les saints exercices de la mortification extérieure? Le huitième jour après sa naissance, je le vois offrir à son Père les prémices de son sang. Je le verrai, dans sa Passion, livrer sa face adorable aux soufflets et aux crachats, sa tête aux épines, son corps à toutes les meurtrissures... Sa vie tout entière n'a été qu'une longue et douloureuse immolation.

Animés du même esprit que leur divin chef, les saints ont été ingénieux à se procurer des souffrances; la haine d'eux-mêmes a été comme un de leurs premiers instincts, et on peut dire un instinct commun à tous. Ceux qui avaient mené la vie la plus pure, étaient les plus ardents à se mortifier. Qu'on se rappelle les austérités du précurseur de Jésus-Christ, de sainte Catherine de Sienne, de saint Louis de Gonzague et de mille autres, prodiges d'innocence. Condamnera-t-on ce que l'Eglise a honoré de ses éloges, ce qu'un Homme-Dieu a si hautement autorisé par son exemple? Il est certain que la mortification extérieure satisfait pour les péchés; n'en avons-nous pas tous à expier, et en grand nombre? Qu'elle tient la chair soumise à l'esprit, et réprime ses révoltes humiliantes; avons-nous un ennemi plus importun et plus dangereux? Qu'elle attire des grâces de préservation; n'en avons-nous

pas toujours besoin ? Qu'elle dispose à recevoir la lumière céleste, cette foi vive, ce goût de Dieu et des choses de Dieu; n'en sommes-nous pas dépourvus, et quels biens devons-nous désirer plus vivement ?

Je n'ai donc plus, ô mon Dieu, qu'à régler par la prudence et le conseil la pratique d'une vertu, dont je reconnais l'importance et la nécessité. Soutenez-moi dans l'usage constant de la mortification, en même temps que vous m'en apprendrez l'usage discret; par l'un et par l'autre, répandez sur moi vos abondantes bénédictions.

XX. MÉDITATION.

PRÉSENTATION DE JÉSUS-CHRIST AU TEMPLE. — GÉNÉROSITÉ DANS LES SACRIFICES QUE DIEU NOUS DEMANDE.

I. Sacrifices que Jésus inspire à Marie.
II. Sacrifices que Jésus s'impose à lui-même.

Premier prélude. Se représenter le temple de Jérusalem. Marie dans le vestibule, accomplissant la loi de la purification, ensuite, à genoux devant l'autel, offrant son fils et le rachetant; Jésus dirigeant tout, et s'offrant lui-même par les mains de sa mère.

Deuxième prélude. Eclairez-moi, Seigneur, sur les dispositions parfaites avec lesquelles s'accomplissent des choses si communes en apparence ; faites que je participe à cette grandeur d'âme, à cette générosité de dévouement, dont je trouve de si beaux exemples dans le mystère que je vais méditer.

Ier P. *Sacrifices que Jésus inspire à Marie.* Elle tenait à sa virginité plus qu'à l'honneur infini d'être la mère d'un Dieu : sa question à l'ange ambassadeur l'avait bien prouvé ; mais elle ne tenait pas à la gloire de paraître vierge, et elle sacrifie volontiers cette gloire à celle d'imiter Jésus en s'abaissant. La voilà donc confondue avec les autres femmes d'Israël ; elle attend à la porte du temple le moment de se purifier avec les mères ordinaires, elle qui était plus pure que le soleil !.. aussi a-t-elle un grand exemple sous les yeux : le Tout-Puissant, caché sous la faiblesse de l'enfance, le Dieu trois fois saint, anéanti jusqu'à prendre la ressemblance du péché. Comment refuserait-elle l'humiliation d'une impureté légale qu'elle n'a point contractée [1] ?

Mais ce sacrifice est le moindre de ceux qu'elle

[1] Esto inter mulieres, tanquam una earum ; nam et filius tuus sic est in numero peccatorum. *S. Bern. Serm.* 3. *de Purific.*

fait dans ce mystère. Elle sacrifie son fils ; et, dans cette victime si chère, elle sacrifie plus qu'elle-même. Elle n'ignore pas qu'en l'offrant à Dieu, pour réparer sa gloire par l'expiation des péchés du monde, elle l'offre aux opprobres et à la mort. Les prophéties lui étaient familières ; elle y avait lu d'avance l'histoire circonstanciée des souffrances du Messie. Et puis, elle entend Siméon annoncer que ce Sauveur de tous les hommes ne les sauvera pas tous ; que, même en Israël, beaucoup ne voudront pas profiter de son abondante rédemption ; que, bien loin d'attirer à lui tous les cœurs par ses charmes divins, *il sera en butte à la contradiction!..* Marie comprend le sens de cette parole, avant que la croix vienne en donner la dernière explication. « Et vous, ô mère, » ajoute le saint vieillard, « vous aurez l'âme transpercée d'un glaive de douleur ! » Marie se soumet à tout, accepte tout. Elle répète avec l'un de ses illustres ancêtres : Vous le voulez, Seigneur ? mon cœur est prêt : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.* (Ps. 56. 8.) Elle dit déjà ce que son Fils dira plus tard : *Que votre volonté soit faite et non la mienne.* Je le dis aussi quelquefois, ô mon Dieu ! mais quand vous ne permettez pas que le calice s'éloigne, quand il faut en effet que je le boive, ah ! que mon courage se

soutient mal !.. Jésus, né pour souffrir et pour sauver les hommes en souffrant, présente sa croix à tous les siens; ses plus chers amis sont ceux dont il exige les plus grands sacrifices,.. et je me plains quand il m'associe à ceux qu'il a le plus aimés !

IIe P. *Sacrifices que l'adorable Enfant s'impose à lui-même dans le temple.* Étudions le mystère qui s'accomplit, et entrons dans le cœur de Jésus. S'il se présente à son Père, ce n'est pas, comme pour les autres enfants, une simple cérémonie. Il sait qu'en sa qualité de Rédempteur, s'offrir à Dieu c'est se mettre entre les mains de sa justice, c'est se dévouer à une mort où l'excès de la souffrance sera uni à l'excès de la honte. Il entend ce que Siméon dit à Marie, et ses lumières surpassant infiniment celles du prophète, toutes les circonstances de sa Passion sont présentes à sa pensée; il mesure l'étendue de son engagement, et il y souscrit. Dès le premier moment de son entrée dans le monde, il avait fait à son Père une oblation de tout lui-même [1]; il la renouvelle solennellement dans le mystère de sa Présentation. Du temple son cœur vole au Calvaire; il court, pour ainsi dire, au-devant de son immolation. Rien n'a pu l'arrêter, quand il s'est

[1] Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt; tunc dixi : Ecce venio. *Hebr.* 10. 6, 7.

agi de me sauver; comment se fait-il que tout m'arrête quand il est question pour moi de le servir? L'ardente charité dont son âme était remplie, et l'absence de ce feu sacré dans la mienne, voilà ce qui explique son invincible dévouement et ma lâcheté.

Contraste bien étrange! vous n'avez nul besoin de moi, Seigneur, et vous me donnez tout; je ne puis me passer de vous un seul instant, et je ne veux rien vous accorder! Les larmes de votre enfance, les travaux de votre jeunesse, les persécutions de votre vie publique, les souffrances et les opprobres de votre mort, tout est pour moi; que dis-je? tel a été le prodige de votre amour pour un ingrat, que vous vous êtes résigné en sa faveur à une sorte de Passion perpétuelle, lorsque, en instituant le sacrement et le sacrifice de nos autels, vous avez prévu par combien de tribulations il vous faudrait passer, combien d'outrages impies et d'attentats sacriléges vous auriez à essuyer avant d'arriver jusqu'à moi. Votre amour a triomphé de l'horrible répugnance que vous causait cette espèce de mort prolongée à travers les siècles... et je recule devant un sacrifice qui n'a qu'un instant de durée! Vous vous êtes fait ma victime, et je refuse d'être la vôtre!.. Ah! Seigneur, ne cesseriez-vous pas de

m'aimer, si je ne commençais enfin à vous aimer assez pour souffrir au moins avec patience, des privations et des peines que vos serviteurs fidèles ont souvent recherchées avec ardeur ?

Résolutions. M'unir intimement à l'oblation de lui-même, si pleine et si parfaite, que Jésus fait tous les jours à son Père par les mains de ses ministres. — Demander, par les mérites infinis de ce divin sacrifice, que le mien, celui de tout mon être, soit enfin tel qu'il le désire. Non, Seigneur, rien ne vous sera plus refusé. Marie, Joseph, soyez témoins et garants de ma promesse. — Me préparer à surmonter généreusement les répugnances que j'éprouverai dans l'accomplissement de mes devoirs en telle et telle circonstance que je prévois.

XXI. MÉDITATION.

PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE — FIDÉLITÉ A REMPLIR TOUTES LES PRESCRIPTIONS DE LA LOI :

I. Si peu importantes qu'elles paraissent :
II. Si peu qu'elles semblent obligatoires.

Ier P. *Observer toutes les prescriptions de la divine loi, quelque peu importantes qu'elles paraissent.* Marie, Joseph, et Jésus qui les inspire, s'assujettissent à toutes les cérémonies prescrites, et cette obéissance

est comme l'esprit particulier de ce mystère. Le temps, la manière, toutes les circonstances, soit celles qui regardent la purification de la Mère, soit celles qui se rapportent à la présentation et au rachat de l'Enfant, rien n'est omis, rien n'est changé, tout est fait selon la loi [1]. Dans tout le cours de sa vie mortelle, Jésus montrera la même ponctualité dans l'accomplissement des volontés de son Père. S'il se rend chaque année au temple avec ses parents, s'il mange l'agneau pascal, c'est toujours au temps et de la manière que Dieu l'avait réglé par Moïse. Il observe la loi jusqu'à un iota, jusqu'à un point [2]. Il fait ce qu'il enseigne, accomplissant les grandes choses, sans négliger les petites [3].

Combien de motifs d'agir ainsi me fournirait ma foi, si j'étais attentif à son langage?

1° Rien n'est petit du moment que Dieu l'ordonne. Cette considération, *Dieu le veut*, agrandit tout dans mon estime; ce que j'aurais dédaigné, je le révère. La splendeur de l'autorité qui commande fait disparaître à mes yeux tout prétexte d'indépendance.

[1] Secundum legem Moysi. — Sicut scriptum est in lege Domini. — Secundum quod dictum est in lege Domini. — Ut perficerent omnia secundum legem Domini. *Luc.* 2.

[2] Iota unum aut unus apex non præteribit a lege. *Matth.* 5. 18.

[3] Hæc oportuit facere et illa non omittere. *Matth.* 23. 23.

2° Comment ne pas trouver grand, important, digne de tous mes soins ce qui plaît à Dieu, ce qui multiplie mes droits aux célestes récompenses et me fait avancer dans la perfection? Or, voilà ce que sont les observances communes et de détail. Dieu considère moins l'action que la disposition du cœur. Lorsque, n'ayant en vue que sa volonté, je me porte à l'accomplir exactement et avec un grand désir de lui plaire, j'attire en effet sur moi les regards de sa complaisance, et j'augmente le trésor de mes mérites. Dieu contenté, le droit acquis à un nouveau degré de grâce et de gloire,.. est-ce chose indifférente? Les saints se forment, non par des œuvres extraordinaires, mais par leur fidélité à bien faire ce que Dieu veut.

3° Y eût-il des choses petites parmi celles qui me sont commandées, je les rendrais grandes par la ferveur avec laquelle je m'en acquitterais. Une âme généreuse, en gardant avec soin les moindres lois, semble dire à Dieu : Parlez, Seigneur, et vous verrez si je ne suis pas disposée à faire pour vous ce qu'il y a de plus difficile aussi bien que ce qui est plus aisé ; je ne vois en tout que votre bon plaisir.

4° L'occasion des grandes choses est rare, celle des petites est continuelle, et c'est précisément cette continuité de vigilance sur moi, de fidélité à la

grâce, qui suppose un grand esprit d'immolation, une force d'âme peu commune. Un effort passager, tout le monde en est capable ; mais toute la vie, du matin au soir, s'assujettir, sans se démentir jamais, à une longue suite de petits sacrifices : modestie, attention sur ses pensées, sur ses paroles,.. exactitude à suivre un réglement, voilà ce qui demande un courage presque héroïque[1].

5° Les petites choses sont la garde des grandes. Les infidélités légères préparent les chutes. Voudrait-on raisonner contre l'oracle de l'Esprit saint ? *Vous méprisez ce qui n'est pas grave, peu à peu vous tomberez*[2]. N'en trouvons-nous point la preuve en nous-mêmes ? Si nous demandions de bonne foi à notre âme tiède et languissante par quelle voie elle est arrivée à ce triste état, la réponse ne se ferait pas attendre : « Celui qui blesse la conscience par de petites iniquités, la blessera dans des points plus importants[3]. » Au contraire, il est inouï qu'un homme fidèle aux moindres observances se soit oublié dans ses devoirs essentiels, ou qu'il soit allé loin dans cet oubli[4].

[1] Minimum quidem minimum est, sed in minimis fidelem esse, maximum.

[2] Qui spernit modica, paulatim decidet. *Eccli.* 19. 1.

[3] Qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est. *Luc.* 16. 10.

[4] Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est. *Ibid.*

6° Enfin, on n'est jamais petit en marchant sur les pas d'un Dieu. Jésus-Christ a eu de bonnes raisons pour faire ce qu'il a fait ; l'imiter en est pour moi une assez bonne, sans que j'aie besoin d'examiner les siennes. Après lui, et pour l'amour de lui, je veux obéir à toutes les prescriptions qui me sont faites, quelque peu importantes qu'elles me paraissent. Je veux aussi

II° P. *Les observer, si peu qu'elles semblent m'obliger.* Le divin enfantement de Marie avait consacré sa pureté bien loin d'y porter atteinte ; elle n'était pas obligée à la loi de la purification. Jésus-Christ l'était encore moins à celle de la circoncision et à toutes les cérémonies de la présentation. Le seul désir de son Père a tenu lieu au Sauveur de tout précepte ; et pour Marie, sa loi souveraine était d'imiter Jésus. Point d'interprétation, point d'excuse, point de dispense ; la lettre commande, l'un et l'autre obéissent. Où en serions-nous, si le Fils de Dieu s'en était tenu à notre égard à ce qu'il était obligé de faire ? Que nous devait-il à la rigueur ? Maintenant encore que deviendrions-nous, s'il ne nous accordait que ce qu'il nous doit ? N'ai-je pas à craindre qu'il ne se borne à me donner des secours communs et qu'il ne mesure ses grâces, s'il me voit chercher tant d'adoucissements à mon

obéissance? Mieux vaut mille fois resserrer les liens qui m'attachent à Dieu que de les relâcher. Celui-là est esclave, qui ne veut servir que quand on lui ordonne, quand on le menace; et l'esclave ne mérite pas d'être traité avec la bonté et la libéralité dont on use envers l'enfant. Si la loi laisse quelque chose à ma liberté, je m'en réjouis; mon cœur pourra se montrer davantage. Dieu me regarde, il est satisfait de me voir fidèle à mon devoir lorsque je n'ai que son œil pour témoin, cela me suffit. Je désirais l'occasion de lui manifester mon amour; la voici, je veux en profiter.

Ah! Seigneur, ne vous servirai-je donc jamais pour vous-même et uniquement pour vous? Il est vrai que mes intérêts ne peuvent être séparés des vôtres, et que je fais pour mon bonheur tout ce que je fais pour votre gloire; car que n'ai-je pas à espérer d'un Père qui ne cherche que des raisons de me faire du bien, et qui m'en a tant fait jusqu'à ce jour, malgré les raisons qu'il avait de me punir? Mais puisque vous aimez si gratuitement une créature misérable qui ne mérite que vos mépris, un ingrat pécheur qui n'a de titres qu'à vos vengeances, il est trop juste que je m'oublie pour vous aimer.

XXII. MÉDITATION.

FUITE EN ÉGYPTE. — BEAU MODÈLE D'ABANDON A LA PROVIDENCE.

I. Dans le départ pour l'Egypte.
II. Dans le séjour en Egypte,
III. Dans le retour à Nazareth

Quoique Jésus ne paraisse point agir dans les mystères de sa divine enfance, et que tout soit attribué à Joseph comme au chef de la sainte Famille, il est cependant vrai que l'adorable enfant l'instruisait intérieurement de ce qu'il avait à faire. C'était Jésus, autant et plus que Joseph, qui agissait.

Ier P. *Départ de la sainte Famille pour l'Égypte.* Quand nos supérieurs, ministres de la Providence, nous font changer de position, nous désirons de leur part des ménagements et des égards ; Dieu semble n'en avoir aucun pour son Fils : « L'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Égypte, et n'en sortez point que je ne vous le dise[1]. »

Jamais ordre ne dut paraître de plus difficile exécution. Il s'agissait de quitter une patrie, où Joseph, dans son indigence, pouvait trouver quel-

[1] Matth. 2, 13.

ques secours; d'aller dans un pays dont il ignorait la langue, dont il était séparé par d'immenses déserts, chez un peuple idolâtre, ennemi des Juifs,.. et ce long voyage, il fallait le faire en hiver, par des chemins inconnus, traversés de torrents, où il n'y avait aucune sûreté pour les voyageurs. La mère était si délicate ! l'enfant si faible ! Il fallait se mettre en route au milieu de la nuit, à l'heure même, sans se pourvoir de ce qui était nécessaire pour nourrir la pauvre famille dans le chemin...

Il y avait d'ailleurs dans ce commandement une foule de circonstances qui semblaient contredire les lumières de la raison. Pourquoi aller si loin et partir avec tant de précipitation ? La souveraine sagesse n'avait-elle donc pas d'autre moyen de mettre à couvert la vie d'un enfant si précieux ? N'était-ce pas l'exposer évidemment que d'entreprendre un pareil voyage, dans une saison si rude et dans un dénûment si complet ? Supposé toutefois qu'il fallût s'enfuir, pourquoi en Égypte et non pas chez les Mages ? Mille raisons se présentaient à l'esprit pour combattre une disposition si étrange... Joseph ne dit pas un mot et ne diffère pas un instant. On lui commande de partir, et il part sur-le-champ. Qu'arrivera-t-il ?.. Son abandon à la Providence sera justifié. Tandis que la sainte Famille s'oublie, pour

ne faire attention qu'à la volonté de Dieu, Dieu pense à elle, pourvoit à tout ; le voyage se fait , et on arrive.

Oh ! combien cet exemple confond mes inquiétudes, mes soucis, mes plaintes peut-être et mes murmures, lorsque Dieu ordonne ou permet ce qui contrarie mes goûts ! Ne sais-je donc pas qu'il veut éprouver ma foi ; que de grandes grâces sont probablement attachées à cette épreuve ; que, de toutes les positions du monde , la meilleure pour moi est celle où Dieu me veut ?.. Les voies du Seigneur sur nous sont chose sacrée ; respectons-les religieusement.

IIe P. *Séjour de la sainte Famille en Égypte.* L'ange avait dit à Joseph : « Demeurez là jusqu'à ce que je vous dise d'en sortir ; » Joseph attendra avec patience et ne demandera pas une seule fois à retourner en sa patrie. Il pourra souffrir, s'ennuyer, trouver son séjour dans ce pays bien incommode, le temps qu'il y passe bien long ; mais il ne s'arrêtera pas à la pensée de le quitter. Il n'y est venu que pour obéir à Dieu ; il n'en sortira que pour lui plaire. En effet, il y resta sept ans entiers, s'abandonnant toujours aux soins de la Providence , toujours content. Que cette fidélité est louable, mais qu'elle est rare ! On se résigne d'abord, on fait son

sacrifice d'assez bonne grâce ; mais ensuite on se lasse ; on reprend ce qu'on avait donné.

Le besoin de changement tourmente quelquefois d'assez bonnes âmes, qui ne se défient pas d'une tentation si dangereuse : *Imaginatio locorum et mutatio multos fefellit.* (Imit. l. 1. c. 9.) On s'imagine toujours qu'on sera mieux où l'on n'est pas. On s'exagère les inconvénients de la situation présente, dont on a constamment l'esprit occupé ; on n'en prévoit presque point dans celle que l'on désire ; grande illusion ! Où trouver dans ce monde des roses sans épines? Pour une croix dont on se décharge, on va peut-être s'en imposer plusieurs autres, et encore plus pesantes : *Qui sait le mieux souffrir, possédera la plus grande paix.* (Imit. l. 2. c. 3.)

On croit excuser son inconstance, en disant que si on désire sortir de telle position, *c'est qu'on y commet des fautes, c'est qu'on y manque de temps pour prier, c'est qu'on y souffre à pure perte n'y faisant aucun bien.* Un homme réfléchi et qui prend ses inspirations dans la foi, découvre au premier coup d'œil la frivolité de ces prétextes. — Des fautes ! mais où n'en fait-on pas ? et où en fera-t-on moins que là, où l'on est assuré d'avoir la grâce qui s'attache toujours à l'obéissance et à la patience ? — Donnons à la prière tout le temps que nous pouvons,

en le ménageant avec soin ; Dieu ne peut vouloir davantage. Sacrifions à sa gloire, s'il le faut, la douceur même de nos communications avec lui ; nous n'y perdrons rien : on fait sa cour à ce grand Roi en le quittant pour le servir. — Mais, *je me consume inutilement ; car je ne fais aucun bien !* Qu'en savez-vous ? On attribue au séjour du Sauveur en Égypte les grâces qui plus tard peuplèrent de saints ces vastes solitudes. Jésus-Christ ne faisait-il aucun bien, lorsqu'il ne faisait que souffrir pour le salut du monde ? Quand en effet tout l'avantage de votre position se bornerait à des croix ; expier ses péchés, faire ici-bas son purgatoire, donner à Dieu la preuve d'amour la plus certaine, est-ce ne faire aucun bien ?

IIIe P. ***Retour de la sainte Famille à Nazareth.*** « Après la mort d'Hérode, l'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph en Égypte, et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et allez dans la terre d'Israël... Il se leva, prit l'enfant et sa mère, revint dans la terre d'Israël, et habita dans la ville de Nazareth [1]. »

Toujours la même promptitude à obéir, toujours le même abandon aux soins de la Providence. Jo-

[1] Matth. 2. 19.

seph quitte l'Égypte, retourne dans la terre d'Israël, aussitôt qu'on l'en avertit. Mais, comme dans l'ordre qu'on lui donne, on ne précise pas le lieu du nouveau séjour, il choisit Nazareth, lieu d'origine du divin Enfant, où il présume qu'il l'élèvera plus aisément, et qu'il sera moins en danger de le perdre. Dans les choses qui sont laissées à notre détermination, consultons la foi et la raison éclairée par la foi, jamais l'impétuosité naturelle, encore moins la passion. *Dans quel emploi, de quelle manière servirai-je mieux Notre-Seigneur et serai-je moins exposé à le perdre?* Dirigeons-nous uniquement par ce principe. Interpréter ainsi la volonté de Dieu, quand il ne commande pas, c'est encore lui obéir.

Cherchons le royaume de Dieu et sa justice; le reste ne nous manquera jamais; il nous viendra peut-être au-delà de nos espérances, et d'où nous l'attendions le moins. Mais pour avoir droit de compter ainsi sur la Providence, il faut nous abandonner entièrement à ses soins, et pour toutes les circonstances et pour tout le temps de notre vie.

Colloque avec Jésus, Marie, Joseph. Ah! que je les ai peu imités jusqu'à ce jour dans la pratique d'une vertu si salutaire et si douce! Je m'en humilierai devant eux, mais sans trouble, avec simpli-

cité et regret, avec la ferme volonté de mieux faire; je les prierai de bénir la résolution qu'ils m'inspirent.

XXIII. MÉDITATION.

MES DEVOIRS ENVERS LA PROVIDENCE :

I. La reconnaître.
II. M'y soumettre.
III. M'y confier.

I[er] P. *Je dois reconnaître en tout la Providence.* Quoique nous sachions par la foi que rien n'échappe aux soins vigilants d'un Dieu qui gouverne le monde, comme un père gouverne sa famille [1], nous n'apercevons ordinairement la Providence que dans l'ensemble de notre vie ou dans les grands événements ; l'homme intérieur la découvre et l'adore dans le détail et dans les moindres circonstances. Saint Ignace la voyait dans cette petite fleur, placée là pour récréer son œil, embellir le lieu de son exil, et il en était attendri jusqu'aux larmes. Saint François de Sales, saint Vincent de Paul la voyaient dans ce pauvre infirme, dans cet importun, qui venaient les distraire au milieu des occupations les plus graves, pour solliciter leur charité, exercer

[1] Tua, Pater, Providentia gubernat. *Sap.* 14. 3.

leur patience. C'est qu'en effet tout est sous son domaine, jusqu'à l'oiseau qui meurt[1], jusqu'au lis des champs[2], jusqu'au cheveu de notre tête[3]. Pourquoi m'arrêter aux causes secondes et immédiates, qui sont les créatures dont Dieu se sert, au lieu de m'élever toujours et en tout jusqu'à la première cause, qui est Dieu lui-même[4]?

Oui, Seigneur, vous avez tout disposé, tout réglé; il n'arrive rien qui ne soit l'effet de votre volonté qui commande, ou de votre volonté qui permet, et le premier hommage que je dois rendre à votre Providence est un hommage de foi; le second est un hommage de soumission.

IIe P. *Je dois me soumettre en tout aux dispositions de la Providence.* Quand le maître a parlé, c'est au serviteur d'obéir. Quand Dieu manifeste ses volontés, c'est aux hommes de s'y soumettre; car, de tous les maîtres le plus grand, c'est le Seigneur : *Dominus est.* Maître de droit, puisqu'il peut, sans que nous ayons sujet de nous plaindre, ordonner ce qu'il veut; maître de fait, puisqu'il exécute réellement tout ce qu'il veut, indépendamment de nous

[1] Unus ex illis non cadet super terram sine Patre vestro. *Matth.* 10. 29.

[2] Considerate lilia agri quomodo crescunt. *Matth.* 6. 28.

[3] Capillus de capite vestro non peribit. *Luc.* 21. 18.

[4] Sicut Domino placuit, ita factum est. *Job.* 1. 21. — Manus Domini tetigit me. *Id.* 19. 21.

et de nos plaintes. De là, double raison pour moi d'acquiescer volontairement et chrétiennement aux dispositions de sa Providence : la *justice* ; il a droit d'ordonner selon ses vues, et non selon les miennes : la *nécessité* ; ne vaut-il pas mieux me soumettre de mon plein gré, et par là me donner auprès de lui le mérite de mon obéissance, que d'en perdre le fruit, en faisant pour lui résister de criminels et inutiles efforts? Dieu a ses desseins, et, comme il les a formés sans moi, il saura bien sans moi et malgré moi les accomplir. Il veut que ce contre-temps m'humilie : que j'y consente ou que je n'y consente pas, je n'en porterai pas moins l'humiliation. Après tout, sa volonté se fera et non la mienne[1].

Que gagna Pharaon avec son endurcissement? Empêcha-t-il le Seigneur de délivrer son peuple, quand il le voulut, et de la manière qu'il le voulut? Quelle force peut prévaloir contre le Tout-Puissant? Oh ! qu'il est prudent celui qui sait faire de nécessité vertu, et qui adoucit, en les sanctifiant par la résignation, des peines qu'il ne ferait qu'aigrir par ses révoltes[2] ! O mon âme ! ne seras-tu point soumise à ton Dieu? Ne boiras-tu pas ce calice? C'est lui qui te l'a préparé. Ne regarde pas ce qu'il con-

[1] Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet. *Is.* 46. 10.
[2] Nonne Deo subjecta erit anima mea? *Ps.* 61. 2.

tient ; considère uniquement Celui qui le présente. C'est un maître, il use de son droit. C'est un Dieu, oseras-tu mesurer tes forces avec les siennes ? Mais de plus, c'est un Père, repose-toi sur sa bonté [1].

IIIe P. *Je dois me confier en tout aux dispositions de la Providence.* Si personne n'est exclu des soins paternels du Seigneur, *Cura est illi de omnibus.* (Sap. 6. 8.) il a des attentions particulières pour ceux qui s'abandonnent à lui. Saint Marc racontant le miracle de la multiplication des pains, nous fait remarquer, en trois mots, trois puissants motifs de nous confier pleinement au bon maître que nous servons. Sa Providence veille sur nous ; elle connaît nos besoins et pense à nous secourir avant que nous pensions à l'en prier : *Il vit cette grande multitude.* (Marc. 6. 34.) Son cœur fut ému de compassion ; il sent nos maux et nos dangers plus vivement que nous ne les sentons nous-mêmes : *I lprit pitié d'eux.* Sa puissance seconda sa bonté ; un pain miraculeux se multiplia entre ses mains, et tous furent rassasiés : *Et manducaverunt omnes, et saturati sunt.* (Ibid. 42.)

Aimable Providence, si telle est votre sollicitude pour nos corps, que ne ferez-vous pas pour nos âmes ? Que je serais heureux, ô mon Dieu, si je me lais-

[1] Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum ? *Joan.* 18. 11.

sais diriger par ma foi ! Elle m'apprend que rien n'est capable de vous arrêter dans l'exécution de vos desseins, non pas même la volonté de l'homme, puisqu'il n'en est point de si rebelle que vous ne puissiez réduire au joug de votre loi, sans porter la moindre atteinte à sa liberté. Elle m'apprend que votre sagesse infinie conduit tout avec un mélange admirable de force et de douceur [1] ; qu'elle sait tirer le bien du mal, et changer les obstacles en moyens : Joseph ne fut jamais si près du trône, que quand on l'eut jeté dans un cachot. Elle m'apprend enfin que vous m'aimez plus que je ne puis m'aimer moi-même ; que vous considérez mes souffrances et mes besoins avec les yeux d'un père [2] ; qu'aucune mère n'a pour son enfant la tendresse que vous avez pour moi [3]. Entre, mon âme, dans des vérités si consolantes ; tu y trouveras le vrai repos : *Convertere, anima mea, in requiem tuam.* (Ps. 114. 7.)

J'ai le bonheur, ô mon Dieu, de participer souvent au banquet eucharistique, comment ferais-je difficulté de m'abandonner à votre Providence ?

[1] Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter. *Sap.* 8. 1.

[2] Scit Pater vester quid opus sit vobis, antequam petatis eum. *Matth.* 6. 8.

[3] Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui ? Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui. *Is.* 49. 15.

Quand vous me donnez votre Fils, que pouvez-vous me refuser ? Non, Seigneur, vous ne cessez plus de regarder d'un œil propice, à moins que leur ingratitude ne vous y force, ceux qui ont reçu de vous une si grande faveur, une preuve si convaincante de votre amour : *Non desinis propitius intueri quos talibus auxiliis concesseris adjuvari.* (Miss. Postcomm.)

XXIV. MÉDITATION.

JÉSUS A L'AGE DE DOUZE ANS SE SÉPARE DE SES PARENTS. — FAISONS A DIEU LE SACRIFICE DE NOS AFFECTIONS LES PLUS CHÈRES.

Le précepte de l'amour des enfants pour leurs parents est, suivant la remarque de saint Paul, le premier auquel soit attachée une récompense : *Primum in promissione.* (Ephes. 6. 2.) Rien de plus louable, rien de plus saint que cet amour, pourvu qu'il soit subordonné à celui que nous devons à Dieu; car, dit énergiquement saint Bernard : « S'il y a de l'impiété à mépriser une mère, il y a une grande piété à lui être une cause d'affliction, lorsque Jésus-Christ le demande. » (Epist. 104.) Or, si nous devons être prêts à briser des liens sacrés, au premier signe de la volonté du Seigneur, combien plus de-

vons-nous l'être à lui sacrifier toute autre affection moins légitime? En voici trois puissants motifs :

I. L'exemple de Jésus-Christ.
II. Les récompenses que l'on peut se promettre en fasant ce sacrifice
III. Les châtiments que l'on doit craindre si on le refuse à Dieu.

Ier P. *L'exemple de Jésus-Christ.* La piété filiale fut dans le Verbe incarné, aussi bien que toutes les autres vertus, dans un degré infini de perfection; si Tertullien a pu dire que jamais père ne le fut autant que Dieu, on peut dire avec la même vérité que jamais fils ne le fut autant que Jésus. Il savait dans quelles mortelles angoisses son absence allait jeter sa bonne et tendre Mère, et cependant il se soustrait à sa vigilance. Comment se résigne-t-il à lui imposer ce sacrifice? Il voulait peut-être la préparer de loin au sacrifice bien autrement accablant qui l'attendait sur le Calvaire. Il voulait certainement, par cette vive affliction, l'enrichir de nouveaux mérites et perfectionner ses vertus. Il voulait aussi consoler dans leurs peines les âmes intérieures, à qui il se cache de temps en temps et qu'il semble délaisser; en leur montrant, par l'exemple de sa propre Mère, que ces épreuves sont moins une punition que l'effet de son amour. Mais il voulait surtout apprendre aux âmes appelées à le suivre dans des voies plus parfaites, que l'obéissance à

Dieu et le zèle de sa gloire doivent toujours les trouver prêtes à sacrifier ce qu'elles ont de plus cher au monde.

Les parents que Jésus quittait ne pouvaient être plus dignes de son affection, et il les aimait tendrement; néanmoins, dès qu'il a connu la volonté de son Père, il renonce aux joies si pures et si saintes de la maison de Nazareth; il s'élève au-dessus de la peine que lui cause la désolation qu'il va causer lui-même; il se sépare de Joseph et de Marie sans leur faire ses adieux, sans leur dire combien de temps ils seront privés de sa présence, les laissant dans la plus pénible incertitude... Il ne voit que la volonté de son Père; la nature est immolée. Quand Dieu parle, dois-je écouter la nature?

IIe P. *L'espérance des récompenses attachées à ce sacrifice.* Déjà j'ai médité une divine promesse qui doit suffire à l'ambition la plus vaste et la plus sainte : *Quiconque aura laissé maison, frères, sœurs, père ou mère... pour la gloire de mon nom, aura le centuple en ce monde et la vie éternelle dans l'autre.* Mais j'oublie pour un instant ce monde à venir, où nous est réservé tant de bonheur. Dès la vie présente, quelle paix pour l'âme généreuse, quelle consolation dans cette pensée : J'ai fait à Dieu un sacrifice qui a dû lui plaire, car il m'a coûté bien

cher, et son amour seul à pu m'en rendre capable. Ah! Seigneur, il est donc vrai que je vous aime; je vous en ai donné, je m'en suis donné à moi-même une preuve incontestable. C'est vous, ô mon Dieu, qui m'avez soutenu dans ce combat, cette victoire est un nouvel effet de votre amour pour moi; mais si vous m'aimiez quand vous m'avez accordé cette grâce, combien votre amour a dû s'accroître par le bon usage que j'en ai fait?

Plus d'obstacles désormais aux communications intimes de cette âme avec son Dieu. « Celui qui connaît ma volonté et qui s'y conforme, » dit Jésus-Christ, « c'est celui-là qui m'aime;.. et moi aussi je l'aimerai; et je me manifesterai à lui;.. et mon Père l'aimera, et nous viendrons, et nous ferons en lui notre demeure[1]. » O faveur, ô félicité de ceux que Jésus place ainsi au rang de ses amis éprouvés! Ils le connaissent, ils le contemplent déjà par anticipation : *Manifestabo ei meipsum*. O habitation de Dieu en eux : *Mansionem apud eum faciemus!* N'est-elle pas un commencement de la béatitude céleste? Ils sont l'objet d'une Providence spéciale; Dieu les garde comme la prunelle de son œil[2]; les contradictions

[1] Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me ;.. et ego diligam eum, et manifestabo ei me ipsum... Et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus. *Joan*. 14. 21, 23.

[2] Deut. 32. 10.

au milieu desquelles ils vivent, les tentations qui les assiégent, les fautes mêmes qui échappent à leur fragilité, tout concourt à leur bien [1]. Se rappelle-t-on l'histoire des saints, sans se rappeler les combats de générosité entre Dieu et ces serviteurs fidèles? Abraham consent à immoler son fils, qu'il aimait tendrement, et sur qui reposaient les plus douces espérances; c'était là que Dieu l'attendait : « J'en jure par moi-même, dit le Seigneur; parce que vous avez fait cette chose, et que pour moi vous n'avez pas épargné votre fils unique, je vous bénirai [2]. »

Vous qui lisez cette page, c'est peut-être là aussi que le souverain Maître vous attend; quand vous lui aurez sacrifié cet objet qui partage vos affections, rien n'arrêtera plus l'effusion des grâces et des bénédictions qu'il vous a préparées dans son amour. Car voilà comment il a coutume de traiter ceux qui se donnent à lui sans réserve et dans toute la plénitude du dévouement. O mon Dieu, voilà de quels biens je me suis privé, pour ne pas renoncer à de vaines satisfactions! Quel a été mon aveuglement? Ne permettez plus, Seigneur, que j'y re-

[1] Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. *Rom.* 8. 28.

[2] Per memetipsum juravi, dicit Dominus : quia fecisti hanc rem, et non pepercisti filio tuo unigenito propter me, benedicam tibi. *Gen.* 22. 16, 17.

tombe ; je brise tous les liens qui m'attachaient aux créatures, je ne veux tenir qu'à vous : *Mihi adhærere Deo bonum est.* (Ps. 72. 28.) Tout autre attachement est au moins inutile ; et qu'il est souvent funeste !

IIIe P. *La crainte des châtiments dont sont menacés ceux qui refusent de faire ce sacrifice.* Notre libéralité envers Dieu provoque la sienne ; il ne nous demande que pour nous donner. Mais aussi notre ingratitude blesse son infinie bonté, et peut changer en desseins de vengeance les desseins de sa miséricorde. Il frappe à la porte de nos cœurs, et s'y tient quelquefois longtemps, demandant que nous lui en ouvrions l'entrée ; mais si nous dédaignons ses avances, il se retire. Il vous sollicite à l'aimer sans partage ; il vous presse de vous dépouiller de ces affections trop humaines, indignes d'une âme élevée et destinée aux joies de l'éternelle beatitude... Quoi ! vous paraissez ne pas l'entendre, et toujours vous résistez à ses désirs ! Prenez garde, qu'après avoir inutilement parlé il ne se taise [1]. Si vous ne craignez pas de le contrister, craignez au moins d'exciter sa colère. Il permettra que vous soyez exposé à quelque dangereuse tentation ; et que deviendrez-vous, n'étant plus

[1] Deus meus, ne sileas a me !

protégé que par des grâces communes? Il vous laissera tomber dans une tiédeur profonde; de ce sommeil à la mort, hélas! que le passage est facile!

Je crois, ô mon Dieu, que *vous haïssez la rapine dans l'holocauste*; (Is. 61. 8.) — que *celui qui aime son père ou sa mère plus que vous, n'est pas digne de vous*; (Matth. 10. 37.) — que *personne ne peut servir deux maîtres*, obéir à la chair et à la grâce; je crois que *celui qui n'est pas avec vous est contre vous*, que *celui qui n'amasse pas avec vous dissipe.* (Matth. 12. 30.) Ah! Seigneur, dans quel effroi me jettent tous ces oracles! Où en serai-je, au moment de la mort, et quand je paraîtrai à votre tribunal, si vous me mettez sous les yeux une longue suite de grâces et de faveurs, qui auraient été la récompense de mon courage à tout quitter pour vous, et que j'aurai perdues par ma lâcheté! Mais c'en est fait; je ne diffère plus, ô mon Dieu, un sacrifice que j'ai déjà différé trop longtemps. Je promets de vous imiter dans votre détachement universel; vous voulez être tout à moi; est-ce trop que je sois tout à vous?

XXV. MÉDITATION.

JÉSUS PERDU ET RETROUVÉ. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. Écouter les paroles.
III. Considérer les actions.

Premier prélude. Se rappeler le mystère. « Le père et la mère de Jésus allaient tous les ans à Jérusalem, pour la fête de Pâques; et, quand il eut atteint sa douzième année, il y alla avec eux; mais, lorsqu'ils s'en retournaient, l'enfant demeura à Jérusalem, sans qu'ils y prissent garde... Ils le cherchèrent en vain parmi leurs parents et les gens de leur connaissance... Ce ne fut que le troisième jour qu'ils le retrouvèrent, dans le temple, assis au milieu des docteurs qu'il écoutait et qu'il interrogeait... En le voyant, ils furent remplis de surprise et de joie; et sa mère lui dit : *Mon fils, pourquoi en avez-vous usé de la sorte envers nous? Voilà que votre père et moi tout affligés nous vous cherchions.* Et il leur dit : *Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois tout entier aux intérêts de mon Père?* » (Luc. 2. 41...)

Deuxième prélude. Se représenter les chemins qui conduisent à Jérusalem, le grand nombre de

personnes qui vont à la solennité, ou qui en reviennent,.. les rues de la ville,.. le temple.

Troisième prélude. Demander la grâce de bien saisir l'esprit de ce mystère, et d'imiter les exemples qui nous y sont donnés.

Ier P. *Contempter les personnes.* — Marie et Joseph. Quelle affliction profonde se peint dans tous leurs traits!.. Ils ont perdu Jésus!.. Où est-il? Serait-il tombé entre les mains d'un nouvel Hérode?.. Mais ensuite, quelle joie quand ils l'aperçoivent!.. Qu'est-ce qui me réjouit? Qu'est-ce qui m'afflige? — L'enfant Jésus dans le temple. Quoiqu'il ressente vivement la douleur qu'il occasionne à ses parents, comme il est calme! Quelle modestie! quelle gravité! quelle douceur! — Les docteurs qui l'entourent; comme ils sont attentifs à ses questions et à ses réponses! Se regardant les uns les autres, ils semblent se demander ce qu'ils doivent penser de cet Enfant. Plus heureux qu'eux, je sais ce qu'il est, ce que je dois en attendre, ce qu'il mérite.

IIe P. *Écouter les paroles.* — Marie et Joseph retournent sur leurs pas, demandant Jésus à tous ceux qu'ils rencontrent dans le chemin, dans les rues de Jérusalem... Triste réponse qu'on leur fait: personne ne l'a vu... Quels gémissements s'échappent de leur cœur! quelles prières ils adressent à

Dieu, à Jésus lui-même!.. Comme ils sont indifférents à tous les vains discours qu'ils entendent, et où il n'est pas question de Jésus ! Ah ! que je devrais m'affliger aussi quand je l'ai perdu. — Enfin, arrivés au temple, ils le trouvent ! Joseph n'exprime son bonheur que par ses larmes; mais que les paroles de Marie montrent bien sa tendresse et le tourment auquel vient d'être soumis son cœur de mère !

Mon fils; oh ! qu'il lui est doux de prononcer ce nom béni, maintenant que son regard est fixé sur Jésus ! O Fils de Dieu et le mien, Fils unique du Père que vous avez au ciel, et de la Mère que vous avez bien voulu vous donner sur la terre, le plus aimable comme aussi le plus aimé des fils ! *Pourquoi en avez-vous usé de la sorte à notre égard?* C'est une plainte, mais qui n'est qu'une expression d'amour pour celui à qui elle s'adresse. *Voici que votre père et moi*; oui, Joseph est digne d'être associé à Marie dans sa joie, comme il l'a été dans son affliction; il a pour Jésus le cœur d'un père, comme elle a celui d'une mère. *Nous vous cherchions avec tant de douleur !* Nous n'avons que vous au monde, et nous ne savions ce que vous étiez devenu...

Ecoutez surtout, et méditez attentivement la ré-

ponse du Sauveur ; elle paraît dure, elle n'est que sage : *Pourquoi me cherchiez-vous?* La tendresse s'est plainte dans la mère ; le zèle de la gloire de Dieu va parler dans le Fils. *Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois occupé aux choses qui regardent le service de mon Père?* O Seigneur, faites-moi comprendre qu'il faut aussi que je sois et tout entier, et avant tout occupé à vous servir. Vous ne m'avez donné la vie,vous ne me la conservez que pour cela : *In his quæ Patris mei sunt oportet me esse.*

IIIe P. *Considérer les actions.* — Jésus reste à Jérusalem à l'insu de ses parents... Qu'il lui est pénible de les affliger ! mais la gloire de son Père doit être préférée à tout. Il est nécessaire qu'il donne cette leçon si importante aux âmes qu'il appelle à la perfection, et qu'il leur enseigne par son exemple l'obligation de tout sacrifier pour Dieu. Ses pieux parents eux-mêmes tireront grand profit de cette épreuve... Mais, pendant ces trois jours, que devient-il? Qui nourrit cet enfant? Qui lui offre pour la nuit un toit hospitalier?.. Contemplez votre Dieu, mendiant son pain de porte en porte, demandant un abri qui peut-être lui est refusé ;.. ou plutôt prenez confiance aussi bien que Jésus ; si vous vous employez sans réserve au service de

votre Père céleste, il aura soin de vous; occupez-vous de ses intérêts, il s'occupera des vôtres [1].

Marie et Joseph cherchent leur fils avec une affliction profonde; mais leur douleur n'altère en rien leur paisible soumission aux volontés du ciel... Ils adorent ce qu'ils ne peuvent comprendre; ils espèrent;.. et, parce que leur confiance et leurs recherches sont persévérantes, ils retrouvent avec une indicible joie le trésor dont la perte leur avait causé tant de pleurs. Ils retrouvent dans le *temple* celui qu'ils avaient perdu dans la *foule* et dans le tumulte... Jésus leur rappelle que son Père céleste est le premier à qui il doive obéissance; il les suit cependant, et retourne avec eux à Nazareth. En tout cela, que d'instructions! que d'exemples offerts à notre imitation!

Colloque avec Jésus, Marie, Joseph. Adorez Jésus-Christ comme le Verbe éternel, venu en notre chair pour nous former à la véritable sainteté. Il nous en présente le modèle depuis le moment de son Incarnation, et dès maintenant il commence à nous l'enseigner par quelques admirables paroles. Demandez-lui la grâce d'imiter son zèle pour la gloire de Dieu, son esprit de sacrifice, son humilité,

[1] Paroles de Jésus-Christ à sainte Catherine de Sienne : *Cogita de me, cogitabo de te.*

sa pauvreté... Prenez part à la peine, et puis à la joie de Marie et de Joseph : Jésus perdu, quel sujet d'affliction! Jésus retrouvé, quel bonheur! Voyez en eux tous les caractères du véritable amour... Comme eux, cherchez le Seigneur dans le recueillement du temple et la prière; vous aurez comme eux le bonheur de le trouver... Mais n'oubliez pas que votre existence tout entière est due au service de votre Père céleste : *In his quæ Patris mei sunt oportet me esse.*

XXVI. MÉDITATION.

JÉSUS A NAZARETH. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. Écouter les paroles.
III. Considérer les actions.

Premier prélude. « Jésus, ayant été retrouvé dans le temple par Marie et Joseph, retourna avec eux à Nazareth; et il leur était soumis; or, sa mère conservait dans son cœur toutes ces choses, et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. » (Luc. 2. 51, 52.)

Deuxième prélude. — Demandez une grâce conforme au mystère et à vos besoins; par exemple,

l'amour de la vie intérieure et cachée, l'esprit de prière et d'obéissance.

Ier P. *Considérer les personnes.* — Les hommes qui étaient alors sur la terre : voyez-les allant, venant, dans une agitation continuelle, chacun sous l'empire de sa passion, et principalement de l'orgueil. Dans la classe élevée, voyez ces grands, ces riches, ces savants superbes... Tous ambitionnent de s'élever, de s'agrandir... Tous cherchent à se montrer, à fixer sur eux l'attention... Au-dessous, regardez ces ouvriers, ces hommes du peuple, mécontents, ne pouvant se résoudre à l'infériorité de leur condition. Déplorez cet aveuglement universel ; ne le partagez pas. — Dans la sainte Famille de Nazareth, comme tout est calme ! Marie se livrant aux soins d'un pauvre ménage... Joseph travaillant dans un obscur atelier... Jésus s'associant aux occupations de ses parents,.. allant au-devant de leurs désirs, et laissant voir le contentement qu'il éprouve à leur être soumis... Quelle grâce est répandue sur son visage ! Quelle suavité respirent tous ses traits d'enfant, d'adolescent !.. Quelle dignité facile dans son maintien ! quelle gravité douce, quelle céleste modestie dans tout son extérieur !.. — Au ciel, les anges qui considèrent ce spectacle dans un ravissement prolongé. Dieu le Père, dont les regards se

reposent avec complaisance sur son Fils bien-aimé, qui s'humilie pour réparer sa gloire, et sur ceux qui le prennent pour modèle. Voulez-vous aussi plaire à Dieu, réjouir le ciel? Imitez Jésus, Marie, Joseph dans cette vie cachée.

IIe P. *Écouter les paroles.* — Elles sont *rares*... La nécessité seule et la charité interrompent de temps en temps le silence dans l'intérieur de cette famille, dont la conversation est au ciel... Elles sont *modérées*, et se ressentent de la paix qui règne dans les cœurs... Jamais un éclat de voix ne se fait entendre[1]. Elles sont toutes *réglées* par l'humilité, la douceur, le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes... — Elles sont toutes *saintes*, toutes parfaites comme les sentiments qui les produisent... Saint Joseph parle peu, Marie encore moins, l'Enfant-Dieu autant seulement que le demandent la gloire de son Père, les intérêts de Marie et de Joseph... Dans ce sanctuaire, le plus vénérable de l'univers, on s'entretient rarement avec les hommes, mais continuellement avec Dieu... Recueillez-vous profondément et prêtez l'oreille à ces paroles célestes qui ravissent les anges. C'est à cette école, âme fidèle, qu'il vous faut apprendre l'art divin de

[1] Non contendet, neque clamabit... *Matth.* 12. 19.

l'oraison, et les précieux secrets de la vie intérieure.

IIIe P. *Considérer les actions.* — Le travail auquel le Fils de Dieu s'assujettit par amour pour nous. Dans son enfance, aussitôt qu'il peut faire quelque chose, il aide sa mère dans les soins domestiques ; il lui tient lieu de serviteur... Dès que ses forces plus développées le lui permettent, il partage avec Joseph l'humble et rude profession de charpentier[1]; lui aussi mange son pain à la sueur de son front... Comme il relève, comme il ennoblit, comme il console la pénible condition des travailleurs ! Qui oserait mépriser ce que l'Homme-Dieu honore ?.. — Avec quelle candeur il obéit, non-seulement dans son enfance, mais à l'âge de l'homme fait ! Avec quelle patience il supporte les caprices, les hauteurs, les mépris des étrangers qui lui donnent des ordres, lui parlent sans égard comme à un mercenaire, le traitent en toute rencontre comme l'un de ces hommes du dernier rang, qui doivent se trouver heureux quand on veut bien se servir de leurs bras, acheter leurs sueurs pour les aider à vivre !.. — Admirez sa charité dans tous ses rapports avec le prochain,.. sa ferveur dans la prière,.. la perfection qu'il met dans ses actions les plus

[1] Pauper sum ego et in laboribus a juventute mea. *P.* 87. 10.

communes. Marie et Joseph, les yeux fixés sur lui, méditent dans le recueillement et avec d'ineffables délices les profondeurs de ce mystère.

Colloque avec les trois personnes de la sainte Famille. Adorez Jésus-Christ dans l'humble exercice de ces vertus cachées ; remerciez-le de ce qu'il a daigné se faire en tout votre modèle. Obtenez par l'ardeur de vos désirs et la simplicité de votre foi, qu'il vous remplisse de son esprit,.. qu'il vous donne part à sa vie intérieure,.. qu'il vous apprenne à ne chercher que Dieu... Recourez à la puissante intercession de Marie et de Joseph ; ils n'ont rien tant à cœur, que de vous voir imiter en eux les vertus qu'eux-mêmes ont imitées dans le Verbe fait chair et pratiquées à Nazareth. *Pater*, *Ave*.

XXVII. MÉDITATION.

MYSTÈRE DE LA VIE CACHÉE DE JÉSUS-CHRIST A NAZARETH.

I Il nous guérit.
II. Il nous console.

PREMIER PRÉLUDE. Se représenter la modeste habitation de la sainte famille,.. ses appartements pauvres et étroits,.. l'atelier de saint Joseph,.. la petite chambre de Jésus, etc.

Deuxième prélude. Demander à Dieu l'intelligence de ce mystère, l'amour de cette vie obscure que ne peut supporter l'orgueil humain, tandis que la Sagesse éternelle l'a honorée de son choix.

Ier P. *Le mystère de la vie cachée de Jésus-Christ doit nous guérir de l'une de nos plus dangereuses maladies.* Ambitionner l'estime et l'affection des créatures, chercher à se produire et à briller par ses talents, par ses emplois, par le bien que l'on fait, ou que l'on croit faire,.. voilà un penchant né de l'orgueil, et tellement commun, qu'il est pour ainsi dire inhérent au cœur de l'homme. Est-il un conseil moins goûté que celui-ci : *Aimez à être ignorés et comptés pour rien?* (Imit.) Est-il une âme, même avancée déjà dans la vertu, qui n'éprouve, au moins quelquefois, je ne sais quel désir de paraître, et à qui ne soit pénible une obscurité complète, surtout quand elle se prolonge? Pour combattre efficacement cette tentation funeste, fixons un regard attentif sur le spectacle offert à notre foi dans la sainte maison de Nazareth.

Un Homme-Dieu, la sagesse incarnée, qui possède dans un degré infini toutes les sciences, la connaissance de toutes les langues, une éloquence divine,.. qui réunit à la douceur la plus attrayante,

une habileté incomparable à manier les esprits, à gagner les cœurs ; Jésus, le roi de gloire, le Seigneur des seigneurs, en qui sont renfermés tous les trésors de la nature et de la grâce; lui qui n'est venu en ce monde que pour dissiper les erreurs, détruire les vices, sanctifier et sauver le genre humain;.. ce rédempteur attendu depuis tant de siècles, ô mystère incompréhensible! le voilà parmi les hommes, et les hommes ne s'en doutent pas ; et loin de les attirer à lui, en faisant rayonner à leurs yeux quelques-uns de ses charmes divins, il semble se dérober à leurs regards, menant au milieu d'eux non-seulement la vie la plus commune, mais, à en juger par l'extérieur, la plus insignifiante, la plus inutile, la plus indigne de lui et de ses grandes destinées!.. Il vit dans une bourgade inconnue, dans un atelier; il gagne son pain à la sueur de son front, comme le dernier des artisans!.. O ciel, ô terre, était-ce ainsi que devaient s'écouler des jours sur lesquels vous fondiez tant d'espérances?

Quoi, le Fils de Dieu qui serait si capable de se faire admirer dans le temple de Jérusalem, d'enseigner la science aux savants, d'apprendre aux monarques l'art de gouverner les peuples;.. ce Réparateur promis au monde, à qui il serait facile de parcourir les provinces et les royaumes, pour

procurer la gloire de son Père et le bonheur des hommes, en instruisant les ignorants, en guérissant les malades, en convertissant les pécheurs,.. il se tient à l'écart, dans une solitude ignorée, donnant son temps, employant ses forces, sa toute-puissance, à quoi ?.. Et ce ne sont pas quelques semaines, quelques mois,.. c'est la presque totalité de sa vie, trente années sur trente-trois, qu'il passe dans cet état d'abjection et d'obscurité ! Cette leçon nous était nécessaire ; mais qu'elle est propre à guérir notre orgueil !

Nous ne pouvons souffrir de nous voir au dernier rang, sans emploi, ou dans un emploi sans importance, de n'être rien, surtout si nous avons été quelque chose ; cet oubli, cette mise au rebut, cette sépulture avant la mort, tout cela nous paraît accablant... Mais que répondre à l'exemple du Fils de Dieu, plus caché, plus oublié que nous, et plus longtemps ? Vous dites : Pourquoi Dieu m'a-t-il donné ces talents, s'il ne veut pas que je m'en serve? — D'abord faites la même question par rapport à Jésus-Christ ; mais de plus, comprenez cette réponse : Dieu vous a donné vos talents, pour vous en servir dans le temps et de la manière qu'il lui plaira ; il vous les a donnés pour que vous lui en fassiez le sacrifice. Est-il perdu, l'encens qui se

consume devant lui et pour sa gloire? Peut-il même être employé plus saintement? Non, il n'enfouit pas ses talents, celui qui, en ne faisant rien, fait ce que Dieu veut.

O enfants des hommes! Venez maintenant avec vos *mesures trompeuses* (Ps. 61. 10.) et vos faux jugements, venez me vanter l'estime des créatures et me dire : *Manifestez-vous au monde*[1], faites-vous connaître. Pour éteindre en moi tout semblable désir, il me suffit de considérer ce qui se passe à Nazareth; quel est cet enfant, cet adolescent, ce jeune homme que l'auguste Trinité y contemple, que les anges y adorent; quel est cet ouvrier qui s'efface avec tant de soin? combien de temps demeure-t-il dans cette vie cachée?.. O sagesse infinie, les ténèbres dont vous vous environnez sont pour moi une vive lumière; à la clarté de ce flambeau, je découvre la vanité de toutes les choses d'ici-bas, j'apprends à ne chercher que Dieu, à ne désirer que son estime et son amour.

IIe P. *Le mystère de la vie cachée de Jésus-Christ à Nazareth est pour nous une source de douces consolations.* Pénétrons-nous de cette incontestable vérité. Pendant ces trente ans d'une existence extérieurement si commune, et même si inutile d'après les

[1] Manifesta teipsum mundo. *Joan* 7. 4.

idées de la sagesse humaine, la vie de Jésus était telle, qu'il est impossible d'en imaginer une plus parfaite, plus saintement occupée, plus utile à l'univers. Ses jours, en apparence si vides, ne pouvaient être plus remplis, ni remplis d'œuvres plus excellentes. Bien loin que ses talents fussent enfouis, ils étaient employés de la manière la plus glorieuse au ciel, la plus avantageuse à la terre. De sorte que si, par impossible, il était sorti avant le temps de cette obscurité profonde, qui était dans l'ordre des décrets éternels ; si, au lieu de rester inconnu, même aux habitants de la bourgade où il vivait, il eût fait retentir Jérusalem, Rome et le monde entier du bruit de son nom; si on l'eût vu ressusciter les morts, convertir les peuples,.. non-seulement il aurait vécu imparfaitement; mais en paraissant faire de grandes choses, il n'aurait rien fait, ou ce qu'il aurait fait eût été compté pour rien ; pourquoi ? Parce qu'il n'aurait pas fait la volonté de son Père...

Ah ! Seigneur, il est donc vrai que ma perfection, ma grandeur, ma vraie félicité, ne consistent pas à m'attirer l'estime et l'affection des créatures, mais uniquement à vous prouver mon amour et à mériter le vôtre par l'accomplissement de votre volonté ! Jésus vous était aussi agréable dans

l'exercice d'un humble métier à Nazareth que dans son immolation sur le Calvaire. Et moi aussi, je puis vous plaire dans l'occupation la plus petite, la plus dédaignée des hommes, quand elle m'est assignée par votre Providence, aussi bien que dans les emplois les plus éclatants. Cette pensée me remplit de consolation et de joie. Que m'importent la santé, les talents brillants, les emplois que le monde admire, si je puis autant vous glorifier dans un état d'infirmité, avec des talents médiocres, et en ne remplissant mes jours que d'actions très-communes? Le bon plaisir divin a tout réglé, tout déterminé dans la vie de mon Sauveur, comme il en a fait tout le mérite; je veux qu'il soit en tout et toujours mon unique mobile. J'aimerais mieux, ô Seigneur suprême, être un ver de terre, si vous le désiriez, qu'un séraphin malgré vous; je préférerais le martyre du repos, pour faire votre volonté, au martyre du sang, pour faire la mienne.

Colloque avec Jésus, Marie et Joseph, pour entrer dans leurs sentiments par rapport à la vie cachée[1]. Si vous avez le bonheur de communier aujourd'hui, vous allez être aussi favorisé que la sainte maison de Nazareth, vous posséderez comme

[1] Mortui estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo. *Coloss*. 3. 3.

elle le maître de l'univers. Enfermez-vous avec lui dans le sanctuaire de votre cœur, et priez-le de vous former à la vie intérieure.

XXVIII. MÉDITATION.

JÉSUS A NAZARETH. — SON OBÉISSANCE : IL LEUR ÉTAIT SOUMIS (LUC. 2. 51.)

Dans cette manière de raconter en trois mots la presque totalité d'une vie, qui ne fut qu'un enchaînement d'ineffables merveilles, l'Esprit saint nous montre assez clairement qu'il veut nous inspirer une estime particulière pour la vertu d'obéissance, comme résumant en elle seule, pour ainsi dire, toutes les vertus, toute la sainteté de l'Homme-Dieu, proposé à notre imitation. Etudions-la donc dans notre grand modèle, et considérons :

I. Combien Jésus-Christ a estimé et aimé l'obéissance.
II. Comment il l'a pratiquée.

PREMIER PRÉLUDE. Représentons-nous le Sauveur à Nazareth, prenant les ordres de Marie et de Joseph, se conformant à leur volonté avec la plus parfaite exactitude, parce qu'il voyait en eux l'autorité de Dieu son Père.

DEUXIÈME PRÉLUDE. Demandons-lui l'intelligence,

l'amour et la pratique d'une vertu qui lui a été si chère : *Jesu obedientissime, miserere nobis.*

Ier P. *Estime et amour de Jésus-Christ pour l'obéissance.* Nous en jugerons d'abord par ce qu'il a daigné nous en apprendre; écoutons-le. David, interprété par saint Paul, lui met ces paroles à la bouche, lorsqu'il entre dans le monde pour le sauver : « O mon Père, vous ne pouviez vous contenter des holocaustes qui vous étaient offerts jusqu'à présent, ils n'étaient pas dignes de vous... Mais en me donnant un corps, vous m'avez mis en état de vous honorer par mon obéissance, et j'ai dit : Je viens. Il est écrit de moi à la tête du livre, dans l'éternité de vos décrets, et c'est là le point capital de mes devoirs, que j'accomplirai votre volonté... Je l'ai voulu, ô mon Dieu, et cette loi est gravée au milieu de mon cœur[1]. »

Après son entretien avec la femme de Samarie, voyant ses disciples inquiets de ce qu'il n'avait pas mangé depuis longtemps[2], Jésus leur parle d'une nourriture qu'ils ne connaissaient pas et qui ne lui manquait jamais, c'est l'obéissance aux volontés de son Père[3]. Elle répare, elle entretient ses forces :

[1] Ps. 39. 7. — Hebr. 10. 5.

[2] Rogabant eum discipuli, dicentes : Rabbi, manduca. *Joan.* 4. 31.

[3] Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me. *Joan.* 4. 34.

il vit d'obéissance; il s'y porte avec autant d'empressement qu'un homme affamé aux aliments qu'on lui présente. Il nous assure qu'il n'est venu du ciel que pour obéir; sa mission est de sauver le monde par son obéissance, comme Adam l'a perdu par sa révolte[1]. Il proteste que ce n'est pas en disant : Seigneur, Seigneur, qu'on méritera d'être admis au royaume céleste, mais en se soumettant aux volontés de son Père[2]. Il nous donne cette vertu comme la pierre de touche de la véritable sainteté, comme le gage de tous les biens. Désirons-nous entrer dans la vie éternelle? gardons les commandements;.. être aimés de son Père et de lui? observons fidèlement la divine loi. Voulons-nous qu'il nous porte la même affection, la même tendresse que si nous étions son frère, sa sœur, sa mère? Il promet toutes ces faveurs à notre obéissance[3]. Pouvait-il mieux nous dire jusqu'à quel point cette vertu lui est chère? Toutefois, ses exemples ont encore plus d'énergie que ses paroles.

IIe P. *Comment Jésus-Christ a pratiqué l'obéissance.* Sa vie au milieu des hommes n'en a été qu'un exercice continuel. Toujours il a obéi à son

[1] Descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me. *Joan* 6. 38.

[2] Matth. 7. 21.

[3] Matth. 12. 50.

Père ; pendant trente ans, à Marie et à Joseph ; dans sa Passion, à ses juges iniques, à ses bourreaux eux-mêmes.

1° Son obéissance commence avec sa vie : *Ingrediens mundum.* (Hebr. 10. 5.) Dès lors, il a pris la volonté de son Père pour règle unique et invariable de la sienne. Il s'est soumis aux lois de la nature pour demeurer neuf mois dans le sein d'une mère ; aux ordres de la Providence, pour naître au milieu des embarras et des incommodités d'un voyage, dans l'étable de Bethléem. Il s'est soumis à la circoncision, à la présentation dans le temple, à l'exil en Egypte, aux faiblesses de l'enfance, à une vie obscure et en apparence inutile... Tout cela, parce que tel était le bon plaisir de son Père.

Il n'a paru en public, il n'a fait éclater sa sagesse par ses discours, sa puissance par ses miracles, sa bonté par ses bienfaits multipliés, que dans le temps et la mesure déterminés par la volonté de son Père. Jusque-là, il résiste à ceux qui le pressent de se montrer au monde, en répondant que son heure n'est pas venue. Il renferme l'ardeur de son zèle dans les bornes de la Judée, parce que son Père ne l'a envoyé que vers les brebis égarées de la maison d'Israël[1].

[1] Matth. 15. 24.

Il porte l'obéissance jusqu'à la mort, et la mort de la croix[1], aimant mieux perdre la vie, dit saint Bernard, que de perdre l'obéissance[2]. S'il demande un instant que le calice amer s'éloigne de lui, sans qu'il soit obligé de le boire, il l'accepte cependant pour obéir à son Père, et pour nous apprendre que des répugnances vaincues, loin de diminuer le prix d'un sacrifice, l'augmentent au contraire et mettent dans un plus grand jour notre dévouement à la gloire du Seigneur. L'obéissance, qui avait réglé le détail de sa vie, règle le moment et les circonstances de sa mort. Avant de rendre le dernier soupir, il jette un regard sur les divins oracles, manifestations des volontés de son Père ; n'en est-il aucun qu'il n'ait accompli ? Non, aucun ; sa mission est donc achevée, *tout est consommé*[3].

2° L'obéissance que Jésus-Christ rend à Marie et à Joseph, pendant les trente ans de sa vie cachée, paraîtra encore plus admirable, si l'on en pénètre le mystère. Obéir, c'est s'avouer inférieur, c'est préférer la volonté d'un autre à la sienne. — Quel

[1] Philipp. 2. 8.

[2] Perdidit vitam, ne perderet obedientiam. *S. Bern. Epist. 42. ad Henric. Senon.*

[3] Consummatum est; Et, inclinato capite, tradidit spiritum. *Joan.* 19. 30.

est donc celui qui, à Nazareth, se laisse gouverner comme un enfant, incapable de se gouverner lui-même? C'est le Verbe éternel, la raison souveraine, celui qui donne aux sages ce qu'ils ont de sagesse. C'est le maître de toutes choses, à qui tout doit béissance. — A qui obéit-il? A deux créatures, privilégiées sans doute, ornées des dons les plus précieux, mais dont les lumières cependant sont moins comparables aux siennes, qu'un faible flambeau ne l'est au soleil. — Comment, en quoi obéit-il? Avec quel aimable empressement, avec quelle joie, il se conforme aux volontés de ses parents, quelles que soient les choses qu'ils lui commandent, allant meme au-devant de leurs désirs, et cela non-seulement dans son enfance, mais quand il arrive à la plénitude de l'âge! Avec quel air de contentement il remplit à leur égard l'office d'un serviteur, lui par qui règnent les rois[1]! On voit que c'est son cœur qui obéit, et qu'il fait par amour tout ce qu'il fait.

3° Enfin, Jésus obéit même à des hommes pervers et à de grands pécheurs. Il se soumet à l'édit d'Auguste, qui obligeait Marie au voyage de Nazareth à Bethléem, et ne trouve pas une raison de s'en dispenser dans l'orgueil qui a inspiré cet édit,

[1] Prov. 8. 15.

parce qu'il remonte à son Père de qui émane tout pouvoir. Il se soumet à la sentence de Pilate, quelque injuste qu'elle soit; il reconnaît en lui l'autorité du prince, malgré le sacrilége abus qu'il en fait. Il obéit à ses bourreaux, il ne voit dans tous ses ennemis que les ministres et les exécuteurs de la justice de son Père, qui l'a livré entre leurs mains, et il ne veut pas qu'ils l'ignorent : *Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été donné d'en haut.* O mon âme, peux-tu contempler ce modèle sans aimer l'obéissance?

XXIX. MÉDITATION.

PROGRÈS DANS LA VERTU : *Jesus autem proficiebat.*

Faire chaque chose avec toute la perfection possible, grand moyen d'avancer rapidement dans les voies de la justice.

I. Jésus-Christ faisait parfaitement tout ce qu'il faisait.
II. Raisons qui nous pressent de donner à chacune de nos actions toute la perfection possible.

Ier P. *Jésus-Christ donnait à chacune de ses actions toute la perfection dont elle était susceptible.* C'est de lui seul qu'on a pu dire en toute vérité et à tous les instants de sa vie : « *Bene omnia fecit*, il a bien fait toutes choses. » Magnifique éloge, qui, en trois mots, rend l'hommage le plus complet à sa sainteté, à sa sagesse, à sa bonté.

Il a tout fait avec une infinie *sainteté*, intérieure et extérieure; jamais l'ombre d'un défaut ou d'une imperfection ne s'est glissée dans une seule de ses actions, considérées dans leur substance ou dans leur mode; à tout moment et quelle que fût son occupation, il était digne, sur la terre comme au ciel, du cantique des anges : *Saint, saint, saint.*

Il a tout fait avec une infinie *sagesse*, dans un ordre admirable, se conformant toujours, dans les petites choses aussi bien que dans les grandes, aux desseins de son Père, aux devoirs de son état présent; enfant, il parlait, il agissait avec la perfection qui convient à l'enfance; ainsi des autres âges. Il s'accommodait de même à toutes les circonstances, faisant chaque chose quand et comme il fallait la faire.

Il a tout fait avec une infinie *bonté*, rapportant tout à la gloire de Dieu et à notre bonheur. Il savait qu'en multipliant les actes d'adoration, d'obéissance, d'anéantissement de lui-même, etc., jusque dans les moindres détails de sa conduite, il réparait plus amplement la divine gloire, outragée par le péché, il augmentait le trésor de mérites et de grâces qu'il préparait aux hommes, et leur rendait le salut plus facile. De là cette ardente et continuelle application à bien faire tout ce qu'il faisait.

Oh ! qu'on avancerait sûrement et rapidement dans la vertu, si, dans la pratique, on suivait fidèlement ces principes : écarter de toutes ses actions, même les plus communes, tout défaut dont on a la conscience, et les faire aussi bien qu'on le peut ; régler le cœur, régler la main, le dedans et le dehors, sur le grand précepte de l'amour de Dieu et du prochain ; voir la sainteté où elle est, dans notre union avec Dieu, par l'accomplissement de sa volonté dans la position qu'il nous a faite, au lieu de courir après une perfection imaginaire, la cherchant hors de la voie qu'il lui a plu de nous tracer.

Par chacune de mes actions, si elle est bien faite, je me rends Dieu plus favorable, j'augmente en moi la charité, je fortifie mes bons penchants, j'affaiblis les mauvais, j'acquiers une nouvelle grâce et une plus grande facilité pour les bonnes œuvres, les saintes habitudes se forment et s'enracinent. Car si le mal appelle le mal, le bien appelle le bien ; et voilà comment les petites vertus conduisent aux grandes, les actes les plus communs aux actes héroïques. Mais, si je n'ai ni cette présence d'esprit, ni cet empire sur moi, qui me permettent d'être le maître et le directeur de mes actions et non leur esclave, ni cette ardeur de volonté fruit de la foi vive, sans laquelle ce que je fais de meilleur est

rempli d'imperfections ; pourquoi m'étonner d'être toujours si éloigné de vous, ô mon Dieu, avançant vers le tombeau, sans avancer dans votre amour ?

IIe P. *Raisons qui nous pressent de faire nos actions les plus communes aussi parfaitement que nous pouvons.*

1° La volonté de Dieu, sa grandeur, son souverain domaine. — Sa volonté : Il veut en effet que nous soyons des saints[1]. Or, nous l'avons médité, notre sanctification dépend de nos œuvres ; ce sont les bonnes que Dieu récompensera éternellement dans les justes, les mauvaises qu'il punira dans les pécheurs. Il veut que nous imitions sa manière d'agir, autant que nous le pouvons, puisqu'il se propose à nous pour modèle[2]. La manière d'agir qui est propre à Dieu, dit saint Thomas, est de faire tous ses ouvrages avec la dernière perfection[3]. Voilà pourquoi il nous commande d'exceller dans toutes nos œuvres, ce qui suppose application à les bien faire[4]. — Son infinie grandeur l'exige. On déshonore un maître par le peu d'empressement, le

[1] Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra. *I. Thess*. 4. 3.

[2] Estote perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. *Matth*. 5. 48.

[3] Est mos Dei, quod omnia opera sua in summo bene facit. *Opusc. de mor. divin.*

[4] In omnibus operibus tuis præcellens esto. *Eccli*. 33. 23.

peu de soin qu'on met à le servir; et Dieu nous déclare qu'il n'a que des malédictions pour quiconque fait son œuvre négligemment[1]. — Ajoutons que le domaine de Dieu sur nous étant universel, toutes nos actions lui appartiennent, les plus communes au même titre que les plus considérables; elles sont toutes des hommages de notre dépendance, et, comme parle l'Eglise, des offrandes de notre servitude; elles doivent donc être dignes de lui et lui rendre toute la gloire qui lui est due.

2° Notre amour pour Jésus-Christ. Rien ne lui est plus agréable que de nous voir occupés à faire saintement et en toute perfection nos actions les plus communes. Par là, nous lui ressemblons, nous vivons de sa vie, nous entrons dans son désir le plus ardent, qui n'est pas autre que de glorifier son Père par nos propres actions, comme il l'a glorifié par les siennes; afin que les membres, aussi bien que le chef, soient entièrement consacrés et appliqués à cette divine gloire; c'est pour cela qu'il nous donne sa grâce; et qu'il agit en nous et avec nous. Si mon action est mal faite, s'il s'y est mêlé quelque défaut, Jésus-Christ n'a pas retiré de sa grâce

[1] Jérém. 48, 10.

tout le fruit qu'il désirait, et de ma coopération toute la joie qu'il attendait.

3° L'excellence et le prix d'une action bien faite. Le mérite des choses surnaturelles surpasse incomparablement celui de toutes les choses naturelles. Le moindre acte de vertu chrétienne, produit par une âme juste, le seul nom de Jésus prononcé religieusement, le signe de la croix fait avec attention;.. moins encore : un pas, un regard, animés d'un bon motif, tous ces actes si petits en eux-mêmes, rehaussés et ennoblis par la foi et la grâce qui en sont le principe, plaisent plus à Dieu, lui procurent plus de gloire que toutes les actions purement naturelles des créatures passées, présentes et à venir. — Et nous, quel avantage recueillerons-nous, dans la vie future, de cette action bien faite qui n'a duré qu'un instant? *Un poids éternel de gloire.* (II. Cor. 4. 17.) O mon Dieu! peut-on vous aimer, peut-on s'aimer soi-même et ne pas tressaillir de joie à cette pensée : Pour cette bonne action que je vais faire, je vous verrai plus clairement, je vous posséderai plus délicieusement toute l'éternité!..

Je vous bénis, Seigneur, d'avoir placé si près de moi ma sanctification et mon salut. Non, ma lâcheté n'a plus d'excuse. Si j'osais encore en chercher une dans la difficulté de parvenir à la perfection que

vous attendez de moi, vous seriez en droit de me dire qu'elle est en quelque sorte sous ma main [1]; pour y atteindre, je n'ai point à changer d'occupations; il me suffit de bien faire ce que je fais. Les actions auxquelles vous l'avez attachée remplissent tous mes moments, et si, après les quelques jours que j'ai peut-être encore à vivre, les anges pouvaient dire que j'y ai bien fait toute chose : *Benè omnia fecit*, qu'ils seraient précieux devant vous, ô mon Dieu! et quelle trace glorieuse ils laisseraient dans ma vie!

[1] Mandatum hoc... non supra te est, neque procul positum,.. sed juxta te est sermo valde. *Deut.* 30. 11, 14.

XXX. MÉDITATION.

BONNE INTENTION, PREMIÈRE CAUSE, APRÈS LA GRACE, DE LA SAINTETÉ DE NOS ACTIONS.

I. Quelle est sa puissante efficacité pour sanctifier nos œuvres.
II. Quelles qualités elle doit avoir.

Ier P. *Puissante efficacité de la bonne intention.* Par la sage direction qu'elle donne à nos actions, elle les retire du domaine de la nature pour les faire passer sous l'empire de la grâce et dans l'ordre surnaturel. Elle exerce son heureuse influence sur les mauvaises, sur les bonnes, sur les indifférentes. Elle écarte les mauvaises[1], elle rend meilleures celles qui étaient bonnes ; or, combien d'actions bonnes de leur nature dans la vie d'un chrétien, pourraient être surnaturalisées ? N'est-ce pas faire une perte déplorable que de me priver de leur fruit en négligeant de m'y proposer une bonne fin ? Sans intention, ou avec une intention mauvaise, ce qui serait en soi très-excellent, l'aumône, de pieux entretiens, la fréquentation des sacrements, n'est plus que vanité ou crime ; tandis que la bonne in-

[1] Non faciamus mala, ut veniant bona. *Rom.* 3. 8. — Ea quæ constat esse peccata,.. nulla velut bona intentione facienda sunt. *S. Aug. Contra mendacium.*

tention peut transformer en œuvres divines les actions en elles-mêmes les plus communes et les plus indifférentes.

Qu'est-ce que l'offrande d'un verre d'eau, de deux deniers? Et cependant si je la fais en vue de Dieu et pour lui plaire, il acceptera cette offrande, il la louera, il la récompensera magnifiquement[1]. L'intention, dit saint Augustin, est le regard de l'âme, c'est la bonne intention qui fait la bonne action : le vaisseau va du côté où le dirige le gouvernail, et l'œuvre à la fin qu'on se propose[2]. L'œil simple, dont parle Jésus-Christ, et qui éclaire tout notre corps, est la bonne intention, qui répand son éclat sur tout le corps de nos actions et les rend précieuses devant Dieu.

Voilà pourquoi saint Paul nous fait cette pressante exhortation : « Tout ce que vous faites, que ce soit au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Le langage de l'Apôtre est digne de remarque. Il nous invite à relever, à sanctifier tout par l'intention, *omne;* et chaque chose en particulier, *quod-*

[1] Viduam cum videret Dominus, non de patrimonio sed de animo opus ejus examinans, et considerans non quantum, sed ex quanto dedisset, dixit : Vidua ista plus omnibus misit in dona Dei. *S. Cyr. Tract. de operib. et eleem.*

[2] Bonum opus intentio facit. Non valde attendas quid homo faciat; sed quid, cum facit, aspiciat, quo lacertos optimæ gubernationis dirigat. *Præf. in ps.* 31.

cumque; n'exceptant rien, pas une action, pas une parole : *In verbo aut in opere;* il descend même jusqu'au détail des actions les plus viles et qui nous sont communes avec les animaux : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez... faites tout pour la gloire de Dieu.* Or, si l'intention peut spiritualiser des choses aussi matérielles, si elle peut en tirer la gloire de Dieu, et nous en faire autant de titres à sa libéralité, quelle puissance de sanctification n'exerce-t-elle pas sur cette multitude d'actions plus relevées qui remplissent la journée du chrétien? Admirable effet de l'intention animée par la foi! Non-seulement elle donne un grand prix au bien que nous faisons, mais elle ajoute au trésor de nos mérites le bien même que nous ne faisons pas, quand il est dans nos désirs.

Que vous êtes un bon maître, ô mon Dieu! Le monde ingrat ne sait pas, ou ne veut pas récompenser ce que l'on fait pour lui, et vous, vous avez des couronnes pour la simple volonté de vous servir! Vous êtes attentif aux gémissements et aux soupirs de vos bons serviteurs; vous voulez bien leur tenir compte de tous les outrages qu'ils désireraient vous épargner, de tous les cœurs qu'ils aimeraient à vous gagner.

IIe P. *Qualités que doit avoir la bonne intention :* Rectitude, pureté, persévérance.

1° L'intention est droite, quand l'âme regarde Dieu, qui étant le principe de tout, doit en être la fin. Lorsqu'un homme, dans le détail de sa conduite, cherche Dieu et sa gloire par l'accomplissement de sa volonté, il marche dans la voie droite; il peut dire en toute vérité avec le Sauveur : *Je vais à mon Père, je vais à celui qui m'a envoyé;* chacune de mes actions m'approche de lui.

Suivons le conseil que nous donne un pieux écrivain : « Jetez, » nous dit-il, « le filet de vos intentions du côté de la *grâce*, et non de la nature. Prenez garde de vous porter à vos emplois, à vos affaires, à vos visites,.. par inclination naturelle... Donnez à la grâce toute la direction de votre vie.— Du côté du *ciel* et non de la terre. Que l'intérêt temporel ne l'emporte jamais sur le spirituel. Gouvernez-vous en tout par les maximes éternelles. Vivez comme un homme du ciel, qui ne touche aux choses d'ici-bas que par nécessité. — Du côté de la *croix*, et non des délices sensuelles, ni même des consolations intérieures; la croix est le partage des élus. — Enfin du côté de *Dieu*, et non des créatures; ne cherchez pas à plaire aux hommes, ne faites rien par respect humain... Cherchez Dieu et votre avancement dans la perfection; cherchez la gloire de Jésus-Christ, vous trouverez en lui la plé-

nitude de tous les biens, *Et invenietis*. Mais si vous jetez le filet du côté des biens périssables, de l'honneur du monde,.. vous ne trouverez rien; car que peut-on trouver dans le néant[1]? »

2° Intention pure. On cherche Dieu, il est vrai, dans des projets de zèle, dans des œuvres de charité,.. mais qu'il est rare qu'on ne s'y cherche pas aussi soi-même! Où est le chrétien qui s'élevant vers Dieu, ne retombe jamais sur lui-même par quelque retour et mélange d'amour-propre? L'œil *simple* est la pureté d'intention. Comme l'œil ne regarde jamais fixement qu'un seul objet, ainsi notre âme ne devrait s'arrêter qu'à un seul bien : Dieu seul, Dieu seul!

L'intention serait pure, si le cœur l'était; car le cœur dirige l'intention, comme l'intention dirige l'action. C'est donc du cœur même que je dois me défier dans mes desseins et dans les principes qui me font agir. *Purifiez vos cœurs, ô vous qui avez l'esprit double*[2], c'est-à-dire, partagé par des intentions diverses, dont les unes regardent le ciel et les autres la terre. Votre cœur n'étant fait que pour Dieu, tout attachement qui ne se rapporte pas à Dieu, ternit la beauté de votre âme; l'or pur de la

[1] P. Nouet.

[2] Purificate corda, duplices animo. *Jac.* 4. 8.

charité parfaite ne saurait supporter cet alliage. L'intention droite a pour devise : *Tout pour Dieu ;* et l'intention pure : *Tout pour Dieu seul.*

3° Intention persévérante. C'est la fin qui couronne l'œuvre. A quoi nous servirait de commencer par l'esprit, si nous finissions par la chair? Recueillons-nous avant de nous livrer à l'action, et faisons-nous toujours précéder du flambeau de la foi [1], afin de tout rapporter à Dieu ; mais veillons également quand nous sommes en voie d'exécution, pour ne pas perdre de vue la fin que nous nous sommes d'abord proposée. Nous avons d'heureux élans, mais la constance nous manque. Souvent le Seigneur pourrait nous dire, comme saint Paul aux Galates : « *Currebatis bene, quis vos impedivit?* Vous aviez bien commencé ce que je vous avais inspiré pour ma gloire ; que n'avez-vous aussi bien continué? Action sainte, motif encore plus saint, voilà le début ; mais pour la suite, je n'ai rien, presque rien à louer, parce que si l'action est toujours bonne en elle-même, j'y suis oublié : ce n'est plus pour moi, ou du moins ce n'est plus uniquement pour moi qu'elle est faite. »

Retour sur vous-même, et examen sérieux sur un point de la plus haute importance pour la sanctifi-

[1] Ante omnia opera verbum verax præcedat te. *Eccli.* 37. 20.

cation de votre vie. Si l'on dépouillait vos prétendues bonnes œuvres de tout ce qui n'a eu pour principe que l'activité naturelle, la coutume, l'humeur ;.. si l'on en retranchait ce qui, dans vos âmes, a été mêlé de bien et de mal et souillé par ce mélange, enfin ce qui s'est démenti dans vos intentions et a manqué de persévérance, que vous resterait-il de net ? Quels mérites pourriez-vous présenter à Dieu, si aujourd'hui même il vous citait à son tribunal ?

Former avec soin vos intentions, les purifier de plus en plus, les renouveler souvent, que ce soit là votre résolution.

SECTION QUATRIÈME.

VIE PUBLIQUE DU SAUVEUR.

Par les exemples que Jésus nous donne pendant les trois années de sa vie publique, il s'applique surtout à former en nous les vertus que nous devons pratiquer à l'égard du prochain.

XXXI. MÉDITATION.

LA CHARITÉ FRATERNELLE. — JÉSUS-CHRIST NOUS EN OFFRE EN LUI-MÊME :

I. Le motif le plus puissant.
II. Le plus parfait modèle.

Ier P. *Jésus motif de notre amour pour le prochain.* Il l'aime, il nous commande de l'aimer; il est lui-même dans ce prochain pour y être l'objet de notre amour. O mon âme, as-tu jamais compris ce qu'il y a de divin dans la charité fraternelle, et combien, en la blessant, on blesse le cœur de Jésus-Christ ?

1° Jésus aime cette personne en qui tout me déplaît, caractère, extérieur... tout, jusqu'à la vertu; il l'aime tendrement, excessivement, et moi je me flatterais d'avoir rempli toute justice à son égard, en ne la haïssant pas !.. Touchants mystères de

notre foi, crèche, calvaire, autel, vous me parlez éloquemment de l'amour du Fils de Dieu pour moi ; ne me dites-vous rien de celui qu'il a pour chacun de mes frères ? N'est-ce pas pour eux comme pour moi qu'il s'est livré à toutes les horreurs du plus affreux supplice ? N'était-ce pas l'espérance de les sauver, comme l'espérance de me sauver moi-même, qui lui en adoucissait les rigueurs ? Oh ! qu'il me serait facile d'aimer mon prochain quel qu'il soit, si j'allais étudier son mérite dans le cœur d'un Dieu naissant, souffrant, et mourant pour lui procurer le bonheur ! Dieu peut-il aimer sans raison ? S'il y avait si peu de bien et tant de mal dans ceux que mes préventions repoussent, le Verbe fait chair, qui est la justice et la sainteté même, devait s'y montrer plus sensible que moi ; du moment qu'il n'a pas tenu compte de cette indignité prétendue, me convient-il de m'y arrêter ? Du moment qu'ils ont eu dans sa balance le poids suffisant pour être rachetés au prix d'un sang divin, comment ne l'auraient-ils pas dans la mienne, non-seulement pour être supportés, mais pour être sincèrement aimés ? A la force de son exemple Jésus ajoute l'autorité de son précepte.

2° Le commandement d'aimer le prochain est semblable à celui d'aimer Dieu. Ces deux amours,

dit saint Grégoire, sont deux anneaux d'une même chaîne; on ne peut trouver l'un sans l'autre; et à parler exactement, ils ne diffèrent pas d'objet : si j'aime en chrétien, c'est toujours Dieu que j'aime, soit en lui-même, soit en ses créatures et ses images. Ce précepte est le précepte de Jésus : *Hoc est præceptum meum;* il le répète souvent et il attache à son observation les plus précieuses prérogatives. Il veut que la fidélité au commandement de l'amour fraternel soit la marque distinctive d'une vertu solide, d'une piété sans fard : *C'est à cela*, nous dit-il, *que vous serez reconnus pour mes disciples*[1]. Il déclare qu'elle nous donne le droit d'entrer dans son amitié; ô faveur inestimable! Après avoir recommandé aux apôtres de s'entr'aimer comme il nous a aimés le premier, il ajoute aussitôt : *Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je viens de vous prescrire*[2]. Ah! qu'il montrera bien au grand jour du jugement que ce précepte est le sien et qu'il ne désire rien tant que de nous y voir soumis, puisqu'il n'aura de récompense que pour ceux qui l'auront gardé, ni de châtiment que pour ses violateurs :

[1] In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem. *Joan.* 13. 35.

[2] Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis. *Joan.* 15. 14.

« J'ai eu faim, vous m'avez donné à manger... J'étais malade, vous m'avez assisté; captif, vous êtes venu me voir[1]... » Toutes ses couronnes sont pour la charité ! Car voici l'admirable invention de son cœur pour nous obliger à aimer notre prochain, fût-il rempli de défauts et chargé de crimes :

3° Jésus-Christ est lui-même dans le prochain pour couvrir tous ses défauts et devenir l'objet de notre amour. Écoute, ô mon âme, et si tu adores celui qui va parler, crois fermement ce qu'il va dire : *Tout ce que vous avez fait à l'un des plus petits d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait*[2]. Juge éternel, quand sera venu le jour où vous rendrez à chacun selon ses œuvres, vous parlerez ainsi aux justes et aux pécheurs, comme pour motiver la sentence qui ouvrira le ciel à vos amis et précipitera vos ennemis dans l'enfer ; vous ne direz pas : « Votre frère a eu faim, a eu soif... » Vous direz : « Moi-même j'ai éprouvé ces besoins dans la personne de mes membres souffrants ; moi-même j'ai sollicité votre compassion, et c'est moi que vous avez contristé par la dureté de votre cœur, ou réjoui par votre charité. » Saul persécute les chrétiens, c'est vous qu'il persécute. Martin donne la moitié de son manteau à un indigent, c'est à vous

[1] Matth. 25. 40. — [2] Ibid.

qu'il fait cette aumône. De quelle colère sera enflammé votre visage, quand vous adresserez ce reproche aux réprouvés : « Vous m'avez refusé un morceau de pain, un vêtement, une parole de consolation, à moi qui ne vous ai pas refusé un instant de ma vie, une goutte de mon sang !.. »

II[e] P. *Jésus modèle de notre amour pour le prochain.* En nous ordonnant de nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés le premier, Jésus-Christ ne nous a pas commandé sans doute une égalité d'amour ; le cœur de l'homme ne peut aimer autant que le cœur d'un Homme-Dieu ; il a voulu seulement que notre charité prît la forme et la ressemblance de la sienne, c'est-à-dire qu'elle fût surnaturelle dans son motif, universelle dans son étendue, inaltérable dans sa durée.

1° Amour surnaturel dans son motif. C'est l'image de son Père, ce sont les desseins miséricordieux de sa Providence sur nos âmes que Jésus-Christ aime en nous... Il ne s'est pas mis en peine d'épargner à nos corps la souffrance et la mort ; il a préféré nous apprendre à nous faire de l'une et de l'autre une voie sûre pour arriver au souverain bonheur. Et nous aussi, élevons-nous au-dessus des sens et de la nature ; aimons pour Dieu, aimons en Dieu ceux qui sont appelés comme nous à l'éternelle

possession de Dieu ; ne craignons pas de faire quelque peine à nos frères quand l'intérêt de leur salut le demande ; et s'ils oublient cet intérêt, le seul sérieux, aimons-les plus qu'ils ne s'aiment eux-mêmes.

2° Amour universel dans son étendue. Jésus est mort pour tous les hommes. Ses plus cruels ennemis ont eu leur part à ses bienfaits ; n'a-t-il pas demandé grâce pour ses bourreaux ? Puisque c'est Dieu, père et créateur des hommes, Jésus-Christ leur rédempteur que nous aimons en eux, il n'en est pas un seul qui n'ait des droits sacrés à notre amour. Mais tous n'y ont pas des droits égaux. Nous devons plus de tendresse et de dévouement à ceux que la Providence a placés plus près de nous. On aime en père, on aime en fils, on aime en frère ; ce sont là comme trois degrés dans l'amour du prochain.

3° Amour inaltérable dans sa durée. Que n'ont pas fait les hommes pour obliger le Fils de Dieu à leur retirer ses affections ? Il vient au milieu d'eux pour les sauver, ils ne daignent pas le recevoir [1]. Ils le méconnaissent, ils le persécutent... Il ne cesse pas pour cela de les aimer. Il les aimera jusqu'à la fin, et leur donnera de plus touchants témoignages

[1] Et sui eum non receperunt. *Joan.* 1. 11.

de son amour lorsqu'ils lui prépareront les plus affreux tourments. Il les aimera lorsqu'ils feront voler sa chair en lambeaux par une sanglante flagellation ; il les aimera sur la croix, lorsqu'ils insulteront à son agonie ; rien ne l'empêchera de les aimer. L'Esprit saint compare la force de l'amour à celle de la mort : *Fortis ut mors dilectio.* Quel est donc cet amour prétendu qui ne sait rien souffrir et qui se dément à la première , à la plus légère épreuve ?

De ces réflexions je conclus : O charité chrétienne, que tu es rare ! On a peut-être des amis ; mais qui songe à aimer tous les hommes, à désirer, à faire du bien à tous, sans exclure ceux de qui on est persécuté ? On aime d'un amour tout naturel, tout charnel ; ce n'est ni le prochain ni Dieu dans le prochain, c'est soi qu'on aime ; l'intérêt sert de règle à l'amitié. Que de retours sur soi dans les témoignages d'affection que l'on donne, dans les services que l'on rend !

Soyez fidèle à regarder Jésus-Christ dans le prochain, et vous n'aurez pas de peine à lui faire du bien ; vous en auriez beaucoup à lui faire du mal. Si vous êtes riche, rappelez-vous cette parole de saint Jérôme : « L'or brille partout dans nos maisons, pendant que Jésus-Christ est tout nu et meurt

de faim à notre porte, dans la personne des indigents [1]. »

XXXII. MÉDITATION.

LA DOUCEUR. — CONSIDÉRÉE EN JÉSUS-CHRIST.

I. Dans son enseignement.
II. Dans ses exemples.

Premier prélude. Représentez-vous le Sauveur, l'âme tranquille, le visage serein, annonçant sa céleste doctrine sur la douceur ; ou bien figurez-vous que vous le voyez au milieu de ses ennemis, en butte à tous leurs traits, et n'opposant que sa patience à leur fureur.

Deuxième prélude. Priez-le de vous faire connaître, estimer, aimer et pratiquer une vertu qui lui a toujours été si chère. *Jesu mitis et humilis corde, miserere nobis.*

Ier P. *Comment Jésus-Christ nous a enseigné la douceur.* Il revient souvent sur ce point de la divine loi et nous le recommande avec instance.

Dans son discours sur la montagne, après avoir mis l'humilité au premier rang des béatitudes : *Beati pauperes spiritu*, il met au second la douceur,

[1] Auro parietes, auro fulgent laquearia, et nudus atque esuriens ante nostras portas Christus in paupere moritur. *Epist.* 12.

qui en est la compagne inséparable : *Beati mites.* Il proclame enfants de Dieu ceux qui sont doux et pacifiques [1]. S'il réforme les anciennes prescriptions, c'est pour y introduire plus de douceur. « On vous a dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi ; et moi je vous dis : Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent... Pardonnez, non pas seulement sept fois, mais soixante-dix fois sept fois, mais toujours. Gardez-vous de rendre l'injure pour l'injure, et si quelqu'un s'oublie à votre égard jusqu'à vous frapper sur la joue droite, je vous conseille de lui présenter l'autre. Veut-on vous enlever votre manteau ? Croyez-moi, abandonnez encore votre tunique, plutôt que d'en venir à des contestations qui pourraient préjudicier à la douceur. »

Méditez surtout ce qui est écrit au chapitre 11e de saint Matthieu. C'est là que Jésus se donne pour le docteur particulier de la douceur, et qu'il en fait le précis de sa divine morale. Il venait de nous révéler ses grandeurs, et de paraître, pour ainsi dire, dans tout l'éclat de sa divinité [2]. Il se hâte de se rapprocher de nous et de nous dire dans le langage le plus touchant : « Venez à moi, vous qui souffrez;

[1] Matth. 5. 9.
[2] Omnia mihi tradita sunt à Patre meo, etc.

quel que soit le fardeau de peines qui vous accable, venez tous vous en décharger dans mon sein. Vous cherchez le repos de vos âmes? vous le trouverez en moi. Je ne vous dis pas : Venez à moi, parce que je suis le souverain Seigneur; je vous dis : Venez à moi, parce que j'ai pris pitié de vos misères, jusqu'à descendre au milieu de vous, jusqu'à me revêtir de votre chair, me charger de vos crimes, vous réconcilier avec mon Père, vous apporter la science du bonheur; en voici l'abrégé : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Tel est l'esprit de Jésus-Christ.

Il ne laisse échapper aucune occasion de nous montrer sa prédilection pour cette vertu et son antipathie pour ce qui lui est contraire. Jacques et Jean, qu'il avait envoyés à Samarie pour lui préparer un logement, reviennent animés d'un transport que l'on prendrait pour du zèle, et en lui annonçant que les habitants de cette ville ne veulent pas le recevoir[1], ils s'écrient indignés : « Permettez, Seigneur; laissez agir notre foi et votre puissance; souffrez qu'en votre nom nous fassions tomber le feu du ciel sur des hommes si coupables[2]. » Jésus

[1] Non receperunt eum. *Luc.* 9. 53.

[2] Domine, vis, dicimus ut ignis descendat de cœlo et consumat illos? *Ibid.*

leur répond avec calme : « Vous ne savez pas quel est l'esprit de ma mission et de la vôtre. Je ne suis pas venu perdre les âmes... Je les perdrais en employant cette rigueur ; tandis que ma bonté les sauvera. Je vais vous envoyer parmi des hommes, où vous serez comme au milieu des loups ; soyez-y doux comme des agneaux, et simples comme des colombes. C'est à la douceur, fruit de la charité, que vous serez reconnus et du monde et de moi pour mes disciples et mes apôtres. Il en est qui viendront me dire au dernier jour : « Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé, chassé les démons, fait de grandes choses en votre nom ? » et je leur répondrai : « Je ne vous connais pas ; retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité ; comment prétendiez-vous me représenter sans avoir le premier trait de ma ressemblance, la première vertu que je propose en moi à l'imitation de mes disciples : *Discite a me quia mitis sum ?* » Aux leçons du maître viennent se joindre les exemples du modèle.

IIe P. *Avec quelle perfection Jésus-Christ a pratiqué la douceur.* Les prophètes, qui avaient tracé d'avance le caractère du Messie, ne l'avaient désigné au monde ni par les trésors de science dont il serait rempli, ni par la grandeur et la multitude de ses miracles, mais principalement par les charmes

de sa douceur : « C'est votre roi qui vient à vous, ô fille de Sion ; il n'a pour cortége que sa mansuétude et sa bonté [1]. C'est un agneau, qui se laisse porter, sans se plaindre, sur l'autel où va couler son sang [2]. Jamais sa voix n'éclatera en contestations et en clameurs ; il ne brisera pas le roseau déjà froissé, et n'éteindra pas la mèche qui fume encore [3]. »

Nous savons combien la réalité a surpassé les figures. Le Sauveur était si doux dans son enfance, que sa seule présence dissipait les ennuis. Il n'était connu que par sa douceur, et on lui en donnait le nom : On se disait mutuellement dans les moments de tristesse : *Allons trouver la douceur, et la joie nous reviendra* [4]. Pendant sa vie publique, avec quelle patience il supportait les défauts de tous : la rusticité de ses disciples, presque tous sans éducation,.. s'accommodant à leur faiblesse pour éclairer leur ignorance, ne se lassant point de leur expliquer ce qu'ils avaient tant de peine à comprendre ; l'importunité de ces multitudes, qui le suivaient partout, et le *pressaient* [5], sans lui donner un moment de relâche. Jamais on ne l'entendit se plaindre. Ja-

[1] Matth. 21. 5. — [2] Jérém. 11. 19.

[3] Matth. 12. 20.

[4] Christus adhuc puerulus adeo mitis erat et suavis, ut a Judæis suavitas appellaretur ; et ideo illi ad se invicem dicerent : Eamus ad suavitatem, ut hilares fiamus. *Lohner. Bibliot.*

[5] Et comprimebant eum. *Marc.* 5. 24.

mais on n'aperçut la moindre altération dans les traits de son visage. Que n'eut-il pas à souffrir de la part des Pharisiens qui lui tendirent tant de piéges, lui proposèrent tant de questions captieuses? Quand ils n'attaquèrent que sa personne, il les traita avec la plus douce modération; et lorsqu'ils l'obligèrent à démasquer leur hypocrisie, pour empêcher la séduction, il eut soin de ménager leur autorité et d'appuyer leur doctrine, en même temps qu'il condamnait avec vigueur l'abus qu'ils en faisaient dans leur conduite.

On sait avec quelle mansuétude il traita toujours les âmes égarées. Son indulgence à leur égard alla si loin que la malignité s'en fit une arme contre lui; on l'accusa d'être l'ami des pécheurs. Chercha-t-il à se justifier de ce reproche? Tout au contraire, il déclara que les pécheurs étaient le premier et l'essentiel objet de sa mission[1]. C'est cette douceur inaltérable qui convertit la Samaritaine, toucha Zachée, gagna Marie-Madeleine, fit fondre en pleurs l'apôtre qui l'avait renié... Mais que dire de sa douceur dans le cours de sa Passion? à l'égard de ses disciples, qui au jardin des Oliviers sont si peu touchés de son affliction profonde et ne savent que dormir[2]? à l'égard de Judas : *Mon ami, que venez-*

[1] Non veni vocare justos, sed peccatores. *Matth.* 9. 13.
[2] Invenit eos dormientes.

vous faire ici? Quoi, Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser! à l'égard de ses bourreaux : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Chacun de ces traits de divine clémence demande à être approfondi dans la méditation.

Que pourra répondre à ce double enseignement du précepte et de l'exemple ce prétendu chrétien toujours emporté, toujours colère, impatient, à la parole sèche, à l'air impérieux, au ton dominateur? Qu'y a-t-il de commun entre son esprit et l'esprit du Sauveur? En quoi ressemble-t-il à son modèle? Et cependant Jésus-Christ est la voie, la vérité et la vie. Si vous ne marchez pas dans cette *voie*, où allez-vous? En dehors de cette *vérité*, où êtes-vous? Séparé de cette vie, quelle funeste mort! Oh! que de fautes vous avez commises contre la douceur!

Demandez pardon à l'Agneau de Dieu d'avoir si peu vécu de sa vie jusqu'à présent, tout en vous nourrissant fréquemment de sa chair adorable. Allez à lui, attiré par l'aimable invitation qu'il vous fait, comme aux malheureux de la Judée : *Venite ad me, omnes...* Oh! qu'il sera doux sur l'autel, à la table sainte, dans votre cœur! Quand vous l'aurez reçu, après l'avoir adoré, demeurez en silence, et le plus longtemps que vous pourrez, sous le charme de cette ineffable douceur, qui le rend présent au milieu de

vous. Priez-le de calmer toutes les agitations de votre âme, d'établir en vous cette paix qui surpasse tout sentiment, et avec laquelle il est si facile d'être doux, débonnaire et patient. Vous le seriez toujours, dit saint Jean-Chrysostome, si vous pensiez toujours à la douceur de Jésus-Christ[1].

XXXIII. MÉDITATION.

PUISSANCE DE LA DOUCEUR.

I. Elle nous rend maîtres de notre propre cœur.
II. Elle nous rend maîtres du cœur de nos frères.
III. Elle nous rend maîtres du cœur de Dieu lui-même

Ier P. *La douceur nous rend maîtres de notre propre cœur.* Si le premier devoir d'un homme qui se respecte est de se posséder lui-même, c'est aussi la première condition à remplir pour être heureux. Le bonheur n'est, pour ainsi dire, qu'une même chose avec la paix, et personne ne connaît moins les délices de la paix qu'un homme emporté par la colère. Mais est-il une vertu qui exerce sur notre âme assez d'empire pour en bannir le trouble, et la conserver dans une tranquillité inaltérable ? Oui ; c'est la douceur. Celui en qui elle règne, gouverne à son gré

[1] Recordare mansuetudinis Christi, et statim mansuetus erit et clemens. *Homil. de mansuetud.*

toutes ses passions ; d'abord parce qu'il en observe sans peine tous les mouvements, voyant toujours en lui ce qui s'y passe ; ensuite parce qu'il dirige contre elles, pour les vaincre quand il le faut, toutes les forces que la raison, la foi et la prière mettent, pour ainsi dire, à sa disposition.

Est-ce l'indignation qui veut s'emparer de lui à la vue d'une chose contraire à la rectitude du jugement et au bon ordre ? Il la retient dans de justes bornes et l'empêche de dégénérer en aigreur. Est-ce son zèle qui s'enflamme, parce qu'il est témoin de quelque outrage fait à la divine Majesté ? Il modère cette ardeur, d'ailleurs si louable, de peur qu'elle ne devienne emportement, et n'augmente le mal, loin d'y porter remède. Sent-il naître en lui un mouvement moins pur et plus violent, à l'occasion d'une injure qui lui est personnelle? Ici, il ne s'agit plus de modérer ; il étouffe sur-le-champ cette étincelle de vengeance. Il défend à sa bouche de prononcer une parole qui ne soit bienveillante, à son visage de laisser paraître le moindre signe d'impatience... Il n'est pas insensible cependant, le coup l'a blessé ; mais, par devoir, il se contient ; il se tait, ou parle avec calme, quand la nature voudrait qu'il éclatât... N'est-ce pas là un beau triomphe remporté par la grâce sur le cœur de l'homme ?

Sous une apparence de faiblesse, quelle force, quelle magnanimité dans la douceur !

Elle soumet l'homme tout entier. Après qu'elle a réglé l'extérieur, elle descend jusqu'au centre de l'âme pour y réprimer les saillies d'un zèle trop impétueux, de l'indignation, ou du ressentiment. Saint Jean Climaque la définit : une assiette immuable de l'esprit, qui demeure toujours le même dans l'honneur et le mépris, la souffrance et le plaisir. Il compare l'homme doux à un rocher qui est élevé au-dessus de la mer, et contre lequel tous les flots viennent se briser, sans l'ébranler jamais. Cette vertu est d'autant plus héroïque, qu'elle demande une vigilance continuelle et que son exercice est de tous les instants. Mais aussi, quelle paix elle nous procure, quel empire elle nous donne, et sur nous-mêmes, et sur tous ceux avec qui nous avons quelque rapport !

IIe P. *La douceur nous rend maîtres du cœur de nos frères.* Si l'on cherche d'abord à se défendre de ses attraits, on finit presque toujours par s'y rendre. Elle apprivoise les animaux les plus féroces ; pourquoi, si elle est persévérante, ne triompherait-elle pas du cœur de l'homme ? Peut-on refuser longtemps son affection à celui qui ne se venge que par des bienfaits, qui ne répond aux injures que par

des paroles d'estime et d'affection, qui s'abstient même de soutenir la vérité avec trop de chaleur, de peur d'offenser la charité ? Tout le monde veut être au-dessous de celui qui, par humilité et par bonté, se met au-dessous des autres ; on aime mieux souffrir que de le contrister. Tandis que la sévérité, comme une bise glaciale, resserre les cœurs ; la douceur, comme un soleil vivifiant, les ouvre, les échauffe et les féconde. Qui aurait pu résister à un François de Sales, à un Vincent de Paul ?.. Si elle ne convertit pas toujours, elle prépare les conversions, en faisant aimer ce qu'on n'a pas encore le courage de pratiquer. Elle dissipe les préventions, fait tomber les répugnances, elle ordonne en priant, corrige en conjurant... En rendant l'autorité paternelle, elle rend l'obéissance agréable [1].

Aussi, pour soumettre le monde à la loi crucifiante de l'Évangile, ce n'est pas un lion que demandaient les prophètes, mais un agneau [2]. Voilà bien la domination sur les cœurs et la conquête des âmes attribuées à la puissance de la douceur. En effet, Jésus s'est montré aux hommes, cachant les splendeurs de sa gloire sous le voile de la plus aimable

[1] Non dura ibi necessitate servitur, ubi diligitur quod jubetur. *S. Leo.*

[2] Emitte agnum, Domine, dominatorem terræ. *Is.* 16. 1.

bénignité [1]; il leur a dit : « Venez à moi, vous tous qui avez des peines, mon joug est doux et mon fardeau léger... » Et le genre humain se confiant à cette parole d'amour, s'est jeté dans les bras de son Sauveur. Mais voici dans cette aimable vertu un prodige de puissance qui surpasse tous les autres.

III[e] P. *La douceur nous rend maîtres du cœur de Dieu lui-même.* Il n'y a de bien qu'en Dieu ; hors de lui, Dieu ne peut aimer que ce qui lui ressemble ; mais partout où il voit son image, il ne peut refuser son amour ; or il n'est rien, dit saint Jean-Chrysostome, qui rende l'homme semblable à Dieu, autant que la douceur. Ce calme parfait d'une âme qui se possède, est comme une participation à sa glorieuse immutabilité.

Dans nos saints livres, Dieu se fait appeler le Dieu clément, le prince de la paix. Il est suave, il est débonnaire, il est d'une grande miséricorde pour tous ceux qui l'invoquent [2]. Il dit lui-même que son esprit est plus doux que le miel [3]. On ne doit donc pas s'étonner qu'il ait plus d'affection pour ceux en qui il se retrouve pour ainsi dire, ni qu'il les

[1] Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei.

[2] Tu, Domine, suavis et mitis, et multæ misericordiæ omnibus invocantibus te. *Ps.* 85. 5. — O quam bonus et suavis est, Domine, spiritus tuus in omnibus! *Sap.* 12. 1.

[3] Spiritus meus super mel dulcis. *Eccli.* 24. 27.

adopte particulièrement pour ses enfants[1]. Les âmes douces lui offrent d'ailleurs la vivante image de Jésus-Christ, qui est la splendeur de sa gloire; comment ne seraient-elles pas l'objet de sa prédilection? Raguel embrassant le jeune Tobie, est ému jusqu'aux larmes parce qu'il reconnaît en lui les traits de son ancien et vertueux ami; combien Dieu est-il plus touché, lorsqu'il aperçoit en nous le portrait de son Fils! Cette considération est toute-puissante sur son cœur; il accorde tout à l'homme vraiment doux. David l'a été envers Saül, son ennemi; c'en est assez pour qu'il se promette que le Seigneur ne pourra rien lui refuser[2].

En effet, Dieu qui ne laisse aucune vertu sans récompense, en a de spéciales pour la douceur. La voit-il en nous, soyons pleins d'espérance, nos prières lui seront agréables, il les exaucera toujours[3], il nous donnera sa grâce[4], il nous enseignera ses voies[5], il nous conduira comme par la main dans les sentiers de la justice[6]. Sa sollicitude pour nous sera celle d'une mère qui porte son en-

[1] Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.

[2] Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus. *Ps.* 131. 1.

[3] Mansuetorum semper tibi placuit deprecatio.

[4] Mansuetis dabit gratiam,

[5] Docebit mites vias suas. *Ps.* 24. 9.

[6] Diriget mansuetos in judicio. *Ibid.*

fant entre ses bras[1]. Enfin il couronnera tant de faveurs en nous sauvant et en nous élevant à la gloire éternelle[2]. Oh! réjouissez-vous, heureux disciples, qui avez appris de Jésus la science pratique de la douceur! *Audiant mansueti et lætentur.* (Ps. 33. 3.)

XXXIV. MÉDITATION.

LES DEUX ÉTENDARDS.

I. Étendard de Lucifer.
II. Étendard de Jésus-Christ.

Il nous manquerait un trait essentiel de ressemblance avec le modèle des élus, si nous étions sans zèle pour le salut des âmes. Il n'est descendu parmi nous, il ne s'est fait Jésus, ou Sauveur, que pour suivre l'élan de sa charité envers les âmes. Tout chrétien d'ailleurs a un apostolat à exercer, puisque tout homme est *recommandé*, est confié *aux soins de son prochain*[3], surtout au point de vue des grands intérêts du salut. La méditation des deux étendards, déjà très-utile par les lumières qu'elle donne sur les voies qui conduisent au ciel, et sur celles

[1] Suscipiens mansuetos Dominus. *Ps.* 146. 6.
[2] Exaltabit mansuetos in salutem. *Ps.* 149. 4.
[3] Mandavit unicuique de proximo suo. *Eccli.* 17. 12.

qui mènent en enfer, est très-propre à exciter dans les cœurs le feu sacré du zèle. C'est une parabole qui nous met sous les yeux la grande lutte du bien contre le mal, et nous la montre comme personnifiée dans ses deux chefs, Jésus-Christ et Lucifer.

Premier prélude. Se représenter deux vastes plaines : dans l'une, auprès de Babylone, Lucifer rassemblant tous les pécheurs, principalement ceux qui peuvent seconder ses projets de mort; dans l'autre, auprès de Jérusalem, Jésus-Christ appelant autour de lui les justes et tous ses coopérateurs au miséricordieux ouvrage de la rédemption des hommes.

Deuxième prélude. Demander la grâce de découvrir et de combattre courageusement les desseins de Lucifer, de bien connaître et de seconder le zèle ardent du Fils de Dieu.

Ier P. *Etendard de Lucifer.* 1° Imaginez-vous que vous voyez le prince des réprouvés dans les vastes plaines de Babylone, sur un trône de feu, environné d'un tourbillon de flammes et de fumée ; il répand l'effroi par la difformité de ses traits et son regard terrible.

Comprenez le sens de ces figures. Les *vastes* plaines signifient la voie large où marchent les pécheurs... *Babylone*, qui veut dire ville de confusion,

donne quelque idée du désordre d'une conscience coupable... *Le trône de feu* est le symbole de l'orgueil et des passions qui dévorent les âmes... La *fumée* est l'image de l'aveuglement du pécheur et de la vanité de ses jouissances... Ces traits ***hideux***, ce ***regard terrible*** de Lucifer expriment la laideur du péché et l'action du mauvais esprit dans les âmes, action qui se manifeste par le trouble, l'agitation, l'inquiétude, la tristesse, je ne sais quelle terreur secrète.

2° Regardez l'étendard de Lucifer ; vous y lirez trois mots qui vous apprendront de quelles armes il se sert, quels moyens il emploie pour pervertir les hommes : Richesses, plaisirs, honneurs... Considérez la multitude innombrable de sectateurs et de ministres qui entourent cet horrible chef : tous ces mauvais anges chassés du ciel avec lui, pour l'avoir imité dans son orgueilleuse révolte ; esprits dégradés pour qui le mal est une seconde nature... tous les hommes qui se sont jetés dans l'esclavage des passions et du péché... Remarquez surtout, comme formant un corps d'élite dans l'armée de Satan, tous ces auteurs et propagateurs de doctrines irréligieuses et immorales,.. tous ces hommes de scandale, qui font métier de tuer les âmes ;.. car tel est le but de cette effroyable convocation. Il s'agit

de séduire le genre humain tout entier, en le portant à outrager son Créateur, et, après l'avoir séduit, de l'entraîner dans l'abîme éternel.

3° Écoutez Lucifer. Il excite et enflamme la fureur impie de ses aides, et, les envoyant par tout l'univers, il ne veut pas qu'il y ait une province, une ville, un hameau, un palais, une chaumière où ne pénètre leur désir de nuire, ni qu'ils épargnent une seule condition, une seule personne. Il leur enseigne l'art de perdre. « Richesses, plaisirs, honneurs, jetez, » leur dit-il, « jetez sans cesse ce triple appât aux trois passions dont le germe est dans le cœur de tous les hommes... Montrez la voie semée de fleurs, cachez l'abîme où elle mène... »

4° Considérez avec quelle soif de désordres et de malheurs, avec quelle abnégation d'eux-mêmes, avec quelle patience, quelle promptitude, quel dévouement les ministres de Satan exécutent ses ordres, se prêtent à ses vues; quelle activité ils déploient dans l'infernale mission qu'ils ont reçue, avec quelle perfidie ils tendent leurs piéges, avec quelle constance, avec quelle rage ils s'obstinent à faire périr les âmes !.. Ils font tout servir à leurs meurtriers desseins : livres, tableaux, chants,.. défauts de l'esprit, inclinations du cœur... Contemplez enfin le lamentable succès de Lucifer. Il fait appel à toutes les

passions ; toutes les passions lui répondent... Aussi peut-on dire avec trop de vérité : *Voici le monde entier qui se met à sa suite*[1] ! Où sont ceux qui résistent constamment à *la concupiscence de la chair, à la concupiscence des yeux, à l'orgueil de la vie ?* (I. Joan. 2. 16.) Combien, après s'être laissé séduire, augmentent le nombre des séducteurs ? Voilà pourquoi l'enfer élargit ses entrailles ; que de victimes, hélas ! y tombent à tout instant !

IIe P. *Etendard de Jésus-Christ.* 1° Représentez-vous une plaine agréable auprès de Jérusalem, et là, non sur un trône, mais au milieu de ses sujets, comme un père au milieu de ses enfants, le véritable chef et le souverain de tous les hommes, Jésus-Christ Notre-Seigneur. En le voyant, on se sent attiré vers lui par la douceur de ses traits, le charme de ses regards.

Il faut, comme dans le premier point, méditer le sens caché du ces figures. Cette *plaine agréable*, c'est la voie des justes, rude en apparence, mais en effet toute remplie de douceur... *Jérusalem*, cité des saints, vision de paix, est le symbole d'une conscience pure, tranquille et calme... Notre-Seigneur est sans trône, confondu parmi ses sujets pour exprimer l'humilité et la simplicité de son caractère...

[1] Ecce mundus totus post eum abiit. *Joan.* 12. 19.

Il se montre sous un *aspect aimable*, tel que l'avaient prédit les prophètes [1] ; portant le contentement dans le cœur de ceux qui l'approchent [2]. C'est l'image de la beauté de la vertu , et des opérations du bon esprit dans les âmes ; il porte à la confiance et à la joie.

2° Considérez l'étendard de salut que Jésus-Christ oppose à celui de Lucifer ; vous y lirez : Pauvreté, ou détachement des richesses ; mépris, ou détachement des honneurs ; souffrances, ou détachement des plaisirs... voilà l'esprit de la sainte milice ; c'est par là que les hommes seront sauvés. Admirez l'auguste assemblée réunie autour du divin roi : tous les vrais disciples de l'Homme-Dieu, les saints de tous les temps, les apôtres, et tous ceux qui sont appelés à exercer de quelque manière le noble emploi de sauver les âmes... Ici haine aux vices qui déshonorent l'humanité, amour et pratique de toutes les vertus, portées jusqu'à l'héroïsme... Et quel dessein se propose Jésus, en convoquant ses coopérateurs et ses amis ? Le plus généreux qui se puisse concevoir : ramener tous les hommes à la fin pour laquelle ils sont créés , et par là leur procu-

[1] Speciosus forma præ filiis hominum. *Ps.* 44. 3.

[2] Non habet amaritudinem conversatio illius,.. sed lætitiam et gaudium, *Sap*. 8. 16.

rer tout à la fois le bonheur du temps et celui de l'éternité...

3° Ecoutez-le, envoyant ses apôtres et ses serviteurs fidèles combattre les projets de Lucifer et réaliser les siens : « Je suis venu apporter sur la terre le feu de la divine charité, chercher ce qui était égaré, sauver ce qui était perdu. — Parcourez le monde, annonçant l'Evangile à toute créature... — Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles... Continuez mon œuvre. Si vous m'aimez, sauvez les âmes qui me sont chères ; mais vous ne les sauverez qu'en les portant au détachement des richesses, des plaisirs et des honneurs, qu'en leur inspirant l'amour de la pauvreté, des souffrances et du mépris. »

4° Voyez les apôtres et tous ceux qui se sont associés à leur zèle dans tous les temps ; avec quelle ardeur ils entreprennent, avec quelle persévérance ils poursuivent l'accomplissement de leur mission !.. Rappelez-vous ce que leur ministère leur a coûté de fatigues, de persécutions, de sacrifices ;.. mais aussi quelles victoires glorieuses ils ont remportées sur l'enfer ! Combien d'âmes leur sont redevables d'avoir échappé au supplice éternel, et dans le ciel ne cesseront jamais de les remercier de leur bonheur! Vous combattez sous le même étendard, vous

avez les mêmes motifs de dévouement que tant de généreux chrétiens, qui, depuis dix-huit cents ans, ont signalé leur activité et leur courage dans cette guerre sacrée. Ils n'ont pas cru que l'honneur de faire respecter le nom de Dieu et de concourir au bonheur éternel du prochain, fût exclusivement réservé aux ministres du sanctuaire ; ils ont compris ce mot d'un docteur de l'Eglise, que lorsque Jésus-Christ est attaqué, tout chrétien est soldat. Méritez-vous qu'ils vous reconnaissent pour leur compagnon d'armes ? Qu'avez-vous fait jusqu'à présent pour le salut de vos frères ? Que ferez-vous désormais ?

XXXV. MÉDITATION.

LES DEUX ÉTENDARDS (*Suite.*)

Dans cette parabole tout est propre à exciter notre zèle pour le salut des âmes :

I. La haine que leur porte le démon.
II. L'amour que Jésus-Christ a pour elles.
III. L'excellence de cette vie apostolique et les grands biens qu'on en retire.

1er P. *Le démon est l'irréconciliable ennemi des âmes.* Quelle est la cause, quels sont les effets de cette haine ?

Ecrasé sous la main du Tout-Puissant, et ne

pouvant se venger sur lui, il aperçoit en nous son image, et décharge sur nous sa fureur jalouse. Comment nous pardonnerait-il les bienfaits dont Dieu nous prévient, la gloire qu'il nous destine, et la joie que lui procure notre salut? C'est Dieu qu'il hait et qu'il poursuit en nous; c'est sa propre cause que le Seigneur défend, en nous protégeant contre les ruses perfides ou les violents efforts de Satan, pour nous entraîner dans sa révolte et son malheur. L'Écriture le représente tantôt comme un insidieux serpent, tantôt comme un lion rugissant, qui s'agite autour de la proie qu'il convoite. Il se donne des auxiliaires parmi les hommes; tous les pécheurs scandaleux sont ses suppôts, et de quel zèle homicide il les embrase! Hélas! pourquoi rencontre-t-il dans ses esclaves plus de docilité quelquefois, plus d'énergie que Jésus-Christ n'en trouve dans ses disciples? A combien de veilles laborieuses et de privations pénibles se condamnent tous les jours les apôtres du démon, pour seconder ses horribles desseins! N'en est-il pas qui ruinent leur santé, abrégent leurs jours par excès de travail, pour propager dans tous les âges, dans toutes les conditions, l'affaiblissement ou l'extinction de la foi, la corruption du vice et la mort du péché? Les voit-on se reposer, se contenter du mal qu'ils ont fait? Disent-ils

jamais : C'est assez, assez de victimes jetées dans le lieu des tourments, assez de cœurs à qui nous avons ravi tous les biens, la vertu , la paix,.. tout, jusqu'à l'espérance ? Rien n'assouvit leur rage, rien ne lasse leur patience, rien ne ralentit leur sacrilége ardeur.

Qui ne frémirait à la pensée des ravages par lesquels ils désolent le troupeau de Jésus-Christ ? Dans ce déchaînement des puissances de l'abîme, que devient l'innocence ? Où sont les cœurs purs ? Dans les campagnes comme dans les villes, anges, que voyez-vous ? Combien d'âmes mortes dans des corps vivants ! Qui pourra compter la multitude de ceux qui périssent ? La charité est compatissante ; à quoi serons-nous sensibles, si nous ne le sommes pas au triste sort de tant d'infortunés qui traînent leur vie dans le crime et la souffrance, ignorant ce qu'il leur importe le plus de connaître, ou n'usant de leurs lumières que pour se rendre plus coupables ? Où vont ces aveugles ? Où courent ces frénétiques ? Sur le bord de quel précipice dorment tous ces pécheurs ? Nous savons ce que c'est que l'enfer : nous l'avons médité... Resterons-nous impassibles témoins du malheur de nos frères ? O honte du cœur humain ! Une bête de somme tombe, dit saint Bernard, et il se trouve des bras qui l'aident à se

relever; une âme, des milliers d'âmes tombent et dans le péché et dans l'abîme éternel... Presque personne n'y pense [1].

IIe P. *Jésus-Christ aime les âmes.* C'est pour elles qu'il est descendu du ciel : *Propter nostram salutem...* Exemples, leçons, miracles, souffrances, sa vie et sa mort, il a tout consacré au salut des âmes. Voyez-le, épuisé de fatigue, assis près du puits de Jacob; que fait-il là? il nous laisse une preuve de l'importance qu'il attache au salut d'une âme... Voyez surtout sa croix, divine balance, qui détermine si exactement le prix des âmes, puisqu'elles valent ce qu'elles ont coûté... Entendez-le qui se plaint à vous de l'inutilité de son sang; hélas! n'en seriez-vous point en partie la cause [2]?.. « Qui profite de mes douleurs et de tous mes sacrifices? C'est donc en vain que j'ai consumé mes forces [3]! J'ai vécu dans la pauvreté, dans les veilles et dans les larmes; je suis mort dans les opprobres et les tortures les plus cruelles,.. tout cela pour racheter les âmes, et elles se perdent! Avec un peu de zèle vous pourriez en sauver un grand nombre, et vous préférez votre

[1] Cadit asina, et est qui sublevet eam; perit anima, et nemo est qui reputet.

[2] Quæ utilitas in sanguine meo?

[3] Ego dixi : In vacuum laboravi; sine causa et vane fortitudinem meam consumpsi. *Is.* 49. 4.

repos !.. Je vous ai vous-même délivré de l'enfer, j'ai inspiré à d'autres la pensée e la volonté de vous tendre la main pour vous en garantir... Ah ! du moins, par reconnaissance, aidez vos frères, prenez compassion de leurs dangers ; ne soyez plus insensibles au malheur de ceux que j'aime... Sauvez, sauvez les âmes, ou cessez de m'appeler votre Sauveur et votre maître ; je ne vous connais pas. »

Ces vœux ardents du cœur de Jésus-Christ ont toujours été compris par ses fidèles disciples. Le zè.e est le caractère qui les distingue; que d'apôtres il a suscités même parmi les laïques dans ces derniers temps ! Ne lui devons-nous pas ces admirables conférences de Saint-Vincent-de-Paul, la Propagation de la foi, la Sainte-Enfance et mille autres œuvres qui viennent si heureusement en aide au dévouement sacerdotal? Le zèle m'associe donc à tout ce qu'il y a jamais eu de plus honorable parmi les hommes; il m'associe aux anges [1]; il m'associe à Dieu lui-même, dont il me fait le coopérateur : *Dei enim sumus adjutores.*

III[e] P. *Excellence de cette vie apostolique et fruits précieux qu'on en retire.*

1° Servir d'instrument à l'Esprit saint et concou-

[1] Omnes sunt administratorii spiritus, in ministerium missi, propter eos qui hæreditatem capient salutis. *Hebr.* 1. 14.

rir avec lui par la prière, par de sages conseils, par le bon exemple à la sanctification de nos frères et à leur souveraine félicité... O le sublime emploi ! O la digne ambition ! « J'ignore, » dit Richard de Saint-Victor, « si quelqu'un peut recevoir ici-bas une plus grande faveur, que d'être appelé à changer les hommes pervers en homme de bien, les esclaves de Satan en enfants de Dieu. Dira-t-on qu'il est plus beau de ressusciter les morts ? Mais quoi ! rendre la vie à une chair qui doit mourir de nouveau, sera donc plus excellent, que de ressusciter une âme qui vivra toute l'éternité ? »

2° Si nous considérons nos intérêts, jamais nous ne travaillons plus utilement pour notre salut que quand nous nous occupons charitablement de celui de nos frères. Exercer la miséricorde, c'est être assuré de l'obtenir [1]. Je l'exerce ici dans ce qu'elle a de plus excellent ; car autant l'âme l'emporte sur le corps, le ciel sur la terre, les biens et les maux de l'éternité sur ceux de cette vie sitôt passée, autant la charité qui s'attache à sauver les âmes est supérieure à celle qui a pour objet direct le soulagement des souffrances temporelles.

Les promesses que l'Esprit saint fait à l'aumône

[1] Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur. *Matth.* 5. 7.

s'appliquent au zèle, et à plus forte raison ; quoi de plus consolant que cette parole de Tobie : *L'aumône délivre de tout péché et de la mort ; elle ne souffrira pas que celui qui la fait aille dans les ténèbres*[1] ? Et cette autre de l'Ecclésiastique : *L'eau éteint le feu le plus ardent, et l'aumône résiste aux péchés*[2]. La voix de mes iniquités s'élève contre moi ; mais elle est étouffée par la voix de mon zèle, qui parle et prie pour moi. Voilà un bon moyen de calmer les inquiétudes qui me tourmentent au souvenir de mes fautes, d'acquitter la dette qu'elles m'ont fait contracter envers la justice de Dieu, et de le rendre lui-même mon débiteur par le riche trésor de mérites que je dépose entre ses mains ; est-il une vie plus remplie d'œuvres saintes que celle qui se consume dans les travaux du zèle ? Aussi le dévouement pour salut des âmes est regardé comme l'un des caractères les plus rassurants de notre prédestination. Saint Paul, parlant de ceux qui l'ont secondé dans ses travaux évangéliques, affirme que leur nom est écrit dans le livre de vie[3] ; et lui-même sur quoi fondait-il ses espérances pour le grand jour où cha-

[1] Eleemosyna ab omni peccato et a morte liberat, et non patietur animam ire in tenebras. *Tob.* 4. 11.

[2] Ignem ardentem extinguit aqua et eleemosyna resistit peccatis. *Eccli.* 3. 33.

[3] Quorum nomina sunt in libro vitæ. *Philipp.* 4. 3.

cun recevra selon ses œuvres ? Sur les conquêtes qu'il avait faites à Jésus-Christ [1].

Donnez-vous à l'adorable Rédempteur et tenez-vous prêt à saisir toutes les occasions qu'il vous ménagera de travailler avec lui au salut des âmes.

[1] Quæ est enim nostra spes,.. aut corona gloriæ ? Nonne vos ante Dominum nostrum Jesum Christum estis in adventu ejus ? *I. Thess.* 2. 19.

CINQUIÈME SECTION.

VIE SOUFFRANTE DE JÉSUS-CHRIST.

Les mystères douloureux du Sauveur nous soutiennent et nous animent au milieu des souffrances et des épreuves inséparables de la vie chrétienne.

XXXVI. MÉDITATION.

JÉSUS-CHRIST AU JARDIN DES OLIVIERS.

I. Combien nous devons compatir à ses peines intérieures.
II. Ce que nous devons faire dans nos propres afflictions, et où nous en trouverons le remède.

Ier P. *Nous devons compatir aux peines intérieures de Jésus-Christ.* Elles sont extrêmes, et elles sont notre ouvrage.

1° Souffrances extrêmes. Suspendant l'impression de bonheur que lui procure nécessairement la vision béatifique, et faisant un miracle pour souffrir, il permet qu'une tristesse mortelle s'empare de son cœur.... Crainte, ennui... il ressent tout ce qu'il y a de plus pénible dans les épreuves intérieures,.. tout paraît en trouble dans sa grande âme, et pour la première fois Jésus se plaint. Il cherche la solitude et il la fuit ; il revient à ses dis-

ciples et il les quitte ; partout la douleur et l'accablement le poursuivent. Il voudrait s'épancher dans le sein de l'amitié, et ses apôtres endormis ne trouvent rien à lui dire. Père saint, c'est votre Fils bien-aimé, et c'est pour votre gloire qu'il souffre ; n'allez-vous pas le consoler? Il vous parle, et vous ne lui répondez point! il vous appelle, et vous semblez sourd à sa voix! Ciel, terre, enfer, passé, présent, avenir, il n'aperçoit partout que sujets de désolation... Ses forces l'abandonnent ; il tombe et tremble de frayeur, lui qui avait tant désiré le jour où il pourrait s'immoler pour nous. Son cœur semble se briser ; il éprouve les convulsions d'un mourant, et sue le sang par tous ses membres : *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis super terram.* (Luc. 22. 44.)

Mais quel est-il cet homme si profondément affligé? Est-ce un inconnu pour moi? O Jésus, ô mon maître, ô le plus aimable des enfants des hommes, vous qui portez un attachement si tendre à vos disciples, serai-je sans compassion pour vos douleurs? Quand m'ôterez-vous ce cœur de pierre que rien n'attendrit? Quand m'accorderez-vous ce cœur de chair qui sait s'ouvrir aux nobles affections? Sensibilité de cœur pour Jésus-Christ, amour pour Jésus-Christ, caractère de tous les saints ; deman-

dez-la pour moi, élus de Dieu, qui avez tant de fois mêlé vos larmes aux larmes et au sang de Jésus-Christ. Hélas ! les peines qu'il endure doivent d'autant plus m'affliger qu'elles sont mon ouvrage.

2° Qu'est-ce qui jette le Sauveur dans cet abîme d'affliction ? Il me répond lui-même par la bouche de son prophète, que *les torrents de l'iniquité l'ont rempli de trouble*[1]. Son Père me donnera la même réponse si je l'interroge ; il me dira qu'il *l'a frappé à cause des crimes de son peuple*[2].

Dans le jardin des Oliviers, Jésus voit tous les péchés du monde, les prévarications de tous les siècles, de tous les états, de toutes les conditions, de toutes les passions : fiertés de l'orgueil, emportements de la colère, infamies de la luxure, duretés de l'avarice... Rien n'échappe à sa lumière infinie : nul excès, nulle circonstance, nul degré de corruption et de perversité. Ah ! si quelques saints n'ont pu supporter la vie au souvenir de leurs fautes, parce qu'ils avaient entrevu quelque chose des divines perfections que le péché outrage, que dire de Celui qui, étant Dieu lui-même, peut seul mesurer son infinie grandeur et connaître tout ce qu'il y a

[1] Torrentes iniquitatis conturbaverunt me. *Ps.* 17. 5.
[2] Propter scelus populi mei percussi eum, *Is* 53. 8.

de désordre dans la rébellion, l'insolence, l'ingratitude des pécheurs;.. de Celui qui est obligé de voir, non-seulement devant lui, mais sur lui, mais à sa charge, tous les crimes, toutes les abominations du genre humain [1] ? Car telle est la clause du pacte éternel de Dieu avec son Fils, qu'il ne sera notre Rédempteur qu'autant que toutes nos souillures lui deviendront personnelles, et qu'il sera puni de tous nos péchés comme si lui-même les avait commis. Il faut qu'il éprouve dans son cœur et dans tout son être ce que devraient éprouver tous les pécheurs, si la sainteté de Dieu leur étant manifestée, et réclamant des droits, ils étaient contraints de satisfaire eux-mêmes à sa justice.

Vous me vîtes alors, ô mon Sauveur, vous pensâtes à moi; vous fûtes affligé pour moi; dans cette innombrable multitude de péchés, vous distinguâtes les miens, et quelle blessure ils firent à votre cœur, puisqu'en les commettant j'abusais de tant de grâces, puisque je vous offensais avec tant de raisons de vous aimer! Vous avez pleuré mes résistances à vos inspirations, mes négligences,.. ces péchés graves dont le souvenir ne cesse de me poursuivre [2]; n'est-il pas juste que je les pleure

[1] Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum.

[2] Peccatum meum contra me est semper.

moi-même? Oui, Seigneur, je les déteste de toute la force de mon âme. J'unis à votre douleur tous les sentiments de tristesse et de pénitence dont vous me pénétrez. Je les préfère aux joies du siècle ; je les préfère même à toutes les consolations qui pourraient en adoucir l'amertume, et je comprends, en vous voyant abattu sous le poids de mes crimes, que rien ne me convient autant qu'un esprit humble et un cœur brisé.

II[e] P. *Que devons-nous faire dans nos afflictions, et où devons-nous en chercher le remède?* Veiller avec Jésus, compter peu sur les hommes, prier, nous abandonner à Dieu.

1° Au temps de l'affliction, et dans une épreuve violente, la nature qui souffre nous entraîne, presque malgré nous, à la recherche du soulagement ; il est à craindre, si l'on n'est pas attentif sur soi-même, qu'on ne se livre aux transports d'un chagrin qui s'échappe en dépits, en impatiences... Oh! qu'il est nécessaire alors de veiller sur tous les mouvements de son âme! C'est la première leçon que nous donne le Sauveur : *Vigilate, sustinete.* Veiller sur son hûmeur pour en réprimer les saillies, pour ne pas se troubler, ou pour modérer son trouble ; sur sa langue, pour se taire, ou pour louer et bénir le Seigneur ; sur son cœur, pour ne

pas lui permettre une aversion, un ressentiment même léger; sur sa raison et sur sa foi, pour reconnaître une grâce et un bienfait divin dans les plus grandes adversités.

2° Jésus laisse le plus grand nombre de ses disciples à l'entrée du jardin; à quoi sert-il de faire à tant de personnes la confidence de ses peines? Après quelques moments de satisfaction que l'on goûte à se plaindre et à être plaint, on retombe sur soi-même, et la douleur renaît; souvent elle s'augmente par les remords de la conscience plus ou moins blessée dans ces épanchements. Qu'il nous serait avantageux de souffrir en silence! Une croix que l'on sait tenir secrète, ou dont on ne parle qu'à Dieu dans l'effusion de la prière, est la source de bien des grâces.

On peut cependant s'ouvrir à un ami, mais à un ami de choix et qui soit l'ami de Dieu encore plus que le nôtre. Tels étaient les trois disciples de Jésus; et cependant quelle consolation en reçut-il? Quand il revient à eux, il les trouve endormis: voilà les hommes et ce que nous devons en attendre. Dieu seul peut rendre le calme à notre cœur troublé.

3° Jésus s'adresse à son Père. Allons à Dieu et n'attendons la paix que de lui seul. Jésus prie,

mais comment? — Prière humble : il est prosterné, la face contre terre. Quel respect, quel anéantissement de son humanité devant la majesté divine! — Prière tendre : *Pater mi, Abba Pater!* Dieu est mon père, quoiqu'il m'afflige; il m'aime tendrement, quoiqu'il me frappe; alors même sa bonté pour moi est sans bornes, pourquoi en mettrais-je à ma confiance? Fallût-il envoyer l'armée des cieux pour me délivrer ou me défendre[1], je puis tout attendre de lui. — Prière persévérante : le Sauveur prie jusqu'à trois fois : *Oravit tertio, eumdem sermonem dicens;* il prie jusqu'au moment où l'on vient se saisir de lui. Je ne me lasserai point de prier, puisque Dieu ne se lasse point de m'écouter. — Prière exaucée : car si le Père éternel n'éloigne pas le calice de son Fils, il lui envoie un ange pour le fortifier. Après cette visite céleste, Jésus paraît tout autre; avec quelle intrépidité il se présente à ses ennemis : *Surgite, eamus!* Il endurera les plus horribles tourments avec une patience inaltérable, il priera pour ses bourreaux ;.. c'est infiniment plus que d'être délivré de la mort. Ma prière, si elle est bien faite, n'est jamais inutile; j'obtiens ce que je demande, ou des biens plus grands encore.

[1] Matth. 26. 53.

4° Abandon total de soi-même aux soins et aux bontés de Dieu. « Mon Père, » dit-il, « qu'il me soit fait selon votre volonté, et non selon la mienne!.. » Le beau sentiment! qu'il est bien digne du Fils de Dieu! Non, rien n'est plus divin que tant de répugnance à souffrir, avec tant de résignation à la souffrance. Si Jésus-Christ eût montré moins de peine à se soumettre, nous eussions dit : Je ne puis l'imiter. Maintenant que nous avons entendu sa plainte, ses gémissements, sa prière : gémissons, répandons notre cœur devant Dieu, nous le pouvons; mais résignons-nous. Parlons à Dieu de nos souffrances, mais laissons-lui le soin de notre destinée. Oui, Seigneur, vous serez mon soutien, mon consolateur et mon père, si je sais reconnaître que vous aimez ceux à qui vous envoyez des afflictions; que même vous les aimez d'autant plus que vous les affligez davantage, parce que vous les détachez ainsi plus parfaitement des créatures pour vous les attacher uniquement. Heureux coups de mon Dieu, de mon père, où je découvre bien plus d'amour que de sévérité.

Résolution. Dans mes peines, ne chercher de consolation qu'en Dieu!

XXXVII. MÉDITATION.

JÉSUS-CHRIST SE LIVRE A SES ENNEMIS. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. Écouter les paroles.
III. Considérer les actions.

Premier prélude. Me rappeler le récit des Evangélistes : l'arrivée de la cohorte conduite par Judas ; la question du Sauveur : *Qui cherchez-vous?* et l'effet de cette parole : *C'est moi;* Pierre qui tire l'épée ; Jésus qui guérit la blessure faite au serviteur du pontife ; ce qu'il dit, et à cet apôtre et aux hommes armés qui l'environnent ; pouvoir qu'il leur donne de le saisir et comment ils en usent.

Deuxième prélude. Me représenter l'entrée du jardin. Il est nuit ; ce n'est qu'à la lueur des flambeaux qu'on distingue les objets. Me placer dans un lieu d'où je puisse être témoin de tout ce qui va s'accomplir.

Troisième prélude. Prier Jésus-Christ de me faire pénétrer dans son divin cœur, pour en étudier les dispositions à mon égard, au moment où il va se livrer pour moi à la rage de ses ennemis ; lui

demander la grâce de tirer mon profit spirituel de tout ce que je vais voir et entendre.

Ier P. *Contempler les personnes.* Jésus-Christ plein d'ardeur et de courage : il vient de prier et de se résigner, deux grandes sources de la force chrétienne... Son cœur brûle du désir de mourir pour nous. La bonté, la patience, une sérénité divine se peignent sur son visage. — Les apôtres ; qu'ils paraissent timides ! Ils sont rangés en arrière... L'inquiétude se montre dans tous leurs traits ; l'indignation s'y mêle à la vue de Judas. — Arrêtez-vous à considérer ce traître. Quel air hypocrite ! A travers ces dehors de respect et d'amitié, perce la perfidie de son dessein, la noirceur de son crime... Apprenez de lui jusqu'où peut aller l'abus des grâces, et la négligence à combattre de bonne heure une passion faible dans son commencement. — Voyez autour de Judas ses satellites, armés d'épées et de bâtons ; ils ont l'œil égaré ; ils attendent des ordres... De quel attentat ils vont se faire les dociles instruments ! Que de lumières, quel moyen de salut va leur ménager encore la miséricorde du Sauveur ! O cœur humain, de quel endurcissement tu es capable !

IIe P. *Ecouter les paroles.* Il n'en est pas une qui ne mérite d'être approfondie ; méditons au moins

celles que le Sauveur adresse à Pierre, et aux hommes qui vont porter sur lui des mains sacriléges.

1° *Remettez votre épée dans le fourreau.* Jésus ne nous permet pour notre défense que des armes dont nos ennemis ne peuvent se servir contre nous : la douceur, la patience, la charité, la prière. A ces armes il promet la victoire. C'est par elles que l'Eglise s'est établie et qu'elle se maintiendra jusqu'à la fin des siècles... Voulons-nous vaincre sûrement et glorieusement ? Remettons notre épée dans le fourreau : retenons cette langue, réprimons ce désir trop ardent de soutenir notre droit, de faire triompher notre cause ; étouffons ces ressentiments ;.. et si déjà notre épée a fait quelque blessure, hâtons-nous de la guérir, en réparant, par notre soumission et nos bons offices, le tort ou la peine que nous avons causés.— *Pensez-vous que je ne puisse prier mon Père, qui m'enverrait aussitôt plus de douze légions d'anges?..* C'est votre amour pour nous, Seigneur, qui arrête le secours que vous pourriez tirer de votre Père et de vous-même, des anges et des hommes, du ciel et de la terre. — *Comment donc s'accompliront les Ecritures ?* O Pierre, vous vous irritez de ce qu'on vient me charger de chaînes déshonorantes, comme si j'étais un insigne crimi-

nel... Mais ce qui vous semble obscurcir l'innocence de ma vie et la gloire de ma mort, est précisément ce qui en relève l'éclat. Une telle ignominie prédite par les prophètes, devient un témoignage de ma divinité... C'est parce que je vais *être mis au rang des scélérats*[1], que tous les peuples m'adoreront comme l'espérance des pécheurs... Grand Dieu ! qu'il est à plaindre celui qui n'accomplit pas les Ecritures, en souffrant dans ce monde avec Jésus ! Il les accomplira en souffrant dans l'autre avec Satan. — *Je ne boirais pas le calice que mon Père m'a donné !* O Jésus, je prends pour moi cette parole et je l'applique à toutes mes contradictions, à toutes mes souffrances. Cet assujettissement qui me coûte, cette pauvreté, cet affront,.. voilà le calice que je dois boire ; j'y suis animé par de puissants motifs : c'est Dieu mon père qui me le présente ; mon Sauveur l'a bu le premier, et après lui tous les membres glorifiés de son corps mystique, tous les saints. Jésus a parlé à son apôtre ; il va parler à ses ennemis.

2º *Vous êtes venus me prendre, armés d'épées et de bâtons, comme si j'étais un voleur...* Que d'orgueilleux murmures confondus par cette parole du Fils de Dieu ! On m'entend dire quelquefois : *Mais pour*

[1] Cum sceleratis reputatus est. *Is*. 53. 12.

qui me prend-on? Qu'ai-je donc fait? On me traite comme si j'étais... Ah! si j'étais un vrai disciple de Jésus, je ne me permettrais jamais de pareilles plaintes. J'accepterais les épreuves avec tout ce qu'elles ont de pénible et je me réjouirais de me voir traité comme mon adorable Maître... — *J'étais tous les jours parmi vous, et vous ne m'avez pas pris.* C'était leur dire, pour les obliger à rentrer en eux-mêmes : « Faites donc attention à l'inutilité de vos mauvais desseins contre moi, aussi longtemps que j'ai voulu m'y soustraire; combien de fois les avez-vous vu échouer, bien que je fusse au milieu de vous sans défense? Rappelez-vous ce qui s'est encore passé, ces derniers jours : avec quelles acclamations vous m'avez reçu, avec quelle assiduité vous êtes venus m'entendre!.. Si vous vouliez me punir du bien que je vous faisais, que ne m'arrêtiez-vous dans le temple? » *Mais c'est ici votre heure et la puissance des ténèbres.* Votre heure! L'homme a donc son heure? Oui, et Dieu son éternité!.. Malheureux moment que celui où Dieu, dans sa colère, abandonne le méchant à la perversité de ses désirs! Funeste pouvoir, que celui dont nous abusons pour offenser notre Père céleste et seconder les projets de l'enfer! Affreuses ténèbres,

qui dérobent au pécheur la vue du précipice où il se jette !

IIIe P. *Considérer les actions.* Jésus s'avance, et dans son impatience de mourir pour nous, il va se jeter entre les mains de ses bourreaux. — Il les arrête pour leur donner le temps de réfléchir; il leur demande qui ils cherchent, quoiqu'il ne l'ignore pas; afin qu'ayant l'occasion de prononcer son nom, auquel se rattache le souvenir de tant de vertus et de bienfaits, ils y rencontrent comme un trait de lumière qui leur montre la grandeur de leur crime. — Il les renverse en répondant : *C'est moi*... Quelle puissance ! mais quelle miséricorde !.. Combien Judas dut être étonné, comment ne fut-il pas converti, en se voyant foudroyé, lui et sa cohorte impie, par un seul mot qui n'exprimait ni reproches ni menaces ! Combien les Apôtres durent se réjouir, quand ils virent leurs ennemis tomber en leur présence, et avec quelle facilité leur maître les avait terrassés ! Faible image de ce qu'éprouveront les justes et les pécheurs lorsqu'au dernier jour le même Jésus leur dira, aux premiers : *C'est moi*, que vous avez aimé, servi, préféré à tout; aux seconds : *C'est moi*, que vous avez méprisé, persécuté, crucifié !.. — Il leur commande de laisser ses disciples aller en liberté, et il est obéi. Toute la

fureur des hommes et des démons ne peut nuire à ceux que Jésus protége. Oh! qu'il fait bon mettre en lui sa confiance! Lorsqu'il paraît s'oublier lui-même, il ne nous oublie pas. — Enfin, après la guérison miraculeuse de Malchus, et les observations si justes et si charitables qu'il vient de faire à ses ennemis, il lève la barrière invisible qui les arrêtait, et ils consomment avec un aveuglement et un acharnement incompréhensibles l'attentat dont n'ont pu les détourner tant de prodiges de la plus touchante bonté.

Considérez ici la fureur de ces loups cruels qui se précipitent sur cet agneau si doux; avec quelle violence ils serrent les cordes dont ils le lient; avec quelle rage ils lui font souffrir tout ce que peut inventer une haine longtemps contenue et libre enfin de se satisfaire; combien de fois ils le jettent par terre, le foulent aux pieds;.. par quels degrés leur audace impunie se porte aux derniers excès. O Sauveur! quel prélude aux outrages et aux tortures que vous allez endurer pour moi! Quand vous aimerai-je comme je suis aimé de vous? Oh! faites que le même amour qui, dans l'intérêt de mon salut, vous livre à vos ennemis, règle désormais tous les mouvements de mon cœur; afin que je souffre avec joie tout ce que j'aurai à souffrir dans l'intérêt de votre gloire.

XXXVIII. MÉDITATION.

JÉSUS-CHRIST CHARGÉ DE CHAÎNES.

I. Il nous fait le sacrifice de sa liberté.
II. Il nous demande le sacrifice de la nôtre.

I[er] P. *Jésus nous sacrifie sa liberté*, volontairement, pleinement, et pour toujours.

1° Sacrifice volontaire. Le Sauveur avait pris soin de nous apprendre que personne ne pouvait lui ôter la vie, qu'il était maître de la quitter et de la reprendre, quand il voudrait. C'est la spontanéité de son immolation qui en relève infiniment le mérite aux yeux de son Père, et qui doit aussi toucher nos cœurs[1]. Comme il tient à nous donner la conviction profonde d'une vérité si propre à exciter notre reconnaissance, il veut que nous sachions que tout ce qu'il a souffert est uniquement l'effet de son amour pour nous.

Avant que ses ennemis paraissent, il annonce leur arrivée, il marche à leur rencontre, il empêche ses disciples de s'opposer à leurs desseins, il guérit miraculeusement une blessure faite dans un premier moment d'indignation. Qu'a-t-il besoin qu'on tire

[1] Propterea me diligit Pater, quia ego pono animam meam, ut iterum sumam eam. Nemo tollit eam a me, sed ego pono eam a meipso. *Joan.* 10. 17, 18.

l'épée pour repousser la force par la force ? Tout le ciel est armé pour sa défense ; c'est sa patience qui rend les anges patients. Qu'a-t-il besoin même de quelque créature que ce soit, lui qui d'un souffle de sa bouche renverse toute la cohorte qui vient se saisir de lui ? Se serait-elle relevée, s'il n'avait daigné le lui permettre ? Avec quel empire il domine les événements ! Avec quel calme il dirige et règle tout, retenant immobiles autour de lui ces gens armés qui frémissent, les obligeant à entendre tout ce qu'il veut bien leur dire, à laisser libres ceux qui l'accompagnent ! Si donc il perd lui-même sa liberté, c'est qu'il consent à la perdre. Ce sont moins les Juifs qui se rendent maîtres de sa personne, que son cœur qui le livre.

Que ferais-je pour un ami qui se laisserait charger de chaînes à ma place ? Qu'exigerais-je d'un ami dont j'aurais moi-même pris la place pour le délivrer de ses chaînes ? O amour, que vous êtes puissant, puisque vous avez réduit le Tout-Puissant à la captivité ! Soumettez-moi aussi à votre empire ; domptez-moi, subjuguez-moi, captivez-moi de telle sorte que rien en moi ne vous résiste, et que je m'attache inséparablement à Celui qui s'est fait captif pour me délivrer de la plus affreuse servitude.

2° Sacrifice entier. Il renfermait tous les autres qu'il devait consommer dans sa Passion ; car, en s'abandonnant à ses ennemis, il prévoyait jusqu'à quel point ils abuseraient du pouvoir qu'il leur donnait sur lui. Il se voyait d'avance jeté dans un cachot, livré à l'insolence des soldats et des valets, servant de jouet à la plus vile populace, attaché à la colonne, nageant dans son sang,.. mourant sur la croix. En sacrifiant sa liberté, il sacrifiait son honneur avec sa vie. Il acceptait les outrages dont il serait accablé dans les rues de Jérusalem qu'il allait traverser tant de fois, toujours environné de gardes, toujours lié comme un malfaiteur de la plus dangereuse espèce, traîné de la maison d'Anne à celle de Caïphe, de là au tribunal de Pilate, au palais d'Hérode... Tous les supplices qui l'attendent, tous les affronts qu'il prévoit, ne peuvent l'empêcher d'obéir à la voix de son Père et à celle de son amour pour nous.

O captivité humiliante pour le Fils de Dieu, source de gloire et de consolations pour ses disciples ! O liens sacrés, aimables liens, quelle joie vous mettrez au cœur des apôtres et des martyrs, quand ils seront persécutés, emprisonnés, pour avoir soutenu la divine cause de Jésus ! Saint Paul ne sépare point ces deux titres : *Paul, apôtre de*

Jésus-Christ ; et Paul, prisonnier de Jésus-Christ ; le second lui paraît encore plus honorable que le premier. Il s'en fait un droit pour obtenir des fidèles tout ce qu'il leur demande : *C'est moi qui vous en conjure, moi qui suis captif de Jésus-Christ*[1]. Xavier ne se possède pas quand il pense qu'en entrant dans la Chine, il pourra être mis aux fers et y mourir pour son Sauveur.

3° Sacrifice constant et durable. Jésus ne reprend point la liberté qu'il nous a sacrifiée. Son amour pour nous l'a livré à ses cruels ennemis ; son amour le retiendra dans leur dépendance jusqu'à ce qu'il cesse de vivre. Il se laisse dépouiller de ses vêtements, flageller, couronner d'épines, attacher à une croix... Il présente ses mains et ses pieds aux clous qui doivent les percer, et il achève son sacrifice en obéissant jusqu'à la mort. Faites-moi la grâce de comprendre, ô mon Dieu, que le seul moyen d'avancer dans la justice est de me laisser conduire en tout par votre esprit[2], de marcher dans la voix d'une humble et sainte dépendance, enfin, d'imiter votre amour en vous sacrifiant ma liberté, comme vous m'avez sacrifié la vôtre.

IIe P. *Jésus-Christ nous demande ce sacrifice.* Le

[1] Obsecro vos, ego vinctus in Domino. *Eph.* 4. 1. *et passim.*

[2] Ecce alligatus ego spiritu, vado in Jerusalem. *Act.* 20. 22.

chrétien n'est point à lui; il appartient au Sauveur, qui l'a racheté au prix de son sang [1]. Il lui doit son temps, sa vie, l'usage de toutes ses facultés, et quand, dans la pratique de ses devoirs, il se laisse guider par le beau motif de la charité, quand il n'envisage, dans tout ce qu'il fait, que le désir de plaire à un Maître qu'il aime, il est vraiment et de la manière la plus excellente, le prisonnier de Jésus-Christ; il ne va plus où il veut, mais c'est l'esprit de Jésus qui le conduit [2].

Vous me demandez, Seigneur, le sacrifice de ma liberté, et vous voulez qu'il soit comme le vôtre, volontaire, entier, et qu'il ne se démente jamais; vous me présentez vos chaînes, afin que je les porte avec vous. Je le veux, ô bon Maître! votre exemple et votre amour pour moi m'élèvent au-dessus de toutes mes répugnances. Toujours dépendre, ne s'appartenir jamais, oui, cela est gênant à la nature; mais supporter cet assujettissement avec vous et pour vous, cela est doux au cœur qui vous aime. Vous me donnez des chaînes, mais aussi de quelles funestes chaînes me délivrez-vous! Si je n'étais votre esclave, je serais l'esclave de mes passions. Soyez béni, ô mon Dieu, vous avez rompu

[1] Non estis vestri, empti enim estis pretio magno. *I. Cor.* 6. 19, 20.
[2] Joan. 21. 18.

mes liens, je veux porter les vôtres. Je suis à vous et j'y serai toujours. C'est la grâce que je vous demande et que je ne cesserai de vous demander avec instance ; accordez cette grâce, donnez cette joie à votre serviteur : *Lætifica animam servi tui, quoniam ad te, Domine, animam meam levavi.* (Ps. 85. 4.)

XXXIX. MÉDITATION.

JÉSUS-CHRIST NOUS FAIT LE SACRIFICE DE SA RÉPUTATION.

Amour de la réputation, désir d'être estimé des hommes, source de chagrins, d'inquiétudes et de péchés. Après avoir renoncé à tous les autres désirs déréglés, on conserve encore celui-là. On ne voudrait pas déplaire à Dieu ; mais on désire encore plaire au monde. Il n'y a que l'exemple de Jésus dans sa Passion, avec la lumière et la grâce qui en jaillissent, qui puisse redresser en nous ce funeste penchant.

I. Quelle est la réputation que Jésus-Christ nous sacrifie ?
II. Quelle est l'étendue du sacrifice qu'il nous en fait ?
III. Avec quel calme divin il nous fait ce sacrifice ?

Premier prélude. Se rappeler les calomnies et les opprobres par lesquels on s'efforça de déshono-

rer le Fils de Dieu ; et son silence, sa patience, alors que tout semblait lui faire un devoir de parler et d'agir.

Deuxième prélude. Eteignez en moi, ô mon Sauveur, tout amour désordonné de la réputation ; apprenez-moi à ne pas attacher plus de prix à l'estime du monde que vous n'en avez attaché vous-même, ou plutôt à ambitionner comme vous l'honneur de ses mépris.

Ier P. *Quelle est la réputation que Jésus-Christ nous a sacrifiée?* Jamais il n'y en eut de plus éclatante, de plus répandue, de plus justement acquise, qu'il fût plus facile et qu'il parût plus nécessaire de conserver.

1° Réputation éclatante. Que n'avait-on pas pensé et dit à la gloire de Jésus? Que n'avait-on pas admiré en lui? Quelle sagesse! à l'âge de douze ans il étonnait déjà les maîtres de la science. Combien de fois depuis, par la force et le charme de ses discours, avait-il confondu l'orgueil des docteurs de la loi, évité leurs piéges? Quelle puissance! la mer et les vents, le ciel et la terre, la santé et la maladie, la vie et la mort avaient obéi à sa voix. Quelle pénétration d'esprit, quelles lumières! il avait montré souvent qu'il connaissait les pensées les plus secrètes, qu'il lisait dans les cœurs. Quelle inno-

cence, quelle justice, quelle sainteté! *Qui de vous m'accusera de péché?* et des ennemis tels que les Pharisiens n'avaient jamais répondu à ce défi, si ce n'est en disant qu'il visitait les pécheurs et mangeait avec eux. C'est à lui qu'on s'adresse pour le faire arbitre des différends. On déclare hautement qu'il enseigne la voie de Dieu en toute vérité. On le reconnaît pour le Messie, ou du moins pour un prophète envoyé du Seigneur[1].

2° Réputation la plus universellement répandue. Où n'était-il pas connu, estimé, révéré? A Jérusalem, où l'on avait vu marcher le paralytique de trente-huit ans, l'aveugle-né guéri subitement... Dans la Judée, dont tous les bourgs, tous les villages retentissaient de la gloire de son nom... Dans la Galilée, où il avait ressuscité le Fils de la veuve de Naïm, apaisé des tempêtes, fait des pêches miraculeuses... Dans la Samarie, où, après avoir cru en lui sur la parole d'une femme, on disait ensuite: « Nous croyons en lui maintenant, parce que nous l'avons vu et entendu nous-mêmes... » Dans les provinces de Tyr et de Sidon, d'où les affligés venaient en foule [2] chercher près de lui le remède à

[1] Hosanna filio David : Benedictus qui venit in nomine Domini. *Matth.* 21, 9.

[2] Luc. 6. 17.

leurs maux, et s'en retournaient en publiant ses louanges.

3° Réputation la plus justement acquise. Elle était fondée sur une vie de vertus et de miracles, sur des œuvres que personne n'avait faites avant lui, sur les oracles des prophètes dont on voyait en sa personne l'accomplissement exact, sur des prodiges nombreux et incontestables, des morts ressuscités à la vue et aux portes de Jérusalem,.. sur des bienfaits dont rendaient témoignage ceux-là mêmes qui les avaient reçus. L'un disait : J'étais aveugle, il m'a rendu la vue; un autre : Mon enfant était mort, il l'a ressuscité; celui-ci : J'étais sur mer, il m'a sauvé du naufrage; celui-là : J'ai mangé du pain qu'il a multiplié dans le désert.

4° Réputation qu'il lui était facile de conserver, et qu'il avait, ce semble, les meilleures raisons de conserver en effet. S'il eût prononcé quelques paroles, lorsqu'on l'invitait à se défendre[1], avec quelle facilité il eût confondu ses ennemis et tourné contre eux l'indignation publique? Les témoignages se détruisaient les uns les autres, la fausseté des accusations était d'une évidence à frapper tout

[1] Pilatus... interrogavit eum dicens : non respondes quidquam? *Marc* 15, 4.

le monde. La mauvaise foi de ses accusateurs se trahissait; Pilate était convaincu de son innocence; Hérode lui était favorable; le peuple fût aisément revenu à l'affection qu'il avait toujours eue pour lui...

Il avait d'ailleurs les motifs les plus pressants d'effacer dans l'esprit de la multitude l'impression fâcheuse de tant d'odieuses calomnies. Son silence ne serait-il point pris pour un aveu? Que devenaient sa doctrine céleste, sa divine mission, son œuvre de régénération commencée, s'il mourait couvert d'infamie?.. Jamais tant de circonstances ne se réunirent pour obliger un homme à défendre sa réputation attaquée; et cependant il se tait. Il fallait ce remède à l'enflure de notre cœur, à notre vanité, à l'aveuglement qui nous empêche de reconnaître le néant des créatures et de leurs blâmes et de leurs louanges... O mon Dieu! cet exemple ne suffira-t-il pas pour me faire comprendre que vous êtes le seul dont je dois désirer l'estime et redouter la censure?

IIe P. *Comment le Sauveur nous sacrifie sa réputation.* De la manière la plus complète, la plus universelle, la plus propre à le flétrir sans ressource, s'il eût été possible.

1° Il perd sa réputation en tout; sa diffamation

est entière. Que lui reste-t-il de sa glorieuse et si juste renommée? Qu'est devenue sa sagesse? Il semble n'avoir mot à dire pour sa justification; il se laisse traiter comme un fou. Sa puissance? Il paraît sans force dans ses liens, on dirait qu'il ne peut rien contre ses ennemis. Sa pénétration, ses lumières? On lui voile le visage, on le défie de deviner qui l'a frappé, et son silence semble avouer qu'il ne voit rien, qu'il ne sait rien. Sa vertu, sa sainteté? On le condamne comme un fourbe, comme un homme chargé de tous les crimes, également odieux au ciel et à la terre.

2° Il perd sa réputation partout; sa diffamation est encore plus étendue que n'avait été sa renommée. C'est à Jérusalem qu'il est condamné, traîné au supplice comme un insigne malfaiteur, au temps de la Pâque, le jour le plus solennel de l'année, en présence d'une innombrable multitude, composée de peuples divers; le monde entier est en quelque sorte témoin de ses opprobres, du triomphe de ses ennemis et de sa mort infâme.

3° Enfin, sa diffamation est revêtue des formes les plus flétrissantes. S'il n'avait eu contre lui que les scribes et les pharisiens, sa réputation en aurait peu souffert : leur prévention jalouse était manifeste; mais il est condamné à tous les ribunaux :

au tribunal des docteurs de la loi, qui déclarent que sa doctrine est pleine d'impiétés et de blasphèmes ; au tribunal du souverain pontife et des prêtres, qui trouvent en lui un ennemi du temple et des autels ; au tribunal d'un roi, qui juge que son apparente sagesse est une folie et le traite comme un insensé ; au tribunal du magistrat romain : s'il avait cherché plusieurs fois le moyen de l'absoudre, on pouvait croire qu'il ne revenait pas sans raison à l'avis commun ; au tribunal de tout le peuple, qui semblait se dédire des applaudissements qu'il lui avait donnés, et qui se montrait plus ardent, plus unanime à demander sa mort, qu'il ne l'avait été à lui décerner un triomphe ; au tribunal même en quelque sorte de ses propres disciples, qui, en le trahissant, en le renonçant, en l'abandonnant, paraissaient convenir qu'ils le croyaient coupable, au moins de quelques-uns des délits qu'on lui imputait. Comment est-il possible, ô mon Sauveur ! que je désire être estimé d'un monde qui vous a tant méprisé, et dont vous n'avez recherché que le mépris ? O mon Dieu ! humiliez mon orgueil ; pourvu que je vous plaise, je veux bien déplaire à tous les hommes[1].

IIIe P. *Avec quelle patience et quelle tranquillité*

[1] Si hominibus placerem, Christi servus non essem.

d'âme Jésus-Christ nous fait le sacrifice de sa réputation. Quand on se rappelle ce qu'il est, les adorations qu'il mérite, et les outrages dont il est accablé, on s'étonne de ne pas voir toute créature s'armer pour venger son honneur ; on voudrait au moins, qu'avant de mourir, lui-même fît éclater son innocence à la face de l'univers... Non, il pardonne et il se tait ; il peut tout et il ne fait rien ; *il est devenu semblable à un muet, qui n'ouvre pas la bouche et qui n'a rien à répliquer*[1], malgré les motifs si pressants qui semblent lui faire un devoir indispensable de défendre sa cause. O silence adorable, ô divine patience ! que vous nous reprochez vivement nos murmures, nos emportements, pour peu qu'on attaque notre réputation ! Est-elle donc plus nécessaire, est-elle aussi répandue, aussi bien fondée, aussi indignement flétrie que le fut celle du Fils de Dieu ? Qu'est-ce donc qui nous alarme tant en cette matière? Une parole qui passe, un discours dont le souvenir sera effacé dans un instant ; tout au plus un peu moins de considération auprès d'un petit nombre de personnes... Pour si peu de chose, faut-il perdre le repos de son âme, se rendre incapable de prier ? Une grande réputation est

[1] Ps. 37. 15.

toujours un grand fardeau, et souvent un grand piége.

O Seigneur! je me rendrai vil plus que je ne l'ai fait, et je serai humble à mes yeux[1]. — Accordez-moi la grâce *d'aimer à être méprisé et inconnu du monde*[2], pour l'amour de vous ; car *j'ai choisi d'être abject dans la maison de Dieu*[3]. — *Placez une garde de circonspection sur mes lèvres, afin que mon cœur ne se laisse point aller à chercher des excuses*[4]. Comme tant de saints, et à votre imitation, je garderai le silence, lorsque vous permettrez que je sois en butte aux calomnies et aux outrages.

XL. MÉDITATION.

JÉSUS-CHRIST CHEZ CAÏPHE. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. et III. Ecouter les paroles et considérer les actions.

Premier prélude. Jésus est interrogé une première fois par le grand-prêtre ; sur sa réponse, il reçoit un soufflet. Interrogé de nouveau, et pressé, au nom du Dieu vivant, de dire s'il est vraiment son Fils, il l'affirme et déclare que ceux qui le jugent maintenant seront un jour jugés par lui... Le

[1] II. Reg. 6. 22. — [2] Imit. *l.* 3. *c.* 15.
[3] Ps. 83. 11. — [4] Ps. 140. 8, 4.

pontife déchire ses vêtements. Tous concluent avec lui qu'il est digne de mort, et l'abandonnent à l'insolence des valets pour le reste de la nuit. (Jean. 18. — Marc. 14.)

Deuxième prélude. Représentez-vous la salle du consil, où tous les princes des prêtres, un grand nombre de scribes et de pharisiens sont rassemblés.

Troisième prélude. Demandez pardon à Jésus-Christ de tous les affronts qu'il eut à souffrir pour vous pendant sa Passion, et principalement dans la maison de Caïphe. Priez-le d'incliner votre cœur à l'amour du mépris, ou du moins de vous faire supporter avec patience, par égard pour lui, ce qu'il a recherché avec ardeur par amour pour vous.

Ier P. *Contempler les personnes.* — Ces juges, ces hommes de loi, accourus à l'audience; l'assemblée est au complet. Quels sont les motifs de cet empressement? — Le souverain pontife, richement vêtu, est sur son siége, attentif à faire respecter sa dignité... Tantôt l'impatience, tantôt l'hypocrisie, toujours l'orgueil se montrent sur son visage. — Les princes des prêtres, les scribes, tous les officiers de la justice sont à leur place, et paraissent satisfaits... Un frémissement de joie se manifeste dans la salle, un air de contentement féroce se

peint dans tous les regards quand l'adorable criminel est introduit entouré de gardes. — Voyez Jésus, la sainteté même, conduit au banc des accusés... Il est garrotté avec toutes les précautions qu'on a coutume de prendre lorsqu'il s'agit d'un grand coupable qui s'est fait longtemps redouter... Il paraît pourtant d'une douceur d'agneau ; tout en lui respire la plus noble modestie, la tranquillité la plus parfaite... — Il y a aussi dans la salle des valets et des soldats, qui le regardent avec une curiosité insolente ; il y a des faux témoins, qui étudient leur rôle infâme. — Sous ces différentes physionomies, découvrez des âmes noires de crimes, agitées par les passions les plus violentes et toute la haine de l'enfer... Quel contraste avec l'âme de Jésus-Christ, si pure, si calme, si remplie de charité pour nous !

IIe et IIIe P. *Écoutez les paroles et considérez les actions. — Le grand-prêtre interroge Jésus sur ses disciples et sa doctrine.* Depuis trois ans qu'il enseignait publiquement, que ses juges avaient cherché à le surprendre dans ses discours, et lui avaient proposé les principaux points de la loi à expliquer, on avait souvent admiré sa doctrine, jamais on ne s'en était plaint... *Jésus répond qu'il a parlé en public, qu'il n'a rien dit en secret ; qu'il convient d'inter-*

roger ceux qui l'ont entendu... La sagesse elle-même pouvait-elle s'exprimer d'une manière plus judicieuse ? Aussi sa réponse demeure sans réplique ; mais un valet, pour faire sa cour à ces juges iniques, lui donne un soufflet et prétend lui donner une leçon : *Est-ce ainsi que vous répondez au pontife ?*

Quand on songe que c'est le roi des rois, le juge suprême des vivants et des morts qui reçoit cet affront, et de qui ? et en quel lieu ? et pourquoi ?.. On se demande comment la main sacrilége qui l'a frappé ne s'est pas desséchée au même instant... O Jésus, vous souffrez cet outrage pour expier notre orgueil, pour arrêter nos plaintes lorsqu'on blesse notre honneur et nous faire rougir de nos susceptibilités ; pour que vos disciples, à votre exemple, endurcissent leurs fronts aux injures ;.. et vous l'eussiez souffert en silence, s'il n'eût pas été accompagné d'un reproche qu'il était de votre devoir de repousser.

Si j'ai mal parlé, faites voir le mal que j'ai dit ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? Le Sauveur devait cette réponse à sa justification ; le soupçon qu'il eût parlé imprudemment ne devait rester ni dans l'esprit des juges, ni dans l'histoire de la Passion. Il la devait à notre instruction ; il fallait nous apprendre qu'une réponse douce et me-

surée n'ôte rien au mérite de la patience ; que nous devons toujours respecter l'autorité et montrer que nous la respectons. Il la devait à la confusion de ses ennemis, en faisant toujours contraster son innocence, sa charité et sa douceur avec l'injustice, l'emportement et la violence de ceux qui le condamnaient.

Plusieurs faux témoins sont entendus et ne s'accordent point... Le grand-prêtre impatient se lève : *Vous ne répondez rien*, dit-il, *à ce que ces gens déposent contre vous? Mais Jésus gardait le silence.* Que ce silence est sublime ! Il vous en coûtera la vie , Seigneur, si vous ne parlez pas , et vous vous taisez. Bientôt il vous en coûtera la vie si vous parlez , et rien ne pourra vous déterminer à retenir la vérité captive. C'est qu'en toutes choses vous ne consultez que votre zèle pour la gloire de votre Père et votre amour pour nous. Pourquoi vous justifieriez-vous lorsque vous êtes chargé d'expier nos fausses justifications et les crimes trop réels que nous avons commis? Vous savez d'ailleurs la justice éclatante qui vous sera rendue... Ah ! que je m'inquiéterais peu d'être accusé et condamné par les hommes , si je songeais que leurs injustices souffertes avec patience, seront pour moi à votre tribunal un titre de gloire et de bonheur !

Le grand-prêtre lui dit : *Je vous adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu éternellement béni*[1]. O mon âme, écoute religieusement la réponse du Roi des martyrs, qui le premier a rendu témoignage à sa divinité et a scellé son témoignage de son sang : *Vous l'avez dit, je le suis; mais, de plus, je vous déclare que vous verrez ce même Fils de l'homme qui vous parle, assis à la droite du Dieu tout-puissant, venir sur les nuées du ciel*[2]. « Puisque vous employez l'auguste nom de mon Père pour m'obliger à rompre le silence, je parlerai, et j'en dirai plus que vous ne voudriez en entendre. Je me suis tu comme un agneau, et je parlerai avec le rugissement du lion. L'une de ces qualités n'empêche point l'autre; ne confondez pas les deux avénements du Messie. Les prophètes qui ont écrit ses humiliations et sa mort, ont aussi prédit sa résurrection et sa gloire. Vous triomphez en ce moment; mais attendez : vous verrez ce même Fils de l'homme, aujourd'hui jugé par vous, assis à la droite de son Père, et venant sur les nuées pour juger tous les hommes. Les situations ne seront plus ce qu'elles sont en ce moment !.. Que sera devenue votre fierté ? Comment soutiendrez-vous mes

[1] Marc, 14. 61.
[2] Ibid.

regards ? Où fuirez-vous pour éviter la colère de l'Agneau dont vous aurez méprisé la douceur et versé le sang ? »

O Jésus, je vous adore comme le véritable Fils du Dieu éternellement vivant, mon sauveur et mon maître. Que va vous attirer une déclaration qui devrait faire pâmer d'effroi ceux à qui vous l'adressez ? Caïphe déchire ses vêtements et s'écrie : *Il a blasphémé ; les témoins deviennent inutiles ; vous venez vous-mêmes d'entendre le blasphème ; que vous en semble ?..* Et tous de répondre qu'il mérite la mort. Oui, sans doute il la mérite puisqu'il a pris sur lui la dette des pécheurs... Il mourra pour me délivrer de la mort éternelle ; mais puis-je ne pas vivre pour lui ?

Les juges se retirent et livrent le Fils de Dieu à une multitude grossière de soldats et de valets qui se préparent à lui faire endurer mille outrages.

Qu'on s'imagine un roi fait prisonnier, abandonné par un tyran vainqueur à la plus vile populace avec cette seule recommandation : *Faites-lui souffrir tout ce que vous voudrez, mais ne lui ôtez pas la vie, je lui réserve un grand supplice.* Jésus-Christ fut traité comme le serait ce malheureux prince. La maison de Caïphe, dit saint Jean-Chrysostome, était une espèce d'enfer ; chacun de ceux qui l'habi-

taient était un bourreau; chaque bourreau était un démon à forme humaine. *Aussitôt on lui cracha au visage... et ceux qui le tenaient se moquaient de lui en le frappant; et lui ayant bandé les yeux, ils lui donnaient, les uns des coups de poing au visage, et les autres des soufflets, en disant : Christ, devine qui t'a frappé? Et ils lui disaient encore beaucoup d'autres injures et blasphèmes*[1]. Il se manifeste entre ces misérables une émulation satanique, à qui lui jettera le plus d'insultes et de crachats, à qui se montrera le plus insolent et le plus cruel. Sa patience les irrite, sa douceur redouble leur rage. Et ce jeu barbare dura toute la nuit.

Que feras-tu, ô mon âme, pour témoigner à Jésus-Christ, combien tu es touchée de ce qu'il souffre, et repentante de lui avoir occasionné tant d'opprobres? Tu sais ce qu'il désire, ce qu'il attend de toi : le respecter, l'aimer, l'imiter et ne négliger aucun moyen de lui procurer le respect, l'amour et l'imitation qu'il mérite.

[1] Math 26. 67... — Luc. 22. 63.

XLI. MÉDITATION.

JÉSUS-CHRIST A LA COUR D'HÉRODE. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II et III. Écouter les paroles et considérer les actions.

Premier prélude. « Hérode eut une grande joie de voir Jésus, car il le désirait depuis longtemps, ayant entendu dire beaucoup de choses de lui, espérant d'ailleurs qu'il lui verrait faire quelque miracle. Il lui adressa donc plusieurs questions, mais Jésus ne lui répondit rien. Cependant les princes des prêtres et les scribes ne cessaient de l'accuser. Hérode, avec toute sa cour, le méprisa, et, par dérision, il le fit revêtir d'une robe blanche, et le renvoya à Pilate. » (Luc. 23. 8.)

Deuxième prélude. Se représenter les rues de Jérusalem, puis le palais d'Hérode, la salle où est introduit le Sauveur; tout est somptueux dans cette cour; tout y annonce le luxe et la mollesse.

Troisième prélude. Prier Notre-Seigneur de nous découvrir la folie de la sagesse humaine, de nous pénétrer d'un profond mépris pour le monde et pour tout ce qui est l'objet de son estime; de nous faire aimer au contraire et rechercher ce que lui-même a aimé et recherché.

I[er] P. *Contempler les personnes.* — Hérode sur son trône, environné de ses courtisans. C'est un prince rusé, artificieux, plein de vanité, et flottant entre l'incrédulité et la religion. La joie se peint sur son visage à l'arrivée de Jésus-Christ. Il désirait le voir, non pour s'instruire à l'école de celui que plusieurs prenaient déjà pour le Messie, mais pour mettre à l'épreuve sa puissance et sa sagesse. Il espère que sa curiosité va être satisfaite; son orgueil l'est déjà, puisqu'il tient entre ses mains la destinée de ce Jésus si renommé dans Israël, puisqu'il voit humilié devant lui ce prophète dont tant de personnes ont admiré les œuvres et la parole. — Autour du roi, cette multitude d'officiers, de gardes et de courtisans, qui l'avaient suivi de Galilée à Jérusalem : sages mondains, esprits légers, toujours prêts à flatter les passions du maître, n'ayant guère d'autre religion que l'amusement et le plaisir. — Auprès du Sauveur pas un ami, mais les gardes qui l'ont amené, les princes des prêtres et les scribes, qui viennent soutenir l'accusation. Ils semblent craindre le résultat d'un nouvel examen devant un juge qui était favorable à l'accusé, et qui, connaissant les prophéties, pouvait se laisser convaincre par Jésus. — Contemplez surtout l'adorable Sauveur qui ne récuse aucun tribunal, qui veut être humilié et condamné partout, pour la

consolation de ses serviteurs, envers qui le monde ne sera pas plus juste qu'envers lui-même. Dans quel état il paraît au milieu de cette cour ! Il est toujours chargé de chaînes,.. ses vêtements sont en désordre,.. ses traits annoncent la souffrance, mais non le trouble et l'inquiétude. — Au-dessus de ce que vos yeux découvrent, considérez Dieu le Père et tous les anges, attentifs à un spectacle qui intéresse le ciel aussi bien que la terre. Soyez attentif vous-même, et ne perdez rien de tout ce qui va se passer.

IIe et IIIe P. *Écouter les paroles et considérer les actions.* — Hérode adressa donc à Jésus plusieurs questions [1]. Il l'interrogea vraisemblablement sur sa personne, sur sa mission, sur les miracles que l'on rapportait de lui, manifestant le plaisir qu'il aurait d'en voir. Il voulait le sonder, le pénétrer, afin de porter sur lui un jugement qui servît de règle, non-seulement au peuple, mais aux prêtres et aux docteurs, et qui fît honneur à son discernement, à sa prétendue sagesse... — *Mais Jésus se taisait.* Moins il répondait, plus Hérode était pressant dans ses interrogations, pour l'obliger enfin à s'expliquer; peine perdue : Jésus ne lui dit pas même pourquoi il refusait de lui répondre. Il se contenta de punir par le silence son orgueilleuse présomption. Il faut ici

[1] Interrogabat eum multis sermonibus. *Luc.* 23. 9.

contempler à loisir la sagesse éternelle en présence de la sagesse humaine qu'elle juge, qu'elle condamne, qu'elle aveugle...

— La patience, la tranquillité du Sauveur au milieu de tant d'outrages, sa noble indifférence pour tout ce que les hommes ont de plus cher, la vie et l'honneur, étaient des miracles plus étonnants que tous ceux qu'on pouvait lui demander. Ne fallait-il pas être plus qu'un homme pour mépriser ainsi tout ce qui passionne les hommes? Hérode n'entre pas dans ce mystère. Plus il s'applique à considérer Jésus selon ses idées humaines, moins il le connaît, et plus il s'enfonce dans ses propres ténèbres [1]. Ce silence surhumain n'est dans sa pensée que stupidité, cette patience qu'insensibilité, cette inaction que faiblesse et impuissance;.. il prononce que Jésus est un insensé; il le méprise et le fait mépriser [2]. Pour venger son orgueil blessé de n'avoir pu obtenir un miracle, ni même une parole, il trouve heureuse l'idée de la robe blanche, signe de folie, qui va déshonorer Jésus et devant sa cour et devant tout le peuple.

L'attente des courtisans avait été trompée aussi

[1] Perdam sapientiam sapientium. *I. Cor.* 1. 19.

[2] Sprevit illum Herodes cum exercitu suo, et illusit indutum veste alba.

bien que celle du prince ; quand ils le voient se moquer de Jésus, ils se hâtent de suivre son exemple. Applaudissant à ses lumières, ils jugent comme lui : au lieu d'un criminel qu'on croyait amener au palais, on y a amené un fou ; et il n'y a rien de mieux à faire que de s'en divertir. Ecoutons ces railleries amères, ces plaisanteries mordantes, ces huées, ces éclats de rire , par lesquels on tourne en ridicule et le prétendu Messie et la crédulité publique... — *Hérode le renvoya à Pilate.* Que se passe-t-il dans l'esprit du peuple , qui attendait en dehors du palais l'issue de cette affaire , quand il voit reparaître Jésus dans l'état humiliant où le texte sacré le représente ? Ceux même qui lui avaient conservé quelque estime peuvent-ils apercevoir ce vêtement flétrissant, sans concevoir du mépris pour celui qui le porte ? Cette robe d'ailleurs dit mieux que tous les raisonnements ce que pensent de Jésus le prince et les grands du royaume. « Regardez votre Dieu dans ce trajet du palais d'Hérode au prétoire. Il marche les yeux baissés , la confusion couvre son visage, il entend les cris, les injures, les sarcasmes de la foule, et peut-être il reçoit les pierres, la boue et les immondices qu'on lui jette. » (S. Bonav. c. 76. Med. Pass.)

Colloque avec Jésus-Christ. L'adorer, en union

avec les anges, dans la profondeur des abaissements où il cache sa divinité. Vous m'ouvrez enfin les yeux, ô mon Sauveur; et je comprends que pour être véritablement sage devant Dieu, il faut être réputé fou par un monde profane. Je cherchais la sagesse et je disais : Où est-elle [1] ? Non, elle n'est pas dans la terre de ceux qui vivent délicieusement [2] ; le monde sensuel et voluptueux ne peut la connaître. Elle n'est pas davantage dans la science superbe [3]... Elle est cachée sous cette robe blanche par laquelle on croit vous déshonorer... Je m'y cacherai avec vous, Sagesse adorable ; j'y comprendrai vos leçons, Vérité infinie, et je dirai : Heureux ceux que le monde méprise !

Résolution. Combattre en tout les maximes de la sagesse humaine ; ne jamais me conduire par ses vues. Prendre l'inverse des jugements du monde en matière d'honneur et de mépris [4].

[1] Sapientia ubi invenitur? *Job*. 28. 12.

[2] Non invenitur in terra suaviter viventium. *Ibid*. 3.

[3] Confiteor tibi, Pater... quod abscondisti hæc a sapientibus, et prudentibus, et revelasti ea parvulis. *Luc*. 10. 21.

[4] Aut mundus errat, aut Christus fallitur. *S. Bern*.

XLII. MÉDITATION.

JÉSUS-CHRIST AU TRIBUNAL DE PILATE EST MIS EN PARALLÈLE AVEC BARABBAS. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II et III. Ecouter les paroles et considérer les actions.

Premier prélude. « Pilate ayant assemblé les princes des prêtres, les magistrats et le peuple, leur dit : Vous m'avez présenté cet homme en l'accusant de soulever le peuple ; je l'ai interrogé devant vous, et je n'ai trouvé en lui aucun sujet de condamnation ; Hérode en a porté le même jugement. C'est un usage parmi vous qu'à la fête de Pâques je vous relâche un criminel ; lequel voulez-vous que je délivre, ou Barabbas, ou Jésus, qui est appelé Christ ?.. Ils s'écrièrent tous : Défaites-nous de celui-ci, et relâchez-nous Barabbas. Pilate leur parla une seconde fois et leur dit : Que voulez-vous donc que je fasse du Roi des Juifs, qui est surnommé le Christ ?.. Et ils s'écrièrent tous de nouveau : Crucifiez-le, crucifiez-le. » (Luc. 23. 13...— Matth. 27. 17...)

Deuxième prélude. Se représenter le prétoire ; au dehors, une vaste cour où le peuple est réuni.

Troisième prélude. Prier Jésus-Christ de nous

donner une connaissance intime de son cœur, dont l'amour pour nous a été mis à de si rudes épreuves ; de nous apprendre à nous défier de notre faiblesse, et surtout de nous éclairer sur le prix de l'abjection.

Ier P. *Contempler les personnes*, et tâcher de prendre une idée juste de leurs dispositions. — Pilate, tantôt sur son tribunal dans l'intérieur du prétoire, tantôt s'avançant au dehors pour parler au peuple. Il paraît soucieux, préoccupé, indécis... On croit lire sur son visage qu'un terrible combat se livre entre sa conscience et la crainte de déplaire aux Juifs ; respect humain, cruel tyran !.. — Les accusateurs de Jésus-Christ, prince des prêtres, scribes, pharisiens ; ils ont tous un air sombre... Ils nourrissent évidemment un noir projet ; leur haine est réfléchie. — Le peuple : la curiosité, le désœuvrement, l'envie de voir quelque chose d'extraordinaire l'avaient réuni en grand nombre... La mobilité de ses pensées se peint dans celle de ses regards... On prévoit qu'il croira sans examen ce qu'on lui dira, et qu'il prendra toutes les impressions qu'on voudra lui donner ; disposition funeste, qui va l'entraîner au plus grand de tous les crimes et à d'effroyables malheurs. — Barabbas, au fond de son cachot, attendant la mort que lui ont méri-

tée ses forfaits... Quelle expression de scélératesse sur son visage !.. Comme tout est repoussant dans cet homme !.. — Mais donnez votre attention principale à Jésus-Christ, et considérez-le bien plus avec les yeux de la foi qu'avec ceux du corps ; n'oubliez pas son infinie grandeur, sa charité !.. Toujours même douceur, même sérénité modeste, même calme, toujours désir ardent de souffrir pour nous, et de nous voir profiter de ses souffrances, en marchant par la voie que nous ouvrent ses exemples ; ne veux-tu pas, ô mon âme, lui donner cette consolation ?

IIe et IIIe P. *Écouter les paroles et considérer les actions.* — Que va dire Pilate ? Il avait déjà fait une faute énorme en renvoyant Jésus-Christ à Hérode par pure faiblesse, pour éviter la nécessité ou d'agir contre la justice, pour plaire aux Juifs, ou de déplaire aux Juifs en soutenant le parti de la justice. Heureusement il peut encore tout réparer : « Vous m'avez présenté cet homme, comme portant le peuple à la révolte ; je l'ai interrogé devant vous et je ne l'ai trouvé coupable d'aucun des crimes dont vous l'accusez. Hérode en a pensé de même ; car je vous ai renvoyés à lui, et il ne l'a pas traité de manière à montrer qu'il fût digne de mort. J'oppose le jugement du prince à celui que vous me

demandez ; vous voulez que je condamne à mort un homme qu'il ne condamne à rien !.. Il est vrai qu'il s'est moqué de lui, mais ne voyez-vous pas qu'en cela même il s'est aussi moqué de vous, puisque ces crimes prétendus dont vous faites si grand bruit, lui ont paru tout au plus une folie sans conséquence ?.. Je vais donc le faire châtier, et je le renverrai[1]. »

Étrange conclusion ! Qui pouvait s'y attendre ? Quoi, vous le déclarez innocent ; vous reconnaissez fausses les accusations qu'on lui intente, et, à cause de cela, vous le châtiez !.. En vous entendant proclamer son innocence on devait croire que vous alliez le mettre en liberté, punir sévèrement ses indignes calomniateurs... Non, tous les ménagements seront pour des misérables dont vous détestez la perversité, toutes les rigueurs pour celui dont vous ne pouvez vous empêcher d'admirer la vertu ! O Jésus, vous le permettez ainsi, parce que vous voulez être le consolateur et le modèle de vos disciples, pour qui souvent il n'y aura point de justice dans ce monde, et qui y seront persécutés et opprimés.

Le lâche préteur imagine un autre expédient : « C'est un usage qu'à la fête de Pâques, je vous relâche un criminel ; lequel voulez-vous que je vous

[1] Emendatum, ergo illum dimittam. *Luc.* 23. 16.

délivre de Barabbas ou de Jésus, qui est appelé le Christ?.. » Plus la comparaison est odieuse, plus il la juge propre à ses desseins : « Lequel des deux? Choisissez ; la liberté sera rendue à celui que vous aurez préféré, l'autre subira le dernier supplice ; mais donnez-vous le temps de la réflexion, consultez la justice et vos intérêts... »

Tandis qu'il attend la réponse, sa femme lui envoie dire : « Ne vous mêlez point de ce qui regarde ce juste, car j'ai beaucoup souffert à son sujet dans un songe que j'ai eu. » O mon Dieu, que d'efforts tentés par votre grâce pour arrêter le pécheur sur le penchant du précipice ! Mais quand un homme a commencé à repousser vos dons et à s'aveugler volontairement, qui l'arrêtera dans cette voie funeste?.. Un murmure sourd a couru dans la foule ; Satan, par la bouche des prêtres, des scribes et des pharisiens, a inspiré le peuple ; un cri s'élève : *Défaites-nous de celui-ci, relâchez-nous Barabbas!..* » Ce ne sont pas des voix timides que l'on entend, ce sont des cris, c'est de la fureur... Ce ne sont pas des voix isolées, c'est tout le peuple ; jamais on ne vit pareille unanimité [1]. Quelle énergie féroce dans cette expression de haine ! « Otez celui-ci ; *tolle*

[1] Exclamavit simul universa turba dicens : Tolle hunc, et dimitte nobis Barabbam.

hunc. » On ne daigne pas le nommer ; « faites-le disparaître ! ne nous condamnez pas à le voir plus longtemps ; qu'il ne soit plus , qu'il périsse !.. » O bon et tendre maître, lorsque ce cri barbare déchirait vos oreilles, quels étaient vos sentiments pour ce peuple ingrat qui avait été pour vous l'objet de tant d'amour ? des sentiments de compassion , d'ardente charité ; les mêmes que vous avez inspirés à vos martyrs, que vous inspirez encore à vos fidèles serviteurs , lorsque , s'exposant pour vous à toutes les fureurs du monde, ils entendent les passions humaines rugir contre eux.

Pilate est surpris et affligé , il insiste : *Que voulez-vous donc que je fasse au roi des Juifs ? — Crucifiez-le, crucifiez-le* ! — *Mais quel mal a-t-il fait ?* Ah ! plutôt quel bien n'a-t-il pas fait ?.. Non , je ne dois pas compter sur mon innocence au tribunal des hommes. Je n'ai rien à espérer ici-bas de leur reconnaissance ; mais leur ingratitude ne m'empêchera pas de me sacrifier, s'il le faut, pour leur être utile et les sauver. A toutes les représentations du gouverneur , il n'est fait qu'une réponse : *Crucifiez-le.* Le voilà cet arrêt de mort, tant désiré par les ennemis de Jésus, si clairement annoncé par les prophètes, si souvent prédit par le Sauveur lui-même... Pilate aura beau faire jouer tous les res-

sorts de sa politique, l'arrêt est prononcé au ciel comme sur la terre, il sera exécuté. Mais si Jésus doit être crucifié, quelle condition sera faite à ses disciples ? Saint Paul répond : *Tous ceux qui lui appartiennent ont crucifié leur chair avec leurs convoitises.*

C'est donc à moi de prononcer contre moi-même cette parole de salut : *Crucifigatur.* Mon corps se plaint, il fuit le travail, il demande du repos ! *Qu'il soit crucifié.* Ma chair se révolte, la concupiscence se fait sentir, les vices se montrent et veulent dominer ! que tout cela *soit crucifié.* Un sentiment d'orgueil, d'antipathie, de vengeance... s'élève dans mon cœur ! *Qu'il soit crucifié...*

Pilate se lave les mains en disant : *Je suis innocent du sang de cet homme juste ; pour vous*, qui demandez sa mort, *c'est votre affaire*[1]. Lâche préteur, c'est aussi la tienne ; quel usage fais-tu du pouvoir qui t'est donné pour punir le crime et protéger l'innocence ? Est-ce assez de la reconnaître quand tu dois la défendre ? — *Le peuple entier répond : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants...* Quelle frénésie ! un juge païen tremble quand il s'agit de condamner Jésus ; et les Juifs, adorateurs du vrai Dieu, pour obtenir cette injuste condamna-

[1] Vos videritis. *Matth.* 27. 24.

tion, en acceptent les conséquences, présentent hardiment leurs têtes à tous les fléaux, et engagent avec eux leurs descendants !..

Colloque avec Jésus-Christ, qui sent si vivement l'injustice qui lui est faite, le déshonneur dont on le couvre, en lui préférant Barabbas. Oh ! qu'il lui est pénible de voir tant d'acharnement dans ses ennemis, tant de haine pour lui dans ce peuple qu'il a tant aimé ! Ce qui l'afflige plus sensiblement encore, c'est l'abus que fait Pilate de toutes les lumières, de tous les moyens de salut qu'il reçoit, c'est la sentence de réprobation que les Juifs prononcent contre eux-mêmes. Adorez-le, témoignez-lui votre reconnaissance. Demandez-lui que son sang adorable retombe en abondantes bénédictions sur vous et sur les âmes auxquelles vous portez un intérêt particulier ; qu'il tombe sur les cœurs les plus durs pour les toucher, sur les plus souillés de crimes pour les purifier, sur tous pour les sauver !

XLIII. MÉDITATION.

JÉSUS-CHRIST A LA COLONNE. — APPLICATION DES SENS.

I. Vue.
II. Ouïe.
III. Odorat.
IV. Goût.
V. Toucher.

Premier prélude. « Alors Pilate fit prendre Jésus et le fit flageller[1]. »

Deuxième prélude. Se représenter la salle destinée à ces sanglantes exécutions ; la colonne à laquelle Jésus va être attaché : tout est préparé pour un supplice aussi honteux qu'il est cruel.

Troisième prélude. C'est maintenant, ô mon Sauveur, qu'oubliant tout et m'oubliant moi-même, je ne dois être occupé que des sentiments d'une tendre compassion et d'une vive reconnaissance. Faites passer dans mon cœur une partie du feu céleste qui consume le vôtre ; faites que je pleure sur vous, comme vous avez pleuré sur moi ; que je sois touché de vos douleurs, comme vous l'avez été de mes misères. Inspirez-moi la crainte de cette infinie justice, qui a exigé une pareille satisfaction de l'Agneau sans tache ; mais surtout

[1]Tunc ergo apprehendit Pilatus Jesum, et flagellavit. *Joan.* 19. 1.

apprenez-moi combien je serais injuste, si je refusais d'être châtié en cette vie par la main de votre Père, moi qui ai mérité de subir des supplices éternels.

Ier P. *Vue.* Regardez tout ce qui se passe avant, pendant, après la flagellation. — Voyez cette foule qui circule et s'agite autour de la salle... qu'attend-elle? Sur tous les visages se peint une curiosité cruelle. — Voyez Jésus entre les mains des bourreaux. Avec quelle douceur il leur obéit, lorsqu'ils lui commandent de se dépouiller de ses vêtements!.. Ah! qu'il en coûte cependant à celui qui est la pudeur même, d'être ainsi exposé aux regards et aux insolents propos d'une populace licencieuse! — Voyez ces bourreaux impitoyables qui lient l'adorable victime à la colonne. Tous leurs mouvements respirent la brutalité et je ne sais quelle fureur infernale. — Regardez ces fouets qu'ils tiennent à la main, et ces verges armées de pointes aiguës... L'horrible exécution commence. Quelle grêle de coups tombent sur le corps de Jésus-Christ! Voyez sa chair virginale qui vole en lambeaux, le sang qui coule à grands flots; la colonne, le pavé, les bourreaux en sont déjà couverts; tout ce corps divin n'est déjà qu'une plaie; les coups ne tombent que sur des plaies, et ne font que donner plus

d'étendue, plus de profondeur à celles qu'ils viennent de faire. Les bourreaux frappent toujours avec un redoublement de cruauté ; ils ne cessent de frapper que lorsqu'ils sont épuisés de forces... Enfin l'un d'eux, se rappelant qu'ils ont ordre de châtier et non de tuer, coupe les liens qui attachent Jésus à la colonne, et il tombe baigné dans son sang.

Arrêtez-vous longuement ici, et méditez. Si vous n'êtes pas vivement ému de compassion, ah ! du moins confondez-vous, et reprochez-vous, dit saint Bonaventure, d'avoir un cœur de pierre[1]. Voyez ensuite votre Rédempteur tout meurtri, se traînant à peine sur ce pavé sanglant, parmi les lambeaux de sa divine chair ; il cherche ses vêtements pour s'en couvrir.

Le voilà bien dans l'état où l'avaient contemplé les prophètes, « l'opprobre des hommes, moins semblable à un homme qu'à un ver que l'on écrase. Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, ce n'est en lui que souffrance et blessure ; et cette plaie universelle n'est ni bandée ni adoucie par aucun remède. Nous l'avons vu ; il ne lui res-

[1] Hic eum diligenter considera per longam moram, et si hic non compateris, cor lapideum puta te habere. *S. Bonav. cap.* 76. *Medit. Pass.*

tait aucune trace de sa beauté. Il était présent à nos yeux, et ne le reconnaissant pas, nous demandions où il était. Nous avons cherché notre Dieu et nous n'avons trouvé qu'un homme de douleurs, un homme que la main du Seigneur a frappé; car il a été blessé pour nos iniquités, brisé pour nos crimes. » O mon Dieu, puis-je y penser sans m'attendrir ? Mais que ferai-je pour celui qui a tant souffert pour moi ? Que ferai-je pour l'expiation de ces péchés qui lui ont causé tant de souffrances ?

IIe P. *Ouïe.* Ecoutez le bruit des coups, les expressions de la rage des bourreaux qui s'excitent à frapper avec plus de violence, pour lasser la patience de cet agneau,.. les cris du peuple qui applaudit à leur fureur... De quoi parle cette foule, dont les scribes et les pharisiens ont tourné toutes les passions en haine contre celui qu'elle avait souvent admiré ? Que de réflexions outrageantes ! que de railleries, que d'insultes ! Mais Jésus lui-même, que dit-il ? Il garde le silence : *Il a été offert en sacrifice, et il n'a pas ouvert la bouche pour se plaindre*[1]. Il n'y a que son cœur qui parle : « *Ego in flagella paratus sum.* (Ps. 37. 18.) Je me suis mis à la place des pécheurs ; frappez, ô mon Père, frappez votre fils ; mais épargnez ceux pour qui je

[1] Oblatus est,.. et non aperuit os suum. *Is.* 53. 7.

souffre. Et vous, ô hommes, enfants de ma douleur, aimez-moi et ne m'offensez plus. » Vous aimer, ô Jésus, ne plus vous offenser ! Mais comment ne pas vous aimer ? Comment pouvoir encore vous offenser ? Haine du péché, amour de Jésus : tout ce que je vois, tout ce que j'entends fait naître et fortifie en moi ce double sentiment. — Dans la salle du prétoire, après la flagellation, il y a autre chose à écouter : c'est la voix du sang de Jésus-Christ ; car il parle, ou plutôt il crie, ce sang divin : *Vox sanguinis clamat.* Crie-t-il vengeance comme le sang d'Abel ? Oh ! non. Il demande à Dieu le pardon des pécheurs, il demande aux pécheurs le repentir ; il nous demande à tous que nous n'ayons plus d'amour que pour celui qui nous a tant aimés.

IIIe P. *Odorat.* Il en est du sang de Jésus-Christ comme de son nom et de toutes les vertus qu'exprime cet adorable nom ; c'est un parfum qui embaume les âmes et qui produit le céleste amour dans les cœurs[1]. Respirez ces salutaires odeurs, qui vont bientôt se répandre par toute la terre pour la purifier, qui déjà s'élèvent jusqu'au ciel pour l'apaiser, et pour faire descendre sur nous les divines miséricordes. Dites à Jésus avec l'épouse des

[1] Oleum effusum... Ideo adolescentulæ dilexerunt te, *Cant.* 1. 2.

Cantiques : *Entraînez-moi après vous; je veux courir à l'odeur de vos parfums*. C'est ce qu'ont fait tant d'âmes généreuses, ces apôtres, ces pénitents, ces vierges pures qui se plaignaient de ne souffrir jamais assez.

IV[e] P. *Goût*. Qu'il y a d'amertume dans la confusion qu'éprouve le Sauveur dépouillé de ses vêtements, dans la pensée qu'il est un objet de haine et d'horreur pour ceux qui lui doivent tant d'amour, et qu'il aime si excessivement !.. Mais qu'il y a de douceur dans sa charité, dans sa patience et dans sa résignation ! Goûtez la satisfaction que lui causent la gloire de son Père qu'il répare, le salut des hommes qu'il opère, les grâces qu'il nous mérite, les malheurs dont il nous préserve, les biens infinis qu'il nous procure. Savourez les délices du saint amour qui rend doux ce qui est amer[1].

V[e] P. *Toucher*. Oh ! quel aliment trouve ici une piété tendre et respectueuse ! Que d'objets à toucher avec le saint frémissement de la foi ! Tous les instruments du supplice sont encore là : ces verges à moitié brisées et teintes de sang, ces liens qui ont attaché le Sauveur,.. cette colonne devenue si vénérable ! Laisserons-nous par terre ces lambeaux

[1] Omne amarum dulce ac sapidum efficit. *Imit. l.* 3. *c.* 5.

sacrés de la chair d'un Homme-Dieu que ces aveugles foulent aux pieds? Qui ne s'inclinera religieusement, pour approcher ses lèvres de ce sang rédempteur? Qui ne voudra y mêler ses larmes? Recueillez-le, ce sang précieux; offrez-le à Dieu pour vos péchés, appliquez-le aux maladies de votre âme; c'est un remède universel que nous a préparé la miséricorde du Seigneur[1].

Colloque avec Jésus flagellé; terminez-le par la prière : *Ame de Jésus-Christ.*

XLIV. MÉDITATION.

JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. Ecouter les paroles.
III. Considérer les actions.

Premier prélude. « Ils le crucifièrent, et avec lui deux voleurs, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. » (Jean. 19. 18.)

Deuxième prélude. Se représenter le Calvaire où sont préparés les instruments du supplice, et ensuite Jésus-Christ attaché à la croix.

Troisième prélude. O Jésus, victime d'amour,

[1] Livore ejus sanati sumus.

unissez-moi à votre sacrifice, véritable holocauste où tout est consumé dans le feu de l'amour ; faites passer dans mon cœur les sentiments qui animent le vôtre.

Ier P. *Contempler les personnes.* — Cette foule innombrable d'étrangers et d'habitants de Jérusalem rassemblés sur la montagne du Calvaire... Quel sentiment les y a conduits ? Quelques-uns, la compassion ; un plus grand nombre, la curiosité ; un plus grand nombre encore, la haine, et je ne sais quel plaisir brutal à repaître ses yeux d'un spectacle de sang. — Les bourreaux, la rage dans le cœur et la fureur dans le regard ; ils sont irrités en se voyant vaincus par la patience de leur victime. — Les pharisiens, les princes des prêtres, dont la vengeance doit enfin être assouvie, puisqu'ils ont flétri à jamais la mémoire de Jésus, du moins ils le croient, en obtenant de le faire mourir de la manière non-seulement la plus cruelle, mais la plus infamante... Ils ne peuvent contenir leur satisfaction barbare. — Les deux malfaiteurs, associés au supplice du Fils de Dieu pour en augmenter la honte ; combien l'un des deux va en faire éclater la gloire ! — Les saintes femmes qui pleurent... Marie plongée dans un océan de douleurs, sentant si vivement toutes les souffrances de son Fils...

Saint Jean qui l'accompagne et partage son affliction. — Mais celui qui appelle toute votre attention, et qui doit attirer à lui toute votre âme, c'est Jésus-Christ, entre les mains de ses bourreaux, et ensuite suspendu sur la croix, où il consomme avec son douloureux sacrifice l'ouvrage de notre rédemption... Oh! qu'il y a ici d'instructions à recueillir, d'impressions saintes à recevoir!

IIe P. *Ecouter les paroles.* — Que dit ce peuple, au milieu duquel Jésus a passé en faisant le bien? *Toi, qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même! si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix.* — Que disent les anciens du peuple, les princes des prêtres, les scribes, les pharisiens? — *Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même. S'il est le roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. Il se confie en Dieu : si Dieu l'aime, qu'il le délivre; car il a dit : Je suis le Fils de Dieu.* — Que disent les malfaiteurs crucifiés avec lui? L'un des deux blasphème : *Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même, et sauve-nous avec toi;* l'autre le reprend, confesse la divinité du Sauveur et l'invoque : *Quoi! tu ne crains pas Dieu, tout condamné que tu es au même supplice? Pour nous, nous portons la peine due à nos crimes, mais lui n'a fait aucun*

mal... Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez entré dans votre royaume. — Ecoutez les sanglots de Marie et des saintes femmes... leur entretien secret avec le cœur de Jésus. — Méditez avec un soin particulier les sept paroles de Jésus en croix. Il parle à son Père : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ;* au bon larron : *Aujourd'hui même, vous serez avec moi en paradis ;* à Marie et à saint Jean : *Femme, voilà votre fils ; disciple, voilà votre mère. — Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné. — J'ai soif. — Tout est consommé. — Mon Père, je remets mon âme entre vos mains.* — Ecoutez ce que vous dit à vous-même l'adorable patient, et livrez-vous sans réserve aux inspirations de sa grâce.

IIIe P. *Considérer les actions.* — Après s'être assuré que tout est prêt, les bourreaux reviennent à Jésus, arrachent ses vêtements collés à son corps, agitent son douloureux diadème, renouvelant en quelque sorte tous les tourments de la flagellation et du couronnement d'épines. L'agneau de Dieu s'étend sur l'autel de son sacrifice. Il présente au bourreau cette main divine, instrument de tant de bienfaits. Celui-ci la saisit avec rudesse, y applique un énorme clou... et frappe à coups redoublés...

Que de nerfs froissés, que de veines rompues!. . Quel retentissement dans tout le corps à chacun de ces coups!.. D'une main on passe à l'autre; des mains aux pieds... Toujours nouvelles douleurs, et dans celui qui les endure même patience... On soulève la croix, dont toutes les secousses font horriblement souffrir un corps qui n'est appuyé que sur des blessures, porté que par des plaies... On la laisse tomber de tout son poids dans le creux du rocher préparé pour la recevoir... Le voilà donc élevé entre le ciel et la terre, ce médiateur unique de Dieu et des hommes [1]... Sacrificateur et sacrifice, prêtre et victime tout ensemble.

C'est ici qu'il nous faut contempler la perfection de toutes les vertus, dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple dans son Incarnation et dans toute sa vie... — Perfection d'humilité : l'anéantissement peut-il être plus profond? Il meurt rassasié d'opprobres; nous savons quelle faim il en avait? — Perfection de pauvreté : il meurt dans le dénûment le plus absolu; il n'a pas même des haillons pour se couvrir, pas un verre d'eau pour apaiser sa soif. — Perfection de générosité dans le sacrifice, il immole tout : sa liberté, ses consolations intérieures, sa réputation, son honneur,.. son corps, dont tous

[1] Tim. 2. 5.

les sens ont leur supplice, son âme dont toutes les facultés ont leur douleur...

Terminez en vous faisant à vous-même les trois questions qu'il faudrait s'adresser souvent, quand on médite la Passion : Quel est celui qui souffre ? Si vous pouviez l'ignorer, le bouleversement de la nature vous l'apprendrait... Que souffre-t-il ? *O vous tous qui passez par le chemin, soyez attentifs et voyez s'il y a douleur semblable à ma douleur*... Pour qui souffre-t-il ? Pour moi ; pour me délivrer de l'enfer, pour me mériter le ciel... Qu'ai-je fait jusqu'à présent, qu'ai-je souffert, que veux-je faire et souffrir désormais pour Celui qui m'a tant aimé ?

Colloque avec Jésus en croix. — Le supplier d'attirer à lui votre cœur, selon sa promesse, et de mettre en vous les sentiments de l'Apôtre, lorsqu'il s'écriait : *Il m'a aimé et s'est livré pour moi.* — Lui demander son saint amour, l'horreur du péché, le zèle du salut des âmes, la force d'embrasser les souffrances, de vous attacher avec lui à la croix, et de n'en descendre, comme lui, qu'après avoir remis votre âme entre les mains de votre Père.

Récitez lentement la prière : *Ame de Jésus-Christ.*

XLV. MÉDITATION.

LES SOUFFRANCES. — LE BON CHRÉTIEN LES AIME :

I. Comme le témoignage le plus consolant de l'amour de Dieu pour lui.
II. Comme la preuve la plus certaine qu'il puisse donner à Dieu de son amour.

Ier P. *Le bon chrétien aime les souffrances, comme témoignage certain de l'amour de Dieu pour lui.* Que sont-elles, au point de vue de la foi, ces afflictions, ces peines que Dieu permet ou qu'il ordonne, soit qu'elles consistent dans la privation de ce qui nous est agréable, ou dans la présence de ce qui nous contrarie et nous gêne? Ce sont des grâces, des grâces de prédilection, des grâces de prédestination. Oh! qu'il est triste, que la science de la croix soit si rare parmi les disciples d'un Dieu crucifié!

1° La souffrance est une grâce. Le Sauveur en fait une des béatitudes évangéliques. *Bienheureux ceux qui pleurent. Bienheureux ceux qui souffrent persécution... Vous êtes heureux quand on vous maudit, quand on vous persécute. Livrez-vous alors aux transports de la joie; car vous avez dans le ciel une grande récompense.* Est-il possible de ne pas recevoir comme un bienfait ce qui

nous conduit au vrai bonheur et nous mérite les félicitations du Fils de Dieu lui-même? De quoi nous réjouirons-nous plus justement que d'une grâce, qui nous donne droit aux récompenses du ciel les plus abondantes? Saint Paul paraît mettre sur la même ligne la grâce de croire et celle de souffrir[1]. Un Père du désert fit cette réponse à un jeune homme qui le priait de lui obtenir la santé : « Vous demandez que l'on vous ôte ce qui vous est nécessaire ; car si vous êtes d'or, le feu de la tribulation vous éprouvera ; si vous êtes de fer, il consumera votre rouille. L'affliction que vous éprouvez est la verge d'un père, et non le glaive d'un persécuteur. »

Que serions-nous en effet sans l'affliction? Où seraient nos mérites? Où seraient nos vertus? Grâce de conversion : on oublie Dieu dans la prospérité ; on revient à lui quand il frappe[2]. Grâce de perfection : c'est la souffrance qui nous purifie et nous rend dignes de Dieu[3], en nous détachant de tout et de nous-mêmes. Il n'y a qu'elle qui nous fasse bien comprendre cette grande leçon : *Dieu est tout*. C'est lui-même qui nous dit par la

[1] Vobis donatum est pro Christo, non solum ut in eum credatis, sed ut etiam pro illo patiamini. *Philipp.* 1. 29.

[2] Cum occideret eos... revertebantur. *Ps.* 77. 34.

[3] Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se. *Sap.* 3. 5.

voix des épreuves : « Vous comptez sur vos amis : cette position vous plaît, vous prétendez trouver là votre repos?.. vous ne le trouverez qu'en moi[1]. Vous me dérobez, pour la donner aux créatures, une partie de vos affections? Je briserai ces liens. Vous tenez à votre honneur? Je permettrai qu'il soit flétri. Vous voulez des contentements en dehors de votre Dieu? Pauvre âme, que cherchez-vous dans le néant? Pour vous ouvrir les yeux, je ferai tomber l'un après l'autre autour de vous, tous ces appuis humains. Je ferai plus encore : jaloux de posséder seul et entièrement un cœur qui n'appartient qu'à moi, je vous séparerai de vous-même. Portant le couteau de la circoncision jusqu'aux racines de l'amour-propre le plus saint en apparence, je vous retrancherai ces attraits, ces consolations intérieures, dans lesquelles vous aimiez à vous complaire. Lorsque réduite à l'agonie, vous me direz : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée?* ce sera alors que vous vous jetterez dans mon sein avec plus de confiance : *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains.* »

2° La souffrance est une grâce de prédilection. Quel héritage Dieu a-t-il préparé dans ce monde à la sainte humanité de son fils? La pauvreté, l'hu-

[1] Videte quod ego sim solus. *Deut.* 32 39.

miliation, la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse. Quel a été le partage de Marie? Un glaive de douleur. Jésus traite ses amis comme son Père l'a traité! Il avait dit à ses apôtres : *Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, vous serez mes amis.* Mais à quoi reconnaîtront-ils qu'il les aime d'une affection particulière? le voici : *Si les hommes m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi : En vérité, en vérité, je vous le dis : Vous pleurerez et vous gémirez vous autres, et le monde sera dans la joie. Ils se saisiront de vous, vous traînant dans les synagogues et les prisons. — Le temps vient où quiconque vous fera mourir, croira faire un sacrifice agréable à Dieu.* (Jean. 15. 16.)

Les apôtres surent apprécier ce témoignage de la prédilection de Jésus. Ils sortent meurtris et outragés de l'assemblée des Juifs ; c'est pour cela qu'ils font éclater leur joie[1]... Les oracles sacrés abondent sur ce point, et ne peuvent être plus formels : *Tous ceux qui ont eu le bonheur de plaire à Dieu ont dû passer par beaucoup de tribulations*[2]. — *Parce que vous étiez agréable à*

[1] Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. *Act.* 5. 41.

[2] Judith. 8. 12.

Dieu, il a fallu que l'affliction vous éprouvât[1]. « Il est très-certain, » dit sainte Térèse, « que Dieu conduit ceux qu'il aime tendrement par des voies difficiles et laborieuses, et que plus une âme lui est chère, plus il lui envoie de peines et de souffrances. »

Par quel aveuglement voulons-nous croire que Dieu nous délaisse, lorsqu'il nous ménage les épreuves, qui sont au contraire un effet consolant de sa prédilection ? Saint Jean-Chrysostome préfère la grâce de souffrir au pouvoir de faire des miracles ; la raison qu'il en donne est évidente : En opérant des miracles, je deviens le débiteur de Dieu ; en souffrant, je rends Dieu mon débiteur. « Pour moi, » ajoute-t-il, « j'estime Paul moins heureux d'avoir été ravi au troisième ciel, que d'avoir été enchaîné pour Jésus-Christ. » Un saint religieux se voyant délivré de toutes ses tentations et de toutes ses peines en était inconsolable, et disait à Dieu en soupirant : « Ah ! Seigneur, que vous ai-je donc fait pour que vous ne me trouviez plus digne de souffrir pour vous ? »

3° La souffrance est une grâce de prédestination. « Lorsque Dieu vous fait passer par de grandes tribulations, c'est une raison de croire qu'il vous

[1] Tob. 12. 13.

destine à être du nombre de ses élus. » (S. Aug.) — « Dans les justes, la tribulation est le présage de leur future béatitude, le témoignage de leur prédestination. » (S. Laur. Just.)

Ce principe est fondé sur la justice de Dieu. Elle ne peut laisser aucun mal sans châtiment ni aucun bien sans récompense ; elle punit par conséquent ou récompense en l'autre vie ce qu'elle ne punit pas ou ne récompense pas dans la vie présente. Si je suis constamment dans la prospérité, je dois trembler ; ce bonheur passager n'est-il point, hélas ! le salaire de mes vaines vertus ? Si Dieu m'épargne maintenant, malgré tant de fautes que j'ai commises, mes péchés n'auront-ils point pour expiation des supplices éternels ? C'est tout le contraire pour le juste éprouvé : le temps expie ses fautes, l'éternité couronnera ses vertus. Je dirai donc avec Tobie, au milieu de mes peines : *Je vous bénis, Seigneur mon Dieu, parce qu'en me châtiant vous m'avez sauvé.* (Tob. 11. 17.)

IIe P. *Le bon chrétien aime les souffrances, comme la preuve la plus certaine qu'il puisse donner à Dieu de son amour.* L'Ecriture compare ordinairement la charité à l'or, et les souffrances à la fournaise : *Tanquam aurum in fornace.* (Sap. 3. 6.) Comme le feu éprouve l'or, l'affliction dis-

tingue et fait discerner le véritable amour d'avec le faux. Plusieurs se présenteront devant Dieu pour être traités comme ses amis ; mais il n'admettra à ce bonheur que ceux dont la charité aura passé par le creuset de l'affliction[1].

Nous ne jugeons sûrement de notre amour pour Dieu que par les actions qu'il produit; mais quelles actions? Ce ne sont pas celles qui flattent la nature ; on pourrait s'y porter par amour de soi-même. Pour n'avoir aucune crainte de se tromper dans cette épreuve, il faut trouver un bien qui répugne aux inclinations de l'amour-propre, et tel est celui que la foi nous découvre dans les souffrances; si je m'y détermine, n'y étant attiré que par le désir de plaire à Dieu, je devrai croire que je l'aime. La vérité de l'amour de Job, dit saint Jean-Chrysostome, se fit connaître, non quand il ouvrait ses palais pour y recevoir les étrangers, mais lorsque voyant toutes ses maisons renversées, son cœur demeura inébranlable. Saint Paul enseigne que les vrais amis de Dieu sont semblables à ces arbres qui ont de profondes racines : *In charitate radicati.* Or, nous ne pouvons savoir, dit saint Cyprien, si nos âmes sont bien enracinées dans la

[1] In igne probatur aurum et argentum, homines vero receptibiles in camino humiliationis. *Eccli.* 2. 5.

charité de Jésus-Christ, que lorsque nous sommes secoués par les vents de l'affliction. Abraham avait déjà donné à Dieu bien des preuves de sa fidélité; toutefois, ce ne fut qu'au moment où il consentit, pour lui plaire, à lui immoler son cher Isaac, que le Seigneur se montra satisfait de son amour.

Si de votre côté, ô mon Dieu, la croix est un des plus riches présents que vous puissiez faire à votre créature; de son côté, l'acceptation de toutes les croix que vous lui envoyez est le sacrifice le plus agréable et le plus parfait qu'elle puisse vous offrir. Je désire, adorable Sauveur, que ma vie ne soit plus qu'un commerce réciproque d'amour entre vous et moi. Vous me donnerez des croix, et je les embrasserai avec tout l'amour dont vous me rendrez capable. Si je ne suis pas digne de souffrir le martyre du sang, vous m'accorderez d'endurer celui de l'abnégation. O Jésus! ô croix! ô amour! voilà désormais tout mon partage.

SECTION SIXIÈME.

VIE GLORIEUSE DE JÉSUS RESSUSCITÉ, GAGE DU BONHEUR RÉSERVÉ A L'AME FIDÈLE. — MODÈLE DE CETTE UNION AVEC DIEU QUI EST LA CONSOMMATION DE LA VÉRITABLE SAINTETÉ.

La tâche qui nous reste à remplir est pleine de douceur. Israël, sorti de l'Egypte et de sa dure captivité, a traversé le désert, guidé par la nuée lumineuse. Il va être introduit dans l'heureuse terre où coulent le lait et le miel. Notre âme a brisé ses entraves pour suivre Jésus-Christ, en marchant par la voie lumineuse de ses exemples; sur ce parfait modèle, elle s'est formée aux vertus vraiment chrétiennes. Il ne lui reste plus qu'à contracter avec ce divin roi une alliance éternelle, dont l'amour doit former les nœuds. Voilà pourquoi toutes nos réflexions désormais auront pour but de nous unir à Dieu toujours plus étroitement par la divine charité. Etablissez-nous, Seigneur, dans cette terre promise, et ne souffrez pas que nous en sortions jamais.

XLVI. MÉDITATION.

RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

I. Quel heureux changement elle lui apporte.
II. Quel heureux changement elle nous promet.

I[er] P. *Heureux état de Jésus ressuscité.* La joie succède à la tristesse, le triomphe au combat. Le Sauveur dans sa Passion avait tout sacrifié, tout perdu par amour pour nous. Biens de la fortune : sur la croix, il n'avait pas un haillon pour se couvrir, les bourreaux s'étaient partagé ses vêtements; biens de la réputation et de l'honneur : jamais homme ne fut plus diffamé ni plus accablé d'outrages ; biens de la santé et de la vie : il était mort dans un affreux supplice et d'horribles tortures. Mais il ressuscite,.. tout est changé ; voilà qu'il recouvre avec usuré ce qu'il avait perdu. Il manquait de tout, et maintenant tout est à lui : *Il est le Seigneur de toute la terre. Il était l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple;* il est maintenant *couronné de gloire et d'honneur.* Celui qui était la faiblesse même et le jouet de ses ennemis, est maintenant la *force de Dieu,* le Dieu puissant dans le combat. Il a été vainqueur dans cette guerre où il nous avait invités à le suivre : l'enfer, avec ses portes d'airain

et ses barrières de fer, n'a pu lui résister. Celui qui était comme un lépreux, comme un homme frappé de la main du Seigneur, a des charmes qui ravissent le ciel aussi bien que la terre. Son visage est plus éclatant que le soleil ; et telle est la beauté de son corps, qu'elle fera un jour grande partie de la félicité des élus. Il brille, ce corps divin, et il brillera éternellement, orné de toutes les qualités glorieuses qui seront l'apanage des corps béatifiés. C'en est fait ; la mort n'aura plus sur lui aucun empire ; elle a été vaincue dans son apparent triomphe : « Après avoir brisé les liens qui le retenaient dans le tombeau, » dit saint Léon, « il change sa faiblesse en puissance, la mortalité de son corps en immortalité bienheureuse, les opprobres de sa Passion en gloire et en honneur. » Jésus retrouve donc dans sa résurrection plus qu'il n'avait perdu dans sa Passion : plus de consolations intérieures, plus d'amis, plus de réputation, plus d'estime et de vénération, et un corps plus parfait que le premier.

Réjouissons-nous de son bonheur et félicitons-le de sa victoire. O triomphateur de la mort, vous voilà sorti de l'obscurité du sépulcre, pour vous élever au-dessus des Cieux, et faire éclater votre gloire par toute la terre [1]. Réjouissons-nous aussi

[1] Exaltare super cœlos, Deus, et in omnem terram gloria tua *Ps*. 56. 6.

de l'avoir choisi pour notre chef, et de nous être enrôlés sous sa bannière. Ah! que nous avons bien fait de nous attacher à lui! soyons plus fermes que jamais dans la volonté de le suivre et de l'imiter aussi parfaitement que nous pourrons; d'autant plus que son triomphe, si nous lui sommes fidèles, est pour nous le gage d'un triomphe tout semblable.

IIe P. *Heureux état que nous promet la résurrection de Jésus-Christ.* Ecoutons saint Paul et méditons : *C'est une vérité très-certaine, que si nous mourons avec Jésus-Christ, nous vivrons aussi avec lui; que si nous partageons ses épreuves, nous serons associés à son royaume; que si nous l'accompagnons dans la souffrance, nous l'accompagnerons dans la gloire. Il transformera notre corps, aujourd'hui si méprisable, et le réformera sur le modèle de son propre corps, tel qu'il est depuis sa résurrection.* Nous ne pourrions en douter sans crime, car c'est Dieu qui nous en donne l'assurance. Il tiendra ses promesses si nous observons les conditions qu'il y a mises. Les voici : souffrir, mourir avec Jésus, être éprouvé avec lui. A ce prix, nous vivrons infailliblement, nous régnerons, nous serons couronnés avec lui. En un mot, *si nous lui sommes incorporés par une*

ressemblance de mort, nous lui serons incorporés par une ressemblance de résurrection. Peut-il y avoir promesse ou plus certaine, ou plus consolante ?

En outre, la mesure de notre félicité répondra exactement à celle du zèle que nous aurons mis à imiter le Sauveur. *Sachez bien,* nous dit saint Paul, *qu'autant vous aurez eu de part à ses souffrances, autant vous en aurez à ses consolations.* Jésus nous le promit dans la méditation de son règne. Lorsqu'il nous invita à le suivre, il nous déclara que chacun participerait aux fruits de la victoire, suivant qu'il y aurait concouru par ses travaux et par ses peines.

Je veux donc me réjouir de la faveur que Jésus m'accorde, en m'appelant à l'accompagner dans les opprobres et sur la croix. Plus je suis accablé sous le poids du mépris, plus je serai exalté dans la gloire. Mes richesses futures seront proportionnées à ma pauvreté présente. Plus je bois pendant la vie au calice de la douleur, plus je m'enivrerai éternellement au torrent des voluptés célestes. Comparons la durée du repos et de la joie à celle du travail et de la peine. Jésus-Christ n'a été que trente-trois ans sur la terre, quinze ou seize heures dans les tourments de sa Passion, trois heures sur la

croix... Il est ressuscité, et c'est pour toujours. Il y a déjà plus de dix-huit siècles qu'il jouit de son triomphe. Nous ne faisons rien pour Dieu, qui ne doive nous être rendu avec un immense avantage. Oh ! que cette espérance est propre à nous soutenir ! Qu'elle doit enflammer notre courage, et nous faire embrasser avec ardeur des souffrances passagères, source assurée d'une félicité si constante et si désirable !

XLVII. MÉDITATION.

ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. Ecouter les paroles.
III. Considérer les actions.

Premier prélude. « Jésus conduisit ses disciples à Béthanie, et là, élevant les mains, il les bénit ; et pendant qu'il les bénissait, il se sépara d'eux, et ils le virent s'élever au ciel, et un nuage vint le dérober à leurs regards...» (Luc. 24. 50, 51.—Act. 1. 9.)

Deuxième prélude. Se représenter la montagne des Oliviers, et sur cette montagne un grand nombre de disciples.

Troisième prélude. Prier Jésus-Christ d'élever au

ciel nos cœurs avec lui, et de nous inspirer un grand désir de le contempler dans sa gloire.

Ier P. *Contempler les personnes.* — Ces nombreux disciples, partagés entre la joie de voir Jésus et la crainte de le perdre. Quelques-uns doutaient encore ; mais la plupart étaient pleinement convaincus de sa résurrection. Avec quel air de contentement, avec quel amour ces derniers considèrent leur bon Maître ; comme ils sont attentifs à toutes ses paroles, à tous ses mouvements !.. — Considérons-le nous-mêmes : quelle douceur ! quelle majesté ! que son visage est radieux ! ses cicatrices brillantes ! — Regardons aussi ces deux anges vêtus de blanc, qui viennent tirer les disciples de leur ravissement et leur donner une instruction dont ils profitent ; enfin les disciples eux-mêmes, descendant de la montagne remplis de joie et állant se préparer à recevoir l'Esprit saint.

IIe P. *Ecouter les paroles.* — Jésus fait ses dernières recommandations à ses apôtres. Il ouvre un vaste champ aux travaux de leur zèle, avant de leur mettre sous les yeux une image de la gloire qui en sera la récompense. Jamais son langage ne révéla mieux en lui le Maître de l'univers : « *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre.* Je vais entrer en possession de mon royaume céleste ,

que m'ont mérité mes souffrances et ma mort ; il me reste à conquérir la terre, et c'est sur vous que je compte pour la soumettre à ma loi. *Allez donc par tout le monde; prêchez l'Evangile à toute créature; instruisez toutes les nations; baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur enseignant à pratiquer toutes les choses que je vous ai prescrites*... Cette tâche serait au-dessus de vos forces, si vous étiez laissés à vous-mêmes; mais rassurez-vous : mon amour a tout prévu; outre que je vous enverrai mon Esprit, et qu'il vous communiquera une vertu à laquelle céderont tous les obstacles, *voici que moi-même*, tout en montant au ciel où je vais vous préparer des demeures, *je reste avec vous*, parlant par votre bouche, agissant par votre ministère, et cela non point en passant, mais *toujours, jusqu'à la consommation des siècles.* »

J'étais moi-même présent à la pensée de Jésus-Christ, avec cette innombrable multitude de fidèles qu'il devait appeler dans la suite des temps à former le corps de son Église... C'était moi aussi qu'il encourageait de la sorte... Qu'ai-je donc à craindre? N'a-t-il pas tenu sa promesse depuis dix-huit cents ans? N'a-t-il pas justifié la confiance de tous ceux qui se sont attachés à lui et ont compté sur son secours ?

Ecoutons les deux anges qui viennent arracher les disciples aux douceurs de la plus ravissante extase : « *Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel?* Le temps d'y monter et d'y partager le bonheur de votre Maître n'est pas encore venu; allez le mériter par vos travaux et par le sacrifice même des plus saintes délices. » Quelle perte pour le monde, si ceux à qui parlaient les envoyés célestes étaient restés sur cette montagne où ils se trouvaient si bien, même après qu'ils avaient cessé de voir Jésus! Prions, mais agissons; agissons, mais en conservant toujours la pensée de Dieu et l'esprit de prière. Si nos cœurs sont habituellement élevés vers le ciel, notre action n'en sera que plus fervente et plus utile.

IIIe P. *Considérer les actions.* — Jésus lève les mains et bénit ses disciples... Que se passe-t-il dans leur cœur en ce moment? En les bénissant il s'élève, s'élève encore... *Et ferebatur in cœlum...* Quel spectacle! quelle surprise! même pour ceux qui l'avaient vu marcher sur les eaux et opérer tant de prodiges! Jésus est avec les Apôtres; il leur parle, et pendant qu'ils l'écoutent avec admiration, ils le voient s'élever doucement dans les airs... Il monte au ciel d'où il était descendu, il va où ils

ne peuvent aller maintenant, mais où ils iront un jour.

Et un nuage vint le dérober à leurs regards. Jésus disparaît : le spectacle est fini pour la terre, il commence pour le ciel. Les anges, les archanges, toutes les puissances célestes viennent au-devant du divin Roi, applaudissent à son triomphe... Tous les justes morts depuis le commencement du monde, et tous ceux qui sont ressuscités avec lui, forment son cortége... Ouvrez-vous, portes éternelles, voici le Roi de gloire avec sa cour; c'est le Seigneur fort et puissant dans les combats... c'est l'Agneau de Dieu mis à mort... c'est Jésus le libérateur de son peuple, le Rédempteur du genre humain... Il va s'asseoir à la droite de son Père et prendre possession de son royaume, pour lui, pour ceux qu'il a déjà délivrés, et pour tous ceux qui voudront recueillir les fruits de sa rédemption... Les anges redoublent leurs concerts, et les saints que Jésus introduit avec lui dans la gloire, se plongent dans la joie de leur Seigneur... Depuis ce moment; le ciel est ouvert; mais, pour y entrer, il faut suivre la voie que le Sauveur nous a tracée : elle est épineuse; voulons-nous changer ses épines en roses, ses amertumes en douceur? regardons le terme où elle conduit.

Alors ils retournèrent à Jérusalem en quittant le mont des Oliviers. (Act. 1. 12.) L'écrivain sacré n'omet pas la circonstance du lieu où s'est passé une scène si ravissante. Oh ! quels souvenirs rappelait ce mont des Oliviers ! C'était au pied de cette montagne, que les apôtres avaient vu leur Maître pâle, tremblant, dans les angoisses d'une agonie sanglante, et ensuite pris, chargé de chaînes comme un criminel... Ne craignons donc ni les humiliations ni les souffrances ; c'est de là qu'il faut partir pour arriver au ciel. Les disciples s'en retournent à Jérusalem l'âme remplie de joie : *Regressi sunt... cum gaudio magno.* (Luc. 24. 52.) Ce qu'ils ont vu et entendu a ravivé leur foi, animé leur espérance, enflammé leur amour. Prenons part à leur bonheur. C'est notre Maître comme leur Maître, notre Chef comme leur Chef, qui est monté au ciel ; il y est monté pour nous comme pour eux ; travaillons comme eux, dans la mesure de nos moyens, à le faire connaître et à lui gagner des cœurs.

Colloque avec Jésus-Christ recevant la récompense de ses travaux et de ses peines dans son ascension triomphante. Adorons-le avec les anges et tous ceux qui sont admis dans ce mystère à contempler sa gloire. Prions-le de nous donner la bénédiction qu'il donna à ses disciples en les quittant.

et qu'elle nous soit comme à eux le gage de l'éternelle bénédiction promise à la constance et à la fidélité de ses serviteurs. O Jésus, détachez-moi de tout ce qui est terrestre ; attirez à vous toutes mes affections ; faites que tous mes désirs, tous mes soupirs soient pour vous et pour la bienheureuse patrie où vous vivez et régnez dans les siècles des siècles.

XLVIII. MÉDITATION.

LE CHRÉTIEN DANS LE CIEL.

I. Il n'a plus aucun mal à souffrir.
II. Il n'a plus aucun bien à désirer.
III. Il n'a plus aucun changement à craindre.

Ier P. *Plus aucun mal à souffrir.* Il est vrai qu'avant de recevoir la couronne, le chrétien fidèle a dû soutenir et livrer bien des combats ; avant d'entrer au céleste royaume, il lui a fallu traverser une vie qui n'a été qu'un enchaînement de sacrifices et de peines[1]. Mais le voilà au terme des épreuves. On peut lui dire maintenant : *Non accedet ad te malum ;* plus de souffrances, ni pour le corps, ni pour le cœur, ni pour l'âme... Oh ! de quel poids

[1] Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. *Act.* 14. 21.

nous serons déchargés ! — Souffrances du corps : elles sont si multipliées ici-bas, elles nous usent en tant de manières, que notre existence en ce monde est moins une vie qu'une mort prolongée [1]. — Souffrances du cœur : chagrins, déplaisirs amers, cachés quelquefois sous une apparence de prospérité qui fait envie... Une plaie est à peine fermée qu'il s'en ouvre plusieurs autres... — Souffrances de l'âme : obscurités, pesanteurs, entraînement au mal, impuissance pour le bien, angoisses intérieures, qui ont fait dire à plus d'un imitateur de Jésus : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Oh ! qu'il est vrai que notre état présent ne nous offre à tous que vanité et affliction d'esprit : *Universa vanitas et afflictio spiritus ?* « Mais Celui qui est assis sur le trône a dit : Voici que je fais toutes choses nouvelles. On n'entendra plus les gémissements du deuil, ni les cris de la douleur, parce que le premier état aura fait place à un meilleur [2]. » Bon chrétien, votre vie s'écoule dans les larmes ; mais voyez la main de Dieu, qui en les essuyant va bientôt en tarir la source [3]. Consolez-vous dans l'attente de cet avenir, où la foi vous apprend

[1] Quædam prolixitas mortis... *S. Greg. Homil.* 37. *in Evang.*

[2] Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia. *Apoc.* 21. 5. Neque luctus, neque clamor... erit ultra, quia prima abierunt.

[3] Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum. *Ibid.*

que tous vos maux seront passés, mais passés comme un songe, et passés sans retour.

Dans le ciel, Jésus conserve ses cicatrices, agréable et glorieux souvenir. Laurent et les autres martyrs aperçoivent encore l'affreux appareil de leur supplice ; tous les vainqueurs du monde et de l'enfer, les divers théâtres de leurs combats : c'est là une partie de leur récompense. Comme un homme redevenu libre se rappelle avec satisfaction les ennuis de sa captivité, le nautonnier échappé au naufrage les dangers qu'il a courus ; dans le ciel, il ne nous restera de tous nos maux passés qu'un souvenir plein de charmes, de tous nos périls qu'une plus douce sécurité.

IIe P. *Plus aucun bien à désirer*. Le ciel est le rassasiement de tous les vœux ; l'homme entier, spirituel et corporel, y trouve la béatitude la plus complète. Ce corps, aujourd'hui si matériel, si facilement épuisé, défiguré par la souffrance, et dont il faut que nous domptions les appétits grossiers, le réduisant en servitude sous la loi de la mortification, ce corps réformé sur le modèle du corps glorieux de Jésus-Christ, aura l'éclat du soleil, l'agilité des vents, la subtilité et l'impassibilité des anges. Mais la grande part des délices du ciel sera pour

l'âme ; car c'est à elle proprement qu'appartient le mérite.

1° De quelle joie sera inondée notre âme, lorsque notre *mémoire* nous retracera le souvenir des grâces mises à profit, des tentations vaincues, du mal évité, des vertus pratiquées !.. Qu'il nous sera doux de nous reporter au milieu de cette famille que nous avons édifiée, de ces pauvres, de ces malades que nous avons assistés !.. O saintes afflictions, ô glorieux abaissement, ô heureuses souffrances !.. Sans vous j'étais perdu. Vous m'avez purifié, détaché du monde et de moi-même... Vous m'avez sauvé... Où serais-je, si j'avais succombé à tel assaut que me livrait la tentation, résisté à telle pensée que mon bon ange m'inspirait ?..

2° Notre *intelligence* verra Dieu, *non en apparence, ni en énigme, et comme dans un miroir, mais face à face, nous le connaîtrons comme nous en sommes connus.* Créés pour la vérité, quand nous l'entrevoyons sur la terre, elle nous fait tressaillir de joie. Quel était le bonheur d'un Archimède, d'un Newton, d'un saint Thomas, après quelque découverte dans la science; d'une Térèse, d'un Xavier, pendant leurs extases ?.. Oh ! si un faible rayon de vérité, échappé à travers tant de nuages, peut causer de si délicieux transports,

dans un temps où l'âme est ensevelie dans la matière, que sera-ce lorsque le voile de la chair étant déchiré, elle sera introduite dans l'éternelle clarté, et contemplera Dieu, tel qu'il est [1], dans toute la splendeur de ses infinies perfections ? C'est alors qu'embrassant d'un même coup d'œil l'ensemble des desseins du Seigneur, et comprenant pleinement toute l'étendue de son amour pour l'homme, nous pénétrerons dans la profondeur de ces mystères qui sont maintenant l'exercice de notre foi... Nous passerons d'admiration en admiration, de ravissement en ravissement, et chaque instant nous apportant de nouvelles connaissances, nous apportera un surcroît de bonheur.

Alors, dit saint Augustin, nous louerons Dieu, *laudabimus ;* et de quoi ? de lui-même ; de cette sagesse plus profonde que les abîmes, de cette justice plus élevée que les montagnes ; de toutes ces perfections ineffables, résumées pour ainsi dire dans son infinie sainteté : *Sanctus, sanctus, sanctus...* Nous le bénirons de tout : de nous avoir fait hommes, chrétiens, catholiques, mais surtout de nous avoir fait saints... Nous le bénirons particulièrement des humiliations et des souffrances qu'il nous

[1] Sicuti est. *I. Joan.* 3. 2.

a ménagées [1]. Nous verrons combien il y avait de tendresse pour nous dans ces coups miséricordieux dont nous frappait un si bon père. Tout, jusqu'à nos misères, nos faiblesses, nos tentations, et même jusqu'à un certain point nos péchés, qui auront manifesté sa patience et sa bonté à notre égard, tout nous sera un sujet de le louer, de le bénir dans les siècles des siècles. Mais que sont toutes les jouissances de l'esprit comparées à celles du cœur? *Amabimus.*

3° La *volonté* possédera Dieu d'un amour de jouissance, et en Dieu elle possédera tout bien. L'amour est la vie et la félicité du cœur humain, d'autant plus heureux en aimant, que l'objet qu'il aime est plus parfait, et qu'il le possède plus parfaitement. Qui nous dira comment on aime au ciel? Un peu d'amour de Dieu dans notre vallée de larmes cause déjà tant de bonheur! Qu'éprouvait Xavier quand il s'écriait : *Assez, Seigneur, Assez?* Oh! non, ce n'est pas ainsi qu'on aime au ciel. Ce n'est pas ainsi qu'on est aimé. Dieu se donne tout entier à son serviteur fidèle. Il applique à le rendre heureux, toute sa beauté, tous ses charmes, toute sa puissance, toutes ses infinies perfections. Entrez

[1] Lætati sumus pro diebus quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala. *Ps.* 89. 15.

dans ma joie, lui dit-il, car ma joie ne pourrait entrer en vous ; partagez ma félicité, ne mettez plus de bornes à vos désirs, je n'en mets plus à mes bienfaits. Abîmez-vous dans mon immensité, perdez-vous heureusement dans mon être, et vivez de ma vie. Toujours rassasié et toujours avide, désirez et possédez, possédez et désirez toujours... Que devient cette âme dans cet océan de délices ? Quelles émotions ! quelle continuité de transports ! comme sa reconnaissance éclate dans l'harmonie et le feu de ses chants !

IIe P. *Plus de changement à craindre.* — Les joies de la terre n'ont qu'un instant de durée ; les fortunes les mieux établies s'écroulent ; il n'y a de bonheur durable que dans la patrie céleste. *Le règne de Jésus-Christ ne finira jamais*[1], et le trône de ses élus est aussi immuable que le sien. Dieu l'a promis : *justi autem in perpetuum vivent.* (Sap. 5. 16.) Les joies du ciel sont éternelles... Oh ! la consolante pensée ! Je ne souffre plus, et jamais plus je ne souffrirai ; je suis heureux, et je le serai éternellement. Vous m'aimez, Seigneur, et je vous aime ; vous m'aimerez et je vous aimerai toujours ! Je suis à vous, vous êtes à moi, et rien désormais ne pourra nous séparer l'un de l'autre. J'en suis

[1] Et regni ejus non erit finis. *Luc.* 1. 33.

assuré, ni la vie, ni la mort, ni ce qu'il y a de plus élevé, ni ce qu'il y a de plus profond, ni les choses présentes, ni les choses futures, ne pourront m'ôter mon bonheur, ni l'altérer. O beau jour de l'éternité, jour serein, que la nuit n'obscurcit jamais et qu'éclaire toujours la souveraine vérité, quand luiras-tu pour moi[1] ? Non, l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a point compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment[2].

Mais, s'il en est ainsi, il n'y a rien que je ne doive sacrifier pour obtenir cette immensité, cette éternité de biens. J'entends le Sauveur qui me dit : « Mon fils, ne vous laissez point abattre par les travaux que vous avez entrepris pour moi... mais que mes promesses vous soutiennent toujours et vous consolent... Les peines présentes ne dureront ni toujours, ni longtemps ; attendez un peu, vous verrez bientôt la fin de tous vos maux... Faites bien ce que vous faites, travaillez fidèlement à ma vigne : moi-même je serai votre récompense. Écrivez, lisez, chantez mes louanges, gémissez, gardez le silence, priez, supportez patiemment l'adversité : la gloire

[1] O dies æternitatis clarissima, quam nox non obscurat, sed summa veritas semper irradiat !.. O utinam dies illa illuxisset ! *Imit. l.* 3. *c.* 48.

[2] Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. *I. Cor.* 2. 9.

éternelle mérite d'être achetée par de pareils combats, et par de plus grands encore. Oh ! si vous aviez vu la gloire dont mes saints sont couronnés !.. Ils jouissent maintenant d'une joie pure, d'une sécurité inaltérable, d'un repos éternel[1]. »

XLIX. MÉDITATION.

CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DE DIEU.

I. Justice de cette vertu.
II. Combien elle est excellente et agréable à Dieu.
III. Combien elle est honorable pour nous.

Dieu est notre centre, comme il est notre premier principe et notre fin dernière. Nous reposer dans ce centre adorable, nous unir à Dieu, tel doit être le but suprême de nos désirs, et c'est vers ce but que nous nous sommes efforcés de tendre dans toutes nos méditations. Le péché est le plus grand obstacle à cette union : notre premier soin a été de le combattre ; Jésus-Christ est le lien de cette union : nous nous sommes attachés à nous transformer en lui, autant qu'il nous a été possible, par une imitation fidèle ; l'amour de Dieu consomme ici-bas cette union, en attendant qu'il lui donne sa dernière perfection dans l'éternité bienheureuse ; et voilà pour-

[1] Imit *l*. 3. *c*. 47.

quoi nos pensées, depuis quelques jours, n'ont pour objet que la vie céleste, commencée en ce monde par la divine charité. Mais aimer Dieu comme on peut, comme on doit l'aimer sur la terre, et se préparer infailliblement à l'aimer comme on veut l'aimer dans le ciel, c'est se conformer en tout et toujours à sa très-sainte volonté ; que manquera-t-il donc à notre âme si nous l'enrichissons de cette vertu ?

Ier P. *Conformer en tout ma volonté à celle de Dieu, quoi de plus juste ?* L'ordre et la raison demandent que le maître manifeste ses volontés et que le serviteur les exécute ; que la vérité soit préférée à l'erreur, la sagesse à la folie ; que ce qui est parfait et immuable dans sa perfection, règle ce qui est vicieux, ou n'est bon que par moments. Or, si je compare les deux volontés qu'il s'agit d'unir ensemble, celle de Dieu et la mienne, que trouverai-je ?

La volonté de Dieu est celle du maître, la mienne est celle du serviteur ; à lui le droit de commander, à moi le devoir d'obéir. Lorsque le grand-prêtre Élie eut entendu Samuel lui annoncer les terribles châtiments par lesquels Dieu punirait sa coupable faiblesse, il ne dit que cette parole : « Il est le maître ; qu'il fasse ce qu'il juge à propos : *Dominus*

est, quod bonum est in oculis suis faciat. » (I. Reg. 3. 18.) Belle réponse, dont je dois me servir pour étouffer toutes les plaintes, prévenir ou vaincre toutes les résistances de ma volonté propre, lorsqu'elle est tentée d'être rebelle.

La volonté de Dieu est infiniment éclairée : elle ne se trompe jamais; la mienne est toute enveloppée de ténèbres : qui pourrait compter ses écarts? Il doit en être de ma volonté en matière d'obéissance, comme de mon entendement en matière de foi. Pour me soumettre à la parole de Dieu et croire tout ce qu'il m'enseigne, je renonce à mes raisonnements humains, m'en rapportant pleinement à ses lumières... N'ai-je pas les mêmes raisons de me confier à sa volonté infiniment sage pour me conduire, qu'à son infaillible vérité pour m'éclairer?

Enfin la volonté de Dieu n'est pas seulement droite et sainte, elle est la droiture et la sainteté même. Toujours parfaite, elle ne change jamais. La mienne est portée au mal, dépravée, inconstante : « Que la règle donc subsiste, » dit saint Augustin, « et que ce qui a besoin d'être redressé le soit sur cette règle. Qu'arrive-t-il cependant? Au lieu de suivre la volonté de Dieu, comme tout m'y oblige, je voudrais que Dieu suivît la mienne; c'est-à-dire

que ne voulant pas qu'il me sanctifie, je voudrais le dépraver [1]. » Quel désordre !

IIe P. *Conformer en tout ma volonté à celle de Dieu, quoi de plus excellent et de plus agréable au Seigneur ?* Dieu a opéré deux unions dont la merveille surpasse tout ce que notre esprit peut concevoir ou imaginer : la première est l'union de la nature humaine avec la nature divine dans la personne du Verbe, nous l'adorons en Jésus-Christ ; la seconde est celle d'une maternité admirablement féconde avec une virginité inaltérable, et nous l'honorons dans Marie. « Après ces deux chefs-d'œuvre d'union, dit un pieux écrivain, je n'en connais point de plus excellente que celle de notre volonté avec la volonté divine. Il n'est chose au monde qui plaise davantage à Dieu, et qui nous rende plus semblable à son Fils [2]. »

Le même auteur fait des rapprochements dignes de remarque entre l'union des deux natures, dans le mystère de l'incarnation, et celle de notre volonté avec celle de Dieu, par la vertu que nous méditons : « Dans l'incarnation, la nature humaine ne subsiste

[1] Hæc est in hominibus magna et usitata perversitas, ut cum debeant ipsi vivere secundum voluntatem Dei ; ipsi Deum velint vivere secundum voluntatem suam, et cum ipsi nolint corrigi, illum velint depravari. *In ps.* 45.

[2] P. Nouet.

point par elle-même, mais par la personne du Verbe, qui la fait subsister et agir d'une manière toute divine ; ainsi dans l'union de notre volonté avec celle de Dieu, notre volonté n'agit presque plus par elle-même, c'est-à-dire par son mouvement naturel ; sa conduite, sa force et son action viennent principalement de Dieu. Dans l'incarnation, Dieu, qui est invisible, se rend sensible et palpable, en se revêtant de notre chair ; de même la sainteté de la volonté de Dieu, qui est cachée aux yeux des hommes, se manifeste par la sainteté de vie qui éclate dans les âmes, lorsqu'elles suivent son mouvement et sa conduite. Dans l'incarnation, l'homme, qui n'était qu'un néant, est tellement ennobli qu'il peut dire : Je suis Dieu ; de même, dans cette union de conformité, l'homme peut dire : Ma volonté, qui de soi n'est rien, est la volonté de Dieu. Et comme l'homme, qui est Dieu, est par là même infiniment puissant, bon, sage, saint ; ainsi la volonté humaine étant passée dans la divine, devient toute sainte, car elle est unie à la sainteté même ; toute-puissante, car elle est unie à la toute-puissance de Dieu ; toute parfaite, car elle est unie à l'infinie bonté... » Comment Dieu ne se complairait-il pas dans cette âme identifiée avec lui, et dans

laquelle il contemple en quelque sorte ses infinies perfections ?

Il semble qu'il ait voulu nous montrer la joie que lui cause ce sacrifice de notre volonté à la sienne quand il a dit : « *J'ai trouvé un homme selon mon cœur dans la personne de David, fils de Jessé;* et la raison de ma prédilection pour lui, *c'est qu'il fera toutes mes volontés*[1]. » Il l'a trouvé cet homme, tel qu'il le désirait ; il le cherchait donc ? Oui, mais d'abord inutilement ; enfin il l'a trouvé, le voilà satisfait, il faut qu'il en parle et qu'il s'en félicite.

Il est certain que cet abandon filial qui nous remet tout entiers entre les mains de Dieu, pour qu'il dispose de nous comme il lui plaira, est un magnifique triomphe de la grâce sur la volonté humaine, sans aucun préjudice de sa liberté ; triomphe d'autant plus flatteur pour celui qui le remporte, que le vaincu veut l'être, et qu'il se regarde comme infiniment obligé envers son vainqueur. O mon Dieu ! remportez-le sur moi ; je veux être votre conquête[2].

IIIe P. *Conformer en tout ma volonté à celle de Dieu, quoi de plus honorable?* Par cette vertu,

[1] Inveni David filium Jesse, virum secundum cor meum, qui faciet omnes voluntates meas. *Act.* 13. 22.

[2] Ecce me totum omnesque sortes meas in manibus tuis plene et fiducialiter repono : quod tibi placitum fuerit, hoc deinceps fiat. *Memor. vit. sacerd. c.* 40.

m'affranchissant de toute servitude, pour ne dépendre que de Celui dont les serviteurs sont des rois, je m'élève jusqu'à la vie des anges, jusqu'à la vie de Jésus-Christ, qui est la vie de Dieu.

1° Si je me dépouille de ma volonté pour prendre en tout celle de Dieu, il n'y a plus entre les anges et moi qu'une même règle de conduite, un même principe d'action, et en quelque sorte une même vie. « Anges du Seigneur, bénissez-le tous, vous qui accomplissez avec tant de force et de puissance les ordres qu'il vous donne, vous qui êtes destinés à porter sa parole et à ranger les cœurs sous son obéissance : Vertus du Seigneur, bénissez-le, vous qui êtes ses ministres, et qui faites ses volontés [1]. »

Les anges n'ont point d'autre mobile que le bon plaisir divin. *Dieu le veut,* telle est la loi à laquelle tous obéissent. *Dieu le veut,* et ce prince du ciel va prendre le gouvernement d'un peuple, ou la protection d'un enfant. Il se charge aussi volontiers d'être le gardien d'un pécheur que celui d'un saint. Ce pécheur ne lui saura aucun gré des services qu'il lui rendra; il ne pensera jamais à lui... Mais puisque *Dieu le veut,* l'ange lui prodiguera ses soins avec plus d'affection que n'en a la plus tendre des mères pour son unique enfant. N'est-il pas beau d'avoir

[1] Ps. 102. 20, 21.

la même occupation que ces bienheureux esprits, et d'imiter leur vie ? Toutefois, mon entière conformité aux volontés divines m'élève encore plus haut.

2° Elle me donne une ressemblance, une ineffable parenté avec le roi des anges : Jésus-Christ n'est descendu sur la terre, il n'y a vécu, il n'est mort que pour se conformer aux volontés de son Père. Il n'est pas venu de lui-même ; son Père l'a envoyé [1]. La volonté de son Père a tout déterminé : le temps, le lieu, la durée de sa mission au milieu des hommes. Elle a réglé toutes ses démarches, dicté toutes ses paroles, commandé tous ses miracles [2]... Elle a fixé le genre et le moment de sa mort.

Avant de rendre le dernier soupir, il semble se demander : Ai-je bien accompli tout ce qui me concernait dans le livre des volontés de mon Père ? Oui, *tout est consommé*. Je n'ai plus besoin de cette vie mortelle... *Et il incline la tête et il expire* [3]. C'est donc principalement cette vertu qui me rend le parfait imitateur du Fils de Dieu et sa vivante image. Il y a plus, en la pratiquant j'entre dans sa

[1] Misit me... Pater, *Joan*. 6. 58.
[2] Quæ placita sunt ei facio semper. *Joan*. 8. 29.
[3] Et inclinato capite, tradidit spiritum. *Joan*. 19. 30.

famille, je deviens son frère ; il m'aime comme sa propre mère en quelque sorte ; car c'est lui-même qui a prononcé cet oracle : *Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel, celui-là est mon frère... et ma sœur, et ma mère*[1]. Marie, sans doute, a toujours eu la première place dans son cœur ; mais pourquoi ? parce qu'elle a été plus parfaite qu'aucune autre créature dans sa conformité aux volontés du Seigneur.

En voulant ce que Dieu veut, comme il le veut, parce qu'il le veut, je n'ai qu'une même nourriture avec Jésus-Christ[2]. Ce qui le faisait vivre me fait vivre moi-même ; je suis un autre Jésus-Christ, un Dieu fait homme, conversant avec les hommes[3].

Ainsi, tandis que le Verbe éternel, pour se conformer à la volonté de son Père dans l'ouvrage de notre rédemption, a dû descendre jusqu'aux dernières limites de l'abaissement ; nous, au contraire, en pratiquant la même conformité, nous nous élevons au-dessus de toute créature ; nous montons, dit saint Bonaventure, par un vol saintement auda-

[1] Quicumque fecerit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est, ipse meus frater, et soror, et mater est. *Matth.* 12. 50.

[2] Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me. *Joan.* 4. 34.

[3] Qui paret Deo, efficitur ad magistri imaginem, Deus in carne conversans. *Clem. Alex.* 7. *Strom.*

cieux, jusqu'au ciel de l'adorable Trinité, pour nous attacher à Dieu en prenant sa volonté pour règle de la nôtre [1]. Par là, nous participons à deux attributs divins qui semblaient infiniment au-dessus de notre faiblesse : l'infaillibilité et l'impeccabilité ; car, quand je fais la volonté du Seigneur, j'obéis à la direction de sa souveraine sagesse : puis-je me tromper? J'agis conformément à sa sainteté infinie : puis-je pécher ?

L. MÉDITATION.

CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DE DIEU. — CE QUE L'AME Y TROUVE.

I. La sainteté la plus parfaite.
II. Le bonheur le plus complet.

Ier P. *Conformer en tout sa volonté à celle de Dieu, c'est la sainteté la plus parfaite.* Cette vérité est la conséquence de ce qui a été dit dans la méditation précédente. La volonté de Dieu est la sainteté même et la règle de toute sainteté; je serai donc d'autant plus saint que je serai plus conforme à cette règle. De plus, peut-on concevoir une vie plus parfaite que celle de Jésus-Christ ? Or, il est

[1] Ascendit ad cœlum Trinitatis, ei per conformitatem voluntatis inhærendo. *Serm. in 1. Dom. Adv.*

incontestable que sa conformité aux volontés de son Père a été l'âme de toute sa vie et comme le fond de tout son être[1]; si donc la mesure de notre ressemblance avec ce type adorable de tout ce qui est parfait est la mesure de notre perfection, nous avancerons évidemment dans la sainteté véritable, en proportion de nos progrès dans cette conformité.

Ajoutons que, pratiquer cette vertu, c'est les pratiquer toutes, et par le motif le plus excellent.

1° Et d'abord, en voulant toujours ce que Dieu veut, je pratique toutes les vertus : — la foi, qui me montre Dieu dans tous les événements, grands et petits, Dieu qui préside à tout, gouverne tout et dirige tout avec une puissance que rien n'arrête, avec une sagesse que rien ne trompe, avec une bonté pour moi que rien n'égale ; — la confiance, puisque je m'abandonne aux soins de son amour, me jetant dans son sein, moi et toutes mes sollicitudes, comme un enfant se jette dans les bras de son père ; — la mortification, la patience, l'humilité, puisque je me soumets aux coups de sa justice, et que le bénissant en tout temps, je reçois de sa main les épreuves et les souffrances comme les consolations. — Il en est de même des autres vertus ; non-

[1] In his quæ Patris mei sunt, oportet me esse. *Luc.* 2. 40.

seulement je les pratique, mais par le motif le plus excellent, c'est-à-dire l'amour, et l'amour le plus pur.

2° La conformité au bon plaisir divin n'est au fond que la charité, cette reine de toutes les vertus, dans laquelle consiste toute sainteté, toute perfection : *Plenitudo legis est dilectio.* (Rom. 13. 10.) Quel est en effet cet amour que Dieu attend de nous, et qui nous l'apprendra mieux que lui-même? *Si quelqu'un connaît mes commandements, et s'il les observe, c'est celui-là qui m'aime*[1]. La raison parle ici comme la foi. Ne dit-on pas que deux cœurs sont unis, qu'ils s'entr'aiment, que leur amitié est parfaite, quand ils veulent ou ne veulent pas les mêmes choses[2]? — Vouloir ce que Dieu veut, c'est l'aimer comme il s'aime lui-même, c'est lui vouloir tout le bien qu'il se veut et de la manière qu'il le veut,.. c'est lui dire : *Qu'y a-t-il pour moi au ciel et sur la terre, sinon vous, ô le Dieu de mon cœur, et mon partage pour l'éternité?* (Ps. 72. 25.)

Saint Paul comprit si bien, dès le premier moment de sa conversion, tout ce qu'il y a de perfec-

[1] Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me. *Joan.* 14. 2.

[2] Eadem velle, eadem nolle, ea demum firma amicitia est. *S. Hier. Epist. ad Demet.*

tion dans la pratique de cette vertu, que sa première parole fut un acte de pleine résignation au bon plaisir divin : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* (Act. 9. 6.) Il ne dit pas : mon Dieu, puisque dans votre infinie miséricorde, vous avez bien voulu descendre jusqu'à moi, et vous révéler à celui qui en était le plus indigne, je veux être votre apôtre, je veux être martyr, je veux porter votre nom par toute la terre, je veux attester par mes sueurs et par mon sang, la reconnaissance et l'amour dont je me sens tout pénétré pour une bonté si touchante. Je veux m'ensevelir dans un désert pour y pleurer mes crimes... Il ne dit rien de semblable, mais seulement : « *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Parlez, ô mon Dieu, ordonnez ; quel est votre bon plaisir ? Me voici entre vos mains, comme l'argile dans la main du potier, faites de moi ce que vous voudrez. » O mon âme, n'es-tu point ravie de trouver la sainteté dans une seule vertu, que tu peux pratiquer à tout instant, et qui de plus te remplira d'une suavité céleste?

IIe P. *Conformer en tout sa volonté à celle de Dieu, c'est le bonheur le plus complet.* Être heureux dans toute l'acception du mot, c'est d'une part être délivré de tout mal, et de l'autre posséder tout

ce que l'on désire et de la manière qu'on le désire. Mais quel homme sur la terre peut réaliser tant de bonheur? Celui qui parvient à la perfection de la vertu que je médite.

Quelque multipliés que soient les maux qui nous affligent, on peut cependant les rapporter à deux classes : les uns dans l'ordre moral et surnaturel, c'est le péché, avec ce qui le prépare et le suit; les autres, auxquels notre aveuglement donne plus de gravité qu'ils n'en ont, regardent la nature : ce sont les maladies, les séparations douloureuses, les persécutions, la perte des richesses, de l'honneur... Qui croirait, si la religion ne venait nous l'apprendre, que la conformité au bon plaisir divin peut nous mettre à l'abri de tous ces maux?

En ce qui concerne le mal moral ou le péché, la chose est évidente ; on ne pèche qu'en voulant ce que Dieu ne veut pas, ou en ne voulant pas ce qu'il veut. Le péché n'est qu'une indigne préférence donnée à la volonté de l'homme sur celle de Dieu.

Quant aux maux de la seconde classe, ils ne sont maux que par leur opposition à notre volonté ; car une souffrance que j'aime, un travail, une peine qui me plaisent, une fatigue que je recherche, une croix que je désire, sont si peu un mal pour moi, que je regarderais leur privation comme un contre-

temps fâcheux. *Avez-vous souffert quelque mal?* dit saint Jean-Chrysostome; *si vous le voulez, ce n'est point un mal; rendez-en grâces au Seigneur, vous changez le mal en bien*[1]. Voilà donc la première condition du bonheur remplie par l'homme, qui ne veut absolument que ce que Dieu veut.

En se retirant dans le sein de la Providence, il s'est mis dans un lieu de refuge trop élevé pour qu'aucun mal puisse l'atteindre[2]. De là cette tranquillité inaltérable, cette paix profonde, ce rassasiement de tous les désirs, qui est la seconde condition du bonheur, ou plutôt, d'après saint Augustin, qui est le bonheur même : *Felicitas desideriorum quies.*

« Ce qui fait le royaume de Dieu, » dit saint Paul, « c'est-à-dire la béatitude des saints dans ce monde, ce n'est pas le manger et le boire; c'est la justice, la paix et la joie dans l'Esprit saint. » (Rom. 14. 17.) Tel est l'héritage anticipé des enfants de Dieu sur la terre; nous l'appelons béatitude, à cause de la ressemblance qu'il nous donne avec les bienheureux. Un de leurs priviléges est, en possédant Dieu, de posséder tout en lui, de n'avoir aucun change-

[1] Passus es aliquid mali? si velis, non est malum; gratias age et mutatur malum in bonum.

[2] Altissimum posuisti refugium tuum, non accedet ad te malum. *Ps.* 90. 9, 10.

ment, ni à désirer ni à craindre; il en est de même, avec quelque proportion, d'une âme qui est parvenue à la perfection de cette vertu. Du moment qu'elle a mis toute sa félicité dans le bon plaisir de Dieu, elle l'a rendue immuable, en quelque sorte, comme celle de Dieu lui-même. Non-seulement quelque chose qui lui arrive, elle n'en est pas contristée [1]; mais tout vient à point nommé au gré de ses désirs. Appuyée sur la volonté du Seigneur, cette âme est toujours dans la joie de l'espérance : *Spe gaudentes*. (Rom. 12. 12.) Au milieu des tempêtes les plus violentes, assise sur ce roc inébranlable, elle se rit de la fureur des flots et brave toutes les puissances de l'enfer : « O mon Dieu ! quand je vous serai parfaitement uni, quand tout ce qui est en moi aura avec vous une absolue liaison d'amour et de grâce, je n'aurai plus ni peine, ni douleur; alors ma vie sera pleine de joie, parce que moi-même je serai plein de vous. » (S. Aug. Conf. l. 10. c. 18.)

Le point essentiel est ici, comme partout, de raviver notre foi. Quand nous marcherons à la clarté de son flambeau, voyant les choses telles qu'elle nous les montre, nous dirons à Dieu de tout notre cœur : *O Père, que votre règne arrive,* et en même

[1] Non contristabit justum quidquid ei acciderit. *Prov.* 12. 21.

temps nous nous livrerons à lui, afin qu'effectivement il règne en nous et sur nous. Nous dirons aussi : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel,* parce que nous consentirons pleinement à la faire en tout ce qui dépend de nous, et à ce que Dieu la fasse en tout ce qui n'en dépend pas ; « de telle sorte qu'il soit le maître en nous , » dit Bossuet , « comme il l'est au ciel sur les Esprits bienheureux, qui n'ont, lorsque Dieu agit, qu'un *amen* à dire, c'est-à-dire, *ainsi soit-il !* qu'un *alleluia* à chanter, c'est-à-dire, Dieu soit loué de tout ce qu'il fait [1]. »

A la réflexion et à la prière joignons des actes fréquents de cette sainte conformité. Dans les événements fâcheux, ou seulement quand il nous arrive quelque chose d'inattendu , prenons l'habitude de nous retirer aussitôt dans l'adorable volonté du Seigneur, et de répéter avec Jésus-Christ : *Oui, mon Père, qu'il en soit ainsi, puisque tel est votre bon plaisir* [2].

[1] Disc. sur l'acte d'abandon.
[2] Ita , Pater , quoniam sic fuit placitum ante te. *Matth.* 11. 26.

LI. MÉDITATION.

L'AMOUR DE DIEU. — SES MOTIFS.

I. Dieu désire que nous l'aimions.
II. Il le mérite.
III. Il nous aime.

Ier P. *Dieu désire que nous l'aimions.* La preuve en est partout. — Dans toutes les créatures qu'il n'a tirées du néant, qu'il ne conserve que pour nous montrer en elles quelques rayons de sa beauté,.. de sa sagesse, de sa puissance,.. quelques traits de sa bonté,.. et provoquer ainsi notre amour. — Dans la mission de Jésus-Christ, qui n'est venu sur la terre que pour y apporter le feu de la divine charité, il n'a qu'un désir, c'est qu'il s'allume dans tous les cœurs[1]. — Dans la loi qu'il a donnée aux hommes. Son premier, son plus grand commandement est celui-ci : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur*, etc... C'est à ce premier précepte, et au second qui lui est semblable, que se rapportent tous les autres préceptes. Soit qu'ils nous défendent d'être inquiets sur les besoins de la vie,.. soit qu'ils nous ordonnent le détachement des créatures, le mépris du monde et de nous-mêmes,..

[1] Ignem veni mittere in terram et quid volo nisi ut accendatur? *Luc.* 12. 49.

tous ont pour but de préparer les voies à la divine charité[1]. — Dans les différentes vertus que nous sommes obligés de pratiquer, elles ne sont toutes que des moyens d'arriver à la charité parfaite, ou de nous y maintenir. *Qu'est-ce que le Seigneur exige de toi, ô Israël, sinon que tu le craignes et que tu l'aimes de tout ton cœur?* (Deut. 10. 12.) La crainte même qu'il demande n'est qu'une préparation à l'amour[2]; la foi, l'espérance, aussi bien que la crainte et les autres vertus, précèdent ou accompagnent la charité qui est leur reine[3]. Les autres sont pour le temps, l'amour divin est pour l'éternité[4]. — Dans toutes les grâces que nous recevons: le cœur de Dieu en est la source; elles ne découlent sur nous que pour nous remplir de son amour. S'il nous éclaire et nous touche, s'il fait naître en nous tant de sentiments divers, c'est toujours afin que nous l'aimions; l'esprit de grâce n'entre dans nos cœurs que pour y mettre l'esprit d'amour[5]. — Dans le christianisme tout entier, où tout prêche, où tout inspire le divin amour: ses dogmes, ses mystères, son culte, sont des leçons et

[1] Finis autem præcepti est charitas. *I. Tim.* 1. 5.

[2] Qui timetis Dominum, diligite illum. *Eccli.* 2. 10.

[3] Major autem horum charitas.

[4] Charitas nunquam excidit.

[5] Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis. *Rom.* 5. 5.

des motifs d'amour ; son sacrifice est le monument immortel d'un amour sans bornes ; le plus auguste de ses sacrements est appelé le sacrement d'amour ; ses couronnes sont les récompenses du saint amour... — Dans les biens infinis destinés à ceux qui remplissent cette essentielle et première obligation et les châtiments effroyables réservés à ceux qui s'y refusent. « O mon Dieu, » s'écriait saint Augustin, « l'excès de vos rigueurs contre les ingrats qui ne veulent pas vous aimer , me montre bien l'excès de votre amoûr pour moi. C'était trop de me permettre de vous aimer ; comment portez-vous la bonté jusqu'à m'en faire un commandement, jusqu'à me menacer des plus grands malheurs si je ne vous aime pas , comme si ne pas vous aimer n'était pas déjà le plus grand des malheurs ? »

IIe P. *Dieu mérite que nous l'aimions.* Le cœur de l'homme ne vit que d'amour ; et comme Dieu l'a créé pour lui seul , il l'a fait si grand que lui seul peut le remplir. Il faut le souverain bien à ce cœur toujours inquiet et souffrant jusqu'à ce qu'il se repose dans le centre même de toute perfection. Mais aussi quel besoin d'aimer ne serait satisfait par les charmes infinis que la foi nous découvre en Dieu ? *Quis ut Deus?* Qui donc ressemble à Dieu , en grandeur, en puissance, en sagesse, en bonté ?..

Saint Augustin, aidé de nos saints livres et de son imagination si féconde, s'étant tracé à lui-même le plus riche tableau des perfections divines, finit par s'écrier : « Eh ! qu'est-ce que tout cela, ô mon Dieu, mon amour et ma gloire ? Non, ce n'est point là ce que vous êtes ; nous ne faisons que bégayer, quand nous voulons parler de vous : *Nihil dicit qui de te dicit.* De là ce cri d'amour échappé de son cœur et si souvent répété depuis : *Que ne vous ai-je connue plus tôt, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle! que ne vous ai-je plus tôt aimée* ! »

O mon Dieu ! je me fais ce reproche avec mille fois plus de raison. Augustin vous aima dès qu'il commença à vous connaître ; combien plus coupable est celui qui, ne pouvant s'excuser sur son ignorance, a vécu si longtemps sans vous aimer ! J'ai vu la vérité presque aussitôt que la lumière du jour ; dès mon enfance, vous avez daigné vous manifester à moi ; jamais je n'ai réfléchi sérieusement sur vos droits et sur mes devoirs, sans reconnaître que vous méritez toutes mes affections. Cependant, hélas ! qu'ai-je fait de mon cœur ? A quoi ai-je dépensé son extrême sensibilité ?.. Oui, Seigneur, c'est trop tard que je vous aime ; *sero te amavi!* Trop tard pour votre gloire ; que d'outrages vous aurait

épargnés mon amour, et de ma part et de la part de tant d'âmes que je devais détourner du mépris de votre loi !... Trop tard pour mon innocence ; que mon cœur serait pur s'il n'avait jamais aimé que vous ! Trop tard pour ma tranquillité et mon repos ; de quelles peines, de quels remords je me serais préservé, si j'avais toujours cherché mon bonheur dans l'accomplissement de votre volonté ! Mais, grâce à votre infinie miséricorde ce sera du moins encore assez tôt pour mon salut, si, me pardonnant, comme je l'espère, tout le temps que j'ai vécu sans vous aimer, vous m'accordez la grâce que je vous demande instamment, non-seulement de vous aimer toujours, mais de toujours croître en votre amour !

IIIe P. *Dieu nous aime.* C'est encore là de tous les motifs le plus puissant. Dieu m'aime !.. ô quelle parole ! Dieu au ciel, moi sur la terre ; Dieu, abîme de perfection et de bonheur ; moi, abîme de péché et de misères ; Dieu *Celui qui est*, moi néant ;.. et ces deux extrêmes non-seulement rapprochés, mais unis par l'amour,.. et encore quel amour ? De la part de Dieu, le plus tendre, le plus prévenant, le plus généreux, le plus constant.

1º Amour tendre : La nature n'en connaît point qu'il le soit autant que celui des mères. Dieu consent à se servir de cette comparaison pour nous donner

quelque idée de l'amour qu'il a pour nous ; mais il a soin de nous avertir que la réalité est bien au-dessus de la figure[1]. Une mère porte son enfant sur son sein ; elle le console, elle le caresse, et voilà ce que Dieu fait pour ses fidèles serviteurs[2].

2° Amour prévenant. Dieu a-t-il attendu que je lui eusse donné mon cœur, pour me donner le sien? Où en serais-je, s'il ne m'avait aimé le premier[3] ? Il m'aimait, non-seulement quand je ne l'aimais pas, mais quand j'étais incapable de l'aimer, n'existant pas encore ; l'amour qu'il a pour moi n'est pas moins éternel que celui qu'il a pour lui-même ? *In charitate perpetua dilexit te.* Et, ce qui devrait encore me toucher davantage, il m'aimait, lorsqu'en l'offensant je le provoquais à me haïr ; n'était-ce pas lui qui, même alors, me conservait la vie, m'offrait mon pardon, son amitié, la possession de son bonheur?

3° Amour généreux. Il se manifeste par les sacrifices et les bienfaits. Est-ce en paroles que Dieu m'aime? O mystères du christianisme ! que vous

[1] Numquid oblivisci potest mulier infantem suum?.. Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui. *Is.* 49, 15.

[2] Ad ubera portabimini... quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos. *Ibid.* 66. 12, 13.

[3] Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos. I *Joan.* 4. 19

me démontrez éloquemment la générosité du cœur de Dieu pour ses créatures les plus ingrates ! Si je repasse dans mon souvenir tout ce qu'il a fait pour moi, dans l'ordre de la nature et de la grâce , tous les biens que j'en ai reçus et qui me sont un gage de ceux qu'il me promet ; si, aux bienfaits que je partage avec mes frères, j'ajoute les grâces particulières, les faveurs personnelles,.. n'entendrai-je pas en moi , autour de moi , au ciel et sur la terre, mille voix qui me crient que je dois aimer un Dieu si bon, et lui prouver la sincérité de mon amour par le dévouement du sacrifice, la pureté des intentions et la sainteté des œuvres ?

4° Amour constant. D'égal à égal, le cœur le plus aimant s'irrite, ou du moins se refroidit , quand il ne rencontre qu'indifférence dans celui qu'il aime avec ardeur ; qui donc n'admirerait la patience d'un Dieu, cent fois dédaigné, insulté par son indigne créature, et continuant toujours de l'aimer ? Que n'ai-je pas fait, Seigneur , pour vous contraindre à me repousser loin de vous ? Ma vie n'a été qu'un triste cercle de promesses réitérées et d'infidélités nouvelles ; aujourd'hui , me réconciliant avec vous , pour vous trahir demain , sans que ma constance à vous offenser ait pu vaincre, jusqu'à ce jour, votre constance à m'aimer.

Que ferai-je, ô mon Dieu ! si vous m'adressez en ce moment la question, qui troubla tant le cœur de Pierre ? *Simon Joannis, diligis me plus his ?* (Joan. 21. 15.) M'aimes-tu enfin, ô créature tant aimée, tant privilégiée de ton Dieu ? M'aimes-tu plus que tant d'autres qui n'ont pas eu une aussi large part à mes bienfaits ? — Si je garde le silence, je parais avouer que, même avec tant de raisons de vous aimer, je suis encore dépourvu de votre amour. Si je réponds que je vous aime, ma conscience ne va-t-elle point s'élever contre moi, en me rappelant toute une vie de tiédeur et d'infidélités ? Je vous ferai, Seigneur, la réponse de votre apôtre : *Tu scis quia amo te.* Vous connaissez ce qui est en moi mieux que moi-même : vous savez ce que vous y avez mis par votre grâce, et les saints désirs qu'elle m'inspire, vous savez donc que je vous aime : *Tu scis.* Je ne dis pas que vous l'avez su par le passé ; car, hélas ! à quoi auriez-vous pu le reconnaître, lorsque j'étais sans dévouement pour votre gloire, sans zèle pour vous gagner des cœurs, sans courage pour me vaincre ? Mais maintenant vous savez, vous voyez que je vous aime ; vous le voyez au regret que j'éprouve d'avoir vécu si longtemps sans vous aimer, au moins de cet amour fort et généreux qui réponde à celui que vous avez pour

moi ; vous le voyez à la détermination que je prends de n'avoir plus d'autre mobile dans toutes mes actions que votre saint amour. Ce feu sacré n'est encore en moi qu'une étincelle ; faites-en un incendie ; vous aimer et vous faire aimer, c'est toute la gloire, toute la consolation que j'ambitionne. *Recevez, Seigneur...*

LE CHRÉTIEN

Sanctifié par la pratique de l'Oraison.

MÉDITATIONS SUR LES DIVERS MYSTÈRES, LES DIFFÉRENTS TEMPS ET LES FÊTES DE L'ANNÉE LITURGIQUE.

Le cycle de l'année liturgique se partage en trois époques. L'Avent ouvre la première, qui finit à la Purification ; la seconde se compose du Carême et du temps pascal ; la troisième renferme le reste de l'année, depuis la Pentecôte jusqu'au premier dimanche de l'Avent. Ces trois époques formeront trois sections dont chacune se divisera en *Propre du temps* et en *Propre des saints*.

SECTION PREMIÈRE.

L'AVENT ET NOEL.

§ I. PROPRE DU TEMPS.

L'Avent est un temps de prière et de pénitence, établi par l'Église pour préparer ses enfants à célébrer dignement le mystère de la naissance de Jésus-Christ. Ce que le Carême est à Pâques, ce que furent à la venue du Messie les quatre mille ans de l'ancien monde, les quatre semaines de l'Avent le sont à la fête de Noël.

Trois avénements du Fils de Dieu préoccupent l'Eglise en ce saint temps, et doivent attirer notre attention. « Dans le premier, » dit saint Bernard, « Jésus est venu en notre chair et s'est revêtu de nos infirmités ; dans le second, il vient en esprit et en vertu ; dans le troisième, il viendra en gloire et en majesté ! » Pierre de Blois ajoute : « le premier fut humble et caché, le second est mystérieux et

plein d'amour, le troisieme sera éclatant et terrible pour les pécheurs[1]. »

La méditation, et en général les exercices de piété pendant l'Avent, « doivent porter principalement sur la destruction des obstacles qui s'opposent dans nos cœurs à l'entrée et au règne de Jésus-Christ. L'amour des sens, la cupidité, l'orgueil... doivent être vaincus en nous pour que notre préparation soit suffisante[2]. » Il est très-utile de contempler le Fils de Dieu caché au sein de Marie, nous donnant dans cet état d'abaissement les leçons les plus énergiques de dévouement à la gloire de son Père, d'obéissance aux décrets divins, d'humilité... et aussi le plus éclatant témoignage de son amour pour nous. On déduira facilement de cette considération les motifs et les affections qui nous porteront à briser nos chaînes. Mais si elle ne produisait pas assez d'impression, il serait nécessaire de se représenter Jésus-Christ comme juge, dans tout l'éclat terrible de sa majesté et dans toute la rigueur de ses inévitables vengeances[3]. »

[1] De Advent. serm. 5.

[2] Dom Guéranger.

[3] Ibid.

I. MÉDITATION.

PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT. — DEVOIRS DU CHRÉTIEN PAR RAPPORT AU TRIPLE AVÈNEMENT DE JÉSUS-CHRIST.

I. Sur la terre par sa naissance, pour en renouveler la face ;
II. Dans les âmes par sa grâce, pour y vivre et les sanctifier ;
III. Dans le monde, à la fin des temps, pour le juger.

Ier P. *Avènement du Fils de Dieu dans le monde par sa naissance, pour le renouveler.* C'est celui dont l'Eglise se prépare à célébrer prochainement l'anniversaire. Qu'était le monde avant que LE VERBE SE FIT CHAIR ET PRIT SON HABITATION PARMI NOUS ? Qu'est-il devenu par suite de cette naissance que désiraient si ardemment tous les véritables enfants d'Abraham ? De quelle profonde misère a-t-elle retiré le genre humain ? Comparons notre sort, nous surtout, enfants de l'Eglise catholique, avec celui des plus favorisés sous la première alliance.

Ce Messie que tant de vœux, pendant quarante siècles, ont demandé *au ciel, aux nuées et à la terre*, nous le possédons ; il est notre Emmanuel, Dieu avec nous. Les grands avantages qu'attendaient les patriarches et les prophètes, nous en jouissons... Remercions-nous assez la Providence, qui, en nous prédestinant à la vie, daigna fixer

notre temps dans la partie des siècles qui suivraient la venue du Rédempteur ? Qui songe à cet immense bienfait ? O Jésus ! si malgré la lumière et l'attrait de vos exemples, malgré la part abondante que vous m'avez donnée aux mérites de votre mort, j'ai tant de peine à remplir les devoirs de la vertu la plus commune, qu'aurais-je été si vous m'aviez réduit aux secours relativement si faibles, accordés à l'ancien peuple ?

Adorons, aimons ce Dieu naissant ; accueillons-le avec des transports de joie et d'espérance. Il vient opérer en nous, par sa grâce, des changements comparables, sous quelques rapports, à ceux qu'il a opérés dans l'univers : dissiper nos ténèbres, redresser nos penchants, nous inoculer la sainteté et le bonheur !... Oh ! si nous lui permettions de nous faire tout le bien qu'il nous souhaite !

IIe P. *Avènement spirituel de Jésus-Christ dans les âmes pour les sanctifier et les sauver.* — Il nous serait inutile que le Fils de Dieu fût venu, il y a dix-huit cents ans, visiter le genre humain dans les entrailles de sa miséricorde, s'il ne revenait sans cesse pour chacun de nous, apporter, entretenir, perfectionner dans nos âmes cette vie de la grâce dont la source est en lui seul. O mystère qui devrait attendrir tous les cœurs ! Ce Sauveur plein de

bonté, sachant que nous ne pouvons être agréables à son Père qu'autant qu'il voit en nous son propre Fils, l'unique objet de ses complaisances, que fait-il ? Il vient, et, par la foi, par la vertu des sacrements, il nous transforme en lui, de telle sorte que nous ne vivions plus de notre vie, mais de la sienne : *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus*, et qu'en nous voyant, Dieu son Père puisse dire de chacun de nous : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. » Voilà l'homme plus que relevé de sa chute originelle, le voilà divinisé !

C'est la grâce particulière de l'Avent, que, pendant ces quatre semaines, Jésus frappe avec plus d'instance à la porte des cœurs. Il naîtra en eux, s'il y a place pour lui : dans les justes, en leur donnant un accroissement de vie spirituelle ; dans les pécheurs, en les retirant de la mort, car il veut que l'impie lui-même *se convertisse et qu'il vive.* Le bon pasteur ne vient pas seulement visiter le troupeau en général, il étend sa sollicitude à chacune des brebis, même à la centième qui s'était perdue.

Quittez ce lâche sommeil, âme endormie et languissante ; saint Paul vous crie qu'il en est temps : *Hora est jam nos de somno surgere.* (Rom. 13. 11.) Il s'agit de recevoir votre Sauveur dans ce nouvel avénement, avec tout le trésor des grâces qu'il

vous destine. Vous l'avez déjà, puisque vous êtes juste, je le suppose; mais vous l'avez sans le connaître; vous le possédez, sans l'apprécier. Il revient avec un surcroît de tendresse; il veut *renouveler toutes choses*. (Apoc. 21. 5.) Et vous, pauvre pécheur, pourquoi resteriez-vous dans la mort? Voici venir celui qui est la vie. La grande fête de sa naissance sera un jour de miséricorde pour tous, si tous s'y préparent, soit en abaissant les montagnes de l'orgueil, soit en comblant les vallées du découragement et de la pusillanimité.

IIIe P. *Dernier avénement de Jésus-Christ dans le monde pour le juger.* Aux approches de Noël, l'Eglise prévoit avec douleur que plusieurs de ses enfants imiteront la criminelle indifférence des habitants de Bethléem, lorsque son adorable époux daigna naître au milieu d'eux : *Les siens ne voulurent pas le recevoir. — Il n'y avait point de place pour eux.* Que ne fait-elle pas pour nous déterminer tous à mieux accueillir notre libérateur?

Dans sa liturgie, on n'entend que les supplications de la prière et les gémissements du repentir. Elle veut que la voix du grand Apôtre, la voix d'Isaïe, la voix de Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain, celle du Messie lui-même, se mêlent aux accents des prédicateurs pour faire entrer les âmes

les plus endurcies dans les voies d'une sérieuse pénitence. Elle ébranle les consciences par les terreurs du jugement dernier. Elle dit à tous : choisissez ; ou la miséricorde, ou la justice ; ou l'agneau plein de douceur, qui vient ôter et pardonner les péchés du monde ; ou le lion redoutable qui vient en tirer une sévère vengeance. Si vous recevez avec amour celui qui va se présenter à vous dans la crèche sous des traits si attendrissants, vous n'aurez pas à le craindre, vous partagerez même son triomphe lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts. Mais malheur à ceux qui n'auront pas connu et mis à profit le temps de sa visite. Pour avoir fermé leur cœur à l'aimable enfant qui pleura sur eux dans son berceau, ils pousseront ce cri de désespoir : *Montagnes, tombez sur nous ; rochers, écrasez-nous!*

Prenez donc, à l'entrée de ce saint temps, la résolution de le passer conformément aux intentions de l'Eglise et aux besoins de votre âme. Chacun de nous est, de la part de Dieu, l'objet d'une charité et d'une prévenance semblables à celles dont il use à l'égard de l'Eglise elle-même. Avec elle recueillons-nous, prions, purifions-nous par la pénitence, et travaillons sérieusement à redresser le sentier par lequel le Sauveur désire venir à nous ; car il a dit en parlant de tous : *Voici que je suis à la porte*

et que je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre, j'entrerai chez lui.[1] O venez, Seigneur Jésus, venez : *Veni, Domine Jesu* (Apoc. 22. 20.)

II. MÉDITATION.

DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT. — LA PRÉDICATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE. — ELLE S'ADRESSE PRINCIPALEMENT AUX PÉCHEURS.

I. Elle les instruit.
II. Elle les console.

Ier P. *La prédication de saint Jean-Baptiste instruit les pécheurs* ; et que leur apprend-elle ? la nécessité de faire pénitence, de la bien faire, de la faire sans délai.

1° Il faut faire pénitence. Toute âme pécheresse y est obligée par trois motifs puissants, dit le saint Précurseur. Dieu est irrité, le jugement de Jésus-Christ sera rigoureux, le châtiment réservé aux pécheurs impénitents sera épouvantable.

Comment échapper à la colère du Tout-Puissant ? O hommes, en connaissez-vous le moyen[2] ? Je suis certain d'avoir mérité l'indignation du Seigneur ; je ne sais pas si je l'ai apaisé ; je sais peut-être, hélas !

[1] Apoc. 3. 20.
[2] Quis ostendet vobis fugere a ventura ira ?

que je n'ai rien fait pour l'apaiser ; effrayante situation ! Pour en sortir, que nous dit l'Eglise par la voix du Précurseur : *Faites de dignes fruits de pénitence* ?

Semblable à un soigneux laboureur, le Fils de Dieu paraîtra, son van à la main. Il ramassera le blé dans ses greniers, il ouvrira le ciel à ses élus ; mais les pécheurs obstinés, ces hommes légers et pervers, qui n'ont voulu ni réfléchir, ni comprendre, pour ne pas s'assujettir à faire le bien, il les brûlera comme de la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais. Oh ! qu'il sera terrible pour les méchants le jour de la grande dispensation des récompenses et des châtiments ! Rien n'échappera aux regards du souverain Juge, rien ne fléchira sa justice, rien ne résistera à sa puissance. Non, aucune pénitence ne paraît rude à celui qui médite sur le supplice du feu, aucune ne paraît longue à celui qui médite sur son éternité.

Les Juifs à qui parlait Jean-Baptiste se rassuraient en disant : *Abraham est notre père ; en sa considération Dieu nous sauvera.* Aujourd'hui les pécheurs cherchent à se tranquilliser en disant : *Dieu est bon, il ne nous a pas créés pour nous perdre.* La sainteté d'Abraham n'a pas sauvé ses enfants dégénérés ; la bonté de Dieu sera la me-

sure de sa sévérité à l'égard de ceux qui en abusent. Dieu ne m'a pas créé pour me perdre; mais m'a-t-il créé pour l'offenser ?

2° Il faut donc la faire cette pénitence indispensable, mais la faire réelle et complète. Il faut qu'elle produise des fruits et de dignes fruits, nous répète le saint prédicateur : *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ*; (Luc. 3. 8.) il faut qu'elle détruise les causes du péché, répare les effets du péché, réforme la conduite du pécheur. — Détruire le péché dans ses causes : Ne serait-ce pas vouloir se jouer de vous, ô mon Dieu, que de prétendre vous apaiser, en conservant le principe du péché qui vous outrage ? Peut-on promettre de quitter ses désordres, sans en quitter l'occasion, sans en rompre l'habitude ? Double racine de mes iniquités, si je ne l'arrache à quoi me servira d'en couper les branches ? — Réparer les effets du péché ; ils font partie du péché même. Si je veux faire une pénitence véritable, je dois examiner en quoi mes fautes ont pu préjudicier au prochain. Ai-je rempli à son égard tous les devoirs de la justice et de la charité ?.. Si j'ai scandalisé, il faut que j'édifie. — Réforme du pécheur, troisième et principale preuve de la sincérité de sa pénitence. Voilà son fruit particulier ; qui dit pénitence, dit changement. Que dois-je donc penser de

ces confessions superficielles, qui jusqu'à présent peut-être n'ont rien changé ni par rapport à mon esprit, pour en régler les pensées, ni par rapport à mon cœur, pour en bannir les passions, ni par rapport à mes discours et mes actions,.. confessions après lesquelles je suis toujours resté ce que j'étais, aussi impatient dans mes contradictions, aussi négligent dans mes prières, aussi susceptible dans mon amour-propre?

3º Cette pénitence, c'est au plus tôt qu'il faut l'embrasser. Malheur à celui qui la diffère! La mort est proche ; *déjà la cognée est à la racine de l'arbre, et tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu.* Retarder sa pénitence, ce n'est pas seulement la rendre plus difficile, c'est s'exposer à ne la faire jamais. Plus on cède à ses passions, moins on a de force pour les combattre et pour les vaincre. Hélas! combien y ont été trompés! Il a été coupé cet arbre infructueux, la mort a frappé ce pécheur impénitent, et maintenant quel est son sort? O regrets impuissants! ô désespoir inutile! Ce sort affreux deviendrait-il le mien? Ne le permettez pas, ô mon Sauveur! Vous m'avez appris la nécessité et les qualités de la pénitence ; je m'y livre dès ce moment et j'entre sur-le-champ dans cette vie nouvelle, à laquelle m'invite votre grâce.

II[e] P. *La prédication de saint Jean-Baptiste console les pécheurs* : par les promesses qu'elle leur fait et par l'assurance qu'elle leur donne de l'accomplissement de ces promesses.

1º Le saint Précurseur promet deux choses aux âmes les plus éloignées de Dieu, si elles reviennent à lui : le pardon de tous leurs péchés, quels qu'ils soient, et une abondante effusion de toutes sortes de grâces.

A qui parlait-il sur les bords du Jourdain ? A qui prêchait-il le baptême de pénitence *pour la rémission de leurs péchés*[1] ? A des publicains chargés d'injustices et engraissés de la substance du peuple, à des pharisiens orgueilleux et hypocrites, à des gens de guerre accoutumés à la licence des camps, à des magistrats sans intégrité, à des hommes souillés de tous les vices... C'est à eux qu'il promet l'abolition générale de tous leurs crimes ; personne n'est exclu de la grande miséricorde que le Ciel se dispose à exercer. Le salut est offert à toute chair, quelque corrompue qu'elle soit par le péché [2]. Les menaces, il est vrai, sont ici jointes aux promesses : la hache est levée, le mauvais arbre va tomber sous ses coups, pour devenir la proie d'un feu inextin-

[1] In remissionem peccatorum. *Luc*. 3. 3.

[2] Videbit omnis caro salutare Dei. *Luc*. 3, 6.

guible. « Si vous ne changez, » dit un autre prophète, « vous verrez bientôt briller le glaive de la justice. Déjà le Seigneur a bandé son arc ; il tient en main les instruments de sa vengeance [1]. » Mais pourquoi ces avertissements, s'il voulait nous perdre ? Ne voit-on pas que ce qu'il désire, c'est d'être fléchi et désarmé ?

Il fera même plus que pardonner; il baptisera les pécheurs pénitents d'un baptême de grâce et de feu [2] : expression remarquable, dit saint Jean-Chrysostome, qui nous montre bien l'abondance des faveurs par lesquelles Dieu encourage et récompense la pénitence. Baptême de grâce, où, après que nous nous sommes purifiés de nos souillures, nous puisons des forces supérieures à toutes les attaques du monde, de l'enfer et de notre concupiscence. Baptême de feu, d'où nous sortons plus purs que l'or qui a passé par le creuset ; baptême de grâce, qui ornera notre âme de tous les dons de l'Esprit saint : *baptizabit in Spiritu sancto;* baptême de feu, dans lequel nos cœurs enflammés du saint amour s'uniront intimement à la divinité même : *baptizabit igne.*

[1] Nisi conversi fueritis, gladium suum vibrabit ; arcum suum tetendit... et in eo paravit vasa mortis. *Ps.* 7. 13.

[2] Vos baptizabit in Spiritu sancto et igne. *Luc.* 3. 16.

2° Mais quelle assurance nous donnera Jean-Baptiste de la réalisation de ces promesses ? Ce n'est pas lui qui les accomplira ; il n'est que la voix qui les annonce et qui invite à s'y préparer. C'est celui dont il n'est que le précurseur, celui sur lequel on verra descendre l'Esprit saint, c'est le Fils de Dieu, l'Agneau dont le sang adorable efface, détruit, anéantit entièrement les péchés du monde : *Tollit peccata mundi*. Doutons-nous que le Seigneur ne puisse et ne veuille opérer en notre faveur les merveilles qu'il nous promet ? S'il a pu s'abaisser jusqu'à nous, ne pourra-t-il nous élever jusqu'à lui? Celui qui nous a donné son fils, pourra-t-il nous refuser quelque chose ? Quels que soient mes péchés, le sang d'un Dieu n'est-il pas suffisant pour m'en laver ? Quelles que soient les grâces que je demande, faut-il plus que la mort d'un Dieu pour les mériter ? L'événement ne tarda pas à justifier les promesses de Jean-Baptiste. De ces hommes si vicieux qui l'écoutaient, l'Esprit saint forma bientôt les admirables chrétiens de l'Eglise de Jérusalem. Entrons donc avec ardeur dans la voie de la pénitence où l'Eglise nous appelle et livrons-nous avec une confiance illimitée à l'infinie miséricorde.

III. MÉDITATION.

TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT. — JOIE SPIRITUELLE.

Dans le temps même que l'Eglise consacre à la pénitence, elle désire que ses enfants se réjouissent. Au troisième dimanche de l'Avent et au quatrième du Carême, sans interrompre sa préparation aux solennités qui s'approchent, elle interrompt ses gémissements, pare ses autels et veut que ses chants, toutes les formes de sa liturgie respirent une sainte allégresse [1]. Entrons dans son esprit et méditons sur la joie spirituelle.

I. Qu'est-ce que la joie spirituelle et quelle idée devons-nous en avoir ?
II. Combien Dieu désire que nous possédions toujours cette joie.
III. Combien elle nous est utile et même nécessaire.

I[er] P. *Véritable idée de la joie chrétienne et spirituelle.* Saint Paul nous la donne dans l'épître de ce jour. Pénétrons-nous de l'exhortation qu'il nous adresse, aussi bien qu'aux premiers fidèles : *Mes frères, réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur ;*

[1] Dès le début de la célébration des mystères sacrés, à l'introït de la messe, les premières paroles qu'elle fait entendre sont celles-ci : « Réjouissez-vous, livrez-vous à la joie. » *Lætare*, *Gaudete*. De là le nom populaire donné à ces deux dimanches, dont l'un est appelé le dimanche *Lætare*, et l'autre le dimanche *Gaudete*.

je vous le dis encore : réjouissez-vous. Que votre modestie soit connue de tout le monde ; le Seigneur est proche. Ne vous inquiétez de rien ; mais en quelque état que vous soyez, présentez à Dieu vos demandes par des supplications accompagnées d'actions de grâces[1]. Nous avons, dans ce peu de mots, les caractères et les motifs d'une joie solidement chrétienne. Et d'abord c'est en Dieu qu'elle se puise : *in Domino ;* voilà pourquoi elle est inaltérable. Celle qui vient des passions satisfaites, s'écoule comme un torrent qui se dessèche bientôt et ne laisse après lui qu'un impur limon ; celle qui vient des créatures, même en la supposant innocente, est toujours vaine, superficielle et passagère comme les biens qui l'occasionnent. La joie spirituelle est la seule qui remplisse le cœur et qui puisse durer toujours parce qu'elle coule de source : *Semper*. Elle est modeste et n'a rien de commun avec les joies folâtres et turbulentes des mondains ; l'Apôtre en donne pour raison qu'elle est fondée sur notre foi en la présence de Dieu : *Dominus prope est ;* en sa puissance, en sa bonté, en sa fidélité à ses promesses, d'où naît en nous le sentiment de la confiance. Qui pourrait nous inquiéter ? Dieu est partout, il voit tout, il peut et veut toujours nous

[1] Philip. 4. 4.

rendre heureux. Ses trésors sont à nous, il en a mis la clef entre nos mains et il est charmé que nous en fassions usage. Cette clef, dit saint Augustin, c'est la prière[1]. Animée par le souvenir des bienfaits déjà reçus, la prière obtient tout : *Cum gratiarum actione petitiones vestræ innotescant apud Deum.* La joie spirituelle est en nous un don de l'Esprit saint[2], et une participation à celle des bienheureux, ou plutôt un commencement de participation à la joie de Dieu même : *Intra in gaudium Domini tui.* Maintenant la joie tombe goutte à goutte dans l'âme des élus; plus tard ils se plongeront dans la joie de leur Maître.

Qu'est-ce donc que me réjouir en Dieu ? C'est chercher en lui et dans son service tous mes contentements, toutes mes satisfactions. Je me réjouis en Dieu, quand je me réjouis dans l'accomplissement de sa volonté, quand je me félicite d'être le serviteur d'un si bon maître, l'enfant d'un père si tendre;.. quand je me réjouis de l'amour qu'il a pour moi, des preuves qu'il m'en donne, des biens que j'en espère... Mais je me réjouis en Dieu de la manière la plus parfaite, lorsque je me porte avec plaisir à contempler ses infinies perfections, son

[1] Oratio justi clavis est cœli.

[2] Fructus spiritus est gaudium. *Gal.* 5. 22.

indépendance absolue, sa félicité suprême, que ne peuvent troubler ni altérer tous les attentats des mauvais cœurs ; ma joie est alors l'amour de l'enfant qui se plaît à regarder son père et qui se sent heureux de son bonheur.

IIe P. *Combien notre joie spirituelle est agréable à Dieu.* Bornons-nous à invoquer son propre témoignage. Il nous parle dans nos saints livres ; à quelle page n'y trouve-t-on pas, ou pour les pécheurs de pressantes sollicitations à se convertir, ou pour les justes des invitations multipliées à se réjouir. De là il suit ou que je dois me regarder comme un pécheur obstiné dans le crime jusqu'à ce jour, et alors il faut que je cède enfin aux aimables poursuites du Dieu des miséricordes qui daigne encore en ce moment m'appeler au pardon et m'ouvrir son sein paternel, ou avouer mon injustice et mon erreur, si je ne me réjouis pas dès que je suis converti, ou que j'en ai le désir sincère ; car ce désir est un mouvement de l'Esprit saint, et sera pour moi, si je le veux, le principe de mon salut.

La joie est le fruit de la justice : elle est votre bien, âmes fidèles, personne ne peut vous en contester la possession, puisque Dieu, à qui elle appartient en propre, veut que vous la possédiez avec lui. Vous cherchez le Seigneur, vous voulez être

tout à lui, c'en est assez, vous avez droit de vous réjouir [1]. Écoutez-le, quand il vous exhorte si souvent aux jubilations, aux transports de la joie, aux tressaillements d'une vive allégresse. Oh! que vous le louez dignement, par cela seul que vous vous trouvez heureux de le servir [2]!

IIe P. Ne dites pas, âmes trop timides, que si la joie est commandée, la crainte l'est aussi. Non, vos frayeurs, vos saisissements, vos accablements, ne sont point la crainte que Dieu commande. Celle-ci ne glace point le cœur, puisqu'au contraire il faut être dans la joie pour la posséder cette crainte salutaire; c'est David qui nous l'apprend: *Que mon cœur se réjouisse afin que je craigne votre nom.* (Ps. 85. 10.) Les saints craignent de déplaire à Dieu, parce qu'ils regardent son bon plaisir comme le plus grand de tous les biens, et son déplaisir comme le plus grand de tous les maux. Cette crainte, qui vient de la parfaite charité, produit la joie parfaite. Les justes ordinaires craignent de perdre Dieu; mais ils ne craignent ce malheur que parce qu'ils regardent Dieu comme le souverain bien; lui donnant ainsi la préférence dans leur cœur, ils l'aiment par-dessus tout, quoique encore faiblement. Leur

[1] Lætetur cor quærentium Dominum. *Ps.* 104.
[2] Ps. 31, 11. — Ps. 32, 1.

crainte a donc son principe dans l'amour, et l'amour produit toujours la joie ; le cœur n'aime que parce qu'il veut aimer et qu'il trouve du plaisir dans son amour. « La crainte du Seigneur, » dit le Sage, « est un sujet de joie et une couronne d'allégresse; elle réjouira le cœur du juste, et après l'avoir préservé du péché, elle lui donnera la paix et le salut[1]. » Faites-vous une offrande au Seigneur? ne la faites pas avec tristesse, ni comme par force, car il aime celui qui donne avec joie[2]. Entrez-vous dans son temple pour le prier? que la joie y entre avec vous, et ne la chassez pas contre la volonté de ce bon maître, qui a dessein de vous réjouir dans sa maison[3].

III[e] P. *Combien la joie nous est utile et nécessaire.* Méditons bien ces paroles : *La joie du cœur est la vie de l'homme et un trésor inépuisable de sainteté*[4]. La joie spirituelle, comme la vraie piété dont elle est inséparable, est donc utile à tout : elle a des promesses pour la vie présente et pour la vie future. Nous ne l'envisageons ici que sous ce dernier rapport.

[1] Eccli. 1.
[2] Hilarem enim datorem diligit Deus. *II. Cor.* 9. 7.
[3] Lætificabo eos in domo orationis. *Is.* 56. 7.
[4] Jucunditas cordis hæc est vita hominis et thesaurus sine defectione sanctitatis. *Eccli.* 30. 23.

Si la tristesse tue les âmes[1] et entraîne le malheur éternel d'un grand nombre, la joie spirituelle les sauve. Elle est un rempart qui protége l'innocence, ou un puissant moyen d'en réparer la perte. Êtes-vous tenté ? Si la tristesse s'empare de votre cœur, vous voilà dans les ténèbres, vous perdez vos forces, vous résistez à peine, vous êtes vaincu. Vos armes seraient la prière, la confiance en Dieu, la mortification; mais la prière vous dégoûte, la confiance en Dieu vous abandonne, la mortification vous devient impraticable. Si vous avez la joie de l'espérance, Dieu vous délivrera, il l'a promis; n'eût-il pas d'autre raison de vous secourir contre le démon, qui n'est votre ennemi que parce qu'il est le sien, votre espérance seule l'y obligerait : *Quoniam in me speravit, liberabo eum.* Êtes-vous tombé ? que l'espérance du pardon vienne rassurer votre âme, troublée par la première impression de la chute; qu'elle vous ramène à Dieu. En vous rendant la joie, il vous rendra le salut[2]. Est-il question de l'accomplissement de vos devoirs ? rien ne le facilitera autant que la sainte joie. Il faut dire de ce sentiment si doux, ce que l'auteur de l'Imitation a dit de l'amour, dont il est un effet des plus pré-

[1] Ibid.

[2] Redde mihi lætitiam salutaris tui. *Ps.* 50. 14.

cieux : « Rien ne lui pèse, rien ne lui coûte ; il tente plus qu'il ne peut ; jamais il ne prétexte l'impossibilité ;.. et à cause de cela même, il peut tout[1]. » La tristesse, au contraire, énerve le courage ; la moindre difficulté l'abat. Elle fait que l'on est d'un commerce pénible, de mauvaise humeur envers les autres, envers soi-même, quelquefois même envers Dieu. Elle entraîne dans deux précipices tout opposés : le désespoir et l'amour effréné des plaisirs ; les mélancoliques sont plus enclins à la volupté, précisément parce qu'ils sont en proie à la douleur. Concluons que la joie n'est pas seulement utile, mais nécessaire. Le cœur de l'homme, dit saint Grégoire, ne peut se passer de contentement ; s'il n'en trouve pas dans la vertu et dans le service de Dieu, il en cherche dans le désordre des satisfactions sensuelles[2].

Seigneur, si je vous aime, je goûterai la joie et une joie inaltérable ; mais aussi, si je goûte la joie spirituelle, je vous aimerai. Il n'y à que de la joie à aimer, et plus l'objet est aimable, plus est sensible la joie que l'on goûte à l'aimer. A son tour, la joie dilate le cœur et l'ouvre aux douces impressions de

[1] Imit *l.* 3. 5.
[2] Sine delectatione anima nunquam potest esse ; nam aut infimis delectatur aut summis. *L.* 18. *Moral. c.* 8.

l'amour. O mon Dieu ! donnez-moi votre amour, donnez-moi la joie qui vient de votre amour , rien ne pourra ni me séparer de vous , ni troubler mon bonheur.

IV. MÉDITATION.

QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT. — VIE DE JÉSUS EN MARIE.

Le mystère de l'Incarnation est accompli depuis bientôt neuf mois. Le Fils de Dieu est au milieu des hommes, et jusqu'à présent les yeux de l'homme ne l'ont point vu ; mais le temps est venu où il va paraître. L'Église en nous invitant à la prière ne nous dit plus : « Le roi qui doit venir, le Seigneur, venez, adorons-le[1]. » Elle nous montre ce divin roi comme étant sur le point de faire son entrée au milieu de nous[2]. Ses chants sont plus animés, sa joie est plus vive. A Laudes, elle s'écrie : « Sonnez de la trompette dans Sion, car le jour du Seigneur est proche ; le voici qui vient nous sauver, *alleluia, alleluia.* » A Vêpres, elle s'épanche en exclamations pleines d'amour et de respect : « O sagesse éternelle ! O Adonaï ! O Emmanuel !.. » Il est dans le

[1] Regem venturum Dominum, venite, adoremus.
[2] Prope est jam Dominus, venite, adoremus.

sein de sa mère le libérateur tant désiré ; mais dans ce sanctuaire, le plus digne de lui qu'il puisse trouver ici-bas, n'a-t-il point déjà des exemples à nous donner ?

I. Il se sacrifie à la gloire de son Père.
II. Il se dévoue et travaille déjà au salut des hommes.

Ier P. *Vie de Jésus dans le sein de Marie, vie de sacrifice à la gloire de son Père.* L'âme de Jésus-Christ n'a pas plus tôt été unie à son corps, et la divinité à l'un et à l'autre, que le Verbe incarné commence sa mission réparatrice. Dès le premier moment de sa conception, jouissant de la vision béatifique et du libre usage de ses facultés intérieures, il a connu l'excellence infinie de la gloire de Dieu, ce qu'elle mérite, l'outrage qu'elle a reçu de l'homme pécheur, et aussitôt il s'est présenté à son Père comme une victime d'adoration, de louange, d'expiation,.. acceptant toutes les dispositions de sa Providence, et en particulier le calice amer des souffrances et des humiliations par lesquelles il doit réparer le péché. En entrant dans le monde, il dit à son Père : *Vous n'avez point eu pour agréables les holocaustes qui* jusqu'à ce jour *vous ont été offerts pour le péché, mais vous m'avez donné un corps, me voici.* (Hébr. 10. 5, 7.)

Telle est son occupation dans le sein maternel ; elle sera celle de toute sa vie. Non-seulement à chacun des mystères qu'il accomplira , naissance , circoncision, fuite en Egypte, etc., mais à chaque pas qu'il fera dans sa carrière , il renouvellera cette offrande de tout lui-même ; continuellement il répétera : « Me voici , mon Père , me voici , que voulez-vous que je fasse pour vous honorer dignement ? Je le ferai, votre volonté est comme la substance de mon cœur, elle sera ma règle invariable. »

Bientôt les anges vont nous annoncer un grand sujet de joie ; réjouissons-nous dès maintenant ; car déjà Dieu a sur nous des pensées de réconciliation et d'amour : il a commencé à recouvrer sa gloire. Depuis qu'un Dieu fait homme est devenu le serviteur et l'adorateur de Dieu , l'Être infini reçoit des honneurs proportionnés à ses infinies perfections. Unissons nos hommages à ceux du Dieu notre médiateur ; par cette union ils ne seront pas seulement élevés en excellence, mais divinisés.

Apprenons à estimer , à aimer la gloire de Dieu, à la chercher en tout ; la sagesse incarnée lui a tout sacrifié. Divine gloire , qu'il est grand celui qui ne vit et n'agit que pour vous ! Il vit et agit comme Dieu, qui , dans toutes ses œuvres, ne peut se proposer d'autre fin que lui-même : *Universa propter*

semetipsum operatus est Dominus. (Prov. 16. 4.) Qu'il est aimé de Dieu! puisque lui-même aime Dieu de l'amour le plus parfait, se perdant de vue pour ne voir et ne considérer que Dieu. Qu'il entend bien cependant ses véritables intérêts! puisque la moindre action, la plus naturelle, la plus indifférente, si elle est faite pour la gloire de Dieu et en état de grâce, lui mérite un nouveau degré de gloire, un surcroît de bonheur pour toute l'éternité. Divine gloire, si vous étiez le but de toutes mes démarches, le mobile de toute ma vie, le principe de toutes mes déterminations, quelle serait ma paix! puisque, remplissant ma fin, je serais dans l'ordre, je serais juste; la paix n'est-elle pas le fruit de la justice, la récompense de l'ordre observé? La paix est promise à la bonne volonté, peut-il y en avoir une meilleure que celle de l'homme qui, en tout et toujours cherchant la gloire de Dieu, n'a jamais d'autre volonté que celle de Dieu?

IIe P. *Vie de Jésus dans le sein de Marie, vie de dévouement au salut des âmes.* La gloire de Dieu, celle qu'il attend, la seule qu'il puisse recevoir des créatures intelligentes, est d'en être connu, adoré, aimé, servi, condition nécessaire pour qu'il puisse les associer à son bonheur. Voilà le feu sacré que Jésus vient apporter sur la terre! Oh! qu'il désire

le voir s'allumer partout ! Il se représente vivement, et avec une application d'esprit qui n'est jamais interrompue, le triste état du genre humain plongé dans les ténèbres, souillé de tous les crimes !.. tant d'âmes malheureuses qui tombent à tout instant dans les gouffres de l'enfer !.. Quel déchirement pour son cœur compatissant ! Quand pourra-t-il s'élancer dans sa carrière et la parcourir comme un géant ?

Déjà cependant il prélude aux pieuses entreprises de son zèle. Il ne se contente pas de réformer nos idées et de nous apprendre à aimer la vie obscure, l'humilité, la patience, l'obéissance, toutes ces vertus qui nous sauvent ; mais il inspire à sa mère de le porter dans la maison de Zacharie, où il va sanctifier son précurseur, remplir Elisabeth de l'Esprit saint, verser des grâces abondantes sur toute cette heureuse famille... De plus, il travaille à son œuvre de miséricorde par sa soumission aux volontés de son Père, par l'offrande continuelle qu'il lui fait de sa captivité, de ses abaissements, de ses faiblesses et impuissances ;.. surtout par sa prière. Il demande et obtient toutes les grâces qui seront accordées à son Eglise jusqu'à la consommation des siècles... Mon Dieu, que de bien on peut faire sans éclat, sans bruit, et en demeurant aussi inconnu des hom-

mes que le Sauveur l'était dans le sein de sa mère!

O Jésus! donnez-moi un cœur qui comprenne et imite le vôtre, un cœur assez dégagé de l'amour des créatures et de lui-même, pour que vous l'embrasiez des célestes ardeurs qui vous consument, un cœur dévoré de zèle pour la gloire de Dieu et le salut de mes frères; mais en même temps un cœur tranquille, qui attende les moments marqués par votre Père, sans les prévenir; qui soit docile aux inspirations de la grâce, au lieu de suivre les empressements de la nature... Ah! si vous m'éclairez sur le prix de ces âmes que vous allez racheter à si grands frais, sur l'excellence de la gloire que procurent à l'adorable Trinité leur sanctification et leur salut, il n'y aura plus rien dans ma vie qui ne soit dirigé vers une fin si noble. Dans la solitude et en public, dans le mouvement des occupations extérieures, et dans le repos de la prière, tout sera pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

V. MÉDITATION.

LA VEILLE DE NOEL. — VOYAGE A BETHLÉEM.

I. La sagesse et la bonté de Dieu l'ordonnent.
II. L'obéissance et la confiance en Dieu l'entreprennent et l'accomplissent.

Premier prélude. Je me représente toute la terre en mouvement, pour obéir à l'empereur romain, et la cour céleste qui considère avec attention la petite maison de Nazareth; car elle renferme celui pour qui tout s'agite et se prépare.

Deuxième prélude. Je vous conjure, ô mon Dieu, de me faire connaître et aimer les voies toujours sages et paternelles de votre Providence, afin que je m'abandonne entièrement à vous, à l'exemple de Marie et de Joseph.

Ier P. *Sagesse et bonté de Dieu en ordonnant le voyage de Bethléem.* César Auguste ayant donné la paix au monde, veut savoir l'étendue de sa puissance, les richesses et les forces de son empire, et il ordonne le dénombrement universel de ses sujets. On obéit; son orgueil triomphe. Mais, ô profondeur de la sagesse de Dieu! César croit n'agir que pour sa propre gloire, et il travaille à celle de Jésus-Christ, en préparant la preuve de sa divine mission.

Marie est établie à Nazareth; son terme approche sans qu'elle ait la moindre pensée de quitter cette ville, et cependant, pour l'accomplissement des prophéties, le Sauveur doit naître à Bethléem. Marie est chez elle, dans la maison de son époux, et cependant, pour notre instruction et pour solliciter plus efficacement notre amour, il faut que le Fils de Dieu naisse dans une étable. Marie est la femme d'un pauvre artisan, et cependant il faut qu'il soit prouvé authentiquement que son fils est de la famille royale de David; il faut que son nom inscrit dans les registres publics constate d'une manière irrécusable le temps et le lieu de sa naissance, si parfaitement conformes au temps et au lieu marqués par les prophètes. Il faut que ce Messie, objet de tant d'espérance, fasse son entrée au milieu des hommes dans un état d'abjection et de dénûment complet, pour être le fondateur d'en empire spirituel, qui soumettra tous les empires à une loi d'humilité, de détachement et de patience.

Tout est sous la main de cette puissance suprême qui fait tout contribuer à la manifestation de sa gloire. L'édit de l'empereur conduit Marie à Bethléem, et l'affluence des étrangers qui, comme elle, obéissent à l'édit, l'empêche d'y trouver un logement. « Ainsi les grands événements comme les pe-

tits, les vices et les vertus, la vanité d'Auguste comme l'humilité de Marie, tout sert à l'exécution des volontés du Seigneur, et sa bonté dirige tout à l'avantage de ceux qui l'aiment[1]. Quels trésors de mérites, quelle source de consolations, Marie et Joseph vont trouver dans ce voyage qui paraîtrait si fâcheux au point de vue de la sagesse humaine ! Oui, mon Dieu, il vaut mieux espérer en vous que de mettre sa confiance dans les hommes et même en ceux qui ont le plus de puissance parmi les hommes[2]. Dans quelque lieu, dans quelque situation que je me trouve, j'y reconnaîtrai toujours votre infinie sagesse, qui gouverne toutes choses ; j'y adorerai avec amour les desseins paternels de votre Providence.

IIe P. *Obéissance et confiance de Marie et de Joseph, dans le voyage de Bethléem.* A l'ordre d'Auguste, tout l'empire romain se met en mouvement : chacun va se faire inscrire dans son pays natal[3]. Joseph et Marie avaient des raisons solides pour motiver une exemption : la dignité incomparable de l'Auguste Vierge, les infinies grandeurs du

[1] Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. *Rom.* 8. 28.

[2] Bonum est confidere in Domino, quam confidere in homine. Bonum est sperare in Domino quam sperare in principibus. *Ps.* 117. 8, 9.

[3] Ibant omnes ut profiterentur singuli in suam civitatem.

fils qu'elle allait donner au monde, les dangers auxquels paraissait l'exposer ce voyage dans l'état où elle se trouvait, et dans la rigueur de la saison. Mais, en parfaits obéissants, les deux époux ne voient que l'autorité de Dieu dans celle du prince ; ils ne balancent pas un instant [1]. Les épreuves étaient prévues, elles ne manquèrent ni dans le cours, ni au terme du voyage ; la confiance fut inaltérable. Jusque-là, leur vie n'avait été qu'un abandon filial aux desseins de la Providence, abandon toujours justifié par l'événement ; mais dans les circonstances présentes, ils devaient compter plus que jamais sur ses soins paternels. Marie portait dans son sein virginal le maître de l'univers : elle pouvait lui dire avec plus de raison que son illustre ancêtre : *Quand je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que vous êtes avec moi.* (Ps. 22. 4.)

O mon âme, n'as-tu jamais goûté la vérité de ces paroles : « Lorsque Jésus est présent, tout est doux et rien ne semble difficile! Être sans Jésus, c'est un insupportable enfer; être avec Jésus, c'est un paradis de délices. » (Imit. l. 2. 6, 8.) Ne mets pas

[1] Ascendit autem et Joseph a Galilea de civitate Nazareth, in Judæam, in civitatem David... cum Maria desponsata sibi uxore prægnante.

de bornes à ta confiance : bientôt Marie va te donner Jésus. Déjà un chant joyeux s'est fait entendre : « Venez, réjouissons-nous dans le Seigneur... Sachez qu'aujourd'hui le Seigneur viendra, et que dès le matin vous verrez sa gloire. » Encore quelques heures et va sonner celle de ce bienheureux avénement. Achevons d'orner nos cœurs et de les préparer à être le berceau de Jésus enfant. Oh ! qu'elle est douce la communion de Noël ! « Dieu tout-puissant, faites que, comme nous prévenons par nos vœux l'adorable naissance de votre Fils, ainsi nous recevions dans la joie les dons éternels de Celui qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. » (Post-com.)

VI. MÉDITATION.

LE JOUR DE NOEL. — NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. Ecouter les paroles.
III. Considérer les actions.

Premier prélude. « Comme Joseph était de la maison et de la famille de David, il alla de Galilée en Judée, de Nazareth à Bethléem, ville de David, pour se faire inscrire avec Marie... Pendant qu'ils

étaient là, elle se trouva à son terme et elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans les hôtelleries. » (Luc. c. 2.)

Deuxième prélude. Se représenter le chemin de Nazareth à Bethléem, sa longueur, ses difficultés,.. puis, la grotte de la naissance, avec tout ce qu'elle avait d'incommode et d'inconvenant eu égard à sa haute destination : son état de délabrement, de pauvreté, etc.

Troisième prélude. Demander à Dieu la connaissance intime de ce mystère, afin d'aimer plus ardemment et d'imiter plus généreusement le divin Roi qui vient nous délivrer de nos erreurs et de nos passions, en nous initiant à une vie nouvelle.

1er P. *Contempler les personnes.* — C'est, dans le chemin et surtout dans les rues de Bethléem, une foule agitée,.. des voyageurs qui arrivent et se choisissent des logements,.. des parents qui se rencontrent,.. les habitants de la ville qui exploitent ce concours ; chacun s'occupe de son bien-être temporel ; tous n'ont que des pensées terrestres... — C'est la Vierge Marie, tout absorbée dans le mystère dont elle a le secret. Contemplez-la sur la route,.. à la porte des hôtelleries dont on lui refuse l'en-

trée ! Ah ! si l'on savait quel trésor elle porte avec elle !.. dans la grotte où elle s'est retirée... Admirez partout la sérénité de son visage, le calme de son âme, sa modestie, sa résignation, sa patience, son union avec son Fils !.. — C'est Joseph ; son extérieur, sans manquer d'une certaine dignité, est celui d'un artisan, qui n'a que son travail pour vivre. Quel contraste entre son recueillement et la dissipation de tous ces allants et venants !.. Quelle affliction se peint dans ses traits, lorsqu'il voit arriver la nuit, sans qu'il ait pu trouver un logement pour sa sainte épouse !.. Qu'il paraît triste, lorsque jetant les yeux sur l'étable abandonnée, et la montrant à Marie, il semble lui indiquer qu'il ne leur reste plus d'autre ressource !.. O Joseph, encore un instant et vous serez consolé...

Mais arrêtez-vous principalement à considérer Celui qui va faire son entrée dans le monde ; soupçonnerait-on que c'est le fils d'un roi, que c'est le Roi des rois qui va naître ? Quel palais, quel berceau lui est préparé ? Comme les autres enfants des hommes, il commencera sa vie par des pleurs. Jamais un autre enfant ne sera condamné dès sa naissance à tant de privations et de souffrances ! quel dénûment, même des choses les plus nécessaires !.. Quoi ! dans une saison si rude, il n'aura pour de-

meure que cette étable en ruines et ouverte à tous les vents !.. O mon âme, il faudra cependant que tu reconnaisses en lui le Messie attendu depuis quatre mille ans,.. l'admirable, le Dieu fort, celui qui est porté sur les ailes des chérubins, le Rédempteur du monde, le maître de l'univers... Dans un instant il faudra te recueillir devant cet enfant et convier toutes tes puissances à l'adorer [1]. Il faudra aussi dès ce moment être attentive à ses leçons, étudier ses exemples, car il vient éclairer le monde : malheur aux *ténèbres qui ne le comprendront pas* ! (Jean. 1. 5.)

IIe P. *Ecouter les paroles.* — Celles que Marie et Joseph entendent, sur la route et dans cette bruyante multitude qui encombre Bethléem ; qu'elles sont vaines quand elles ne sont pas criminelles ! — Mais donnez plus d'attention à celles que les deux époux échangent de temps en temps pour leur mutuelle édification ; Jésus en est l'objet ; qu'elles sont saintes ! — Ecoutez Joseph qui d'un ton doux et honnête demande qu'on veuille bien le recevoir, au moins pour une nuit... Quelle dure réponse lui est faite ! Avec quelles paroles de mépris on le renvoie ! Marie le console et le remercie avec affection de la peine qu'il prend pour elle... Elle parle peu...

[1] Christus natus est nobis, venite, adoremus.

Un redoublement d'amour l'avertit que l'heure approche où elle va nous donner un Sauveur... Et lorsque Jésus est né... O Jésus ! ô Marie ! ô Joseph ! qui me donnera d'entendre le langage de vos cœurs ! Le cœur de Jésus que dit-il à son Père, à Marie, à Joseph ? Que me dit-il à moi-même ? et moi, que lui dirai-je ? lui refuserai-je ce qu'il me demande ?

IIIe P. *Considérer les actions.* — Ici vous avez à méditer la prompte obéissance avec laquelle les deux saints voyageurs partent de Nazareth, leur patience pendant la route,.. leur résignation à Bethléem, quand ils voient que toutes les portes leur sont fermées... Où vont-ils prendre le repos dont ils ont besoin après tant de fatigues ?.. Mais quand vous aurez plaint leurs souffrances, admiré leurs vertus, portez envie à leur bonheur... La pauvre étable devient un paradis, Jésus est né... Le fruit de vie s'est détaché de l'arbre sans ombre de lésion, l'éclair est sorti de la nue sans la déchirer ; Jésus est né de l'incomparable Vierge, comme il renaîtra glorieux de son tombeau sans l'ouvrir ni le briser... Quels transports délicieux font battre le cœur de Marie ! Dans cet enfant elle reconnaît son fils, mais en même temps le Fils éternel de Dieu, Dieu lui-même, vrai Dieu de vrai Dieu ! Elle est dans une extase d'amour et de respect... Elle prend

entre ses bras son enfant et son Dieu, lui prodigue les plus tendres caresses, l'enveloppe de langes qu'elle avait préparés, et l'ayant déposé dans la crèche, elle se prosterne devant lui et l'adore ; elle le remercie au nom de tout le genre humain qu'il vient sauver... Mais en son propre nom, de quels priviléges, de quelles faveurs n'a-t-elle pas à le remercier ! Avec quelle affection elle s'offre à le servir ! Joseph partage la joie de son épouse ; avec elle dans l'anéantissement le plus profond, il offre à Jésus naissant ses adorations, ses soins, sa vive reconnaissance pour les divins emplois qu'il a bien voulu lui confier... O Jésus, de quelles célestes flammes vous embrasiez deux cœurs si purs et qui vous étaient si parfaitement dévoués !

Colloque avec Jésus, Marie et Joseph. Parlez-leur avec simplicité de tout ce qui vous touche dans ce mystère. Demandez la grâce qui lui est propre. C'est que nos cœurs soient attendris à la vue d'un Dieu petit enfant, commençant dans la crèche une vie qu'il finira sur la croix;.. c'est que nous apprenions où sont les vrais plaisirs, les vrais honneurs et les véritables richesses... O Dieu, ô monde, que vos jugements sont opposés ! *Sauvez-moi, Seigneur, parce qu'il n'y a plus de saint sur la terre ; parce que les vérités ont été altérées par les enfants des*

hommes. (Ps. 11. 1.) Pendant ces saints jours, sortez peu de Bethléem ; allez souvent à la crèche, vous y trouverez auprès du Sauveur qui vient de naître la science du salut et la grâce de la mettre en pratique.

VII. MÉDITATION.

LES BERGERS A LA CRÈCHE.

I. Un ange leur apparaît.
II. Ils vont à Bethléem.
III. Leur retour.

Mêmes préludes que dans la méditation suivante.

Ier P. *Apparition d'un ange aux bergers*. Quels sont ceux que le Sauveur appelle les premiers à recueillir les fruits de sa naissance, et comment il les appelle ?

1° Tout se tient, rien ne se dément dans la conduite du divin Rédempteur. Il est né pauvre ; c'est aux pauvres qu'il se fait d'abord connaître ; ils reçoivent ses premières faveurs, comme ils seront toujours l'objet de sa prédilection. Il envoie des anges pour ambassadeurs, non à des monarques puissants, mais à des hommes de la condition la plus obscure, à des hommes simples, laborieux et vigilants.

Les pauvres, les petits, voilà donc ceux qu'il recherche. Il vivra comme eux et au milieu d'eux pendant trente ans. Quand le temps sera venu de prêcher le royaume de Dieu, il n'ira pas l'annoncer à la cour d'Hérode, il s'adressera aux pauvres; c'est pour eux que son Père l'a envoyé : *Evangelizare pauperibus misit me*. (Luc. 4. 18.) Sans dédaigner ni rejeter les riches et les savants, il n'affectera point de prévenances à leur égard, pour ne pas sortir de son caractère et de l'humble conduite qu'il s'est imposée. Quoiqu'il prévoie qu'elle irritera leur orgueil, il n'en sera pas moins fidèle à son plan, arrêté de toute éternité, dût-il en être victime. A son exemple, aimons les pauvres ; ne dédaignons pas les petits. Soyons petits nous-mêmes ; attachons-nous à la simplicité, à la droiture. C'est ainsi que nous devons l'adorer dans la crèche et dans l'Eucharistie, si nous voulons profiter de ces touchants mystères.

2° Les bergers sont tout-à-coup environnés d'une éclatante lumière ; ils aperçoivent un ange et sont d'abord saisis de frayeur [1]. Quand Dieu visite une âme, il a coutume de l'humilier d'abord par la crainte ; mais ce sentiment ne dure pas, il est bientôt remplacé par la confiance. « Ne craignez

[1] Ecce Angelus Domini stetit juxta illos, et claritas Dei circumfulsit illos, et timuerunt timore magno. *Luc.* 2. 9.

point, » dit l'Esprit céleste, « je vous annonce un grand sujet de joie pour vous et pour tout le peuple d'Israël : il attend le Messie, il est venu ; aujourd'hui même, un Sauveur vous est né à Bethléem. Mais comment le reconnaîtrez-vous, ce Sauveur puissant et si ardemment désiré ? Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche... » Oui, cet enfant est le Messie !.. Des langes, voilà les insignes de sa grandeur ; une crèche, voilà son trône... A cet étalage de misère et d'abjection, monde orgueilleux, reconnaîtras-tu ton maître ?.. Sagesse humaine, viens te briser contre cette crèche ; et vous, Seigneur, commencez notre salut en nous ouvrant les yeux ; faites-nous voir la beauté de ces trois signes sacrés de votre empire : l'humilité, *invenietis infantem ;* la pauvreté, *pannis involutum ;* la mortification des sens, *positum in præsepio.*

A peine l'ange a-t-il annoncé la naissance du Messie, qu'une troupe innombrable de la milice céleste se joint à lui ; ils entonnent le sublime et joyeux cantique : *Gloria in excelsis Deo*, Gloire à Dieu, qui est l'auteur de ce mystère où éclatent sa bonté, sa sagesse, sa puissance ;.. à Dieu, qui est la fin de ce mystère ; c'est par lui qu'il reçoit une obéissance, une satisfaction, des hommages dignes de lui. Joie

aux anges, serviteurs zélés de ce grand roi... Voilà pour le ciel ; et sur la terre, paix aux hommes, *Et in terra, pax hominibus ;* c'est pour leur bonheur que s'accomplit cette merveille... Paix entre eux par la charité, paix avec Dieu par une parfaite réconciliation, paix avec eux-mêmes , paix du cœur, paix de la conscience , par l'assujettissement de toutes les passions à tous les devoirs... Pour goûter cette paix délicieuse , qu'ils soient dociles à la grâce du Seigneur, soumis à sa loi ; telle est la bonne volonté qu'il leur demande : *bonæ voluntatis.*

IIe P. *Les bergers se rendent à Bethléem.* Ils ajoutent foi sans discuter aux paroles de l'ange, quelque contraires qu'elles soient à tous leurs préjugés ; et, pénétrés de reconnaissance pour la grâce dont le Ciel les prévient , ils s'exhortent mutuellement à faire valoir un talent si précieux, en allant sans délai chercher ce Sauveur qui vient de naître : *Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé et ce que le Seigneur nous a fait connaître.* On n'avait rien commandé ; mais à une âme fervente on ne prescrit point d'obligations, il ne faut que lui montrer le bien pour qu'elle s'y porte avec ardeur. Elle regarde les bonnes inspirations comme autant de messagers célestes, qui l'appellent à Jésus.

Dès que l'ange a disparu, les bergers partent... Ils se hâtent : *Venerunt festinantes*. O prudente docilité ! c'est le Seigneur qui a parlé et daigné se révéler à eux [1]. O sainte promptitude, « celui qui aime court, vole ; il est dans la joie, il est libre et rien ne l'arrête. » (Imit. l. 3. c. 5.)

Marchons donc avec empressement, ô mon âme, avançons sans nous arrêter dans la voie que le Ciel nous montre. Appuyés sur les conseils d'un sage directeur qui est pour nous l'ange de Dieu, ne craignons pas que l'aumône nuise à notre fortune, la ferveur à notre santé, l'oraison à nos emplois... Cherchons Jésus, ne perdons pas un seul instant.

« Ils trouvèrent Marie, Joseph et l'Enfant qui était couché dans la crèche... » Voilà le fruit de leur droiture et de leur obéissance. Loin d'être rebutés par cet appareil de misère, ils n'en furent que plus encouragés à s'approcher d'un Sauveur qui se rendait si accessible ; à lui rendre leurs hommages, à le contempler... Que ne firent-ils pas pour lui témoigner leur respect, leur reconnaissance, leur amour ?.. Heureux bergers ! Ils furent en oraison tout le temps qu'ils passèrent près de la crèche, sans savoir ce que c'est que l'oraison. Ils livraient leur cœur au Dieu enfant et le laissaient agir en eux li-

[1] Dominus ostendit nobis.

brement, se contentant de coopérer à son action, sans la gêner. Imitons cet abandon plein de confiance et de candeur : Jésus fera l'oraison en nous comme il la fit en eux.

IIIe P. *Le retour des bergers.* Ils ne crurent pas devoir tenir secrète l'insigne faveur qu'ils avaient reçue ; ils en parlèrent avec tout l'enthousiasme de la joie la plus vive... et cette naissance du Messie dans une étable, cette apparition des anges à de pauvres bergers, le cantique de louanges et de bénédictions chanté en leur présence par le chœur de la milice céleste,.. tout cet ensemble de choses prodigieuses, rapporté naïvement par des hommes simples, dont on n'avait aucune raison de suspecter la franchise, jeta les Juifs des alentours de Bethléem dans un étrange étonnement : *Omnes qui audierunt mirati sunt.* Était-ce assez ? N'auraient-ils pas dû courir eux-mêmes à l'étable, se disputer l'honneur d'offrir chez eux un modeste logement à Celui qui venait de naître pour leur apporter le salut ?.. A quoi sert, ô mon Dieu ! une stérile admiration de vos œuvres ? Est-ce là tout ce que vous attendez de notre coopération à votre grâce ?

Mais si des hommes aveugles et charnels prenaient si peu de part à des événements qui devaient tant les intéresser, Marie attentive et fidèle ne per-

dait rien de tout ce qui se passait. Les bergers lui avaient raconté le détail de la vision angélique qui les avait amenés à Bethléem ,.. et toutes ces circonstances , tous ces prodiges, toutes ces paroles , elle les conservait soigneusement dans son cœur , pour en nourrir sa foi, en accroître sans cesse la ferveur de son amour... Elle nous apprenait comment nous devons méditer les mystères du Sauveur. Quant aux bergers , ils s'en retournèrent comblés des richesses de la grâce , et allèrent publier partout ce qu'ils avaient vu et entendu , louant Dieu et le glorifiant , moins encore par leurs discours que par la sainteté de leur vie.

Une des marques les plus certaines du profit que l'on retire de l'oraison et de la participation au pain Eucharistique , c'est d'en sortir avec un désir plus ardent de procurer la gloire de Dieu et de porter Jésus-Christ dans tous les cœurs... Que la sainte table soit pour vous aujourd'hui ce que la crèche fut pour les pieux bergers... Efforcez-vous d'en approcher avec les mêmes sentiments et préparez-vous à y recevoir des faveurs encore plus précieuses.

O Jésus ! aimable Rédempteur, qu'il vous en coûte déjà pour m'instruire et me réformer ; puis-je prétendre qu'il ne m'en coûtera rien pour travailler après vous et avec vous à mon salut ? A vos leçons,

à votre exemple, ajoutez, je vous en conjure, une grâce porportionnée à ma faiblesse, afin que, correspondant à vos desseins mieux que je n'ai fait jusqu'à présent, je mérite que vous couronniez en moi l'œuvre de la rédemption par les biens éternels que j'en attends.

VIII. MÉDITATION.

MÊME SUJET. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. Ecouter les paroles.
III. Considérer les actions.

Premier prélude. « Il y avait, aux environs, des bergers qui veillaient pendant la nuit à la garde de leurs troupeaux. Un ange du Seigneur leur apparaît, et les voyant saisis de crainte, il les rassure en leur annonçant la naissance d'un Sauveur à Bethléem. Voici à quelles marques ils le reconnaîtront : Ils trouveront un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche... Aussitôt une multitude d'esprits célestes se met à chanter la gloire de Dieu et le bonheur des hommes... Les bergers s'empressent d'aller à Bethléem, où ils voient de leurs propres yeux ce qu'on leur avait annoncé. Ils s'en retournèrent glorifiant le Seigneur de tout ce qu'ils avaient vu et entendu. » (Luc. 2.)

DEUXIÈME PRÉLUDE. Représentez-vous la campagne où veillent les bergers ,.. le chemin qu'ils parcourent pour se rendre à Bethléem, puis l'étable avec la crèche.

TROISIÈME PRÉLUDE. Demandez la grâce d'entrer dans les sentiments de ces premiers adorateurs de Jésus naissant et de partager les faveurs qu'ils en reçoivent.

I[er] P. *Contempler les personnes.* — Dans la campagne, un ange environné d'une brillante lumière... C'est un prince du ciel, un ambassadeur que Dieu envoie... Son visage est empreint d'une majesté douce et joyeuse; on devine qu'il vient annoncer une agréable nouvelle... Les bergers, hommes simples, vêtus pauvrement, assis sur quelque pierre; ils étaient loin de s'attendre à la faveur insigne que le Ciel allait leur faire. Ils paraissent calmes et tranquilles... La candeur de leur âme, la droiture de leur cœur se lisent dans tous leurs traits... Ils sont tout disposés à recevoir le Messie dans l'état où Dieu voudra le leur donner... O Seigneur! si vous avez dessein de vous communiquer à des hommes, voilà ceux que vous cherchez[1]. — Dans la ville, hôtelleries, maisons particulières, tout est rempli d'habitants et d'étrangers, qui ont des liens de pa-

[1] Cum simplicibus sermocinatio ejus *Prov.* 3, 32.

renté avec Marie et Joseph, descendants comme eux de la famille royale de David... N'en est-il point qui refusent de les reconnaître à cause de leur indigence ? Parmi eux se trouvent des riches superbes et voluptueux , des avares, des hommes dégradés par toutes les passions... et la plus pure, la plus éminente vertu, où est-elle reléguée ? — Transportez-vous dans l'étable ruinée et regardez Jésus , Marie, Joseph : Jésus, le Fils de Dieu, la splendeur de sa gloire , petit enfant dans les langes , couché sur la paille , transi de froid... Sa tendre mère et saint Joseph qui le contemplent sans pouvoir en détourner les yeux... Les saints anges descendus du ciel pour adorer leur divin roi [1]... Et vous, qu'allez-vous faire ? Quels sont vos sentiments ? Quel fruit recueillerez-vous de tout ce que vous voyez ?

IIe P. *Ecouter les paroles.* — Les premières qui sont prononcées tendent à bannir le trouble et la frayeur : *Ne craignez point* [2]. Le mystère de Noël n'inspire que la confiance ; le Ciel n'a aujourd'hui que des bénédictions à verser sur la terre [3]. Un Dieu si grand , qui veut naître dans un état si pauvre , provoque l'amour bien plus que la terreur : « *Je*

[1] Hébr. 1. 6.
[2] Nolite timere.
[3] Hodie per totum mundum melliflui facti sunt cœli. *Offic.*

vous annonce un grand sujet de joie, aujourd'hui même un Sauveur nous est né. Que pouvait-il vous arriver de plus heureux ? C'est pour vous qu'il est né, pour vous qu'il est Sauveur. Et *voici à quel signe vous le reconnaîtrez :* ce signe ne pourrait être donné à tous, mais à vous je vous le donne, *vobis* [1]. » — Que disent les bergers ? Ils ne pensent pas à répondre aux anges, ils sont déjà tout remplis de Jésus. Ils s'excitent mutuellement : *Allons... Voyons* [2]. Que disent-ils à la vue de la pauvre étable et de la sainte famille ?.. Que leur disent Marie et Joseph ? Mais surtout que leur dit au cœur l'aimable enfant qu'ils contemplent ?.. Que vont-ils dire eux-mêmes au sortir de cette visite ?.. En quelles paroles simples et vives feront-ils éclater leur joie, leur reconnaissance et leur amour !

Écoutez aussi le cantique des Anges et goûtez la douceur de la paix qu'ils proclament : *Pax hominibus...* La gloire de Dieu est réparée, sa justice est désarmée, la paix est conclue entre Dieu et les hommes ; si nos péchés crient encore vengeance, d'autres cris partent de la crèche, pénètrent jusqu'aux entrailles du Père des miséricordes, et ces

[1] Vobis humilibus, vobis obedientibus, vobis non alta sapientibus, vobis vigilantibus et in lege Dei meditantibus. *S. Bern.*

[2] Transeamus usque Bethleem et videamus hoc verbum. *Luc.* 2.15.

cris seront seuls écoutés... Paix entre les hommes eux-mêmes ; Jésus vient les unir par les liens de la plus douce fraternité... Paix dans le cœur de tous les hommes ; il vient en chasser les remords qui les tourmentent, les passions qui les agitent... Et pour jouir de cette paix, que nous demande-t-on? La chose du monde la plus facile, la bonne volonté... Les anges ne disent pas : Paix aux âmes justes et innocentes qui n'ont jamais péché ; ils ne disent pas : Paix aux saints pénitents qui ont expié leurs crimes ;.. ils disent : Paix aux hommes de bonne volonté !.. Dès que ma volonté est bonne, ne fît-elle que de naître ; dès qu'elle est disposée à se régler en tout sur celle de Dieu, j'ai droit de compter sur la paix.

III[e] P. *Considérer les actions.* — La charité de ces Esprits célestes qui se réjouissent du bonheur de l'homme, comme si ce bonheur leur était propre... — La fidélité des bergers à remplir les devoirs de leur état : Ils veillaient ; qui donc n'a pas besoin de vigilance [1] ? Si les bergers n'avaient pas été vigilants, auraient-ils reçu la visite des anges et les premiers bienfaits du Dieu naissant?.. Leur attention saintement timide à la grande nouvelle qu'on

[1] Vigilate... Quod autem dico vobis, omnibus dico : vigilate. *Marc.* 13. 37.

leur annonce,.. leur docilité parfaite ; ils n'ont ni question, ni objection, ni observation à faire ; Dieu parle, c'est assez,.. leur union fraternelle : ils s'encouragent les uns les autres, et bientôt ils n'ont tous ensemble qu'un cœur, qu'une âme, qu'une volonté, qu'une action, c'est d'aller à Jésus, l'auteur de leur salut... Et comment y vont-ils ? *festinantes*, avec promptitude et empressement ;.. il s'agit de correspondre à une grâce d'une valeur infinie. Ils n'attendent pas le jour, ils partent sur-le-champ, pleins de confiance en celui qui les appelle... — Je n'avance point, ô mon Dieu! je suis toujours dans le même état d'infirmité spirituelle et de misère profonde ; pourquoi m'en étonner si je diffère de partir quand vous m'appelez ?

Que trouvèrent-ils à Bethléem ? Marie, Joseph et l'enfant couché dans la crèche... A cette vue, ils tombent à genoux... Ils contemplent à loisir l'aimable enfant, ils l'admirent, ils l'adorent,.. lui offrent leurs petits présents... Marie et Joseph les accueillent avec bonté... Jésus inspire à sa mère de l'offrir pour un instant à leurs respectueuses caresses ; elle le fait ; il les embrase de son amour... O spectacle touchant ! ô magnifique récompense de la candeur, de la générosité, de la foi vive ! Ah ! que la mienne est languissante ! Ces bons bergers n'aperçoivent des yeux du corps qu'un faible enfant dans le dé-

nùment le plus complet... Est-ce bien là le Sauveur d'Israël? Ils n'ont pas la tentation d'en douter; ils le croient de toute leur âme... Les anges, il est vrai, leur avaient appris les grandeurs de ce nouveau-né; mais la parole des anges est pour moi comme pour eux; j'ai de plus la parole de Dieu, qui m'est garantie par l'enseignement de son Eglise... Non, Seigneur, rien ne manque à mon instruction; et si j'avais assez de vigilance et de courage pour me servir toujours des lumières dont vous m'éclairez, rien ne manquerait ni à ma sanctification ni à mon bonheur.

O Jésus, qui pourrait dire la satisfaction de votre cœur à la vue de ces âmes qui venaient se donner à vous; combien vous étiez touché de leur innocence, de la vivacité de leur foi, de la sincérité de leur amour, et avec quelle profusion vous leur faisiez part des trésors de votre grâce! Je veux les imiter en m'approchant de vous. Je crois comme eux, j'abaisse ma raison en présence de ce mystère. Bien loin que votre pauvreté me rebute, elle me ravit, parce qu'elle est la mesure de votre amour pour moi. C'est votre crèche, ce sont vos langes que je cherche; l'éclat de votre gloire me plairait moins que cette obscurité profonde. Recevez-moi comme l'un de ces bergers, et donnez-moi la paix que vos anges promettent à la bonne volonté.

IX. MÉDITATION.

LA CIRCONCISION.

I. Que fait Jésus-Christ dans ce mystère?
II. Quelle instruction donne-t-il à ses disciples ?

Dans notre oraison préparatoire, offrons-nous à Dieu avec ferveur. Il aime qu'on lui consacre les prémices des biens qu'on a reçus de lui, donnons-lui donc ce premier jour de l'année qui commence ; mais donnons-lui surtout les premiers instants de ce saint jour, en faisant cette méditation avec toute la perfection dont nous sommes capables.

Ier P. *Ce que fait Jésus-Christ dans le mystère de la Circoncision.* Il s'humilie, il souffre, il sauve, et il reçoit le nom de Sauveur.

1° Il s'humilie. Divinité, sainteté, génération ineffable dans le sein de son Père, génération presque aussi admirable dans le sein virginal de Marie; que de titres exemptaient Jésus-Christ de la circoncision et semblaient lui défendre de s'y assujettir !.. Il s'y soumet cependant. La désobéissance a tout perdu ; il convient que tout soit réparé par l'obéissance. Ce qui rendait cette loi infiniment humiliante pour un Homme-Dieu , c'est qu'elle supposait le péché dans celui qui recevait cette marque du péché. Le péché

et la sainteté, et la divinité, quoi de plus incompatible ?.. Mais le Fils de Dieu s'est fait homme pour nous sauver de nos péchés [1]. Il veut les expier d'une manière surabondante ; il faut donc qu'il en soit revêtu, qu'il en porte la honte... Dès lors toutes ses grandeurs disparaissent ; il ne lui est plus permis de se prévaloir des droits de sa sainteté, de sa divinité, ni d'opposer à la loi les prééminences de son origine. Voilà jusqu'à quel point la condition de Sauveur anéantit le Verbe incarné. En prenant la nature humaine, il s'est mis au-dessous de l'ange ; en prenant aujourd'hui le nom et le titre de Sauveur, il se met au-dessous des hommes, puisqu'il se charge de tous leurs crimes. C'est donc au moment de sa circoncision que s'accomplit le prodige dont nous parle saint Paul, que celui qui n'avait point connu le péché devient, pour ainsi dire, le péché même [2], que celui en qui toutes les nations devaient être bénies,.. se rend malédiction pour elles [3].

2° Il souffre. Dès le premier moment de sa conception et pendant tout le temps qu'il avait passé

[1] Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum. *Matth.* 1. 21.

[2] Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit. *II. Cor.* 5. 21.

[3] Benedicentur in te omnes gentes... Factus pro nobis maledictum. *Gal.* 3. 8, 13.

dans le sein de Marie, Jésus n'avait cessé de se présenter à son Père, comme l'Agneau qui effacerait les péchés du monde. C'était là l'offrande du sacrifice; mais voici que l'immolation commence. Sa chair innocente est déchirée et son sang coule. Le voilà déjà prêtre et victime; il s'ouvre l'entrée du sanctuaire par son propre sang [1]. « Le peu qu'il en répand aujourd'hui oblige à Dieu tout le reste [2]. » Sa circoncision est le prélude, l'acceptation solennelle et authentique de sa mort sur la croix. Entendons-le déjà s'approprier la parole du prophète : « *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.* Je suis prêt, ô mon Dieu, à tout souffrir pour votre gloire et le bonheur de l'homme. Me voici dans l'état d'immolation que j'ai tant désiré. Ma divinité seule ne pouvait s'allier ni à la souffrance, ni à mes vues miséricordieuses; je vais enfin les remplir, maintenant que je me suis dépouillé de ma splendeur et que j'ai pris un corps mortel [3]. O hommes! connaissez votre Sauveur : Je vous ai promis mon sang, il commence à couler pour vous... Que ne puis-je déjà le verser tout entier, en mourant pour vous donner la vie! Et vous, ô mon Père! vous

[1] Per proprium sanguinem introivit semel in sancta.

[2] Bossuet. Elev.

[3] Corpus autem aptasti mihi... tunc dixi : ecce venio.

avez sur qui venger votre gloire outragée ; frappez votre Fils, mais épargnez les hommes, et que tous vos coups tombent sur moi !.. »

3° Il sauve. Qui? tous les enfants d'Adam, s'ils le veulent, puisqu'il vient offrir à tous des moyens abondants de sanctification et de salut. Il nous sauve de nos péchés, car il les expie : nos désobéissances par son assujettissement à des lois qui ne sont pas faites pour lui ; notre orgueil par les humiliations les plus étranges, descendant aussi bas qu'un Homme-Dieu peut descendre, jusqu'à la ressemblance du péché ; nos plaisirs sensuels, en souffrant de cruelles douleurs dès l'âge le plus tendre. « Il nous sauve du péché, » dit Bossuet, « et en remettant ceux que nous avons commis et en nous aidant à n'en plus commettre, et en nous conduisant à la vie où l'on ne peut plus en commettre [1]. »

Divin Enfant, recevez donc le nom de Jésus dont vous remplissez déjà si bien la consolante signification et que vous achetez à si haut prix. Recevez-le, ce beau nom de Jésus, nom de paix et d'amour, de conquête et de triomphe ; nom puissant, qui dissipe les craintes, anime les espérances, calme les tempêtes de l'âme, arrête les efforts des esprits de ténèbres. O Jésus, que votre nom soit loué de l'au-

[1] Elévat. 1re, 17e semaine.

rore au couchant ! Qu'il soit béni maintenant et toujours [1], puisqu'il est le premier, le plus noble, le plus doux, le plus aimable de tous les noms : *nomen super omne nomen*. Qu'il soit sans cesse invoqué, puisqu'il porte avec lui le salut [2] !

IIe P. *L'instruction que Jésus donne à ses disciples dans le mystère de la Circoncision.* Il leur apprend d'une part le prix de leurs âmes et combien il désire leur bonheur ; de l'autre, ce qu'ils doivent faire pour concourir efficacement à leur salut.

1° Le prix de nos âmes. Oh ! quelle idée nous en donne cette tendre victime déjà frappée et sanglante sous le couteau de la circoncision, en attendant qu'elle meure sur le Calvaire ! Pouvons-nous réfléchir sur cet empressement que met le Fils de Dieu à s'humilier et à se sacrifier pour sanctifier et sauver nos âmes, sans nous dire à nous-mêmes : ou il en fait trop, ou je n'en fais pas assez ? Il faut nécessairement ou que je condamne Jésus-Christ, ou que je me condamne moi-même... Ranimons notre zèle en ranimant notre foi, et travaillons plus

[1] Sit nomen Domini benedictum, ex hoc nunc et usque in sæculum. A solis ortu usque ad occasum, laudabile nomen Domini. *Ps.* 112. 2, 3.

[2] Omnis quicumque invocaverit nomen Domini salvus crit. *Rom.* 10. 13. — O Jesu mi dulcissime, spes suspirantis animæ, te quærunt piæ lacrymæ, te clamor mentis intimæ. *Offic.*

sérieusement tant à notre salut qu'à celui de nos frères.

2° Jésus nous en montre le moyen dans la circoncision spirituelle, qu'il vient établir en abolissant l'ancienne. Circoncision du cœur, c'est-à-dire retranchement de tous les désirs criminels, de toutes les passions déréglées, qui sont la cause de nos péchés : une seule que nous laisserions en nous suffirait pour nous perdre. Circoncision intérieure, qui pénètre au plus intime de l'âme, pour en extirper tout ce qui se ressent de la corruption originelle. Circoncision indispensable pour placer l'homme dans la voie du salut. Les récompenses que nous a méritées le Sauveur étant infiniment au-dessus de la nature, tout ce qui demeure dans l'ordre de la nature ne peut avoir de proportion avec le bonheur qui nous a été acheté par le sang d'un Dieu ; c'est en substituant la grâce à la nature que la circoncision évangélique nous rend dignes de ce bonheur. Jésus-Christ en impose l'obligation à tous ses disciples : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même et qu'il me suive.* Plus nous serons morts à nous-mêmes, plus nous vivrons de la vie de Jésus-Christ ; et plus cette vie du Sauveur sera parfaite en nous, plus nous aurons de puissance, non-seulement pour nous sauver, mais pour

concourir au salut de nos frères, dans la mesure de notre condition.

Allez à la sainte Table demander la grâce d'un entier renouvellement au commencement de cette année nouvelle ; reprenez vos résolutions les plus ferventes, commencez à vivre avec tout le zèle, toute la vigilance , toute la pureté d'intention que vous auriez , si l'on vous donnait la certitude que cette année sera pour vous la dernière, et qu'avant sa fin vous entrerez dans la maison de votre éternité. Ce que vous feriez dans cette conviction déterminez-vous à le faire ; le jour est favorable. Jésus vous offre les prémices de son sang pour l'expiation de vos péchés, son nom pour l'appui de votre espérance , son cœur pour embraser le vôtre du feu de la divine charité.

X. MÉDITATION.

L'ÉPIPHANIE. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. Ecouter les paroles.
III. Etudier les actions.

La fête de l'Épiphanie ou Manifestation est particulièrement chère à l'Eglise, qui fait éclater sa joie en voyant que son adorable époux commence à se

faire connaître et à recevoir les hommages qui lui sont dus. Elle y célèbre en trois mystères différents, comme trois rayons de sa gloire : sa manifestation aux Mages venus de l'Orient pour l'adorer ; aux Juifs, dans les eaux du Jourdain, où il est proclamé Fils de Dieu par la voix même du Père céleste ; à ses propres disciples, lorsqu'il change l'eau en vin aux noces de Cana. Devant nous arrêter plusieurs jours sur le premier de ces mystères, nous le contemplerons aujourd'hui dans son ensemble.

Premier prélude. « Jésus étant né à Bethléem, au temps du roi Hérode, voici que des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem et demandèrent : « Où est celui qui est né pour régner sur les Juifs, car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer... » A cette nouvelle, Hérode est troublé et tout Jérusalem avec lui... Les prêtres et les docteurs interrogés répondent que le Messie doit naître à Bethléem... Les Mages prennent aussitôt le chemin de cette ville ; et l'étoile, qu'ils avaient cessé de voir, reparaissant, les remplit de joie et les conduit au lieu même où est le divin Enfant. Ils entrent, l'adorent, lui offrent des présents; puis, sur l'avertissement du Ciel, s'en retournent par un autre chemin. » (Matth. 2.)

Deuxième prélude. Se représenter des chemins

montueux, difficiles, déserts... Jérusalem, le palais d'Hérode, l'étable de Bethléem.

Troisième prélude. L'Epiphanie est, pour ainsi dire, la fête de la foi chrétienne ; je vous demande, ô mon Dieu, le don d'une foi excellente, afin d'apprécier la grâce et de comprendre combien il m'importe de lui être fidèle.

Ier P. *Contempler les personnes.* — L'étoile est vue d'un grand nombre ; plusieurs demeurent étonnés, incertains... La plupart, insouciants ou préoccupés y font peu d'attention... D'autres croient y voir quelque chose de mystérieux, mais bientôt ils sont distraits des considérations salutaires que la grâce leur inspire... Chacun finit par n'y plus penser... Les Mages seuls réfléchissent sérieusement et se déterminent à faire ce qu'ils sentent que Dieu leur demande. Ce sont des hommes riches, d'un rang distingué, probablement des rois... Que de liens à rompre, que d'obstacles à surmonter, pour obéir à la voix qui les appelle !.. Voyons-les au moment du départ ;.. quand ils sont déjà séparés de leurs familles,.. près de Jérusalem, quand l'étoile a disparu ;.. dans cette ville, lorsqu'ils y entrent. Quelle surprise de n'y pas trouver le peuple en fête !.. A Bethléem, lorsqu'ils voient l'étoile s'arrêter sur une habitation d'un aspect si misérable ;..

dans l'étable même quand ils aperçoivent l'enfant qu'ils sont venus chercher de si loin! Remarquons les habitants de Jérusalem, leur air, d'abord indifférent, ensuite inquiet;.. Hérode et sa cour agités, troublés au bruit d'un événement que tous, grands et petits, devaient accueillir avec transport. — Contemplons avec plus de loisir l'auguste Vierge, l'heureuse mère, avec son époux... Quelle noble simplicité! Quelle modestie céleste, quel recueillement profond! Que leurs pensées sont au-dessus des pensées de la terre!.. Lisons sur leur visage l'impression que fait sur eux ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent... — Mais quel est ce petit enfant dans les bras de sa mère? Interrogeons notre foi. Ah! qu'il est puissant dans cette apparente faiblesse! Qu'il est riche dans ce dénûment, digne d'honneur et de louanges dans cette obscurité! C'est pour lui que tout se remue au ciel et sur la terre.

IIe P. *Écouter les paroles.* — Il s'en dit beaucoup en Orient à l'apparition de l'étoile : Quelle lumière éclatante! quel bel astre! Qu'annonce-t-il au monde? Ne serait-ce point cette étoile de Jacob, qui promet de si grandes destinées au nouveau peuple d'Israël[1]?.. Il n'y a que les Mages qui disent :

[1] Num. 24. 17.

Voilà le signe du grand roi ; partons, allons lui offrir nos hommages, pour avoir part à ses premières faveurs... Sur toute la route, qu'entendent-ils ? On se demande d'où ils viennent, où ils vont, quel est le but de leur voyage dans une saison si incommode... Quelques-uns approuvent leur dessein ; presque tous le blâment... Personne ne dit : Suivons leur exemple, allons avec eux adorer le Rédempteur de tous les hommes... — A Jérusalem, les Mages s'expliquent nettement sur leur dessein, et demandent à Hérode lui-même où est né le roi des Juifs... *Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer...* Quel courage ! quel mépris des jugements humains ! quelle droiture ! *Vidimus et venimus.* Chez eux, la grâce n'est pas stérile un seul instant... Leurs paroles et la nouvelle de leur arrivée passent de bouche en bouche... La ville et la cour n'ont bientôt plus d'autre sujet de conversation.

Hérode les questionne en rusé politique. Les Mages répondent avec franchise... « Allez, » leur dit le fourbe, « cherchez, informez-vous avec soin, et quand vous aurez trouvé cet enfant, revenez m'en instruire, afin que moi-même j'aille lui offrir mes hommages et l'adorer... » O l'hypocrite scéléra-

tesse[1] ! Qui n'aurait été trompé par de si beaux dehors ? Grand Dieu ! vous confondrez ce projet perfide. — Dans l'étable, on entend peu le bruit des paroles, souvent les bouches sont muettes ; mais quelle intime correspondance entre les cœurs ! que de choses ils se disent ! qu'il y a d'expression dans les regards, dans les larmes, dans le silence lui-même !

IIIe P. *Étudier les actions.* — Celles du Verbe incarné, celles des Juifs, celles d'Hérode et celles des Mages. — Au moment de sa naissance, Jésus avait envoyé des anges aux bergers de Bethléem, pour les attirer à son berceau, tant il était impatient d'avoir occasion de faire du bien et d'exercer ses fonctions de Sauveur. Aujourd'hui, il fait apparaître au loin une étoile miraculeuse, et, par sa grâce, il presse ceux qui la voient de venir à lui... Trois seulement répondent à son appel ; il ne pourra donc faire que trois heureux !.. Quelle privation pour Celui qui vient offrir la paix et le bonheur à tous les hommes !..

Il veut que ces étrangers de distinction entrent dans Jérusalem, et parlent sans détour du dessein

[1] O calliditas ficta, ô incredulitas impia, ô nequitia fraudulenta ! Sanguis Innocentium, quem crudeliter effudisti, attestatur quid de hoc puero voluisti. *S. Fulgent. serm.* 5. *de Epiph.*

qui les amène, éveillent l'attention des Juifs, les obligent à consulter leurs Ecritures et à se rappeler que les temps sont accomplis. Il porte même la délicatesse jusqu'à leur épargner la honte d'une leçon donnée par des gentils : c'est pour s'instruire que les Mages s'adressent à eux... O douceur, ô condescendance miséricordieuse ! Elle n'est payée que d'une ingrate indifférence !.. Malheureux peuple, il connaît la vérité, et il ne la suit pas !.. Malheureux docteurs de la loi, ils indiquent le lieu de la naissance du Messie, et ils ne vont pas l'adorer !.. Ils montrent la voie, et ils persévèrent dans leur égarement volontaire.

Mais Hérode, que fait-il ? Il tremble. L'impie n'est jamais tranquille, même sur le trône... Il médite un horrible projet : un crime le délivrera de cet enfant, dans lequel son ambition jalouse voit un rival ;.. et, pour arriver plus sûrement à lui ôter la vie, il feindra de vouloir l'adorer... Mais quel homme prévaudra contre Dieu ? Hérode sera confondu ; il paraîtra bientôt ce qu'il est, et il deviendra l'exécration de tous les siècles, qui flétriront son insensée et barbare politique[1]. Tel est le sort des hypocrites[2].

[1] Crudelis Herodes, Deum regem venire quid times ?
[2] Spes hypocritæ peribit. *Job*. 8. 13.

Qu'elle est belle, au contraire, la conduite des Mages ! Tout y est marqué au coin de la sagesse, de la piété véritable, de la courageuse persévérance. Aucune difficulté n'est au-dessus de leur foi et de leur confiance en Dieu. Ils quittent tout pour suivre sa voix qui les appelle... On ne les voit point dissimuler leurs pensées, même à la cour d'Hérode... Leur espérance n'est pas ébranlée quand ils ont cessé de voir l'étoile : la Providence n'a-t-elle pas d'autres moyens de leur venir en aide ?.. Ils reconnaissent leur roi, leur Dieu, leur Sauveur, dans cet enfant si pauvre couché dans une crèche... Avec quelle joie ils lui offrent leurs présents et se dévouent à le servir !.. Oh ! qu'ils se félicitent d'avoir entrepris ce voyage et d'avoir été inébranlables au milieu de leurs épreuves !.. C'est le même Rédempteur que la foi nous découvre dans nos tabernacles et sur nos autels; que n'avons-nous pour lui les mêmes sentiments ? que ne lui faisons-nous les mêmes offrandes ?

Colloque avec Dieu le Père, avec Jésus, Marie, les Mages. — Adorer la puissance, la sagesse, la bonté de Dieu, dont la grâce opère tant de merveilles. — Prier Jésus de recevoir notre offrande, comme il reçut celle des Mages. — Conjurer Marie

de la présenter elle-même pendant que nous dirons : *Recevez, Seigneur*, etc.[1]. [2].

XI. MÉDITATION.

L'ÉPIPHANIE. — BEAU MODÈLE DE FIDÉLITÉ A LA GRACE DANS LA CONDUITE DES MAGES.

Si nous ne pouvons rien dans l'ordre du salut sans la grâce du Sauveur, avec ce secours divin nous pouvons tout, et nous savons qu'il n'est refusé à personne. La fidélité ou l'infidélité à la grâce, voilà donc ce qui décidera la grande question du bonheur ou du malheur éternel. On refuse, on diffère, on se lasse d'obéir à la grâce ; ces trois mots expliquent la perte de tant d'âmes, malgré la multitude et la prodigieuse efficacité des moyens que Dieu leur donne pour se sauver. Que font les Mages et en quoi doivent-ils nous servir de modèles ?

I. Ils suivent la grâce.
II. Ils la suivent promptement.
III. Ils la suivent constamment.

Ier P. *Les Mages suivent la lumière et le mouvement de la grâce.* L'étoile, dit Bossuet, c'est

[1] Voyez à la fin du volume.
[2] N'oublions pas aujourd'hui la belle œuvre de la propagation de la foi.

l'inspiration dans les cœurs ; saint Léon l'appelle le signe de la grâce. Combien la virent en Orient, cette brillante étoile, et se contentèrent d'en admirer l'éclat, sans se mettre en peine d'en découvrir la signification ! Combien comprirent en vain l'instruction qu'elle leur donnait ! Il n'y eut que les Mages qui profitèrent de la grâce offerte à tous. Dieu les appelle au berceau de son Fils ; ils lui obéiront, quels que soient les sacrifices qu'il leur demande : sacrifice de leur repos ; que de fatigues ils entrevoient dans un si long voyage et dans une pareille saison ! sacrifice de leurs inclinations les plus chères : patrie, famille, amis,.. il faut tout quitter, résister aux reproches, aux caresses et aux larmes ;.. sacrifice de leur réputation : ils passent pour sages, et leur conduite est taxée de folie. On se demande comment des hommes sensés peuvent abandonner leur pays, des princes leurs Etats, pour aller, sur la foi d'une étoile, mettre leurs hommages aux pieds d'un roi étranger qui vient de naître... Les Mages laissent dire, et n'écoutant que la voix de Dieu, méprisant les conseils de la sagesse humaine, brisant tous les liens, réprimant tous les murmures de la chair et du sang, ils suivent la lumière de la grâce et l'impression qui l'accompagne.

Voilà ce que font des novices dans la foi, et nous, depuis le berceau élevés à son école, que faisons-nous ? A la lueur d'une étoile, au moindre signe de la volonté du Ciel, des hommes accoutumés aux aises de la vie, des grands de la terre, sortent de leur pays, quoi qu'il leur en coûte. Ils vont chercher Dieu, se donner à Dieu, s'unir à Dieu... et nous, éclairés de mille lumières, nous demeurons immobiles. Nous montrons peut-être aux autres le chemin de la vérité et nous n'y marchons pas. Comme eux nous pouvons dire : nous avons vu l'étoile : *Vidimus stellam;* pouvons-nous ajouter comme eux : et nous avons obéi à l'enseignement qu'elle nous donnait, *et venimus?* Dans ces moments de réflexion, où la foi jetait dans notre âme des clartés plus vives, nous avons aperçu avec effroi l'abîme où nous entraîne la tiédeur, *vidimus;* nous sommes-nous arrachés avec effort d'un état si funeste, *et venimus?* Nous avons compris et touché du doigt le néant des choses d'ici-bas ; notre cœur en a-t-il été plus détaché ? A la fin de chaque journée, rentrant en nous-mêmes, nous avons reconnu les fautes que la dissipation nous avait fait commettre ; le lendemain en avons-nous été plus recueillis ?.. Mais où allons-nous ? et que penserons-nous à la mort de tant de bienfaits divins, que notre lâcheté rend inutiles ?

II[e] P. *Les Mages suivent promptement la lumière de la grâce.* A peine ont-ils vu l'étoile et entendu la voix intérieure, qu'ils font les préparatifs du voyage et se mettent en chemin. *Vidimus*, c'est la grâce qui éclaire et parle au cœur ; *et venimus*, c'est la correspondance à cette grâce. Nul intervalle entre découvrir la vérité et s'y rendre, connaître le devoir et le remplir. Ils passent en un instant de la conviction au désir, du désir à la résolution, de la résolution à la pratique. C'est en cela même, dit saint Thomas, que consiste la vraie dévotion[1]. Qu'il y a de sagesse dans cette promptitude, et de périls dans les lenteurs de l'indolence ! Si les Mages avaient retardé leur départ, seulement de quelques jours, auraient-ils trouvé l'adorable Enfant ? En arrivant à Bethléem, ils eussent appris qu'il n'y était plus et qu'on ignorait le lieu de sa retraite. Si Zachée n'eût mis de l'empressement à descendre de son arbre, suivant la recommandation qui lui en était faite : *festinans descende,* aurait-il eu le bonheur d'exercer l'hospitalité envers le maître de l'univers et d'entendre cette heureuse parole : *Aujourd'hui le salut est entré dans cette maison ?*

[1] Devotio nihil aliud esse videtur, quam voluntas quædam prompte tradendi se ad ea quæ pertinent ad Dei famulatum. 2. 2. *q.* 82 *a.* 1.

Quand Dieu parle, une simple irrésolution est une infidélité, le moindre délai peut être une perte irréparable. La grâce a ses moments : *tempus stellæ* (S. Aug.) ; différer un instant de lui obéir, c'est s'exposer à ne lui obéir jamais; l'occasion manquée reviendra-t-elle ? Seriez-vous obligé, Seigneur, d'attendre qu'il me plaise de recevoir les dons de votre amour, et n'est-ce pas à moi de prendre votre temps? Celui qui ne cède à votre grâce que le plus tard possible, montre assez qu'il n'y cède qu'à contre-cœur; son obéissance est une fleur fanée qui a perdu sa fraîcheur et son parfum ; vous sera-t-elle agréable? Oh! que j'ai lieu de bénir votre patience à mon égard, et de déplorer mes criminels et imprudents délais !

IIIe P. *Les Mages suivent constamment la lumière de la grâce.* Comme rien n'a pu les empêcher de former un dessein voulu de Dieu, rien ne les décourage dès qu'ils ont commencé à l'accomplir. Que de difficultés cependant, que de contradictions capables de renverser une résolution moins inébranlable ! Ils avaient fait une grande partie du chemin ; ils étaient dans la Judée, près de Jérusalem, tout-à-coup l'étoile disparaît ; les voilà sans guide dans un pays étranger, que n'ont-ils pas à craindre ?.. Pensent-ils au retour ? non, ils conti-

nuent leur marche, s'appuyant non plus sur ce qu'ils voient, mais sur ce qu'ils ont vu. La vérité change-t-elle? *La vérité du Seigneur demeure éternellement.* (Ps. 116. 2.) Si au milieu de Jérusalem ils trouvent un peuple indifférent, ne montrant aucun souci de connaître et de voir le roi Sauveur qui lui est né; si les docteurs eux-mêmes et les prêtres leur déclarent froidement que Bethléem est le lieu de sa naissance, et ne parlent pas d'aller avec eux l'y adorer; si Hérode se contente de les envoyer à sa recherche, tout cela les étonne sans doute et les afflige, mais sans affaiblir leur courage.

Allons à Dieu avec un cœur simple et une ferme espérance; il est sûr que nous ne serons pas confondus[1], et qu'en le cherchant ainsi notre âme vivra de la vie des justes[2]. Dans les commencements de la vie spirituelle, Dieu a coutume de nous attirer à lui par des grâces sensibles et des consolations abondantes; alors nous nous croyons invincibles[3]. Mais bientôt arrivent les épreuves : Dieu se cache, nous cessons de le goûter... L'aimons-nous moins, en sommes-nous moins aimés? Non, mais la

[1] In simplicitate cordis quærite illum, quoniam invenitur ab his qui non tentant illum. *Sap.* 1. 1, 2. — Qui sustinent te non confundentur. *Ps.* 24. 3.

[2] Quærite Deum et vivet anima vestra. *Ps.* 68. 33.

[3] Ego dixi in abundantia mea : non movebor in æternum.

nature est immolée : l'amour-propre est crucifié... Que faire ? Marcher à travers les difficultés et les ténèbres, compter sur Dieu. Si les intérêts de sa gloire et de notre sanctification le demandent, ils reviendront ces moments délicieux ; l'étoile reparaîtra ; et notre joie, en la voyant, sera d'autant plus vive que nous en avions souffert la privation avec plus de patience.

Résolution. Me tenir toujours prêt à suivre la divine volonté, dès que l'étoile de la foi [1] me la fera connaître, sans différer un seul instant une obéissance si juste, de laquelle peut dépendre ma sanctification et mon bonheur... O mon Dieu ! soutenez ma constance. Le désir du bien, une certaine ardeur à l'entreprendre, n'est pas ce qui me manque ; mais que faut-il, hélas ! pour triompher de mon courage ? un obstacle léger, une privation de goûts sensibles, c'en est assez... Je cesse de marcher à votre suite, quand vous cessez de m'attirer par l'odeur de vos parfums [2]. Prenez pitié de ma faiblesse ; puisque vous m'inspirez le désir de vous être fidèle, soyez vous-même le garant de ma fidélité ! Non, Seigneur, je ne veux plus ni refuser, ni

[1] Quasi stella cœli lux fidei. *S. Aug. serm. I. de Epiph.*

[2] Trahe me : post te curremus in odorem unguentorum tuorum. *Cant.* 1. 3.

différer, ni me lasser d'obéir à votre grâce, en marchant dans la voie de vos saintes ordonnances; c'est là que se trouve la véritable vie[1].

XII. MÉDITATION.

LES MAGES A BETHLÉEM.

I. Ce qu'ils font.
II. Ce qu'ils donnent.
III. Ce qu'ils reçoivent.

Ier P. *Que font les Mages à Bethléem?* Nous les avons laissés à Jérusalem; ils en sortent dès qu'ils ont appris où ils pourront trouver le Messie qui vient de naître. Au même instant reparaît l'étoile: elle marche devant eux et leur montre la route. A ce nouveau bienfait du Seigneur, leur joie est inexprimable:. *Gavisi sunt gaudio magno valde.* O mon Dieu, comme ils vous bénissent du soin que vous prenez des vôtres! Et n'est-ce pas déjà vous appartenir que de vouloir se donner à vous? Non, jamais vous ne blessez que pour guérir, vous n'affligez que pour consoler.

Ils arrivent à Bethléem. L'étoile s'arrête, en s'abaissant sur le lieu où était celui qu'ils cherchaient.

[1] Utinam dirigantur viæ meæ ad custodiendas justificationes tuas! — In æternum non obliviscar justificationes tuas: quia in ipsis vivificasti me. *Ps.* 118.

Mais quel est ce lieu ? Une étable en ruines, où l'on ne peut plus loger les animaux, serait-elle la demeure du Roi des rois ?.. Les Mages le croient sans hésiter. C'est ici que leur foi atteint sa perfection. Elle avait été grande et forte lorsqu'elle les avait déterminés à entreprendre le voyage ; plus grande encore et plus forte, quand l'étoile avait disparu, et à Jérusalem, où ils avaient espéré, pour pour ainsi dire, contre toute espérance ; mais elle arrive au plus haut point de l'héroïsme à Bethléem. Ils entrent dans l'étable ; une lumière intérieure leur fait connaître que cet enfant est le Sauveur du monde et qu'en lui sont renfermés tous les trésors de la divinité. La pauvreté d'un séjour qui paraît si indigne du Messie ne les rebute point ; les langes qui l'enveloppent, la crèche où il repose, la faiblesse de l'enfance à laquelle il s'est réduit ne les choquent point. La foi leur découvre les grandeurs cachées de ce nouveau roi, la nature de son règne... Ils tombent à genoux, lui rendent leurs hommages et l'adorent[1].

Oh ! que les regards de la foi sont pénétrants ! elle aperçoit aujourd'hui le Dieu de toute majesté

[1] Non illis sordet stabulum ; non pannis offenduntur, non scandalizantur lactentis infantiâ ; procidunt, venerantur, adorant. *S. Bern. 1. in Epiph.*

sous la petitesse d'un enfant ; elle le reconnaîtra un jour à travers l'ignominie de la croix. O Jésus ! accordez-moi un rayon de cette lumière quand je m'approche de votre autel. Vous donnez l'intelligence aux petits et aux humbles ; vous leur révélez vos secrets[1] ; je veux m'abaisser, me confondre, m'anéantir devant vous, comme les Mages : *Et se prosternant, ils l'adorèrent.* Découvrez-moi, comme à eux, quelques-uns de vos divins charmes ; le monde ne me sera plus rien ; vous aurez seul tout mon amour.

IIe P. *Qu'offrent les Mages à l'enfant de Bethléem ?* Leurs présents ont une double signification : l'une est relative à l'idée qu'ils ont de celui à qui ils les offrent, l'autre à leurs dispositions. L'or est un tribut volontaire par lequel ils reconnaissent cet enfant pour leur souverain ; l'encens un hommage rendu à sa divinité ; par la myrrhe, dont on se servait pour embaumer les corps, ils honorent son humanité sainte qu'il veut bien soumettre à la mort, pour nous délivrer de la mort éternelle : ils font ainsi profession de voir en lui leur Roi, leur Dieu et leur Sauveur.

[1] Intellectum dat parvulis. *P.* 118. 130. — Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis. *Matth.* 11. 25. — Humili homini se inclinat, humili sua secreta revelat. *Imit. l.* 2. *c.* 2

Jésus est tout cela pour nous, aussi bien que pour les Mages ; offrons-lui donc les mêmes présents, et puisqu'il regarde le cœur[1], qu'il aperçoive dans le nôtre ce qu'il voyait dans celui de ces sincères adorateurs. — L'Ecriture nous montre la charité sous l'image d'un or pur qui a passé par le creuset[2]. Il faut l'acheter de Jésus-Christ pour le donner ensuite à Jésus-Christ[3]. Mais comment acheter l'amour? par l'amour même, répond Bossuet : en aimant, on apprend à aimer mieux ; en aimant le prochain, on apprend à aimer Dieu. — L'encens est quelque chose qui s'exhale, et qui n'a son effet qu'en se perdant. Exhalons-nous devant Dieu en pure perte de nous-mêmes, dit encore Bossuet. Se renoncer, s'oublier soi-même, pour se consumer devant le Seigneur, c'est lui offrir l'encens qu'il désire. Dans le langage ordinaire de l'Eglise, l'encens est l'emblème de la prière[4], et la myrrhe, celui de la mortification. — Cette vertu embaume nos âmes, en quelque sorte, et les préserve de la corruption du péché ; elle fait de nos

[1] Dominus autem intuetur cor.
[2] Aurum ignitum, probatum. *Apoc.* 3. 18.
[3] Suadeo tibi emere a me. *Ibid.*
[4] Dirigatur oratio mea, sicut incensum in conspectu tuo.

corps des hosties vivantes, saintes et dignes d'être présentées à Dieu[1].

Allons donc aussi à Bethléem, ouvrons nos trésors; offrons ce que les Mages ont offert, et comme ils l'ont offert. O mon Dieu ! donnez-moi ce que vous voulez que je vous offre : un cœur contrit et humilié, au souvenir de mes infidélités sans nombre; un cœur consumé de saints désirs, qui fasse ses délices de l'oraison; un cœur reconnaissant pour toutes les faveurs dont vous m'avez comblé, et qui se répande continuellement en actions de grâces devant vous.

IIe P. *Que reçoivent les Mages à la crèche de Bethléem?* Saint Bonaventure nous les représente à genoux devant ce berceau si pauvre. Leur âme est remplie des plus douces consolations. Après avoir adoré l'enfant, ils s'entretiennent avec l'auguste Mère. Ils lui racontent ce qui s'est passé sur leurs montagnes, l'apparition, etc.; Marie leur apprend les grandeurs de son divin Fils... L'Enfant Jésus les regardant avec bonté, leur fait sentir qu'il agrée leurs hommages et leurs présents. De leur côté, ils le contemplent avec une indicible joie, tant par la vue spirituelle, étant éclairés intérieurement, que par la vue cor-

[1] Obsecro... ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem. *Rom.* 12, 11.

porelle, parce qu'il était le plus beau des enfants des hommes[1]. Pour l'or qu'ils lui ont offert, dit un pieux auteur, ils reçoivent de lui une admirable sagesse, qui les initie à la connaissance de ce que la religion a de plus élevé dans ses mystères, et les rend capables d'en instruire les autres; pour l'encens, un don excellent d'oraison, qui les détache de toutes les choses du monde et les unit intimement à Dieu; pour la myrrhe, il leur donne la science de la croix, leur montrant le prix, leur inspirant l'amour des souffrances[2].

Sur un avis céleste, ils retournent dans leur pays par un autre chemin[3]; et, publiant partout les merveilles que Dieu a opérées en leur faveur, d'adorateurs de Jésus ils en deviennent les apôtres, ils en seront les martyrs. Quels rapides progrès dans la connaissance de Dieu et dans la perfection du saint amour! Une étoile les avait avertis d'aller chercher le Messie qui venait de naître; les Ecritures leur avaient appris le lieu où ils devaient le trou-

[1] Conspice et puerum Jesum ; nondum loquitur, sed stat cum maturitate et gravitate, tanquam intelligens, et benigne respicit illos et illi multum delectantur in eo, tam visu mentali, tanquam intus edocti et illuminati, quam corporali, quia speciosus erat præ filiis hominum. *Med. c.* 9.

[2] P. Nouet.

[3] Responso accepto in somnis ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt in regionem suam.

ver; Dieu lui-même se charge de régler leur retour. Ils sont admis aux plus intimes communications avec le Seigneur. Après avoir donné leur or à Jésus-Christ, ils lui donneront leur sang[1]. Voilà jusqu'où peut conduire une prompte, courageuse et constante fidélité à la grâce.

Félicitons les Mages et prions-les de nous obtenir les dispositions qui leur ont mérité tant de bonheur. En nous préparant à la sainte communion et dans notre action de grâces, pénétrons-nous vivement de l'esprit de l'Eglise, si bien exprimé dans la collecte. Elle veut que, dans cette solennité, appelée en Orient la fête *des saintes Lumières,* nous demandions la pleine connaissance de Dieu et de son Verbe incarné; connaissance commencée ici-bas par la foi, consommée dans le ciel par la vision béatifique[2].

[1] Une ancienne tradition, suivie par l'église de Cologne, dit que les mages étaient rois, et qu'étant retournés dans leur pays, ils renoncèrent à leurs couronnes par amour pour Jésus-Christ, et endurèrent le martyre pour la gloire de son nom.

[2] Concede propitius ut qui jam te ex fide cognovimus, usque ad contemplandam speciem tuæ celsitudinis perducamur.

XIII. MÉDITATION.

TROIS CHATIMENTS DE LA RÉSISTANCE A LA GRACE DANS LA PERSONNE D'HÉRODE.

I. Elle le trouble.
II. Elle l'aveugle.
III. Elle l'endurcit.

Ier P. *Hérode troublé par sa résistance à la grâce.* L'exemple des Mages, venus de loin dans un pays étranger pour y adorer le Messie nouvellement né ; la réponse des prêtres et des docteurs qui exposent si clairement le lieu de sa naissance, nomment la tribu et la ville, citent la prophétie, tout cela ne pouvait manquer de faire sur Hérode une impression salutaire. C'est la grâce qui lui parle ; mais il refuse de lui obéir, et voici le premier effet de cette résistance coupable : il est troublé[1]. Un enfant dans son berceau lui cause une mortelle frayeur. Quel est cet enfant ? Est-ce un roi ? est-ce un Dieu ? Il veut s'en éclaircir; il ne peut s'en assurer. Son inquiétude le détermine à faire les plus actives recherches, et ses recherches n'aboutissent qu'à redoubler ses alarmes. Il entrevoit la vérité, mais dans le point de vue qui blesse son ambition et le tourmente... Mon Dieu, comment goûter quelque repos dans les tourments d'une conscience qui

[1] Turbatus est.

vous résiste? Les impies sont comme une mer agitée, qui ne se calme point, et dont les flots vont se briser sur le rivage. (Is. 57. 20.) Point de solidité dans leur esprit, point de tranquillité dans leur cœur... La foi est pour eux une lumière importune; assez forte pour leur ôter la paix qu'ils voudraient bien trouver dans leur aveuglement volontaire; trop faible pour dissiper leurs illusions et leur donner ce calme que peut seule produire l'obéissance à la vérité.

Si Hérode avait suivi les Mages, en voyant couché dans une crèche l'enfant qui lui paraissait si redoutable, il aurait compris que son royaume n'était pas de ce monde, et que celui qui venait offrir des trônes célestes ne songeait pas à s'emparer des royaumes de la terre; toutes ses craintes se seraient évanouies. Un homme indocile à la grâce est un homme rebelle à Dieu; il subit à l'instant le châtiment de son crime. Comme Caïn après son fratricide, il a peur. La douce paix n'est que pour les enfants de Dieu. « Si nous recevions la lumière divine avec une entière soumission de cœur, elle nous remplirait de cette consolation que l'esprit de Dieu porte avec lui, et qu'il communique aux âmes dans lesquelles il ne trouve point de résistance[1]. »

[1] Quis restitit ei et pacem habuit? *Job.* 6. 4.

(P. Lallemant.) O mon âme, quand nous sommes troublés, ne nous contentons pas d'en demander la cause : *Quare tristis es?* Reconnaissons-la nous-mêmes dans nos infidélités à la grâce. Prions le Seigneur de nous les pardonner, et reprenons aussitôt en lui les saintes joies de l'espérance : *Spera in Deo.*

IIe P. *Hérode aveuglé par sa résistance à la grâce.* Il n'a point voulu d'une lumière qui contrariait sa passion ; la lumière lui est retirée, et toute sa sagesse l'abandonne. On ne reconnaît plus en lui l'habile politique qui s'était élevé sur le trône par son adresse ; c'est un frénétique, qui s'égare dans les noirs accès de sa fureur. Quelle inconséquence dans sa conduite ! S'il croit que l'enfant dont lui ont parlé les Mages est le Messie attendu depuis tant de siècles, annoncé par tant d'oracles, comment peut-il se persuader qu'il étouffera dans son berceau celui que Dieu envoie pour être le Sauveur du genre humain ? S'il ne le croit pas, s'il pense que l'étoile vue en Orient n'est qu'un phénomène naturel,.. pourquoi se souiller d'un crime inutile et se vouer à l'exécration de l'univers, par un massacre aussi stupide qu'il est atroce ? Il ne prend pas même les précautions du bon sens le plus vulgaire. Ne connaissant point ces étrangers, il s'en rapporte

à eux dans une affaire qui lui paraît capitale, il les laisse partir sans les faire accompagner... N'est-ce pas pousser l'aveuglement jusqu'à la déraison ?

Aussi, non-seulement il ne réussit à rien, mais toutes les mesures qu'il prend se tournent contre lui. Il tombe dans le piége qu'il avait tendu aux Mages : il voulait les tromper, et ils le trompent ; il voulait éteindre le nom de ce nouveau roi des Juifs, et c'est lui qui le fait connaître ; il voulait qu'il n'en fût point parlé, et il emploie justement le moyen d'en faire parler par toute la terre et dans tous les siècles... Quel bruit, en effet, quel tumulte, quel effroi, quels cris confus, lorsque tant de victimes innocentes sont arrachés impitoyablement des bras de leurs mères et immolées sous leurs yeux ! Quel peuple pourra ignorer la jalousie, la cruauté d'Hérode, et ne pas admirer la puissance de Jésus-Christ ?.. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous perdez la sagesse des prétendus sages, que vous confondez la prudence insensée qui s'élève contre vous [1] ! La seule sagesse, la vraie prudence est de vous craindre, et de s'éloigner de tout mal en vous obéissant [2].

[1] Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo. *I. Cor*. 1. 19.

[2] Ecce timor Domini ipsa est sapientia, et recedere a malo intelligentia. *Job*. 28, 28.

IIIe P. *Hérode endurci par sa résistance à la grâce.* En suivant la lumière céleste, les Mages ont marché de vertus en vertus, et sont arrivés à l'union de Dieu la plus intime, à la possession de Dieu la plus heureuse; en la repoussant, Hérode s'est précipité de crime en crime, d'abîme en abîme, jusqu'à l'impénitence finale. Sa jalousie inquiète le porte aux derniers excès de la violence. On lui dit que celui qu'il veut perdre est le Messie, le rédempteur d'Israël; il aime mieux qu'il n'y ait point de Sauveur ni pour lui, ni pour Israël que d'avoir un concurrent. Il a recours à la fourberie et à l'imposture pour le découvrir; il feint de vouloir l'adorer, pour l'immoler plus sûrement. Quand il s'aperçoit qu'il est joué par les Mages [1], il lève le masque, oublie toute humanité, et n'écoute plus que sa fureur [2]. Il fait égorger des milliers d'enfants, sans épargner les siens [3]. Il ne craint pas de remplir de sang toute une contrée et son propre palais, pourvu qu'il affermisse la couronne sur sa tête... Vain espoir encore : celui qu'il veut mettre à mort est le seul qui lui

[1] Videns quoniam illusus esset à Magis.

[2] Iratus valde.

[3] Suivant l'opinion la plus commune, le nombre des enfants massacrés fut de 14,000. *V. Corn. à Lap.*

échappe ; et lui-même, frappé de Dieu, expire bientôt dans le désespoir et la rage [1].

Vous mourrez dans votre péché, disait le Sauveur à des hommes qui fermaient les yeux à la vérité ; et voilà l'horrible terme où conduit souvent l'abus des grâces. Mais quel est le principe ordinaire de cet abus criminel ? Un penchant déréglé qu'on n'a pas voulu réprimer avec vigueur. Oh ! qu'il importe de s'appliquer à la mortification intérieure ! Tout est perdu quand le gouvernail est aux mains de la passion ; l'âme qui s'y abandonne n'est bientôt plus arrêtée par aucune considération ni de Dieu, ni des hommes ; elle ne tient compte ni de la multitude ni de l'énormité de ses crimes, ni des supplices épouvantables qui en seront le châtiment. Armons-nous donc contre nous-mêmes ; si ce combat est dur, une paix ineffable en est le fruit. Ne craignons point le travail, il sera court ; quelques jours de patience et d'efforts, et puis le repos éternel !

[1] Febri, tussi, dysenteria, podagra, morbo pediculari, putredine verendarum, asthmate et fœtore intolerabili percussus, animam truculentam exhalavit, adeo ut ipse seipsum occidere conatus fuerit. *Ibid.*

XIV. MÉDITATION.

PREMIER DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE. — BAPTÊME DE JÉSUS-CHRIST. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. Ecouter les paroles.
III. Considérer les actions.

« Le second mystère de l'Épiphanie, le baptême de Jésus-Christ dans le Jourdain, occupe aujourd'hui tout spécialement l'Eglise. L'*Emmanuel* s'est manifesté aux Mages, après s'être montré aux bergers ; mais cette manifestation s'est passée dans l'étroite enceinte d'une étable, à Bethléem, et les hommes de ce monde ne l'ont point connue. Dans le mystère du Jourdain, le Christ se manifeste avec plus d'éclat. Sa venue est annoncée par le précurseur ; la foule qui s'empresse vers le baptême du fleuve en est témoin. » D. Guéranger.

Premier prélude. Le temps est arrivé où le Fils de Dieu va sortir de la retraite et entrer dans sa vie publique. *Il vient de Galilée trouver Jean sur les bords du Jourdain, pour recevoir de lui le baptême*[1]. Le précurseur refuse d'abord par humilité de baptiser Jésus ; mais bientôt il y consent par obéissance. Quand la cérémonie est achevée, l'Es-

[1] Matth. 3. 13.

prit saint descend visiblement sur le Sauveur, et Dieu le Père le proclame son Fils.

Deuxième prélude. Se représenter les bords du Jourdain et la grande affluence du peuple, qui vient recevoir le baptême de la pénitence, attiré et touché par la prédication de Jean-Baptiste.

Troisième prélude. Demander l'intelligence de ce mystère, le goût et la pratique des vérités qu'il renferme ; c'est particulièrement l'humilité, la connaissance et l'amour de Jésus-Christ.

Ier P. *Contempler les personnes.* — A Nazareth, la très-sainte Vierge, qui s'afflige et se réjouit en même temps du départ de son divin fils : elle sera privée de sa présence, mais lui-même sera connu, l'œuvre de la rédemption s'accomplira, la gloire de Dieu sera procurée, le genre humain sauvé... Quand saurai-je sacrifier ainsi mon intérêt particulier au profit de l'intérêt général, étouffer la voix de la nature, lorsque celle de la religion et de la charité se fait entendre ? — Sur les bords du fleuve, quelle est cette multitude accourue de toute la Judée, autant pour voir le saint précurseur que pour écouter ses instructions ? Tout annonce extérieurement que les esprits sont frappés, les cœurs émus... O puissance merveilleuse de l'exemple !.. Considérez Jean-Baptiste ; la pâleur de son visage, son air profon-

dément pénétré des vérités qu'il prêche : son vêtement, sa nourriture, sa vie, expliquent les succès de sa prédication... Oui, l'exemple éclaire, persuade, entraîne plus efficacement que les discours... Regardez surtout Jésus-Christ ; adorez-le, étonnez-vous de le voir mêlé à cette foule de pécheurs, lui, le Saint des saints et le principe de toute sainteté. Demandez-lui de quels péchés il vient faire pénitence ; excitez-vous au repentir des vôtres. — Au ciel, voyez tous les anges saisis d'admiration en contemplant l'humilité et la charité de leur divin roi ; Dieu le Père attentif à tout ce qui se passe et se préparant à honorer son Fils selon la mesure des humiliations auxquelles il se dévoue pour lui plaire.

IIe P. *Écouter les paroles.* — Voici celles que saint Bonaventure met dans la bouche du Sauveur quand il prend congé de Marie : « Il est temps que je me lève et que je marche, que je glorifie et que je manifeste mon Père, que je me découvre au monde et que j'opère le salut des âmes pour lequel mon Père m'a envoyé dans ce monde. Prenez courage, ma bonne mère, je reviendrai bientôt. » — Rendez-vous compte de l'impression qu'éprouve Jean-Baptiste lorsque, reconnaissant dans le ravissement de son âme et ayant sous les yeux celui

dont la seule présence l'avait fait tressaillir de joie dans le sein d'Elisabeth, il l'entend lui demander le baptême au moment où lui-même se met en devoir de l'adorer. « Quoi ! Seigneur ! c'est à moi d'être baptisé par vous, et vous voulez que je vous baptise[1] ! » Méditez la réponse que lui fait le Sauveur : « Puisque vous savez qui je suis, laissez pour le moment, ne vous opposez pas à mes desseins ; le temps de me glorifier n'est pas venu, mais bien celui de m'humilier. Il faut que nous accomplissions toute justice, moi en m'abaissant, et vous en m'obéissant[2]. » La perfection de l'humilité est la perfection de la justice ; l'homme vraiment humble respecte tous les droits : il rend à Dieu l'honneur et garde pour lui l'abjection. Donnez surtout votre attention à la voix qui vient du ciel : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me complais...* Fils de Dieu, objet éternel de ses complaisances ! toutes les grandeurs, toutes les perfections de Jésus-Christ sont renfermées dans ces deux mots. Lui ai-je rendu tout le respect et tout l'amour que je lui dois à ce double titre ?

IIIe P. *Considérer les actions.* — Jésus entre avec empressement dans la voie que lui ouvrent les vo-

[1] Ego a te debeo baptizari et tu venis ad me !

[2] Sine modo ; sic enim decet nos implere omnem justitiam.

lontés du Ciel. Il fait ses adieux à Marie, dont la résignation n'empêche pas la douleur, et, d'après saint Bonaventure, fléchissant les genoux, le maître de l'humilité demande la bénédiction de sa mère. Il part ; il marche seul, car il n'a point encore de disciples; et cependant n'est-il pas le Roi des rois? Où est donc son cortége? Où est sa cour? Est-ce que les cieux et la terre ne sont pas remplis de sa gloire? N'a-t-il pas des millions d'Anges pour le servir dans son royaume? Oui, mais ce royaume n'est pas de ce monde. Il a pris la forme du serviteur et non celle du monarque. O enfant des hommes! jusqu'à quand préférerez-vous la vanité à la vérité, ce qui est casuel et incertain à ce qui est durable et assuré, le temps à l'éternité?

Arrivé sur les bords du Jourdain, le Sauveur veut honorer le baptême de son précurseur et l'accréditer. Il veut consacrer l'eau, en quelque sorte, et par l'attouchement de sa chair sans tache, lui donner la vertu de purifier nos âmes. Il va finir sa vie privée et commencer sa vie publique en nous donnant un grand exemple d'humilité... Saint Jean ne peut d'abord consentir à voir la tête d'un Homme-Dieu s'incliner sous sa main. L'élévation fait peine aux humbles, autant et plus que l'humiliation aux superbes; la différence est que ceux-là sont contents de leur

confusion, parce qu'elle est vertu, et que ceux-ci en sont troublés parce qu'elle est passion. L'obéissance met fin à ce combat ; Jésus ordonne, Jean ne résiste plus. Il y a quelquefois plus de vertu solide à recevoir un honneur qu'à chercher un mépris ; tel dit du mal de lui-même qui serait fâché qu'on le crût.

Jésus descend dans l'eau du fleuve... Quel nouveau prodige d'abaissement ! Jusqu'ici il a vécu comme un homme nul, méprisé ; aujourd'hui il veut passer pour un pécheur ; car c'était pour les pécheurs que Jean prêchait la pénitence et baptisait. En voyant Jésus-Christ dans cet état, qui l'aurait pris pour le Fils de Dieu ? Qui aurait soupçonné en lui le Rédempteur de l'univers, le Dieu de toute majesté, de toute sainteté ? N'avait-il pas à craindre que devant bientôt annoncer l'évangile du salut, on ne le dédaignât comme un pécheur ? Cette considération ne l'arrête point : il s'humilie plus que jamais.

Mais celui qui s'abaisse sera élevé ; le ciel se déclare, l'humble pénitent est glorifié pendant qu'il prie[1]. Dieu le reconnaissant pour son Fils bien-aimé, proclame que loin d'être un pécheur, il est l'objet de toutes ses complaisances. L'Esprit saint

[1] Jesu baptizato et orante, apertum est cœlum *Luc.* 3. 21.

descend sur lui en forme de colombe. Le voilà maintenant recommandé non-seulement à l'attention, mais aux respectueux hommages et à l'adoration des hommes.

Si vous avez le bonheur de communier aujourd'hui, votre étonnement en voyant le Fils de Dieu venir à vous pour être votre nourriture, ne devra-t-il pas surpasser celui de Jean-Baptiste quand il le vit lui demander le baptême? Dites dans le sentiment de votre indignité : « Eh! quoi, Seigneur, vous venez à moi! *Tu venis ad me!..* » Recevez-le cependant par obéissance, mais entrez dans la sainte confusion du précurseur lorsqu'il le baptisa, et pour fruit de sa visite priez-le instamment de remplir votre cœur de son amour. O Jésus! unique objet des complaisances de votre Père, comment ne seriez-vous pas l'unique objet des miennes? Que puis-je trouver hors de vous qui vous égale en puissance, en grandeur, en bonté, et qui soit aussi capable de me rendre heureux? Tendre Sauveur, unissez-moi à vous; présentez-moi à votre Père; qu'il vous voie en moi et qu'il ne me voie qu'en vous, afin que par vous je puisse mériter et d'en être aimé et de l'aimer éternellement.

XV. MÉDITATION.

DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE. — LE SAINT NOM DE JÉSUS.

I. Son excellence.
II. Ses merveilleux effets.
III. L'honneur qui lui est dû.

Ier P. *Excellence du nom de Jésus.* Saint Paul nous la découvre dans son épître aux Philippiens : *Jésus s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'un esclave... Il s'est humilié en se rendant obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix. C'est pour cela que Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et aux enfers* [1].

Nous avons dans ces paroles de l'Apôtre, l'origine, la cause, toutes les grandeurs du nom de Jésus. Son origine : il vient du ciel ; les anges l'ont révélé d'abord à Marie, ensuite à Joseph [2] ; Dieu

[1] Semetipsum exinanivit formam servi accipiens... humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen ; ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum. *Phil.* 2.

[2] Paries filium et vocabis nomen ejus Jesum. *Luc.* 1. 31. — Pariet filium et vocabis nomen ejus Jesum ; ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum. *Matth.* 1. 21.

lui-même l'a donné à son Fils : *Donavit illi nomen.* Il n'y a que le Père, en effet, qui connaisse parfaitement le Fils [1] ; lui seul pouvait donc lui donner le nom qui lui convenait. C'est pour cela qu'un prophète avait prédit que ce nom adorable sortirait de la bouche de Dieu : *Quod os Domini nominabit.* (Is. 62. 2.) Mais quelle cause a déterminé le Seigneur à nommer ainsi son Fils bien-aimé? Il a voulu l'exalter autant qu'il s'est anéanti dans les mystères de son incarnation, de sa naissance et de sa mort : *Propter quod et Deus exaltavit illum.* Par tant et de si profondes humiliations le Verbe avait infiniment glorifié son Père ; que fera le Père pour récompenser son Fils ? Il lui donnera le nom de Jésus. Qu'on juge par là des prérogatives et des grandeurs attachées à ce divin nom.

Il est élevé au-dessus de tous les noms par les souveraines perfections qu'il suppose dans celui qui le porte ; car il renferme et signifie : 1° Toute la sagesse, la sainteté, la bonté, la force, la miséricorde et l'amour de Dieu, qui ont concouru à nous sauver ; 2° toutes les grâces, les vertus et les dons du Saint-Esprit qui servent à la sanctification des âmes, puisque c'est de la plénitude de Jésus-Christ, comme d'une source inépuisable, que nous devons

[1] Nemo novit Filium nisi Pater. *Matth.* 11. 27.

les recevoir ; 3° tous les offices de maître, de médecin, de père, de pasteur et de pontife que devait exercer le Fils de Dieu en qualité de Sauveur.

Nom de Jésus élevé au-dessus de tous les noms par les droits qu'il confère. En donnant à son Fils le nom de Jésus, et en le constituant Sauveur, Dieu lui confie le soin de réparer sa gloire ; il le rend arbitre du salut des hommes : leur destinée est entre ses mains ; à son gré l'enfer va se fermer et le ciel s'ouvrir. Qui dit Jésus, dit un roi dont tous les monarques sont les sujets, un juge au tribunal duquel doivent comparaître tous les hommes, pour recevoir de lui ou la plus désirable de toutes les justifications, ou de toutes les condamnations la plus redoutable.

Enfin, nom de Jésus élevé au-dessus de tous les noms parce qu'il signifie les plus riches communications que Dieu puisse faire à sa créature : communication de la personnalité du Verbe à l'humanité du Sauveur, communication de la vie de la grâce aux fidèles, de la vie de la gloire aux bienheureux.

Lorsque le prophète Isaïe annonçait que l'enfant qui nous est né s'appellerait *Admirable, Conseiller, Dieu fort, Père du siècle à venir, Prince de paix*, il expliquait, dit saint Bernard, par la diversité de ces noms, les grandeurs qui sont comprises dans

celui de Jésus ; car, s'il est *admirable,* c'est particulièrement dans l'union incompréhensible des deux natures, infiniment éloignées, qui composent la personne de Jésus. S'il est appelé *conseiller du Très-Haut*, c'est qu'en sa qualité de Jésus il entre dans le conseil de Dieu, pour défendre les intérêts de ceux qu'il adopte pour ses frères. S'il est nommé *Fort,* c'est que pour nous sauver, il a vaincu la mort, brisé la puissance de l'enfer, détruit le péché. En tant que Jésus, il est *Père du siècle futur,* puisque en mourant il enfante le peuple des élus ; il est *Prince de paix,* puisqu'il réconcilie par son sang le ciel avec la terre. Tous les titres glorieux que lui donnent les Ecritures ne sont que les rayons qui couronnent le grand nom de Jésus.

IIe P. *Merveilleux effets du nom de Jésus.* Saint Bernard va nous les exposer. « Le nom de l'Epoux est une *lumière,* une *nourriture*, un *remède :* il éclaire quand on le publie, il nourrit quand on le médite, il est un baume pour adoucir et guérir les maux quand on l'invoque. — D'où pensez-vous qu'ait pu se répandre si rapidement par tout l'univers, cette grande lumière de la foi, si ce n'est de la prédication du nom de Jésus? N'est-ce pas en se servant de ce nom béni comme d'un flambeau, que Dieu nous a fait passer des ténèbres de l'infidélité à

son admirable lumière? — En même temps qu'il éclaire notre âme, il la nourrit. Ne vous sentez-vous pas fortifié toutes les fois que vous vous rappelez ce qu'il exprime ? Y a-t-il au monde un meilleur aliment soit pour l'esprit, soit pour le cœur ? Est-il rien d'aussi efficace pour réparer les défaillances, donner de l'énergie aux vertus, entretenir les honnêtes et chastes affections?.. Jésus est un miel à ma bouche , une mélodie à mon oreille, une jubilation à mon cœur. — Ce nom sacré est un remède contre le découragement et toutes les maladies de l'âme. Êtes-vous triste? que Jésus vienne en votre cœur; que de là il passe sur vos lèvres ; à peine avez-vous prononcé cet aimable nom que tout nuage s'enfuit , la sérénité revient. Quelqu'un est-il tombé dans un crime ? Court-il à la mort par désespoir ? S'il invoque le nom de Jésus, il commence aussitôt à respirer et à revivre... Non, il n'y a point de tentation qu'il ne nous fasse surmonter , point de passion dont il n'arrête les impétueuses saillies. — O mon âme ! tu as un antidote excellent , caché comme en un vase , dans ce nom de Jésus , qui est à la fois et si doux et si puissant. »

III[e] P. *Comment nous devons honorer le saint nom de Jésus.* — En étudier la signification et nous remplir des sentiments qu'il inspire. Sentiment

de reconnaissance : c'est pour nous sauver que le Fils de Dieu a pris le nom de Jésus et les obligations qu'il renferme. Ce nom nous rappelle à quels travaux, à quels anéantissements, à quels souffrances il s'est dévoué dans l'intérêt de notre bonheur. Il nous rappelle tous les mystères de sa vie et de sa mort avec les grâces abondantes qu'ils nous ont méritées. Sentiment de confiance : nous avons en Jésus le père le plus tendre, l'ami le plus fidèle, le protecteur le plus puissant ; son nom est terrible à l'enfer, il chasse les démons : *in nomine meo dæmonia ejicient...* Sentiment d'amour : il ne suffit pas que ce beau nom sorte souvent de notre bouche, il faut que l'esprit et le cœur, l'intention et l'affection vivifient le culte qu'il reçoit de nous. Saint Paul l'avait continuellement sur les lèvres parce qu'il aimait ce tendre et généreux Sauveur ; son langage était l'effusion d'une âme qui goûte la douceur de ce nom plein de charmes. — Exciter en soi le désir d'imiter les vertus dont ce divin nom est l'expression la plus fidèle. « Quand je nomme Jésus, » dit saint Bernard, « je me représente un homme doux et humble de cœur, bon, sobre, chaste, miséricordieux, brillant de pureté et de sainteté ; mais en même temps un Dieu tout-puissant, qui soutient ma faiblesse par sa grâce et m'aide à devenir ce qu'il veut que je sois. En tant qu'il est homme, j'en tire

des exemples ; en tant qu'il est Dieu, j'en tire un secours assuré. » — Enfin le grand Apôtre nous apprend encore une manière excellente d'honorer le nom de Jésus : *Quoi que vous fassiez,* dit-il, *en parlant ou en agissant, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père.* (Col. 3. 17.) Rapportons tout à la gloire de notre Rédempteur, comme il a tout rapporté à notre salut. Remercions le Père par son Fils, puisque c'est par lui qu'il nous a tout donné.

Suivant l'exemple de l'Eglise, donnons des marques de notre respect, quand nous prononçons ou que nous entendons prononcer le nom de Jésus, et faisons la belle prière qu'elle adresse au Ciel aujourd'hui à la fin de la messe : « Dieu tout-puissant et éternel, qui nous avez créés et rachetés, regardez avec bonté nos hommages : daignez recevoir d'un visage serein et bienveillant le sacrifice de l'hostie salutaire, que nous avons offert à votre majesté, en l'honneur du nom de votre Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; afin que votre grâce étant répandue en nous, nous puissions nous réjouir de voir nos noms écrits dans les cieux au-dessous du glorieux nom de Jésus, titre de l'éternelle prédestination. Nous le demandons par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

XVI. MÉDITATION.

MYSTÈRE DE LA PURIFICATION. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. Ecouter les paroles.
III. Considérer les actions.

Premier prélude. « Les jours étant accomplis où Marie devait se purifier, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'Enfant à Jérusalem, afin de le présenter au Seigneur... Il y avait à Jérusalem un homme appelé Siméon, homme juste et craignant Dieu, qui attendait la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était en lui... Il vint au temple par l'inspiration qu'il en eut, et lorsque le père et la mère de Jésus l'y apportaient, il le prit dans ses bras, et bénit Dieu en disant : C'est maintenant, Seigneur, que, suivant votre parole, vous laisserez votre serviteur aller en paix... Anne, la prophétesse, étant survenue à la même heure, louait aussi le Seigneur, et parlait de cet enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. » (Luc. II.)

Deuxième prélude. Se représenter le temple de Jérusalem, les degrés par lesquels on y montait, le parvis où s'arrêtaient les mères, l'autel, etc.

Troisième prélude. Demander une abondante participation aux grâces de ce mystère : l'esprit de

sacrifice, l'humilité, l'obéissance, la ferveur dans le service de Dieu.

Ier P. *Contempler les personnes.* — Au ciel, la très-sainte Trinité, qui attend, qui reçoit la plus digne offrande que jamais les créatures aient pu lui faire ;.. les anges, qui contemplent et applaudissent. — A Bethléem, sur la route, à Jérusalem, des allants et des venants qui passent, sans y faire attention, à côté d'une famille pauvre, mais qui n'en est pas moins la première famille de l'univers... O hommes ! qu'importe votre estime ? — Jésus dans les bras de Marie ou de Joseph, ensuite dans les bras de l'heureux Siméon,.. sur l'autel. D'un regard plein de maturité, il envisage sa mère et ceux qui l'accompagnent[1]... — Marie, confondue d'abord avec les autres femmes, et ne s'en distinguant extérieurement que par son angélique modestie; puis, à genoux devant l'autel[2], présentant à Dieu le trésor qu'elle en a reçu... Remarquez sur son visage les impressions qui se succèdent dans son âme... Heureuse mère, je vous félicite d'avoir entre les mains le Sauveur de l'univers, la rançon du monde entier !.. Pauvre mère, je vous plains d'avoir à

[1] Cum maturitate et gravitate, tanquam intelligens, benigne respicit illos. *S. Bonav. med. c.* 9.

[2] S. Bonav. *Ibid.*

pressentir tant de souffrances, une mort si cruelle pour un enfant si tendrement aimé !.. — Siméon, au comble du bonheur; la joie qui déborde de son cœur semble lui avoir rendu sa jeunesse... — Anne, enflammée de charité, animée d'un zèle ardent pour faire connaître l'Enfant rédempteur... De tout cela que de fruits à retirer pour l'âme recueillie et docile à la grâce !

IIe P. *Ecouter les paroles.* — Entretiens de Marie et de Joseph pendant le trajet de Bethléem à Jérusalem; quel en est l'objet ? Quelle en est la forme?.. Entretiens intérieurs de l'une et de l'autre avec Jésus, tendre et adorable victime qu'ils vont mettre sur l'autel; partagez-vous leurs sentiments quand vous assistez au divin sacrifice ?.. — Ce que dit Marie en offrant le véritable Agneau de Dieu : « Recevez, Père saint, votre Fils et mon Fils; je vous l'offre selon le précepte de votre loi, parce qu'il est le premier-né de sa mère. En lui et par lui, recevez tous les hommages qui vous sont dus; qu'il soit mon action de grâces et celle de toute créature; en considération de ses mérites infinis, prenez pitié des hommes et traitez les pécheurs selon votre grande miséricorde... Recevez la mère et le Fils dans un même holocauste. O Dieu ! principe et fin, Seigneur universel, honneur toujours et

soumission à votre saint et souverain domaine [1] !..» — Le cantique de Siméon : « *Nunc dimittis;* laissez, Seigneur, laissez maintenant aller en paix votre serviteur ; fermez mes yeux , ils n'ont plus rien à voir sur la terre, puisqu'ils ont vu Celui qui sera la lumière des nations , la gloire et le salut de votre peuple... » Quand on a goûté Jésus et sa présence, que reste-t-il à goûter dans ce monde ? — Les paroles du même prophète sur la destinée de Jésus et de Marie : « Divine mère, que d'afflictions vous réserve l'impénétrable Providence ! Je vois déjà briller le glaive qui vous percera le cœur... Ce Fils si cher et si digne de l'être, ah ! qu'il vous causera de tourments ! Que de contradictions il essuiera ! Quoiqu'il soit venu parmi les hommes pour le bonheur de tous, combien, hélas ! trouveront leur malheur éternel dans l'abus qu'ils feront de ses bienfaits !.. » — Les paroles de la sainte veuve ; éclairée aussi par l'esprit du Seigneur, elle annonce à haute voix l'accomplissement des promesses, la venue du Messie, et publie la grandeur de cet enfant à tous ceux qui attendaient la consolation d'Israël.

IIIe P. *Considérer les actions.* — Marie et Joseph quittent leur pauvre habitation de Bethléem , délicieuse demeure où ils avaient passé de si heureux

[1] Saint Bonaventure. *Ibid.*

jours; ils y manquaient de tout du côté de la terre; mais, ô Jésus! que manque-t-il à celui qui vous possède, si ce n'est de connaître son bonheur? — Ils se mettent en route... Suivez-les en esprit et regardez Jésus dans les bras de sa mère comme le flambeau allumé avec lequel la femme évangélique va chercher la drachme perdue, le salut du monde; comme le trésor commun qui doit payer la rançon de tous les hommes. Ils arrivent à Jérusalem, s'avancent vers le temple. Joseph porte l'humble offrande que la mère doit présenter au prêtre... Ce sont deux tourterelles ou deux petites colombes, suivant l'usage établi par la loi en faveur des pauvres... Il porte aussi les cinq sicles, prix de rachat du premier-né... — Au moment où ils montaient les degrés du temple, voilà que le juste Siméon, poussé par l'Esprit saint et comme emporté par l'ardeur de ses désirs, dirige ses pas chancelants vers la maison de Dieu, pour y voir le Christ du Seigneur, suivant la promesse qu'il en avait reçue... A peine l'a-t-il aperçu, qu'une lumière intérieure lui découvre ses divines grandeurs. Aussitôt il fléchit le genou, et l'adore entre les bras de sa mère... Marie, comprenant cet acte qu'elle admire, présente l'Enfant au saint prophète, qui le reçoit respectueusement dans ses bras, se relève et bénit le Seigneur,

en disant : *Nunc dimittis*... Et il prédit, avec les persécutions qui attendent Jésus, le martyre de sa mère. — Survient alors la pieuse Anne, vénérable à tout le peuple par sa vertu et son grand âge. Les deux vieillards qui représentent le monde ancien, unissent leurs transports pour célébrer Celui qui va renouveler la face de la terre. Siméon remet à Marie le Fils qu'elle va présenter au Seigneur ; les oiseaux mystérieux sont offerts, le prix du rachat est donné, l'acte religieux prescrit par la loi est accompli de la manière la plus parfaite ; et, après avoir de nouveau adoré Dieu dans cet asile sacré, à l'ombre duquel s'écoulèrent ses premières années, la Vierge mère, toujours accompagnée de son fidèle époux, descend les degrés du temple, emportant dans ses bras et pressant sur son cœur la tendre victime, qu'elle verra croître sous ses yeux en attendant le jour de son immolation.

Colloque avec Jésus, Marie, Joseph, Siméon... Conjurer l'auguste Vierge de suppléer par la ferveur de ses dispositions à celles qui me manquent, lorsque j'assiste à l'adorable sacrifice et principalement lorsque j'ai le bonheur d'y communier. — Demander par son intercession l'esprit de pureté, de zèle, d'immolation de moi-même, d'obéis-

sance, qui doivent être pour moi le fruit de ce mystère.

Résolution. Renouveler souvent ma consécration à la gloire du Seigneur, et dans le détail de ma vie, m'appliquer à la pratique de cette parole : Voici que je viens, ô mon Dieu ! pour faire votre volonté sainte : *Ecce venio*[1]...

XVII. MÉDITATION.

MÊME SUJET. — L'OBÉISSANCE GLORIFIÉE DANS CE MYSTÈRE.

I. Tout prétexte d'indépendance anéanti par ce mystère.
II. Comment Marie accomplit la loi de la purification.
III. Comment Jésus est présenté et racheté par sa mère.

Mêmes préludes que dans la méditation précédente.

Ier P. *Tout prétexte d'indépendance est confondu par les exemples qui nous sont donnés dans ce mystère.* Une double loi est accomplie.

La première concernait l'enfant premier-né, qui devait être offert au Seigneur, tant pour reconnaître son souverain domaine, que pour le remercier d'avoir préservé les premiers-nés d'Israël de la mort dont il avait frappé les premiers-nés des

[1] Ecce venio,.. ut faciam, Deus, voluntatem tuam. *Hebr.* 10. 7.

Egyptiens. Cette loi ne pouvait regarder la personne de Jésus-Christ, qui, comme Fils de Dieu, avait sur toute créature le même domaine que son Père. Il en était même exempt comme homme, n'ayant point été conçu et n'étant point né selon le cours ordinaire de la nature. Quant à la plaie d'Egypte, c'était de sa main qu'était parti ce coup de miséricorde et de justice ; il ne pouvait en perdre la mémoire. D'ailleurs, comment sera-t-il reconnu pour le rédempteur de son peuple, si lui-même paraît avoir besoin d'être racheté ! Il nous eût paru que cette dispense était non-seulement légitime, mais nécessaire ; la sagesse incarnée en jugea autrement.

La seconde loi était relative aux mères, qui étaient réputées impures dès qu'elles avaient mis au monde un enfant, « étant comme excommuniées, » dit Bossuet, « par leur propre fécondité, tant la naissance des hommes était malheureuse et sujette à une malédiction inévitable. » Il leur était défendu, pendant quarante ou soixante jours, selon le sexe de l'enfant, de toucher aucune chose sainte, ni d'entrer dans le temple. Si Marie considérait les raisons de cette loi, elle voyait clairement qu'elle n'y était pas comprise. Quel rapport pouvait avoir avec les épouses ordinaires la chaste épouse de

l'Esprit saint, vierge dans la conception de son Fils, vierge dans son ineffable enfantement; toujours pure, mais plus pure encore après avoir porté dans son sein et mis au monde le Dieu, qui est la pureté même? Cependant, elle obéit, et s'y croit obligée pour l'édification publique. Loin de faire valoir ses priviléges, pour s'affranchir d'une obligation, qui lui enlève devant les hommes toute la gloire de cette virginité dont elle s'était montrée si jalouse devant Dieu et les anges[1], elle en remplit tout le détail avec la dernière exactitude.

Après ce double exemple du Fils et de la Mère, que deviennent nos prétextes les plus spécieux? Quand mettrons-nous, comme Jésus et Marie, toute notre gloire dans celle de Dieu, dans l'honneur de lui obéir et la nécessité d'édifier son Eglise? Ah! que notre orgueil est habile à nous suggérer des raisons de dispense! Regardons Dieu dans le commandement qui nous est fait, n'y voyons que son adorable volonté; nous y respecterons, nous y aimerons même ce qu'il peut avoir d'humiliant.

IIe P. *Comment Marie accomplit la loi de la purification.* La lettre et l'esprit, tout est fidèlement observé. Malgré son auguste qualité de mère

[1] Luc. 1. 34.

de Dieu, Marie s'arrête dans le premier parvis du temple, avec les autres femmes d'Israël, qui ne pouvaient entrer dans le second avant d'avoir été purifiées. Elle s'humilie devant le prêtre, qui prie pour elle comme pour les autres ; pour elle aussi est offert, non-seulement le sacrifice d'holocauste ou d'adoration, mais encore le sacrifice pour le péché[1]. En la voyant à genoux dans l'attitude de la pénitence, au milieu de ces femmes pécheresses, à qui pouvait venir la pensée qu'elle était la reine des anges et la vierge des vierges ? Mais Dieu connaît sa pureté, cela lui suffit ; peu lui importe ce qu'en pensent les hommes. Elle honore l'infinie sainteté du Seigneur, en présence de laquelle toute la sainteté des créatures est moins qu'une ombre. Elle m'apprend à m'humilier, à me purifier de plus en plus, lorsque je dois entrer dans ce lieu saint, que l'Ecriture appelle le *lieu terrible,* soit pour offrir, par le ministère du prêtre, la même victime qu'elle offrit, soit pour me nourrir de la chair de cette adorable victime, qu'elle va déposer sur l'autel. Elle m'apprend aussi à mépriser les jugements humains; je suis ce que je suis devant Dieu; l'opinion de mes semblables ne peut rien m'ôter ni me donner.

[1] Unum in holocaustum, et alterum pro peccato ; orabitque pro ea sacerdos, et sic mundabitur. *Lev.* 12. 8.

O Marie, que vos vertus me causent d'admiration et de confusion tout ensemble !.. Une mère aime à se retrouver dans ses enfants ; quand aurai-je avec vous quelque trait de ressemblance ? l'orgueil et la sensualité ont tant souillé mon âme ! Mais je vous dirai ce qu'un lépreux dira plus tard à votre Fils : « Si vous le voulez, vous pouvez me guérir[1] ! » O Mère de Jésus, ô ma Mère, ne le voudrez-vous pas ?

IIIe P. *Comment Jésus est présenté et racheté par sa Mère.* Dès que la loi de la purification est accomplie, la très-sainte Vierge passe du premier parvis dans le second. Parvenue à l'autel, elle fléchit humblement le genou, et présente à Dieu son Fils bien-aimé. Jésus lui-même s'offre par ses mains, comme il s'offrira plus tard par les mains de ses ministres. Il renouvelle solennellement à son Père dans le temple la consécration qu'il lui a faite dans le sein de Marie, dès le premier instant de sa conception : consécration de tout lui-même, de son corps et de ses membres, de son être naturel et de son être mystique. En s'offrant comme notre chef, il offre tous ceux qui lui appartiendront ; il ne nous reconnaîtra pour ses membres qu'autant que nous ratifierons personnellement le don qu'il a fait de

[1] Matth. 8, 2.

nous au Seigneur. Il me considérait moi-même en ce moment ; étais-je pour son cœur un sujet de joie ou de tristesse ?

Jésus ne s'appartenait plus ; il n'était plus, pour ainsi dire, ni à Marie, ni aux hommes ; il s'était tout dévoué à son Père... Marie le rachète, et c'est pour nous comme pour elle-même. Avec quelle joie elle le reçoit des mains du prêtre, après avoir donné les cinq sicles qui étaient prescrits par la loi !.. O trésor du ciel et de la terre, est-ce donc là tout ce que vous valez ?.. « Rachetez-le, pieuse Mère, mais vous ne le garderez pas longtemps ; vous le verrez revendre pour trente deniers, et livrer au supplice de la croix. Divin premier-né, soit que vous soyez racheté pour être à moi dans votre enfance ; soit que vous soyez vendu pour être encore plus à moi à la fin de votre vie, je veux me racheter pour vous de ce siècle malin ; je veux me vendre pour vous, et me livrer aux emplois de la charité[1]. »

Remerciez Dieu de vous avoir donné son Fils. Allez le recevoir dans le sacrement de son amour, bien déterminé à faire un meilleur usage de ce don qui les renferme tous. Si vous savez vous en servir, vous pouvez avec lui payer toutes vos dettes,

[1] Bossuet. Elévation sur ce mystère.

vous acquitter de toutes les obligations que vous imposent les souveraines perfections et les infinies libéralités du Seigneur. Priez Marie de vous purifier en vous communiquant une étincelle du feu sacré qui consumait son cœur, et de vous présenter à Dieu, comme elle lui présenta Jésus.

XVIII. MÉDITATION.

LE SAINT VIEILLARD SIMÉON.

I. Il est préparé à la grâce qu'il reçoit:
II. Quelle est cette grâce.
III. Quels sont les fruits qu'il en retire ?

Mêmes préludes que dans la méditation XVI.

Ier P. *Siméon est préparé à la grâce qu'il reçoit dans le temple.* L'Evangile nous dit qu'il « était juste et craignant Dieu, qu'il attendait la consolation d'Israël. » Il croyait aux divines promesses, et, vivant de cette foi, il vivait dans la justice, n'ayant point d'autre crainte que de déplaire à Dieu, point d'autre désir que de voir dans la personne du Messie la consolation et le salut de son peuple. Les siècles s'écoulaient; tant de patriarches et de prophètes, qui avaient espéré comme lui, étaient morts sans que leurs espérances se fussent réalisées. Il espérait cependant; il espérait

toujours. Il attendait, *expectans;* mais quoi? la consolation d'Israël. L'Esprit saint qui était en lui le détrompait de tous les faux biens, et portait toutes ses affections vers le Messie.

O mon âme, laisse-toi conduire par le même esprit de vérité; tu cesseras de poursuivre des ombres vaines, tu n'auras plus de désirs, plus d'empressements que pour Jésus. Si tes consolations sont différées, attends avec patience; après avoir attendu, attends encore[1]. Ce ne sera peut-être qu'à la fin de ma vie, et une seule fois, et pour un moment, qu'il me sera donné, comme à Siméon, de voir Jésus-Christ de cette vue intime, qui vaut des siècles de bonheur. Ces grâces, uniques en elles-mêmes, dont le premier trait ne revient plus, Dieu a coutume de les faire attendre longtemps, afin d'en rendre la jouissance plus douce, l'impression plus profonde. Elles passent rapidement, mais il en reste un parfum qui les continue en quelque sorte par le souvenir. Telle fut la préparation éloignée de Siméon à la faveur qui lui était réservée; voici la prochaine.

Il vint au temple par le mouvement de l'esprit de Dieu qui était en lui « en esprit, *in spiritu.* » Il

[1] Expecta, reexpecta. *Is.* 28. 10. — Expectans, expectavi Dominum *Ps.* 39. 1.

obéit à une inspiration qui le pressait d'aller dans la maison du Seigneur, et d'y aller sur-le-champ. Il ne sait pas, du moins distinctement, ce qu'il y trouvera; mais il sent que Dieu l'y appelle... Oui, allons au temple, si nous voulons y trouver Jésus; n'y allons point par habitude et par routine : *les vrais adorateurs adorent en esprit et en vérité.* Est-ce la foi qui me conduit aux exercices religieux, à la fréquentation des sacrements ?.. Si je ne contrariais pas les divines opérations de la grâce, que de pures délices je goûterais dans mes entretiens avec le Seigneur, et surtout au banquet eucharistique!

IIe P. *Quelle est la grâce que Siméon reçoit dans le temple?* Il y rencontre le Messie, il le voit, il le connaît, il le porte dans ses bras. Le même Esprit qui conduisait au temple Jésus, Marie, Joseph, y attire aussi le saint vieillard. Il cherchait le Sauveur, mais le Sauveur le cherchait le premier, et il désirait se donner à lui encore plus que Siméon ne désirait le recevoir. Heureuse rencontre d'une âme et de Dieu qui, s'étant cherchés mutuellement, se voient, se reconnaissent et s'unissent étroitement!

Beaucoup virent Jésus-Christ pendant les trente-trois années de sa vie mortelle; il ne fut connu que de

ceux à qui l'Esprit saint le révéla : Siméon eut ce bonheur et reçut une faveur bien supérieure à celle qui lui avait été promise. Le Ciel lui avait seulement fait connaître qu'avant sa mort, il verrait le Christ du Seigneur[1]. Le cœur de Dieu est bien différent du nôtre : nous donnons toujours moins que nous ne promettons. Il prit l'enfant Jésus entre ses bras[2]. D'où lui vient tant de confiance ? De son humilité, de sa pureté, de son amour ; car tout cela est exprimé par ces paroles : *Il était juste, craignant Dieu, et il attendait la consolation d'Israël.* Que se passe-t-il alors dans son cœur ? De quel feu divin se sent-il embrasé lorsqu'il se voit en possession d'un trésor qu'il a si vivement désiré, si longtemps attendu ! Ne dit-il pas avec l'épouse des cantiques : *J'ai trouvé celui que j'aime ; je le possède, je ne le quitterai plus ?* Mais nous savons par quelles paroles il fit éclater les transports de sa joie.

Ame fidèle, comparez la faveur qui lui est accordée avec celle que vous recevez souvent à la table du Seigneur. Ne voyez-vous pas, sous les apparences du pain, le même Dieu tout-puissant

[1] Responsum acceperat... non visurum se mortem, nisi prius videret Christum Domini.

[2] Inter brachia sua amplexans, et ad sinum pectusque suum ardentissime et suavissime applicans. *Corn. a lap.*

qu'il voyait sous la faiblesse de l'enfance? Celui qu'il pressa tendrement sur sa poitrine, plus heureux que lui, ne le mettez-vous pas dans votre cœur?

IIIe P. *Quels fruits retira Siméon de la grâce qu'il reçut dans le temple?* Dégagement parfait de toutes les choses d'ici-bas, saints désirs de la mort, zèle ardent de concourir au salut du monde en manifestant la venue du Messie. Il n'avait souhaité la prolongation de ses jours que pour voir le Christ du Seigneur et lui rendre témoignage; maintenant que ses vœux sont accomplis, il n'y a plus rien qui puisse le retenir sur la terre. Quand on a vu et goûté Dieu dans cette lumière de l'Esprit saint, qui répand dans l'âme avec une suavité céleste je ne sais quelle assurance que les péchés sont remis, et un pressentiment de l'éternelle félicité, il faut de la patience pour vivre; il n'y a plus que de la joie dans la mort. Ame juste, ne serait-elle pas pour vous un plus grand gain que pour ce bon vieillard? Elle lui ouvrit les limbes, elle vous ouvrirait le ciel. Lorsqu'une communion fervente a mis Jésus dans votre cœur, peut-il vous en coûter de vous séparer des créatures? Que sont-elles pour celui qui peut dire au Créateur : *Tout ce qui est à*

vous est à moi[1] ? Quand on a trouvé la source, qu'irait-on chercher dans les ruisseaux ?

Il est dit de Siméon qu'arrivé au comble du bonheur et portant dans ses bras Celui qui le portait lui-même, il le bénit : *Et benedixit eum.* « La bénédiction que nous donnons à Dieu, » dit Bossuet, « vient de celle qu'il nous donne. Dieu nous bénit en nous prodiguant ses biens ; nous le bénissons, lorsque, reconnaissant que tous les biens que nous avons viennent de sa bonté et que nous ne pouvons rien lui donner, nous louons avec complaisance ses perfections infinies dont nous faisons le sujet de notre joie. » L'Esprit saint qui découvre au vieillard les prérogatives cachées de l'adorable Enfant, l'embrase en même temps du désir de le faire connaître ; et aussitôt il célèbre ses grandeurs dans un cantique sublime qui sera répété de siècle en siècle : *Nunc dimittis.* Il l'exalte comme lumière des nations, comme gloire d'Israël, comme salut de tous les peuples.

Un pareil langage ne pouvait paraître nouveau à Marie et à Joseph ; cependant l'Evangéliste remarque qu'ils étaient dans l'admiration en l'entendant. Oh ! qu'il y a d'amour dans cette admiration ! qu'elle est une excellente manière d'honorer les

[1] Omnia tua mea sunt.

mystères de Jésus-Christ! Le premier effet de l'amour est de faire admirer ce qu'on aime. Considérer avec un saisissement intérieur les merveilles de la charité de Jésus, s'abîmer dans l'étonnement et la reconnaissance, ne songeant à produire aucune parole, ni au dedans, ni au dehors, c'est une louange très-parfaite : *Tibi silentium laus.* O lumière de lumière! brillez en moi de toutes les clartés de la foi vive; gloire d'Israël, gloire de Dieu, gloire et ornement de l'univers, ô Jésus! vous êtes ma gloire, je ne m'élève qu'en m'approchant de vous; je ne veux me glorifier qu'en vous, si ce n'est cependant dans votre croix, qui m'apprend ce que je vaux; et dans mes infirmités qui, en m'humiliant, me purifient et me rendent moins indigne de m'unir à vous. O salut de tous les peuples, soyez le mien et accordez-moi de contribuer en quelque chose à celui de mes frères!

XIX. MÉDITATION.

PROPHÉTIE DE SIMÉON SUR JÉSUS ET MARIE.

I. Jésus sera la ruine et le salut de plusieurs.
II. Il sera en butte à la contradiction.
III. L'âme de Marie sera percée d'un glaive de douleur.

Mêmes préludes que dans la méditation XVI.

Ier P. *Jésus sera la ruine de plusieurs...* Quand le pieux vieillard eut satisfait sa dévotion, en publiant les glorieuses destinées de l'Enfant qu'il tenait entre ses bras, il le rendit à ses parents. Ils étaient heureux de ce qu'ils venaient d'entendre; mais pour les saints, destinés à retracer en eux l'image de Jésus-Christ, les joies les plus pures sur la terre sont bientôt suivies de tristesse. Quelle affliction profonde durent produire les dernières paroles du prophète! C'est à Marie directement, c'est à son cœur de mère qu'il les adresse : *Dixit ad Mariam matrem ejus :* « Ce Fils, qui vous est si cher, cet Homme-Dieu, venu au monde pour sauver tous les hommes, hélas ! ne les sauvera pas tous : pour beaucoup il sera un sujet de scandale ; oh ! combien se perdront par l'abus de ses bienfaits! » Un Sauveur des âmes, occasion de leur perte, non de la perte de quelques-uns, mais d'un grand nombre : *multo-*

rum, affreux mystère de la perversité humaine ! Il avait été prédit que *le Seigneur serait un piége et un sujet de ruine à ceux qui habitent dans Jérusalem ; plusieurs d'entre eux se révolteront contre Dieu même; ils tomberont dans l'iniquité et se briseront*. (Is. 8. 14, 15.)

Saint Paul montrait cet oracle accompli de son temps, et de nos jours il ne l'est pas moins[1]. Les Juifs n'ont pas voulu recevoir leur Messie. Ils ont refusé la lumière et repoussé le salut qui leur était offert. Tournant contre eux la miséricorde même du Seigneur, ils sont devenus plus coupables et plus malheureux par l'abus qu'ils ont fait des moyens de salut qui leur étaient donnés. Il est donc vrai que Jésus-Christ a été une pierre d'achoppement, une occasion de ruine, mais pour qui ? Pour des aveugles volontaires, pour des hommes ingrats et jaloux, pour des Scribes et des Pharisiens, qui s'obstinaient à être méchants parce qu'il était bon, et ne pouvaient lui pardonner ses miracles, ses bienfaits, sa vertu, l'estime et l'affection du peuple qu'elle lui attirait. Ceux que ne justifie pas l'infinie miséricorde, elle les condamne.

O Jésus ! pour combien de chrétiens êtes-vous

[1] Offenderunt in lapidem offensionis, sicut scriptum est : Ecce pono in Sion lapidem offensionis et petram scandali. *Rom.* 9. 32, 33.

encore une pierre de scandale, un écueil contre lequel ils se brisent! Ils voient la vérité et refusent de la suivre; vous les attendez avec patience, vous les pressez de venir à vous, vous leur prodiguez les bienfaits; mais c'est en vain. L'excès de vos bontés fait l'excès de leur crime. Ils rendent inutiles tous les sacrifices que vous avez faits pour leur bonheur. Ils foulent aux pieds votre sang, méprisent vos grâces, vous obligent malgré vous à vous éloigner d'eux et à leur réserver autant de tourments que vous leur aviez préparé de délices[1].

II[e] P. *Jésus sera en butte à la contradiction.* Ces paroles sont l'explication des précédentes. Pourquoi le Rédempteur des hommes ne sauve-t-il pas tous ceux à qui il offre le salut? Pourquoi n'élève-t-il pas toutes les âmes justes au degré de perfection et de bonheur où il les appelait? Parce qu'il est en butte à la contradiction. Il l'a été pendant sa vie, et de toute manière et de la part de tous; il l'est encore tous les jours. Ses miracles, sa doctrine, sa condescendance et sa douceur... tout en lui a été attaqué et combattu. Quelle horrible contradiction n'a-t-il pas éprouvée sur le calvaire de la part des

[1] Omnis qui ceciderit super illum lapidem, conquassabitur; super quem autem ceciderit, comminuet illum *Luc.* 20. 18.

pécheurs[1]?.. Ceux-là du moins ne le connaissaient pas[2]. Il put dire à son Père : « Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » Mais qu'il lui est pénible de se voir contredit par ceux-là même à qui son divin cœur s'est révélé en tant de façon et par tant de grâces particulières !..

Aimer les louanges, repousser les humiliations, chercher continuellement ses commodités et ses aises, ne vouloir ni se renoncer, ni porter sa croix, c'est contredire Jésus-Christ, c'est le combattre... Et n'est-ce pas là, Seigneur, ce que je fais tous les jours ? Mes paroles sont pour vous, mais ma vie est contre vous ; ma conduite est presque toujours en contradiction avec vos maximes et vos exemples. Non, dit Bossuet, les Juifs qui portèrent la dérision sacrilége jusqu'à l'insulter sur la croix n'étaient pas *un peuple plus contredisant* que nous ne le sommes *envers celui qui étendait ses bras vers eux*[3]. Ah ! s'il pouvait être affligé dans son état glorieux, il le serait de ce côté plus que de tout autre, et ce serait encore la main de ses prétendus amis qui lui ferait les blessures les plus cruelles...

[1] Recogitate eum, qui talem sustinuit a peccatoribus adversum semetipsum contradictionem. *Hebr.* 12. 3.

[2] Si enim cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent. *I. Cor.* 2. 8.

[3] Rom. 10. 21. — Elevat. 19[e].

Il est donc vrai, Seigneur, que je vous ai pour adversaire puisque je ne cesse de vous résister et de vous contredire ; mais si je ne m'accorde avec vous pendant que je suis encore dans le chemin, que trouverai-je au terme du voyage, sinon un juge inexorable et une terrible condamnation ? Mon Dieu, je vous en conjure, extirpez de mon cœur tout germe d'opposition à votre sainte volonté !

IIIe P. *L'âme de Marie sera transpercée d'un glaive de douleur.* Ce qui était contradiction pour un Fils si tendrement aimé ne pouvait manquer d'être souffrance pour le cœur de sa mère. Le martyre de Marie était déjà commencé; elle n'avait pas attendu la prédiction qui lui est faite en ce moment pour savoir que l'honneur d'avoir pour fils le Rédempteur des hommes lui coûterait de grandes tribulations ; mais c'est aujourd'hui principalement qu'elle sent la pointe douloureuse de ce glaive dont lui parle Siméon, parce que c'est aujourd'hui qu'elle est obligée de ratifier, pour ainsi dire, la condamnation de son Fils, en le présentant au Père éternel comme la victime qui doit apaiser sa colère.

La vue de la mort ne fit jamais tant d'impression sur le cœur de Jésus que dans le jardin des Oliviers, quoiqu'il l'eût prévue dès le premier instant

de sa vie, parce que ce fut dans ce jardin qu'il lui fallut donner un consentement plus exprès à l'arrêt porté contre lui par son Père[1]; c'est aussi dans le temple que Marie fut le plus touchée des souffrances de ce cher Fils, parce que c'est dans le temple qu'elle dut l'abandonner solennellement à la justice de Dieu et à la cruauté des hommes. Elle fut dès lors soumise à un combat intérieur pareil, sous quelques rapports, à l'agonie du Sauveur; le zèle dont elle brûlait pour notre salut se rencontrant dans son âme, avec la tendresse extrême qu'elle avait pour Jésus, elle était cruellement déchirée par des mouvements si contraires. O Marie! que de larmes vous avez versées, quelles angoisses vous avez endurées pour nous! Comment osons-nous vous invoquer, après que nous vous avons causé tant de douleurs? Ah! vous nous aimez toujours, parce que nous sommes toujours aimés de votre Fils. Soyez donc toujours près de lui notre puissante médiatrice, toujours notre mère. Obtenez que nous n'affligions plus son cœur si généreux et si tendre; mais que, comme vous, nous le suivions avec fidélité jusqu'au pied de cette croix qui commence à nous apparaître et où il nous faudra bientôt le contempler.

[1] Non mea voluntas, sed tua fiat.

§ II. PROPRE DES SAINTS.

XX. MÉDITATION.

30 NOVEMBRE. — SAINT ANDRÉ.

I. Son amour pour la croix.
II. Les motifs de cet amour.
III. Ses admirables fruits.

Ier P. *Amour de saint André pour la croix.* Le Sauveur marchant sur les bords de la mer de Galilée, et apercevant les deux frères Pierre et André, les appela à le suivre[1]; c'était les appeler à la croix. Tous deux, en effet, y moururent attachés; mais si Pierre s'y résigna avec amour, André la demanda avec ardeur.

Après les fatigues et les épreuves de tout genre, inséparables d'un apostolat exercé au milieu des peuples barbares de la Scythie et de la Thrace, son désir de souffrir n'était pas encore satisfait. Il ne le sera qu'au moment où il rendra le dernier soupir sur la croix. Ce fut à Patras, dans l'Achaïe, qu'il fút condamné à ce supplice, objet de tous ses vœux. Jamais mondain passionné ne montra plus d'empressement pour les plaisirs qu'André pour les tor-

[1] Venite post me.

tures. Il est usé de travaux, cassé de vieillesse ; il court cependant avec précipitation au lieu où l'attend une mort cruelle. Son cœur se dilate en présence de la croix. Il la salue, il la bénit, il l'embrasse... Il ne sait comment manifester l'amour qu'il lui porte : « *O bona crux*, » s'écrie-t-il, « ô croix, source de bonheur bien plus que de souffrances, que vous tardiez à mes désirs [1] ! — Peut-on vous connaître et ne pas vous aimer, et ne pas soupirer après vous [2] ? — Ce que j'ai cherché sans relâche, c'est vous [3]. — Mais je vous possède enfin ; tous mes vœux sont accomplis [4]. » — Il voudrait, dans le délire de son amour, que la même joie qui le fait tressaillir fît aussi tressaillir la croix, qu'entre elle et lui l'allégresse fût commune [5]. Quoi donc, demande saint Bernard, le sentiment qui le transporte est-il tel qu'il puisse se communiquer au bois [6] ?

Le voilà suspendu au gibet ; il y demeure deux jours entiers, et pendant tout ce temps il instruit, il exhorte une nombreuse multitude, qui ne se lasse ni de le voir ni de l'entendre, tant il paraît heureux

[1] Diu desiderata.
[2] Sollicite amata.
[3] Sine intermissione quæsita.
[4] Et aliquando cupienti animo præparata !..
[5] Ita et tu exultans suscipias me.
[6] Ergone tanta est exultatio, ut exultet et ipsa crux ? *Serm. in vigil. S. And.*

dans cette situation horrible à la nature. Du haut de sa croix, il prêche la croix et fait aimer la croix. Un instant, il est vrai, son visage s'assombrit et prend l'expression de la tristesse ; il se plaint, mais de quoi ? de ce qu'on veut le séparer de sa chère croix ! Le juge, ému par les cris de la foule, consent à révoquer l'arrêt; le martyr repousse de toute l'énergie de son âme une compassion qui lui paraît cruelle ; et si le peuple se met en devoir de le délivrer, il aura recours au Ciel pour détourner ce coup fatal... « Mon Dieu, » s'écrie-t-il, « je m'abandonne à vous ; mais ne me refusez pas une grâce ; la seule que je vous demande, c'est de mourir sur cette croix. Non, Seigneur, ne permettez pas qu'on m'en descende, ni qu'on me rende une vie que je vous ai donnée[1]. »

Quelle grandeur d'âme, quelle persévérance dans l'amour de la croix ! Voilà du plus au moins le spectacle que les saints ont donné au monde dans tous les temps... Est-ce celui que je lui donne ? Ils ont eu soif de souffrances, et ma grande étude est de les éloigner.

IIe P. *Quels étaient dans saint André les motifs de cet amour ?* Lui-même va nous l'apprendre. Il

[1] Tantummodo in hac voce exaudi me : ne me permittas ab impio judice deponi.

envisageait la croix sous trois points de vue, dont chacun le ravissait : par rapport à Jésus-Christ, qui l'a aimée, par rapport au trésor qu'elle renferme, et au terme où elle conduit.

1° Les Apôtres avaient souvent remarqué l'étonnante affection du Sauveur pour la croix. Il en parlait en toute rencontre, même au milieu des saintes délices du Thabor, et alors son langage s'animait et s'élevait jusqu'à l'enthousiasme : *J'ai désiré d'un ardent désir manger cette pâque avec vous.* Pourquoi cette pâque a-t-elle été l'objet de ses désirs plus que les autres? C'est parce qu'elle sera immédiatement suivie de sa Passion : *antequam patiar.* Il appelait ses souffrances un bain rafraîchissant où il était impatient de se plonger pour le salut du monde [1]. L'Esprit saint avait nommé le jour de sa mort le jour de ses noces, le jour des grandes joies de son cœur, puisqu'en mourant il épousait l'Église [2].

Saint André prenait son amour pour la croix dans son amour pour Jésus-Christ : « O croix ! qui avez porté les membres sanglants de mon Sauveur, de

[1] Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur !

[2] In die desponsationis illius, et in die lætitiæ cordis ejus. *Cant.* 3. 11.

quel éclat vous brillez à mes yeux [1] ! Par vous ma mort aura quelque ressemblance avec la sienne. Je viens à vous, recevez-moi : voici mon titre à cette faveur : je suis le disciple de Celui que nous avons adoré entre vos bras [2]. »

2° Le prix de la croix, les trésors qu'elle renferme sont pour le saint Apôtre un autre motif d'y attacher son cœur : c'est par elle que la grâce s'est répandue et se répandra dans le monde; quand il y sera fixé, il se promet ces secours abondants, cette force invincible qui en découlent. « Croix précieuse, *crux pretiosa!* Il n'est rien que je n'espère de vous, rien que je ne puisse par vous. Vous guérissez en blessant, vous honorez en humiliant; recevoir de vous la mort, c'est être vivifié... C'est pour cela que je vous ai voué mes affections depuis longtemps, et que j'ai tant désiré de m'unir à vous [3]. »

3° Enfin, il voit l'heureux terme où la croix va le conduire, le ciel qu'elle va lui ouvrir... La croix portée avec patience n'est-elle pas en effet le caractère qui distingue les élus? Être méprisé, souffrir, mourir pour Jésus-Christ et comme Jésus-Christ, est-il une voie plus sûre pour passer de l'exil à la

[1] O bona crux, quæ decorem et pulchritudinem de membris Domini suscepisti!

[2] Suscipe discipulum Christi.

[3] Amator tuus semper fui et desideravi amplecti te.

patrie ? « Bois sacré, par vous me recevra Celui qui m'a racheté par vous [1]. »

Considérée sous ce triple rapport, la croix n'est pas moins aimable pour nous qu'elle ne l'était pour saint André. Jésus est notre modèle comme il était le sien ; nous avons besoin des mêmes grâces, et la croix en est le canal ; nous aspirons au même bonheur, et la croix seule nous y donne des droits... Cependant, hélas ! aimons-nous la croix ? A combien parmi nous pourraient être appliquées les paroles de saint Paul : « Il y en a plusieurs, dont je vous ai souvent parlé, et dont je vous parle encore avec larmes, qui se conduisent en ennemis de la croix de Jésus-Christ. » (Philipp. 3. 18.)

IIIe P. *Fruits merveilleux que retire saint André de son amour pour la croix.* Cet amour ôte à ses souffrances toute leur amertume et change ses douleurs en joie. Chose étrange ! à la seule idée de sa Passion, Jésus-Christ tremble et conjure son Père d'éloigner de lui ce calice ; André, au milieu de ses tourments, voyant qu'on se prépare à le délivrer, s'en afflige et s'écrie : « Ne le permettez pas, Seigneur : *Ne permittas.* » O condescendance ! O charité de notre doux Sauveur ! Pour consoler

[1] Per te me recipiat qui per te moriens me redemit. — Cum ipso sum in tribulatione.

les faibles, il prend nos infirmités; pour honorer ses martyrs, il leur communique sa force.

Que de peines je me serais épargnées, que de pures et solides consolations j'aurais pu me procurer, si, au lieu de traîner mes croix, j'avais su les porter avec amour! Oui, Seigneur, je le sais par expérience, et il n'a tenu qu'à moi de l'éprouver plus souvent : quand on vous aime on n'est jamais seul dans la tribulation [1]. C'est de la croix que découlent les suavités célestes. O mon Dieu! donnez-nous l'amour de la croix, vous nous donnerez la force de l'âme, la joie de l'esprit, la consommation de la vertu, la perfection de la sainteté [2].

[1] Cum ipso sum in tribulatione.

[2] In cruce infusio supernæ suavitatis, in cruce robur mentis, in cruce gaudium spiritus, in cruce summa virtus, in cruce perfectio sanctitatis. *Imit. l. 2. c. 12.*

XXI. MÉDITATION.

3 DÉCEMBRE. — SAINT FRANÇOIS XAVIER.

Il s'est peint lui-même par ce cri échappé de son cœur : « C'est assez, Seigneur, c'est assez [1]. » Il y exprimait :

I. Son amour pour Dieu.
II. Son zèle pour le salut du prochain.
III. Son humilité à l'égard de lui-même.

I[er] P. *Son amour pour Dieu.* « C'est assez, Seigneur, c'est assez. » On découvre, dans ces paroles, l'habitude et l'énergie, la pureté et le désintéressement de cet amour.

1° Une âme encore faible dans la charité se laisse aisément distraire et emporter vers mille objets, même pendant le temps qu'elle donne à l'oraison ; à peine sortie de ses pieux exercices, elle se replonge dans les occupations du dehors, et n'a presque plus de pensée pour les choses célestes. Il en est autrement d'un cœur fortement attaché à Dieu : il ne s'en sépare pas si facilement. Xavier trouvait et goûtait partout Celui qui avait toutes ses affections. Dans le bruit des affaires, comme dans le silence du repos, au milieu de ces innombrables multitudes

[1] Satis est, Domine, satis est.

d'infidèles ou de nouveaux chrétiens qui le pressaient, comme dans la solitude ; quelque part qu'il fût, semblable aux Anges, il portait son ciel avec lui, demeurant toujours uni à Dieu. C'était souvent lorsqu'il paraissait le plus absorbé dans les soins du ministère qu'on l'entendait trahir le secret de ses communications avec le Seigneur, et des consolations qu'il y goûtait : *Assez, Seigneur, assez.* Il était tellement à ses emplois, qu'on eût dit qu'il n'était qu'à cela ; il s'y occupait avec tant de liberté d'esprit, qu'il s'y entretenait avec Dieu comme s'il n'eût été qu'avec Dieu seul.

2° Amour pur et désintéressé. *Mon Dieu et mon tout! — Qu'y a-t-il pour moi au ciel et sur la terre, et qu'est-ce que je désire si ce n'est vous?* Telle est la charité des saints ; telle fut celle de Xavier. Il ne voulait que Dieu. Les faveurs spirituelles dont il était comblé lui étaient presque à charge. Il souffrait de souffrir si peu et de trouver tant de bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs. Il eût préféré servir un si bon maître par le seul motif qu'il l'aimait, sans le moindre regard sur ses propres intérêts. « *Assez, Seigneur, assez.* » Si je suis trop heureux en vous servant, je croirai vous servir moins dignement. Je crains que vos douceurs n'altèrent la pureté de mon amour, et

qu'en aimant vos dons, je ne vienne à moins vous aimer vous-même. Qu'il est rare, ô mon Dieu, ce parfait désintéressement dans votre amour! Votre apôtre ne dit-il pas que *tous cherchent leurs intérêts* [1]*?* Je sais que vous nous commandez l'espérance aussi bien que la charité; et que vos serviteurs les plus fidèles ont excité et soutenu leur courage dans la pratique de votre loi par la pensée des récompenses [2]. Je le ferai aussi, Seigneur, puisque ma faiblesse le demande; mais si le pur amour ne peut être pour moi en cette vie un état permanent et fixe, je veux au moins, aidé de votre grâce, en produire des actes plus fréquents.

IIe P. *Son zèle pour le salut du prochain.* « *Assez, Seigneur, assez.* » Ces paroles en manifestent l'ardente générosité, accompagnée de discrétion et de patience.

1o Généreuse activité de son zèle. Son cœur est inondé des plus pures délices; il jouit du ciel en quelque sorte, étant encore sur la terre; mais il pense au triste état de tant d'âmes qui ne connaissent pas Dieu, et qui périssent pour l'éternité; il brûle du désir d'aller à leur secours. Il craint pour

[1] Omnes quæ sua sunt quærunt.

[2] Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum propter retributionem.

lui ce qui est arrivé à d'autres, qu'en s'arrêtant trop aux douceurs de la piété, il ne tombe dans une insensibilité cruelle envers ses frères malheureux. Afin donc de ne pas perdre un seul des instants qu'il doit employer à les instruire et à les sanctifier, il préfère quitter tout et Dieu lui-même, pour courir à la conquête des âmes. Il sait que par là il le trouvera plus sûrement, qu'en perdant l'occasion de sauver une âme de peur de le quitter. Oh ! quel plaisir Dieu prend à ce noble et généreux dévouement ! C'est Aaron qui renonce aux consolations du tabernacle, pour se précipiter, l'encensoir à la main, entre les morts et les vivants, entre la flamme vengeresse et les enfants d'Israël qu'elle va dévorer [1]. Non, ce n'est point là laisser Dieu, c'est se laisser soi-même pour trouver Dieu.

2° Sage discrétion, compagne inséparable du véritable zèle. Savoir se borner et s'arrêter à temps, n'est pas l'effet d'une médiocre vertu [2]. Le danger est égal, ou de faire plus que Dieu ne veut, ou de ne pas faire autant qu'il veut. Xavier sentait que s'il ne modérait sa ferveur, elle pourrait l'entraîner à quelque excès, et le rendre incapable d'un plus

[1] Num. 16 46.

[2] Magnæ virtutis est cum felicitate luctari ; magnæ felicitatis a felicitate non vinci. *S. Aug.*

grand bien. « Assez, Seigneur, assez. Vous me commandez d'être prudent, et je veux l'être. » Mais sa patience et son désir de souffrir se révèlent encore mieux dans ces paroles.

3° Xavier aimait les souffrances ; il en paraissait insatiable. De là cette tendre plainte : « Assez, Seigneur, assez. Pourquoi prodiguez-vous des consolations si douces à celui qui ne voudrait que souffrir pour vous et pour les âmes ? Puisqu'elles ne sont sauvées que par la croix, et qu'elles vous sont si chères, laissez-moi, pour leur salut, unir mes légères douleurs à celles de votre Fils. » Il montra bien cette sainte passion pour la croix lorsque, avant son départ pour les Indes, Dieu lui ayant fait connaître par combien de tribulations il passerait pour concourir au bonheur éternel de ses frères, il s'écria si vivement : « Encore plus, Seigneur, encore plus. J'accepte avec joie les tempêtes, les naufrages, les privations, les souffrances, les angoisses que vous me promettez ; ô mon Dieu, donnez-m'en davantage : *Amplius, Domine, amplius.* » Voilà l'héroïsme du dévouement. Puis-je en découvrir en moi quelques signes ? Ah ! qu'il y a loin de mes sentiments à ceux de l'apôtre des Indes ! S'il est question de boire à votre calice, adorable Jésus, à peine l'ai-je approché de mes lèvres, que je me

plains de son amertume, je trouve que c'est assez ; mais s'il s'agit de succès qui me flattent, de consolations sensibles, volontiers je dirais : Encore plus, Seigneur, encore plus. »

IIIe P. *Sa profonde humilité.* « Assez, Seigneur, assez. » Xavier se défie de lui-même. Il se méprise, il désire d'être méprisé : trois caractères de la solide humilité qu'expriment admirablement ces paroles.

1° Les saints voudraient, s'il était possible, rendre à Dieu autant qu'ils en reçoivent, et ce serait justice; mais, connaissant leur faiblesse, et sachant que les grandes faveurs du ciel exigent une grande correspondance, ils craignent de manquer à la fidélité parfaite. Ils prient donc le Seigneur, ou d'élargir le vase destiné à contenir la liqueur précieuse de sa grâce, ou de la verser avec moins d'abondance, de peur qu'il ne s'en perde quelque goutte. « Assez, Seigneur, assez ; mon cœur est plein. Ne permettez pas que je laisse inutile la plus petite portion du talent que votre bonté me confie. J'aime mieux recevoir vos biens avec mesure, que d'être exposé au malheur de n'en point user assez saintement. » Que cette prière est agréable à Dieu ! Quel bel hommage rendu à sa libéralité et à l'excellence de ses dons !

2° Mais Xavier ne se borne pas à se défier de lui-même, il se méprise sincèrement, et ne craint rien tant que d'être estimé, comme on le remarque dans toute sa vie depuis sa conversion. En plusieurs de ses lettres il s'appelle un très-méchant homme, un fort grand pécheur, et il conjure ses frères de lui servir d'intercesseurs auprès de Dieu. « Il importe extrêmement pour ma consolation, » leur écrivait-il un jour, « que vous sachiez l'extrême peine où je suis. Comme Dieu connaît la multitude et la grièveté de mes péchés, j'ai une pensée qui me tourmente, je crains qu'ils n'empêchent nos entreprises de réussir. » Quant aux miracles qu'il faisait, à l'entendre, c'était un effet de l'innocence des enfants, dont il avait coutume de se servir pour les opérer, ou de la foi des malades.

3° Le moindre honneur qu'on voulait lui rendre le couvrait de confusion. Que fait-il donc, lorsqu'il prie le Seigneur de modérer à son égard la profusion de ses bienfaits : *Satis est, Domine, satis est?* Il proteste hautement qu'il est indigne des faveurs qu'il reçoit, qu'il en est tout honteux, qu'il tremble à la pensée que le monde pourra s'en apercevoir, et par suite, estimer un pécheur à qui il ne doit que ses mépris.

O mon Dieu! si l'humilité se concilie avec ce qui

excite le plus l'admiration parmi les hommes, les grâces extraordinaires, la puissance des miracles,.. ne doit-elle pas être beaucoup plus facile à celui qui ne peut se dissimuler l'abîme profond de ses misères ? Inspirez-moi le mépris de moi-même, et la justice de ne rechercher que le mépris. J'ai mille fois plus de raison de m'anéantir devant vous, que le saint prêtre dont je viens de méditer les vertus ; vous me donnerez toutes ses vertus si vous me donnez son humilité ; elle attirera sur moi votre miséricorde et m'en fera profiter ; elle me tiendra lieu de tout bien, car l'humilité est le trône de la sagesse, le manteau de la grâce, le prélude de la gloire [1].

XXII. MÉDITATION.

8 DÉCEMBRE. — LE PRIVILÉGE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION, CONSIDÉRÉ PAR RAPPORT A MARIE. — TOUT Y EST GLOIRE ET BONHEUR POUR ELLE :

I. Les raisons qui le demandaient.
II. La manière dont il fut accordé.
III. Les honneurs dont il fut pour elle l'occasion.

Ier P. *Gloire et bonheur de Marie dans les raisons qui demandaient en sa faveur le privilége de*

[1] Sapientiæ solium, gratiæ pallium, gloriæ præludium. *S. Ambr. in ps.* 118.

l'Immaculée Conception. Ces raisons étaient les grands desseins que le Seigneur avait sur elle. Lorsque les Pères du Concile de Trente vinrent à traiter du péché originel et de la loi qui y soumet tous les hommes, ils déclarèrent formellement qu'ils n'entendaient pas comprendre la très-sainte Vierge dans cette triste et humiliante nécessité. On peut se représenter quelque chose de semblable dans le conseil éternel de Dieu, lorsque fut porté l'arrêt qui nous condamne tous à naître pécheurs. Chacune des trois personnes de l'auguste Trinité avait ses raisons à faire valoir, pour qu'une exception fût décrétée en faveur de Marie.

Dieu le Père voyait en elle une épouse bien-aimée, qui engendrerait dans le temps Celui qu'il engendre de toute éternité. Pouvait-il permettre qu'elle fût déshonorée même un instant, par la tache honteuse du péché?

Dieu le Fils voyait en elle une mère, qu'il aimait déjà infiniment plus que ne peut être aimée une autre mère; étant l'arbitre de son sort, il devait faire pour elle ce qu'il pouvait. Salomon va au-devant de Bethsabée et prévient ses désirs en l'exhortant à demander tout ce qu'elle veut, parce qu'il ne peut rien lui refuser [1]. Un Dieu, qui prend une

[1] Pete, mater mea, neque enim fas est ut avertam faciem tuam. *III. Reg.* 2. 20.

mère, sera-t-il moins bon fils que Salomon ? Il sait ce que demanderait Marie, si, existant déjà, elle pouvait demander quelque chose. Il l'entend d'avance lui dire : « O mon Fils, ô mon Dieu, ce que je préfère à tout c'est d'être toujours pure à vos yeux ; c'est qu'aucun instant de ma vie, moins encore le premier, n'appartienne à un autre qu'à vous. » Vous serez exaucée, heureuse mère, et de siècle en siècle vos serviteurs répéteront : « Bénie soit la sainte et Immaculée Conception de Marie ! » Votre Fils le doit à sa propre gloire autant qu'à son amour pour vous. Votre sang coulera dans ses veines ; souffrirait-il que le sang divin, qui lavera le monde, eût été souillé dans sa source ?

Dieu l'Esprit saint voyait en elle le chef-d'œuvre de la grâce, une créature en qui il opérerait plus de merveilles que dans toutes les créatures réunies. Elle était destinée à devenir par excellence « le tabernacle de Dieu avec les hommes[1], » et il est chargé de préparer ce sanctuaire vivant. Il voudra que la demeure soit digne de Celui qui doit l'habiter et de Celui qui en est l'architecte ; l'eût-elle été, s'il n'avait couvert de son ombre la conception de Marie, pour en écarter même la tache la plus légère ?

[1] Apoc. 21. 3.

Or que peut-on imaginer de plus honorable pour la très-sainte Vierge que ces titres, ces emplois, ces relations ineffables qui l'unirent à Dieu si étroitement et qui demandaient qu'elle fût conçue sans péché ? Ce privilége est donc la base de toutes ses grandeurs ; il appelle tous ses autres priviléges. Dès que je sais que Marie a été conçue sans péché, je m'explique toutes ses glorieuses destinées. Je ne demande plus pour qui sera la maternité divine, l'incorruptibilité dans le tombeau, la résurrection anticipée, etc. Si de pareilles distinctions sont réservées à une simple créature, ce ne peut être qu'à la Vierge conçue sans péché.

IIe P. *Gloire et bonheur de Marie dans la manière dont lui fut accordé le privilége de l'Immaculée Conception.* D'abord il n'est accordé qu'à elle seule. Dieu, prodigue de ses dons, s'est montré avare de celui-ci. On connaît des saints en faveur de qui il a rendu impuissante la fureur des lions, l'activité des flammes,.. il en est qu'il a sanctifiés dès le sein de leur mère ; mais l'exemption de la tache originelle est un bienfait que Marie ne partage avec personne.

Et puis, que fait Dieu pour l'orner de ce privilége unique ? S'il recommençait pour elle la création, lui donnant l'être immédiatement, comme il le donna

au premier homme, je ne verrais là qu'une dérogation à la loi qu'il avait établie pour la propagation du genre humain; mais non : de parents souillés comme les autres hommes, Marie naîtra toute pure; d'une source corrompue sortira le ruisseau le plus limpide... Que de merveilles dans cette grande merveille! Le démon tient dans ses chaînes toute la race d'Adam; un seul enfant lui échappe, et cet enfant l'abat et le met sous ses pieds. Un feu dévorant ravage toute la terre, et au milieu de l'embrasement général, une tige demeure intacte; non-seulement elle n'est ni brûlée, ni flétrie, mais elle produit la plus belle des fleurs, elle porte un fruit qui sera le salut des nations. Un tyran furieux désole le monde, étend partout sa cruelle domination; une seule ville l'arrête, lui résiste, et devient elle-même la maîtresse de l'univers... Cet enfant, cette tige, cette ville, c'est la bienheureuse Vierge Marie... « Cité de Dieu, que de choses seront dites à votre gloire [1]! »

Enfin combien de précieuses prérogatives furent ou le complément ou les conséquences du privilége que je médite : plénitude de grâces et de dons spirituels, qui, dès ce premier instant, élève la perfection de Marie au-dessus de celle des plus grands

[1] Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei. *Ps*. 86. 2.

saints ; parfait usage qu'elle a dès lors de sa raison et de toutes ses facultés ; exemption de la concupiscence et des autres suites funestes du péché originel, abondance de lumières surnaturelles , facilité à s'avancer continuellement dans les voies les plus sublimes , par une entière correspondance à toutes les grâces qu'elle reçoit , sans que la moindre imperfection vienne jamais ralentir ses progrès... Marie est à peine conçue qu'elle est déjà dans le langage des Pères le plus étonnant miracle de l'univers , un abîme de miracles, tout en elle est miracle [1]. Elle est déjà, dit saint Jean Damascène , tout un monde plein de magnificence et le prodige de la création [2].

III[e] P. *Honneurs et témoignages de dévouement rendus à Marie à l'occasion du privilége de son Immaculée Conception.* Rien ne montra mieux combien le culte de la très-sainte Vierge était enraciné dans les âmes que les disputes qui s'élevèrent à ce sujet. Ce fut comme aux premiers temps du christianisme , lorsque l'hérésie osa lui contester sa qualité de mère de Dieu. On prit feu de toute part. Le clergé et les fidèles, les universités et les prin-

[1] Præstantissimum universi orbis miraculum, abyssus miraculorum, tota miraculum.

[2] Quam mundus iste magnificus ! Quam stupenda creatio ! *Serm.* 2. *in Nativ. B. M. V.*

ces rivalisèrent d'ardeur à rejeter l'opinion, qui, en blessant l'honneur de Marie , blessait au cœur tous ses enfants. Jamais on ne prononça tant de discours, on n'écrivit tant de livres, on ne fit tant de manifestations solennelles, soit pour défendre son glorieux privilége, soit pour lui faire amende honorable de ce qu'on regardait comme un outrage à sa dignité sur-éminente. Il en a été de même de nos jours, lorsqu'un jugement irréformable est venu consacrer cette croyance, en l'élevant au rang des dogmes de la foi. Qu'a-t-on vu? Que s'est-il passé à Rome et dans toutes les parties de l'univers où l'autorité de l'Eglise est respectée? Quel cœur catholique n'a tressailli de joie, et n'a voulu donner son témoignage de dévouement filial au culte de Marie?

Vierge sainte , peut-on vous aimer et ne point se réjouir de votre gloire ? Le bien de la mère est le bien des enfants ; la pensée de votre bonheur nous fait oublier nos peines, ou nous aide à en porter le poids. Pouvons-nous d'ailleurs ignorer que sur vos priviléges et vos grandeurs se mesurent votre pouvoir et votre amour pour nous? Oui , nous remercions le Seigneur avec vous des grandes choses qu'il a faites pour notre mère dès le moment de sa bienheureuse Conception. O Marie, recevez nos félicitations, aimez-nous toujours, et obtenez de

Jésus-Christ que nous devenions moins indignes de son amour et du vôtre : *Gaude, virgo gloriosa, super omnes speciosa. Vale, ô valde decora, et pro nobis Christum exora.*

XXIII. MÉDITATION.

MÊME SUJET. — LE PRIVILÉGE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION CONSIDÉRÉ PAR RAPPORT A NOUS.. — COMBIEN IL NOUS IMPORTE D'EN FAIRE L'OBJET SPÉCIAL DE NOTRE DÉVOTION :

I. A cause des lumières qu'il donne à ceux qui le méditent.
II. A cause des bénédictions qu'il attire sur ceux qui l'honorent.

Ier P. *Lumières et instructions que renferme le privilége de l'Immaculée Conception de Marie.*

On peut dire en général qu'on respire un parfum d'innocence quand on réfléchit sur ce mystère. Dans la conduite de Dieu, dans celle de Marie, tout nous prêche ici l'horreur du péché, l'estime de la grâce, le désir d'une sainteté toujours plus parfaite.

Dieu a une opposition si essentielle à tout péché, une haine du péché si dominante, si impérieuse, qu'un seul péché, quoique l'effet d'une volonté étrangère, quoique effacé dès le premier instant,

aurait mis obstacle aux grands desseins qu'il avait sur Marie. Au contraire, la grâce est d'un tel prix à ses yeux, que voulant privilégier une créature au-dessus de toutes les autres, il lui donne la grâce avant tout, de préférence à tout, pour lui tenir lieu de tout. — *Avant tout.* Il ne songe à lui faire aucun bien, avant de lui donner la grâce ; il ne peut souffrir qu'elle en soit privée un seul instant. — *De préférence à tout.* Chose admirable et digne de réflexion ! Dieu va descendre au milieu des hommes ; il lui faut une mère. En faveur de cette mère, il déploie sa puissance, sa sagesse, toutes ses infinies perfections... Que fait-il donc pour elle ? Il lui donne sa grâce ; c'est ce qu'il a de plus précieux dans ses trésors ; et tout Dieu qu'il est, il croit en avoir assez fait à l'égard de la plus aimée de toutes ses créatures. — *Pour lui tenir lieu de tout.* Marie sera comblée des biens de la grâce, mais elle n'en aura point d'autres. Elle n'aura aucune part à ces richesses, à ces plaisirs, à ces honneurs, pour lesquels tant de désirs s'enflamment ; et avec les seuls biens de la grâce, non-seulement rien ne lui manquera, mais de sa plénitude elle pourra enrichir tous les hommes... Voilà ce que Dieu pense de la grâce. Est-ce là l'idée que j'en ai eue jusqu'à présent ? Pour moi, pour mes frères, ai-je préféré ce grand bien à tous les biens ?

Jugeons de l'estime qu'en a faite l'auguste Vierge par son attention à conserver, son zèle à faire valoir ce talent inappréciable, et confondons-nous par le contraste de notre conduite avec la sienne. Marie a été préservée de la dégradation originelle : tous ses penchants sont pour le bien ;.. et cependant elle prend toutes les précautions que notre fragilité nous rend à nous si nécessaires : fuite du monde, vigilance sur elle-même, pénitence austère, travail continuel, prière fervente... Elle est pleine de grâce dès le moment de sa Conception Immaculée ; et bien loin de se reposer sur l'abondance des dons spirituels qu'elle a reçus, elle se prépare continuellement à en recevoir davantage ; elle passe incessamment d'un mérite à un autre mérite, d'un sacrifice à un autre sacrifice... Chaque instant augmente son trésor, multiplie ses droits ;.. double condamnation que nous ne devons pas nous épargner à nous-mêmes. Nos imprudences nous exposent sans cesse à perdre la grâce, et nos lâchetés nous empêchent de l'accroître en nous. Avec la vigilance de Marie, les grâces que nous recevons seraient assez fortes pour nous garantir du péché ; avec sa fidélité, elles seraient assez abondantes pour nous élever à la plus éminente perfection.

Tirons encore de là une autre conséquence. Ma-

rie a dû être la plus pure des créatures, et par conséquent préservée du péché originel, confirmée en grâce, ornée de toutes les beautés, de toutes les magnificences de la grâce ; mais pourquoi ? Parce qu'elle devait avoir les relations les plus intimes avec le Dieu infiniment saint. La destinée du chrétien appelé à se nourrir du corps même de Jésus-Christ, n'est-elle pas sous ce rapport presque comparable à celle de Marie ? Pour porter dignement le Verbe fait chair dans son sein virginal, il n'a pas suffi qu'elle fût conçue sans péché, il a fallu que l'Esprit saint la préparât encore et lui donnât une nouvelle plénitude de grâce [1]. Quelle innocence de vie, quelle sainteté ne devrait pas avoir celui qui devient à la table sacrée le tabernacle vivant du même Jésus-Christ ! Cependant, ô mon âme, rassurons-nous ; il n'est aucun bien que ne puisse nous obtenir notre dévotion à l'Immaculée Conception de Marie.

II° P. *Bénédictions que nous attire notre zèle à honorer le privilége de l'Immaculée Conception.* Rien ne console autant les serviteurs de Marie que la conviction, si solidement appuyée, du crédit sans bornes dont elle jouit auprès du Seigneur : si

[1] Ut dignum Filii tui habitaculum effici mereretur, Spiritu sancto cooperante, præparasti.

la Vierge puissante est pour eux, qui sera contre eux ? Voilà pourquoi ils s'appliquent constamment à lui plaire et à gagner de plus en plus son affection. Or, ils n'ignorent pas qu'elle reçoit avec une satisfaction particulière les hommages rendus à sa Conception Immaculée. Elle aime que nos louanges s'unissent aux siennes, pour bénir et remercier Dieu d'un bienfait dont elle connaît le prix. C'est trop peu pour sa reconnaissance de répéter à jamais : « Mon âme glorifie le Seigneur[1] ; » il faut qu'elle dise à toutes les créatures intelligentes, mais surtout à ses enfants : « Aidez-moi à m'acquitter envers Celui qui a fait pour moi de si grandes choses ; avec moi glorifiez-le[2]. » Répondre à cette invitation qu'elle fait à notre amour, c'est nous assurer la plus large part aux grâces dont elle est la dispensatrice.

Saint François Xavier, sainte Térèse, le bienheureux Alphonse Rodriguez, Pierre Fourrier, le père Jean d'Avila et une foule d'autres saints personnages, en parlaient par expérience, quand ils affirmaient qu'on obtient de Marie tout ce qu'on veut en honorant d'un culte particulier ce privilége, qui est celui de sa prédilection. Que de tentations

[1] Magnificat anima mea Dominum.
[2] Magnificate Dominum mecum.

vaincues, que de fléaux écartés, que de prodiges opérés par cet acte de foi : « Marie a été conçue sans péché ; » ou par cette prière si naïve et si touchante : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » Ne suffit-il pas de se rappeler la médaille miraculeuse, l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires, les saintes prodigalités de l'Eglise en faveur du scapulaire de l'Immaculée Conception [1] ?

Entrons dans les désirs de la Reine des anges ; ils nous sont assez connus. Voyons ce que nous pourrions faire pour honorer et faire honorer son Immaculée Conception. Plus nous nous montrerons ses enfants dévoués, plus elle se montrera notre tendre mère. La vie s'en va ; bientôt va sonner l'heure formidable, où nous rendrons compte de tant d'obligations, de tant de moyens de salut, hélas ! et de tant d'infidélités ! Qui nous protégera dans ce moment terrible ? Heureux le chrétien qui pourra dire avec confiance à la mère de son Juge : « J'ai parlé pour vous, ô Marie, parlez pour moi ; j'ai défendu votre cause, défendez la mienne ; je vous ai aimée, j'ai voulu vous faire aimer, sauvez-moi. »

[1] Voir à la fin du 3e volume.

Renouveler sa consécration à Marie, et la résolution de pratiquer avec ferveur, de propager avec zèle la dévotion à sa Conception Immaculée.

XXIV. MÉDITATION.

21 DÉCEMBRE. — SAINT THOMAS. — MISÉRICORDE DU SAUVEUR ENVERS CET APOTRE INCRÉDULE.

I. Dans la patience avec laquelle il supporte son incrédulité.
II. Dans la condescendance pleine d'amour avec laquelle il la combat.
III. Dans le triomphe qu'il remporte sur elle.

Ier P. *Patience de Jésus-Christ envers son apôtre infidèle.* Le crime de Thomas était énorme. Après tous les discours et tous les miracles de son Maître, convaincu de sa divinité, et l'ayant si souvent entendu annoncer sa résurrection pour le troisième jour, la nouvelle qu'en apportaient les saintes femmes ne devait pas le surprendre, mais lui causer une extrême joie ; il la traite de rêverie. Il rejette avec la même liberté le témoignage des disciples qui ont vu le Sauveur ressuscité, qui ont conversé et mangé avec lui. A l'entendre, Pierre, Jean, tous les apôtres ne sont que des visionnaires, des esprits faibles ; lui seul s'érige en esprit fort... Quel orgueil ! quelle présomption !

Il prétend faire la loi au souverain Seigneur et lui imposer les conditions auxquelles il devra se soumettre pour obtenir sa foi : il faut que lui, Thomas, voie dans ses mains la marque des clous qui les ont percées. Bien plus, il déclare nettement que, quand il verrait, il ne se rendrait pas encore : il faut qu'il touche et qu'il touche à loisir : *Si je ne mets mon doigt sur la trace des clous, et ma main dans la plaie de son côté, je ne croirai point à sa résurrection.* Quelle prétention sacrilége ! quelle audace ! Si le sens de la vue peut le tromper, pourquoi celui du toucher, plus matériel, plus grossier, ne le tromperait-il pas aussi ? Ne dirait-on pas qu'il a perdu sa raison avec sa foi, *non credam ?* Mais s'il ne croit pas, il est perdu ; pouvait-il jouer son salut avec plus de témérité ? Son péché d'ailleurs ne fut pas, comme celui de Pierre, une erreur de courte durée ; il y persévéra plusieurs jours, malgré toutes les représentations qu'on lui fit, toutes les preuves qu'on lui donna. Il y avait dans cette conduite une obstination intolérable, injurieuse pour Jésus-Christ, scandaleuse pour les faibles ; combien d'esprits chancelants pouvaient être pervertis par ce mauvais exemple !

C'était une grande affliction pour Marie, pour le collége apostolique et pour toute l'assemblée fidèle,

dont la joie était troublée par cette criminelle opiniâtreté ; mais puisqu'il refusait d'écouter l'Eglise, n'était-il pas raisonnable de l'en exclure[1] ? La ligne de conduite était tracée ; Jésus ne permet pas qu'on la suive. Il inspire à tous sa patience, et il attend un moment favorable. Oh! qu'il lui en coûte d'abandonner une âme qu'il a aimée et comblée de ses grâces ! Que ne fait-il pas pour la retirer de l'abîme où elle est tombée en s'éloignant de lui ?

IIe P. *Condescendance aimable du Sauveur dans le combat qu'il livre à l'incrédulité de Thomas.* Huit jours s'écoulent dans la paix et le bonheur pour les fidèles disciples, dans l'agitation et le remords pour l'apôtre coupable[2]. Jésus apparaît de nouveau, et cette fois, c'est tout exprès pour le pécheur. Il daigne condescendre à sa faiblesse, et lui accorder par un excès de charité ce qu'il n'a pu demander que par un excès de témérité. *Huit jours après, les disciples étant encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes étant fermées, et se trouvant au milieu d'eux il leur dit : la paix soit avec vous.* Le voilà donc *au milieu de ses disciples,* comme un pasteur au milieu de son troupeau. A la vue de leur bon

[1] Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus.
[2] Post dies octo.

maître dans cet état glorieux, un épanouissement se produit sur les visages, un tressaillement de joie dans l'assemblée.

Ensuite, il se tourne vers Thomas. Etait-ce bien cet incrédule qui devait le premier attirer son attention ? Pierre et Jean étaient là ; on croit que la bienheureuse Vierge y était aussi; ce n'est à aucun d'eux qu'il s'adresse. Il a moins égard à la dignité et au mérite de plusieurs, qu'à la nécessité d'un seul. Voilà le cœur de Jésus; on le retrouve ici tel qu'il s'est peint dans les paraboles de l'enfant prodigue et du bon Pasteur[1]. « Approchez, mon apôtre, vous m'êtes trop cher, pour que je consente à votre perte. J'aime mieux me prêter à ce que vous exigez de moi. Oui, voilà les mains qui ont guéri tant de malades, répandu tant de bénédictions; voilà les pieds qui ont couru après la brebis égarée; voilà ce côté qui a été ouvert par le fer de la lance... regardez; et puisqu'il vous semble que c'est trop peu de voir, touchez ; mettez votre doigt dans ces plaies, enfoncez votre main dans ce côté, entrez vous-même dans ce cœur qui vous aime encore, mais laissez là une incrédulité qui vous serait si

[1] Dimittit nonaginta novem in deserto, et vadit ad illam quæ perierat. — Fili, tu semper mecum es ;.. frater tuus hic mortuus erat et revixit. *Luc.* 15. 31, 32.

funeste; soyez fidèle[1]. » O sainte compassion! ô douce indulgence! ô attendrissante bonté!

III[e] P. *Heureux triomphe de la miséricorde sur l'incrédulité de Thomas.*

Le Sauveur s'était servi d'un rayon de son visage, pour éclairer Madeleine, et, d'après le chant liturgique, pour lui percer le cœur d'une flèche d'amour[2]; il s'était servi d'un regard pour faire fondre en pleurs l'apôtre qui l'avait renié avec parjure[3]; il se servira de son nom pour achever l'heureuse transformation de Saul, renversé sur le chemin de Damas[4]; il se sert de ses plaies pour convertir Thomas.

A peine le coupable apôtre a-t-il touché les divines blessures, qu'il est guéri de son infidélité; au même instant il recouvre la foi et il s'écrie : *Mon Seigneur et mon Dieu!* Sa douleur et son amour ne lui permettent pas d'en dire davantage : sa douleur, car il voit son crime; son amour, car il est vaincu par la bonté de ce Maître adorable, qui, indignement offensé, ne se venge qu'en l'accablant de ses faveurs. Au reste, il a tout dit dans ce peu

[1] Infer digitum tuum huc,.. affer manum tuam et mitte in latus meum, et noli esse incredulus, sed fidelis.

[2] Currit amore saucia.

[3] Conversus Dominus respexit Petrum

[4] Ego sum Jesus, quem tu persequeris.

de paroles. Il reconnaît Jésus pour son Seigneur : *Dominus meus ;* désormais et jusqu'à son dernier soupir, il veut le servir et le craindre. Il le reconnaît pour son Dieu : *Deus meus ;* il ne vivra plus que pour l'aimer et lui gagner des cœurs.

Le voilà donc guéri de son aveuglement et rétabli parmi ceux qui seront les maîtres et les docteurs du monde. Saint Grégoire affirme que Thomas , en se montrant si rebelle à la croyance de la résurrection , a plus affermi notre foi , que tous les autres disciples par leur docilité à l'admettre. Avec quel zèle il ira prêcher ce grand miracle, qu'il n'a voulu croire qu'après y avoir été forcé en quelque sorte par un miracle de charité ! Il porta l'Evangile aux Parthes, aux Mèdes, aux Perses, aux Scythes, aux Hyrcaniens ; et c'est dans les Indes , à Calamine, qu'il trouva ce qui mit le comble à ses vœux, la gloire de couronner par le martyre un apostolat qui avait soumis tant de peuples à l'empire du divin crucifié. O Jésus, avec quel amour il dit encore en expirant , que vous êtes son Seigneur et son Dieu : *Dominus meus et Deus meus !*

Demandons , par l'intercession de saint Thomas, cette foi généreuse , qui répara si dignement son infidélité ; et puisque le Sauveur se servit de ses plaies, pour agir avec tant d'efficacité sur son

esprit et sur son cœur, n'oublions pas qu'à la sainte table nous recevons cette chair glorifiée, dont le propre est de guérir toutes les maladies de l'âme. Pensons souvent à ces plaies sacrées, et nourrissons-en notre piété [1].

XXV. MÉDITATION.

26 DÉCEMBRE. — SAINT ÉTIENNE.

Le Sauveur qui vient de naître et qui couronne son premier martyr, deux grands sujets de joie pour l'Eglise en ce jour; comme elle le déclare dès le début de son office : *Christum natum, qui beatum hodie coronavit Stephanum, venite, adoremus.* « Laisserons-nous donc le roi, » demande saint Pierre Damien, « pour tourner notre attention sur l'un de ses soldats? Non, » répond-il, « à moins que le roi lui-même ne le commande. Or, voici que le roi se lève et vient assister au combat de son serviteur; courons donc à un spectacle auquel il court lui-même, et considérons Etienne, le Porte-étendard des martyrs. »

[1] Quid tam efficax ad curanda conscientiæ vulnera, necnon ad purgandam mentis aciem, quam Christi vulnerum sedula meditatio. *S. Bern. in Cant. serm.* 62.

L'Esprit saint nous le présente comme rempli de grâce et de force, faisant de grands prodiges et de grands miracles au milieu du peuple[1]. Il est prédicateur et martyr. Soit qu'il parle, soit qu'il souffre, il justifie pleinement cet éloge.

I. La vérité est pleine de grâce et de force dans sa bouche.
II. La charité est pleine de grâce et de force dans son cœur.

Ier P. *Grâce et force de la vérité dans la bouche de saint Étienne.* L'écrivain sacré ne rapporte pas quels étaient ces prodiges que faisait Etienne parmi le peuple ; mais on peut croire par l'ensemble du récit qu'il s'agit principalement des nombreuses conversions qu'il opérait. Quel plus grand prodige en effet que de persuader à des hommes encore fumants du sang de Jésus-Christ, qu'ils devaient adorer comme Fils de Dieu Celui qu'ils venaient de crucifier ? La puissance de sa parole ne devait-elle pas être miraculeuse pour pénétrer de telles âmes et les transformer, jusqu'à faire de ces hommes des modèles, qui seront à jamais proposés à l'imitation des chrétiens.

Les ennemis de Jésus frémissaient en voyant se multiplier le nombre de ses disciples ; les plus zélés

[1] Stephanus plenus gratia et fortitudine faciebat prodigia et signa magna in populo. *Act.* 6. 8.

de la synagogue se déterminent à faire un commun effort pour arrêter les progrès de l'Evangile et pour étouffer l'Eglise dans son berceau. Mais avant de l'attaquer par le fer, ils essaient de la combattre par la dispute[1]. Etienne surtout par ses succès était devenu l'objet de leur fureur. Ils se rassemblent en grand nombre autour de lui, armés de tout ce que peut inventer l'esprit d'erreur, fécondé par la haine. Le saint diacre leur démontre clairement la fausseté de leurs raisons, l'accomplissement parfait des prophéties dans la personne de Celui dont le nom leur est si odieux. Il leur met pour ainsi dire sous les yeux leurs malades guéris, leurs morts ressuscités, en un mot, cette vie publique du Sauveur, passant au milieu d'eux en faisant le bien et manifestant sa divinité par des prodiges. Il les presse en leur rappelant, et les crimes de leurs pères, et les malheurs qui en ont été la suite, crimes qu'ils ont eux-mêmes surpassés, puisqu'ils n'ont pas seulement fait mourir les prophètes, mais crucifié le Dieu des prophètes... Etant plus coupables, comment ne craignent-ils pas de plus terribles châtiments ?..

S'il eût dit ces vérités d'un ton fier et d'une manière impérieuse, il aurait aigri les esprits, au lieu

[1] Erant disputantes cum Stephano. *Act.* 6. 8.

de les gagner ; mais parce qu'il est rempli de sagesse , il sait tempérer la dignité par la modestie, la véhémence par la douceur : « *Viri fratres et patres, audite me :* mes frères, écoutez-moi ; c'est pour votre salut que Dieu m'a inspiré le zèle qui m'anime. Je ne suis point un étranger pour vous ; je suis comme vous de la race d'Abraham, et je vous honore tous comme mes pères... Ne méprisez pas ma parole , qui est celle de Dieu , et ne rejetez pas la grâce qu'il vous offre. »

La clarté que l'on voyait briller sur son visage était un rejaillissement des vives lumières qui étaient en lui.

Le texte sacré ne fait point le détail de ses saintes conquêtes ; mais dans un mot il nous laisse beaucoup entendre : *Ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'Esprit de Dieu qui parlait* par sa bouche. Cependant, si tous étaient convaincus, tous n'étaient pas convertis. Etienne en voit qui s'obstinent , et , pour les sauver , son zèle s'enflamme ; il en vient aux reproches et aux menaces : « Cœurs indociles et rebelles, voulez-vous donc toujours résister à l'Esprit saint? Voulez-vous marcher jusqu'au bout sur les traces de vos pères , combler la mesure de leurs crimes, épuiser la coupe de leurs malheurs ? Si les paroles que vous entendez ne

servent pas à vous gagner, elles serviront à vous confondre[1]. » Parler ainsi en présence de furieux que la vérité irrite, c'est s'exposer à tout ; mais le saint lévite est prêt à se sacrifier lui-même.

L'homme de foi se laisse tuer plutôt que de trahir les intérêts de Dieu et de sa conscience. Ah ! Seigneur, si je vous aimais, je saurais aussi dans l'occasion défendre votre cause avec courage ; combien de fois un peu de fermeté m'aurait suffi pour faire taire l'impiété et le libertinage, et un lâche respect humain me faisait garder le silence ?

IIe P. *Grâce et force de la charité dans le cœur de saint Etienne.* Aux dernières paroles qu'il venait de prononcer, ses ennemis *entrèrent dans une telle rage qu'ils grinçaient des dents contre lui. Mais Etienne, rempli de l'Esprit saint, vit la gloire de Dieu et Jésus debout à sa droite, et il dit : « Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme qui est debout à la droite de Dieu... » Poussant alors de grands cris et se bouchant les oreilles, ils se jetèrent tous ensemble sur lui, et l'ayant entraîné hors de la ville, ils le lapidèrent*[2]. Contemplons ici deux miracles, l'un de patience

[1] Dura cervice et incircumcisis cordibus et auribus, vos semper Spiritui sancto resistitis ; sicut patres vestri, ita et vos.

[2] Act. 7. 51.

dans les maux qu'il souffre, l'autre de générosité dans le pardon qu'il demande pour ses ennemis : tous les deux sont les fruits de sa charité ; le premier de son amour pour Dieu, le second de son amour pour le prochain.

1° Miracle de patience. Il est exprimé par ces paroles si simples : « Ils lapidaient Etienne qui priait et qui disait : Seigneur Jésus, recevez mon esprit [1]. » Veut-on savoir ce qu'il souffre ? *Lapidabant.* C'était un cruel supplice, réservé à punir le plus grand des crimes, le blasphème contre la loi. Veut-on connaître comment il souffre, son calme, sa divine intrépidité ? *Invocantem et dicentem : Domine Jesu...* Pendant que le sang coule de toutes les parties de son corps, que fait-il ? à quoi pense-t-il ? Il invoque le Seigneur Jésus ; il ne songe qu'à remettre son âme entre ses mains : *Accipe spiritum meum.* Non, il n'y a que l'exemple d'un Dieu mourant, et le désir de lui rendre sang pour sang, vie pour vie, avec l'espérance d'être associé à son bonheur, qui puissent faire souffrir de la sorte. Aussi était-ce Jésus debout et soutenant son soldat, que le premier martyr contemplait en ce moment [2]. Nous manquons de force, la moindre peine nous abat. Aimons ce Dieu Sauveur qui a

[1] Ibid. — [2] Ibid.

tant souffert pour nous. Que notre foi nous montre le ciel ouvert ; un seul acte de patience peut nous y faire entrer. Voyons Jésus à la droite de son Père, il nous regarde et il s'apprête à couronner notre persévérance.

2° Miracle de générosité dans le pardon qu'il demande pour ses ennemis. Pendant qu'ils l'accablent dans leur cruauté, sous une grêle de pierres : dans sa charité il intercède pour eux. Il oublie ses douleurs et n'est préoccupé que de leur aveuglement déplorable. Il semble les aimer plus que lui-même. Quand il prie pour lui, c'est debout et d'une voix ordinaire ; quand il recommande à Dieu ses bourreaux, il se met à genoux et pousse un grand cri : *Positis genibus clamavit voce magna :* « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché[1]. » Combien d'âmes seront sauvées par cet acte d'héroïque charité, auquel semblait attachée la conversion et la vocation de saint Paul, suivant la pensée de saint Augustin[2]. Heureuse prière, immédiatement suivie d'une heureuse mort : *Et après avoir ainsi parlé, il s'endormit dans le Seigneur*[3].

Mourir après avoir rendu à Jésus-Christ le témoi-

[1] Act. 7. 59.

[2] Si martyr Stephanus non orasset, Ecclesia Paulum non haberet. *Serm.* 382.

[3] Et cum hoc dixisset, obdormivit in Domino.

gnage de ses mœurs par une conduite au-dessus de tout soupçon, celui de sa parole, par une prédication pleine d'énergie et de sagesse, celui de son sang par une constance pleine de miséricorde et d'amour, que peut-on désirer de plus? O mon Dieu! donnez-moi part aux vertus de saint Etienne, remplissez-moi de son esprit, et accordez-moi, comme à lui, de mourir dans l'exercice de la charité parfaite.

XXVI. MÉDITATION.

27 DÉCEMBRE. — SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE. *Discipulus quem diligebat Jesus.*

I. Il fut l'ami et le favori de Jésus.
II. Comment se prépara-t-il à cette faveur.

Ier P. *Saint Jean fut le disciple que Jésus aimait.* C'est là ce qui le distingue de tous les autres, et lui assigne un si haut rang entre tous les saints. La prédilection de Jésus-Christ pour cet apôtre se manifesta principalement dans la dernière Cène, lorsqu'il lui permit de se reposer sur son sein[1]; et sur le Calvaire, lorsqu'il lui donna ce qu'il avait de plus cher au monde, sa divine mère : *Ecce mater tua.*

[1] Qui et recubuit in cœna super pectus ejus.

1° Pour apprécier la première de ces deux faveurs, il faut se reporter aux circonstances. Le moment était plein de mystères. C'était la veille de la mort du Fils de Dieu ; tout se disposait pour son immolation sanglante , et il y préludait par son immolation mystique , en instituant le sacrifice et le sacrement de nos autels ; son amour pour les hommes ne connaissait plus de bornes : *In finem dilexit eos*. D'une autre part, les apôtres étaient dans le trouble et l'effroi , parce qu'il venait de leur dire que l'un d'eux le trahirait... Dans ce mélange de tristesse, de crainte et d'amour , quel dut être leur étonnement de voir Jean appuyer sa tête sur la poitrine de Jésus, et pendant que tous étaient saisis d'anxiété, chercher son repos avec assurance sur le cœur de son bon maître. Pouvait-il se permettre une telle familiarité , dans un pareil moment , sans être sûr de la tendre affection de Jésus pour lui ? C'était Jésus lui-même qui l'attirait et lui inspirait cette confiance.

« Il le prend entre ses bras , » dit Bossuet , « il l'approche de sa poitrine... Il le met en possession de la source même de toutes ses libéralités, c'est-à-dire de son propre cœur , sur lequel il lui ordonne de se reposer, comme sur une place qui lui est acquise. Viens, dit-il, ô mon cher disciple ! je t'ai

choisi avant tous les temps pour être le Docteur de la charité ; viens la boire à sa source ; viens y prendre ces paroles pleines d'onction, par lesquelles tu attendriras mes fidèles. Approche de ce cœur qui ne respire que l'amour des hommes ; et pour mieux parler de mon amour, viens sentir de près les ardeurs de mon amour. »

Ame chrétienne, vous avez l'Eucharistie, vous avez le cœur de Jésus. Faites-en, comme saint Jean, votre lit de repos au milieu de vos fatigues et de vos peines ; jetez dans ce cœur, qui est à vous, toutes vos sollicitudes. Allez y puiser la seule science désirable, celle qui nous apprend à connaître Dieu et à l'aimer. Voyez saint Jean. Il n'avait été jusque-là, dit saint Hilaire, qu'un pêcheur ignorant, occupé à manier des filets, un homme de barque [1]. Après le sommeil mystérieux, qu'il a pris sur le cœur de Jésus, il s'élève au-dessus des temps et des siècles, pour aller découvrir le principe de toutes choses, et prononcer cette parole sublime : *Au commencement était le Verbe.* C'est dans le cœur de Jésus qu'il contemple la lumière éternelle et incréée [2]. C'est sur le cœur de Jésus que lui est révé-

[1] Manibus lino occupatis, veste humida, pedibus limo oblitis, totus e navi.

[2] Ipse est Joannes sublimium prædicator, et lucis æternæ atque internæ fixis oculis contemplator. *S. Aug.*

lée cette définition de Dieu : *Dieu est amour*. O mon âme ! vas-tu assez souvent à l'école du cœur de Jésus ? Es-tu docile à ses leçons ?.. « Quand Jésus visite notre cœur, la lumière l'éclaire, la vanité du monde le dégoûte, la charité l'enflamme [1]. »

2º Saint Jean reçoit sur le Calvaire la dernière faveur avec le dernier soupir de Jésus. Etant sur le point d'expirer, cet ami généreux dispose de tout ce qu'il a. Il donne son sang aux hommes, son paradis au bon larron, l'immensité de ses mérites à son Eglise... Sa sainte mère lui reste ; il la donne au plus aimé de ses disciples, en même temps qu'il le donne lui-même à Marie : *Ecce filius tuus ;.. ecce mater tua*. La puissance de cette parole crée dans ces deux cœurs, ici plus de piété filiale, et là plus de tendresse maternelle, qu'ils n'auraient pu en recevoir de la nature. De quels dons n'orna-t-il pas son apôtre, pour le préparer à tenir sa place dans les affections de sa divine mère ? On comprend quel devait être un saint destiné, pour ainsi dire, à tromper l'amour de Marie pour Jésus, à lui en mettre sous les yeux la vive et naturelle image. Mais de plus, quelle abondance de nouvelles bénédictions n'attira pas sur saint Jean le désir qu'avait l'au-

[1] Quando cor nostrum visitas, tunc lucet ei veritas, mundi vilescit vanitas, et intus fervet caritas. *S. Bern.*

guste Vierge de former en lui Jésus-Christ avec toute la perfection possible ?

Tous les disciples du Sauveur étaient représentés par saint Jean sur le Calvaire; tous étaient compris dans cette glorieuse et consolante adoption; il n'est pas un seul chrétien qui ne puisse dire : Marie est ma mère; je suis l'ami et le favori de Jésus-Christ. Mais que faire pour se rendre moins indigne d'un si beau sort ?

IIe P. *Comment saint Jean s'est-il préparé à devenir l'ami et le favori de Jésus ?* Sa pureté et sa fidélité, au jugement des saints Docteurs, lui méritèrent cette divine prédilection. Parce qu'il fut vierge, il eut le privilége de se reposer sur le cœur de Jésus ; parce qu'il fut inébranlable dans son attachement à son maître, Marie lui fut donnée pour mère.

1° De tous les disciples du Sauveur, saint Jean était le seul vierge par état ; il n'est pas étonnant qu'il ait eu, de préférence aux autres, la qualité de disciple bien-aimé : *Celui qui aime la pureté du cœur, aura pour ami le Roi du ciel.* (Prov. 22. 11.) Quel autre, en effet, avait plus de droits à la tendresse de Jésus, fils, docteur, modèle de la virginité, qu'un apôtre qui, en demeurant vierge, s'était rendu plus semblable à lui ? Qui pouvait aussi con-

venablement se reposer sur le sein du Seigneur des anges, que celui qui s'approchait davantage des esprits bienheureux par son inviolable chasteté ? Et si quelqu'un devait être admis à la confidence du Dieu trois fois saint et à la connaissance de ses secrets, n'était-ce pas le disciple qui, ayant dégagé son cœur de toute affection charnelle, était déjà digne de voir Dieu, autant qu'on peut en être digne ici-bas [1] ? Son éminente pureté fut donc son premier titre à la prédilection du Sauveur [2]. Sa fidélité fut le second.

2° On consent volontiers à partager la bonne fortune de ses amis, rarement la mauvaise. Assez de disciples suivent Jésus jusqu'à la Cène, très-peu jusqu'à la Croix. Nous sommes avec lui tant qu'il nous aplanit la voie et qu'il nous porte sur les ailes de sa grâce ; mais l'heure du sacrifice est-elle venue ? faut-il faire un effort sur soi, supporter un ennui, être privé de toute consolation sensible ? le courage manque, on se dément, on recule à la vue du calice,.. et c'était là que Jésus-Christ nous attendait : à notre constance était attachée sa faveur. Oh ! que celle de saint Jean fut magnifiquement ré-

[1] Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt.

[2] Diligebat eum Jesus quoniam specialis prærogativa castitatis ampliori dilectione fecerat dignum. *S. Greg. Nyss.*

compensée ! Tous les autres ont abandonné leur Maître, seul il l'a accompagné jusqu'au pied de la Croix, et il y demeure avec une invincible persévérance. Jésus mourant a un trésor dont il veut disposer : pour qui sera-t-il, sinon pour le plus fidèle [1] ?

Nous savons comment saint Jean est parvenu à la prédilection du Fils de Dieu, et comment nous pouvons y parvenir nous-mêmes ; prenons notre parti. O sainte pureté, candeur céleste, courageuse fidélité dans les épreuves, je veux m'attacher à vous, puisque c'est vous qui me donnez le cœur de Jésus et le bonheur d'avoir Marie pour mère. Approchons-nous de la table sacrée, nous y recevrons ce cœur divin sur lequel l'heureux apôtre s'est reposé. Livrons-nous à lui avec confiance ; et, après la communion, osons prier Notre-Seigneur de dire à Marie pour chacun de nous, en nous désignant nommément à sa tendresse, ce qu'il daigna lui dire pour saint Jean : *Femme, voici votre fils*, puisque aussi bien chacun de nous dans ce moment est son disciple bien-aimé. Sainte Gertrude affirme que cette prière lui est agréable et qu'il se plaît à l'exaucer.

[1] Cum vidisset ergo Jesus matrem et discipulum stantem quem diligebat, dicit matri suæ : Mulier, ecce filius tuus.

XXVII. MÉDITATION.

25 JANVIER. — CONVERSION DE SAINT PAUL. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. Ecouter les paroles.
III. Considérer les actions.

PREMIER PRÉLUDE. Saul était sur le point d'entrer à Damas pour y persécuter les disciples du Sauveur, avec la même cruauté qu'il avait exercée contre eux dans la Judée, lorsque tout-à-coup il est environné d'une lumière éclatante. Il tombe comme foudroyé, et entend une voix qui lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » — Qui êtes-vous, Seigneur ? « Je suis Jésus que tu persécutes. » Saul réplique en tremblant : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Sur l'ordre qui lui est donné il se relève, et, conduit par la main, — car il vient de perdre l'usage de ses yeux, — il entre dans la ville, pour apprendre d'Ananie ce qu'il doit faire. Ce disciple lui rend la vue, le baptise, et Saul est devenu l'ardent apôtre de Jésus-Christ.

DEUXIÈME PRÉLUDE. Se représenter à quelque distance de Damas, une plaine que traverse Saul, entouré de ceux qui doivent seconder ses projets de sang.

Troisième prélude. Demander à Dieu la connaissance et le sentiment profond de cette infinie miséricorde, qui a opéré, et qui opère encore tous les jours tant de prodiges de conversion.

I[er] P. *Contempler les personnes.* — Au ciel, Jésus-Christ qui jette un regard de compassion sur son persécuteur acharné, et se dispose à en faire un vase d'élection, pour l'établissement de son Eglise, et la sanctification de ses élus[1]. — Sur la terre, à Damas, les fidèles effrayés, en apprenant l'arrivée prochaine du plus grand ennemi de leur foi, et les desseins qui l'amènent dans leur ville. — A Jérusalem, les princes des prêtres qui manifestent une vive satisfaction en entendant l'offre que leur fait, les pouvoirs que leur demande celui qu'ils jugent si propre à servir leur haine fanatique. — Dans le chemin, ceux qui accompagnent Saul et qui paraissent partager la haine qu'il porte au nom chrétien. — Mais surtout Saul lui-même, le provocateur, le chef, l'âme de la persécution.

Etudiez à fond son caractère violent, son cœur de Pharisien[2], son attachement passionné pour les anciennes traditions[3]. Il s'irrite lorsqu'on parle en

[1] Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus et regibus et filiis Israel.

[2] Ego pharisæus sum, filius pharisæorum. *Act* 23. 6.

[3] Abundantius æmulator existens paternarum mearum traditionum. *Galat.* 1. 14.

sa présence de la religion de Jésus ; ses yeux , son visage , tout son extérieur respire la menace : tout annonce en lui un homme altéré de sang , et qui , en ayant déjà beaucoup versé, a besoin d'en verser encore[1]. Remarquez son air triomphant lorsqu'il aperçoit les murs de Damas , où il sera bientôt , où il pourra... mais déjà voyez-le subitement renversé, pâle, tremblant[2].... Autour de lui ces hommes stupéfaits[3]... Et, après quelques jours, contemplez-le, recevant humblement le baptême , prêchant l'Evangile, confondant les Juifs... Admirez la puissance de la grâce et la bonté du Sauveur. Associez-vous à la joie des fidèles , la première fois qu'ils considèrent au milieu d'eux , comme leur intrépide défenseur , comme leur ami et leur frère , comme l'ardent apôtre de Jésus , celui qui ne devait pas laisser à Damas un seul de ses Disciples. Avec eux , publiez que le Seigneur est bon et que sa miséricorde est éternelle[4].

IIe P. *Ecouter les paroles.* — Celles des princes des prêtres , félicitant Saul de son zèle pour la loi, l'assurant de leur appui dans tout ce qu'il entre-

[1] Adhuc spirans minarum et cædis.

[2] Stupens ac tremens.

[3] Viri autem illi qui comitabantur cum eo stabant stupefacti.

[4] Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus.

prendra pour exterminer une religion qui leur est odieuse. — Celles de Saul, qui les remercie, et leur promet d'amener bientôt à Jérusalem, chargés de chaînes, autant de partisans de cette secte qu'il en pourra découvrir [1]. — Prêtez une oreille plus attentive à la voix de Jésus-Christ : « *Saule, Saule...* » Il l'appelle par son nom, qu'il prononce deux fois. Il l'interroge pour le faire rentrer en lui-même et lui donner lieu de réfléchir sur l'indignité de sa conduite : « *Quid me persequeris ?* Quelle raison t'ai-je donnée de t'armer contre moi ?.. Car je vis en ceux que tu persécutes, et c'est moi qui endure ce que tu leur fais souffrir. Que t'ai-je fait ?.. Tu me demandes qui je suis ? Apprends-le : Je suis Jésus, un Dieu fait homme pour sauver les hommes... Je suis ce rédempteur annoncé par les prophètes, tant désiré par tes ancêtres... Ah ! que ton salut m'a coûté cher !.. Vois mes plaies et décide, si ce sont tes outrages ou ton amour que je mérite : *Ego sum Jesus quem tu persequeris.* Quelle douce et pénétrante parole : *Je suis Jésus !* Quel touchant et déchirant reproche : *Que tu persécutes !* C'est encore un Dieu qui fait des avances de réconciliation, et auprès de qui ? *Ego... tu.* Quelle comparaison !

[1] Ut si quos invenisset hujus viæ, viros ac mulieres, vinctos perduceret in Jerusalem.

Quelle opposition !.. *Ego!* Admire ma condescendance !.. *Tu*, rougis de ton ingratitude, de ta perversité ! Cependant je ne viens pas punir tes crimes, je viens t'en offrir le pardon. »

Que répond Saul ? « *Domine,* ô Seigneur, trop longtemps méconnu ! O Messie ! O Rédempteur ! C'est donc contre vous que j'ai vomi tant de blasphèmes !.. Quoi ! et vous me pardonnez !.. Et c'est ainsi que vous vous vengez de votre impie persécuteur ! O mon maître, ô mon Dieu, je ne veux plus que vous servir et vous aimer. Que voulez-vous que je fasse, que je souffre, que je devienne ? Je n'ai plus d'autre volonté que la vôtre : *Domine, quid me vis facere?* » Cette parole est courte, dit saint Bernard, mais qu'elle est pleine, vive et efficace [1] ! Elle est *pleine* d'humilité, d'espérance, d'amour ; elle est *vive,* car elle est le principe d'une vie toute nouvelle ; elle est *efficace,* car elle opère le changement le plus complet. En se livrant ainsi sans réserve à la volonté divine, un grand pécheur devient promptement un grand saint, et s'assure de magnifiques destinées.

IIIe P. *Considérer les actions,* vous bornant à celles de Saul et à celles du Fils de Dieu. L'ennemi déclaré de Jésus l'a déjà persécuté dans son pre-

[1] O verbum breve, sed plenum, sed vivum, sed efficax !

mier martyr, qu'il lapidait, dit saint Augustin, par les mains de tous ses bourreaux [1]; il ne veut pas qu'il y ait de trève dans la guerre qu'il lui fait. Décrier, calomnier sa personne et sa doctrine, exciter contre lui toutes les haines, ravager son Eglise, n'est pas chez cet homme une affaire passagère et de circonstance, c'est un état permanent, et pour ainsi dire sa profession. Que va-t-il faire à Damas?..

Mais le Sauveur, que fait-il? Il pouvait convertir ce grand pécheur par une inspiration, par la prédication de ses Apôtres, par les miracles dont il remplissait la Judée... Il avait envoyé un Moïse à Pharaon, un Jonas aux Ninivites... Il vient en personne sauver Saul... De nouveau il descend du ciel; il en fait presque autant pour lui seul que pour le monde entier. Il est vrai que par lui il sauvera d'innombrables multitudes. Avec quelle patience il a supporté ses blasphèmes et ses attentats! Avec quelle bonté, après l'avoir renversé, il le relève! Avec quelle douceur il lui parle! La lumière extérieure dont il l'environne n'est que le symbole de celle dont il l'éclaire intérieurement. Quelle divine science il lui communique en un instant! Que de mystères

[1] Ut esset in omnium lapidantium manibus, ipse omnium vestimenta servabat. *Serm.* 14 *de sanctis.*

touchants et profonds lui découvre l'adorable nom, dont il reçoit l'intelligence en l'entendant prononcer? Il ne dira plus à Jésus : « Qui êtes-vous, Seigneur? » il le connaît, il l'aime... Oh! qu'il est impatient de donner sa vie pour le faire connaître et aimer!

Dans un colloque plein d'abandon, épanchez votre cœur dans le cœur de Jésus, qui se montre si riche en trésors de grâce et de miséricorde. De tous les hommages qu'il attend de nous, nul ne lui plaît comme celui de la confiance. Puisez dans ces trésors qui vous sont ouverts, et remerciez Dieu avec l'Eglise d'une conversion qui est pour toute l'Eglise un immense et perpétuel bienfait; c'est pour toujours que ce miraculeux événement a révélé au monde l'ineffable bonté du cœur de Jésus-Christ.

XXVIII. MÉDITATION.

29 JANVIER. — SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Madeleine n'est pas plus connue par l'abondance de ses larmes, Térèse par ses extases, François d'Assise par son amour pour la pauvreté, que François de Sales par sa douceur.

I. Quelle fut la douceur de saint François de Sales ?
II. Quelle estime devons-nous faire de cette vertu ?

Ier P. *Douceur de saint François de Sales.* On confond quelquefois cette vertu avec une certaine facilité d'humeur, ou tranquillité de caractère, qui dégénère souvent en apathie et en faiblesse. Rien de plus énergique au contraire que la véritable douceur. Elle vient de la force, comme la force elle-même vient de l'amour [1]. Si elle n'avait eu ce principe dans notre saint, jamais elle ne lui aurait inspiré de si héroïques sentiments. Inébranlable dans ses entreprises, quand il savait qu'elles étaient voulues de Dieu, invincible dans l'exécution, il montra qu'il pouvait et tout sacrifier et tout souffrir.

1° Tout sacrifier : la nature, la fortune, les con-

[1] Fortis est ut mors dilectio. *Cant.* 8. 6.

sidérations humaines. — Comprenant de bonne heure qu'il est appelé à l'état ecclésiastique, il entreprend avec courage de devenir un saint prêtre. Il descend au fond de son cœur, en étudie tous les mouvements, et, mettant la grâce à la place de la nature, il détruit tout ce qui est de l'homme et pour l'homme, afin qu'en lui tout soit de Dieu et pour Dieu.— Que d'obstacles n'eut-il pas à vaincre en particulier pour acquérir la douceur ! Ce caractère ardent, plein de feu, cet éclat de la naissance, tous ces avantages extérieurs qui attirent des applaudissements et nourrissent l'orgueil ; cette délicatesse même de sentiments, cette bonté d'un cœur plus aisé à blesser parce qu'il est plus sensible et plus tendre... — Quels assauts n'eut-il pas à soutenir quand il fallut embrasser le ministère sacerdotal et déclarer le choix qu'il en avait fait ?.. Ce n'est pas assez alors d'être courageux et intrépide ; il faut quelquefois, pour résister à l'entraînement le plus légitime en apparence, se montrer pieusement cruel, suivant la pensée de saint Jérôme[1].

Ce fut bien autre chose encore quand il accepta la mission du Chablais. La première fois que son évêque osa parler de ce périlleux dessein en présence de son clergé, ses paroles n'excitèrent que la

[1] Per calcatum perge patrem, per calcatam perge matrem.

frayeur ; toute l'assemblée demeura interdite ; seul, François s'offrit généreusement à seconder le zèle du prélat. Cette détermination consterna sa famille et donna lieu aux plus vives représentations, aux oppositions les plus violentes... Plaintes, prières, larmes, tout fut mis en œuvre pour le fléchir, et tout fut inutile. Il écoute la voix d'un père tendrement aimé, qui s'efforce de combattre sa résolution; mais il écoute encore plus la voix de Dieu qui lui dit comme au père des croyants : « Sors de ton pays et de ta parenté [1]... » Il entend les soupirs d'une mère, qui murmure et se plaint ; mais il entend aussi les désirs de l'Eglise, qui le presse, comme la mère des Machabées : « Mon fils, ayez pitié de moi ; voyez dans quel état je suis réduite. Souvenez-vous que je vous ai porté dans mon sein;.. rendez à vos frères séparés les soins que j'ai pris de vous [2]. » A peine a-t-il fait ce grand effort sur lui-même, que son âme est embrasée d'un nouveau zèle pour la gloire de Dieu et le salut du prochain. Il a sacrifié la nature, il lui en coûtera peu de sacrifier sa fortune.

Jamais homme ne fut plus désintéressé. S'il accepte l'évêché de Genève, c'est par obéissance. Si

[1] Gen. 12. 1.

[2] Fili mi, miserere mei, quæ te in utero portavi,.. et in ætatem istam perduxi. *II. Mach.* 7. 27.

on lui offre l'archevêché de Paris, il répond : « J'ai épousé une Eglise pauvre et désolée, je serais doublement infidèle si je la quittais pour en prendre une plus florissante et plus riche. » On veut le nommer cardinal, il refuse sans balancer. Il n'accepte rien pour lui-même ; mais il sollicite pour son malheureux troupeau. C'est ainsi que les saints usent de leur faveur auprès des grands.

Cette faveur, au reste, ne coûta jamais à François de Sales aucun ménagement politique et désavoué par sa conscience. Il ne pouvait souffrir cette lâche complaisance qui ne sait être que gracieuse, et qui n'ose être utile. Il était trop serviteur de Jésus-Christ pour désirer de plaire aux hommes aux dépens d'eux-mêmes et de leurs intérêts les plus sacrés[1]. Henri IV disait de lui : « Je le révère, parce que mes grâces ne l'ont jamais tenté, et je l'aime, parce que ses avis ne m'ont jamais flatté. » Il ne craignit pas d'offenser les magistrats de Thonon, lorsque, nonobstant leurs remontrances, il y fit l'ouverture de la première église et y ramena l'exercice du culte catholique. Loin d'avoir aucun des défauts de la faiblesse, sa douceur au contraire contribua beaucoup à son invincible fermeté. Un homme qui se possède peut appliquer à la lutte,

[1] Si hominibus placerem, Christi servus non essem.

quand elle est nécessaire, toute l'énergie qu'il a reçue de la nature et de la grâce ; ses forces ne sont point disséminées, il les mène toutes au combat. Voilà ce qui rend un vrai chrétien inébranlable dans tout ce qu'il entreprend pour la gloire de Dieu et le salut, soit de son âme, soit de l'âme de ses frères.

2° Si pour former ses saintes entreprises, François de Sales sut tout sacrifier, il sut tout souffrir pour les exécuter. Travaux, résistances, persécutions, rien ne ralentit son ardeur. Se rappelle-t-on sa mission dans le Chablais, sans admirer avec quelle perfection il réalisa l'idée du bon pasteur, tel qu'il est peint dans l'Evangile, courant après la brebis égarée et la rapportant sur ses épaules? Aucun lieu, si sauvage qu'il soit, n'est inaccessible à sa charité, dès qu'il espère y trouver un malheureux à consoler, une âme à sauver. Il s'ouvre un passage à travers les neiges et les glaces, traverse les torrents, gravit les montagnes... Au milieu des ruines des églises renversées on l'entend exhorter le petit troupeau, qu'il est parvenu à y rassembler après d'incroyables fatigues. Si on l'invite à prendre quelque repos, pour ménager sa santé, il répond que l'œuvre de Dieu est sa vie ; qu'il en est de lui comme du moissonneur, jamais plus content que quand il est plus chargé. Confessions,

prédications sans nombre, voyages continuels... Il suffit à tout, mais il ne se donne pas un instant de relâche.

Il rencontra des résistances qui auraient lassé toute autre patience que la sienne ; l'hérésie se rend-elle sans combat ? L'opiniâtreté est son caractère. Pierre de Blois disait : « Rappeler un homme du péché à la grâce, c'est beaucoup ; d'un idolâtre faire un chrétien, c'est quelque chose de plus ; mais ramener un hérétique obstiné à la croyance catholique, c'est une espèce de miracle. » De quelle fermeté n'eut pas besoin François de Sales, surtout au commencement de cette laborieuse mission ? Que de courses infructueuses ! que de tentatives sans succès ! Il vient de rétablir une église : le peuple mutiné la détruit. Il a ébranlé, convaincu un ministre célèbre[1] : il le voit mourir dans l'hérésie... Si, après tant d'efforts à peu près stériles, il s'était découragé, que serait devenue cette malheureuse contrée ?

Que dire des persécutions auxquelles il est en butte ? On attente à sa vie, on attaque son honneur... On le fait passer pour un hypocrite et pour un séducteur. La plus horrible calomnie pèse sur

[1] Théodore de Bèze.

lui pendant trois ans;.. il est vrai, Dieu prît sa défense; mais, en attendant, que n'eut-il pas à souffrir? Parmi ces travaux, ces résistances, ces persécutions, le saint est toujours calme, toujours semblable à lui-même. Tout s'agite, tout se bouleverse autour de lui, sans que rien trouble la sérénité de son âme... Il désarme les persécutions par sa charité, rend le bienfait pour l'outrage, l'amour pour la haine;.. voilà sa vengeance... N'est-ce pas le chef-d'œuvre de la douceur et de la force?

IIe P. *Combien nous devons estimer la douceur.* Si je n'ai la charité, je n'ai rien, je ne suis rien; mais si je possède cette reine des vertus, toute la loi est accomplie : *Plenitudo legis dilectio.* Or, « qu'est-ce que la douceur, » demande Bossuet, « sinon la fleur de la charité, qui, ayant rempli le dedans, répand ensuite sur le dehors une grâce simple et sans fard, et un air de cordialité tempéré, qui ne respire qu'une affection toute simple? » C'est la première vertu que nous devons apprendre à l'école de Jésus-Christ[1]. Elle nous mérite d'être appelés enfants de Dieu[2], parce qu'elle fait de nous

[1] Discite a me quia mitis sum.
[2] Beati pacifici quoniam filii Dei vocabuntur.

ses images et nous donne avec lui comme une ressemblance de famille[1].

La douceur chrétienne, c'est le renoncement à tous les désirs de la cupidité, à toutes les passions, à tout soi-même, puisque tout cela doit lui être sacrifié. Elle est donc le tombeau de tous les vices; elle est aussi le berceau de toutes les vertus. Elle nous en donne particulièrement trois, dit encore Bossuet : la patience, la compassion, la condescendance; la patience, pour nous faire supporter les défauts du prochain; la compassion, pour nous rendre sensibles à toutes ses misères; la condescendance, pour y porter remède.

Elle est encore une abondante source de grâces, parce que l'âme douce et tranquille est dans une excellente disposition pour bien prier, et parce que sa prière est toujours agréable au Seigneur : *Mansuetorum semper tibi placuit deprecatio.* Point de vertu d'ailleurs qui soit d'un usage plus fréquent : l'occasion de la pratiquer est continuelle; car elle exige une vigilance et une mortification de tous les instants, pour apercevoir et réprimer à temps tout mouvement qui lui serait contraire. De là un riche

[1] Nihil adeo vicinum Deo conformemque facit quam ista virtus. *S. Chrys. hom.* 19. *in Ep. ad Rom.*

trésor de mérites et des droits multipliés aux célestes récompenses.

La douceur, c'est l'amour sacré porté jusqu'à l'héroïsme, l'amour qui s'enflamme par les injures que l'on reçoit, par les mépris, par les persécutions et les accidents les plus fâcheux. Notre saint disait : « Il faut consentir que notre tête soit entre les épines des répugnances, que notre cœur soit transpercé par la lance des contradictions;.. il faut boire le fiel, avaler le vinaigre,.. parce que Dieu le veut ; et parmi tout cela conserver une douceur qui passe du cœur dans les paroles et sur le visage. »

Qu'est-ce donc enfin qu'une douceur parfaite ? C'est la nature parfaitement assujettie à la grâce ; c'est la vie de la foi, la vie de Dieu en nous, une sainteté consommée : *In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum.* (Eccli. 45. 4.) Voilà le produit d'une vertu que tous s'accordent à trouver aimable, mais dont peu connaissent toute la valeur et l'inappréciable fécondité.

Dès la vie présente, Dieu récompensa la douceur de François de Sales par des consolations proportionnées aux efforts qu'elle lui avait coûtés. Un cœur comme le sien ne connaît pas de plus grand bonheur que de faire des heureux ; et pour ce pasteur zélé, nulle joie n'est comparable à celle que lui

cause le salut de son troupeau. Plus ses chères brebis ont été près de l'enfer, plus il se réjouit quand il les voit rentrées dans la bonne voie et marcher vers le ciel. Autant l'avaient affligé les outrages faits à la majesté du Seigneur, autant le consolent les hommages qui lui sont rendus. Avec quelle vive reconnaissance il admirait les bénédictions que Dieu répandait sur ses travaux, et les prodiges de grâce qu'il opérait par son ministère ! Combien de fois mêla-t-il ses larmes à celles des pécheurs émus et convertis !.. Quel beau jour fut pour lui, entre tant d'autres, celui où le Sauveur, caché sous les voiles du sacrement, rentra triomphant dans la capitale d'une province d'où il était banni depuis soixante-dix ans !..

« O pontife aimé de Dieu et des hommes, nous célébrons en vous la douceur de notre Emmanuel. Ayant appris de lui à être *doux et humble de cœur,* vous avez, selon sa promesse, *possédé la terre.* Rien ne vous a résisté : les sectaires les plus obstinés, les pécheurs les plus endurcis, les âmes les plus tièdes, tout a cédé aux charmes de votre parole et de vos exemples... Réchauffez nos cœurs au feu de votre charité ; soutenez en nous le désir de la perfection ; introduisez-nous dans cette vie sainte dont vous avez tracé les lois ; ranimez dans nos

âmes l'amour du prochain, sans lequel nous ne pourrions espérer de posséder l'amour de Dieu. » (D. Guéranger.) « Et vous, Seigneur, qui pour notre salut avez voulu que le bienheureux François de Sales se fît tout à tous, daignez nous remplir de la douceur de votre amour, afin que, dirigés par ses enseignements et soutenus par ses mérites, nous obtenions les joies éternelles. » (Collecte du jour.)

SECTION DEUXIÈME.

CARÊME ET TEMPS PASCAL.

§ Ier. PROPRE DU TEMPS

La grande fête de Pâques a pour préparation quarante jours de recueillement et de pénitence.

« Cette sainte carrière est le plus puissant moyen qu'emploie l'Eglise pour raviver dans le cœur et l'esprit des fidèles le sentiment de leur vocation. Il importe qu'ils ne laissent pas s'écouler cette période de grâces, sans en avoir abondamment profité, pour le renouvellement de leur vie tout entière. Il était donc convenable de les préparer à ce temps de salut, qui est lui-même une préparation, afin que les bruits du monde s'éteignant peu à peu dans leur âme, ils fussent plus attentifs à l'avertissement solennel que l'Eglise doit leur donner, en imposant la cendre sur leur front, à l'ouverture de la quarantaine. » (D. Guéranger. *Année liturg.*)

Les trois dimanches qui précèdent le carême portent le nom de *Septuagésime*, de *Sexagésime* et de *Quinquagésime*, parce qu'ils sont le septième, le sixième et le cinquième avant le dimanche de la Passion. « Comme le premier dimanche de Carême est appelée *Quadragésime*, parce qu'il est le premier de la *quarantaine*, ceux qui commençaient à jeûner huit jours plus tôt appelèrent *Quinquagésime*, ou *cinquantaine*, le dimanche auquel le jeûne commençait ; par la même raison, ceux qui commençaient à l'un des deux dimanches précédents, nommèrent l'un *Sexagésime* et l'autre *Septuagésime*, en rétrogradant toujours. » (Bergier, *Dict. théol.*) Ces trois semaines servent de prélude aux saintes tristesses et aux larmes du repentir qui, en nous purifiant, nous disposent à célébrer dignement notre Pâque, c'est-à-dire, notre passage à une vie plus sainte et plus heureuse. Nous nous essayons, pour ainsi dire, à la pénitence, afin de l'entreprendre avec courage, lorsque l'Eglise en donnera le signal.

XXIX. MÉDITATION.

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME. — PARABOLE DES OUVRIERS ENVOYÉS A LA VIGNE[1].

I. Tous les hommes sans distinction sont obligés au travail ; ils sont tous ouvriers de Dieu.
II. Cultiver la vigne de son âme est l'objet essentiel assigné au travail de chaque homme.
III. Quand et comment sera récompensé le travail des ouvriers.

Ier P. *Il n'est point d'homme qui ne soit obligé au travail.* Saint Augustin remarque trois sortes de travaux : celui de Dieu, celui de l'homme innocent, et celui de l'homme pécheur ; mais ce dernier est le seul, à proprement parler, qu'on doive appeler travail, ou *labeur*, occupation pénible ; les deux premiers sont exprimés dans l'Ecriture par le mot d'action ou d'opération[2]. L'action de Dieu dans la nature est une preuve de sa puissance, un effet de sa bonté qui cherche à se communiquer ; l'occupation d'Adam dans le paradis terrestre était pour lui un simple et facile exercice de ses facultés naturelles, une source de pures jouissances ; mais l'as-

[1] Simile est regnum cœlorum homini patrifamilias, qui exiit primo mane conducere operarios in vineam suam. *Matth.* 20. 1.

[2] Pater meus usquemodo operatur. *Joan.* 3. — Posuit eum in paradiso ut operaretur.

sujettissement de l'homme à un travail imposé est la punition, ou suivant l'expression de saint Paul, la solde de son péché [1]. Le travail est sorti d'une prévarication de l'homme et d'une malédiction de Dieu. Cette loi est une disposition de la jurisprudence divine, qui venge et rétablit par le châtiment l'ordre violé par le crime. Une première faute est commise par celui qui tenait dans la main de son libre arbitre tout l'avenir de la race humaine ; la peine suit immédiatement, c'est justice ; mais cette peine qui châtie, si elle est acceptée avec résignation, portée avec patience, bénie avec amour, expie, répare, réhabilite,.. c'est miséricorde.

Concluons de là en premier lieu que la loi du travail est une loi pénible, puisqu'elle est une expiation : travail et douleur, *labor et dolor,* ne sont qu'une même chose ; en second lieu, qu'elle est universelle, et qu'aucune condition n'en est exempte : le péché étant commun à tous, la pénitence doit l'être aussi. L'Esprit saint déclare en effet que cette loi est un *joug pesant pour tous les enfants d'Adam, depuis celui qui est assis sur le trône jusqu'à celui qui rampe dans la poussière,* et, afin qu'il ne soit possible à personne de s'y méprendre, le texte sacré ajoute, en répétant la même pensée : *depuis*

[1] Stipendium peccati. *Rom.* 6.

celui qui porte la couronne et la pourpre, jusqu'à celui que sa pauvreté réduit aux vêtements les plus grossiers[1].

Qu'est-ce donc que l'oisiveté ? C'est, répond saint Ambroise, une seconde révolte de la créature contre Dieu. Par la première, l'homme a dit : je n'obéirai pas ; par la seconde il ajoute : je ne subirai pas la peine de ma désobéissance. J'ai méprisé Dieu comme souverain en violant le commandement qu'il m'avait fait, je le méprise comme juge en refusant de remplir la tâche de travail à laquelle il me condamne. Voilà cependant le péché d'un nombre infini de personnes, qui ne sont sur la terre, on le dirait, que pour y recevoir le tribut du travail d'autrui, et dont l'unique occupation semble être de se procurer toutes les aises de la vie. Triste vie, hélas ! sous le triple point de vue du corps, de l'esprit et du cœur. Le travail du corps, s'il est modéré, entretient et fortifie la santé : celui de l'intelligence la développe et satisfait au besoin qu'elle a de savoir ; celui du cœur luttant contre ses passions, donne à l'homme l'habitude de se vaincre, le

[1] Occupatio magna creata est omnibus hominibus, et jugum grave super filios Adam,.. a residente super sedem gloriosam usque ad humiliatum in terra et in cinere, et in eo qui utitur hyacintho et portat coronam, usque ad eum qui operitur lino crudo. *Eccli.* 40.

rend vertueux ; or la perfection de la vertu est la perfection et le bonheur de l'homme. L'oisiveté, au contraire, le dégrade et le tue, physiquement, intellectuellement, moralement. L'homme qui repousse le travail n'est pas moins malheureux qu'il n'est coupable.

IIe P. *Cultiver la vigne de son âme est le travail essentiel assigné à tous les hommes.* Dieu est ce père de famille qui sort dès le matin et va chercher des ouvriers sur la place publique : au milieu des dissipations, des affaires, des plaisirs du monde. Quelque part que nous soyons, il nous presse par sa grâce de travailler à notre sanctification, en employant à le servir toutes les facultés que nous avons reçues de lui. Si j'applique mon intelligence à connaître Dieu, ma mémoire à me rappeler ses bienfaits, mon cœur à l'aimer ; si je suis fidèle à rechercher, à combattre mes défauts, à pleurer mes chutes ,.. je cultive la vigne de mon âme et je la rends féconde en fruits de sainteté[1].

Cette vigne est au Seigneur : *In vineam suam.*

[1] Revirescit anima tanquam vinea, per flores et folia, id est, per sancta desideria et sermonem ædificantem. Producit lacrymas compunctionis, emittit odorem virtutis,.. edit maturas uvas bonorum operum. *Corn. a Lap. in Matth.* 20.

Il l'a plantée, il l'entretient, sa gloire accidentelle est le revenu qu'il en exige; car sa gloire essentielle ne dépend pas de nous, et dans la réalité il nous prend à ses gages pour un travail dont tout le profit est pour nous. Le prix de notre journée sera le riche denier du royaume céleste : *Conventione facta cum operariis ex denario diurno.* Cette journée c'est la vie; nous la devons tout entière à celui que nous devons toujours servir. Qu'est-ce qu'un jour de travail pour une éternité de repos? Le maître envoie les ouvriers à différentes heures, pour signifier les différents âges auxquels les hommes prennent le bon parti de se donner à Dieu : l'adolescence, la jeunesse, l'âge mûr, l'âge plus avancé, la vieillesse, la caducité, les approches de la mort. A quelle heure avez-vous commencé une vie sérieusement chrétienne? Celle que vous menez maintenant est-elle propre à vous rassurer? Commencez enfin et ne différez plus; vous ne savez pas quelle heure il est pour vous; ne touchez-vous point à la dernière? Pensez souvent à la fin de la journée.

IIIe P. *Quand et comment sera récompensé le travail des ouvriers?* La dernière partie de la parabole répond à cette question. *Cum sero factum esset;* le soir vènu, c'est la fin de la vie, où il ne

s'agira plus pour les bons ouvriers que de recevoir la récompense de leur travail. Mais quelle sera cette récompense, et sur quoi sera-t-elle mesurée ? Elle sera égale pour tous en ce sens qu'elle sera pour tous la jouissance de Dieu, la possession de son bonheur et l'éternité de cette possession ; mais en même temps elle sera aussi graduée que les mérites. Ce qui l'augmentera, ce ne sera pas la durée du travail, puisque les ouvriers qui ne l'ont commencé qu'à la onzième heure seront égalés pour le salaire à ceux qui auront travaillé pendant tout le jour. Je mérite plus en faisant des œuvres moins considérables en elles-mêmes, ou moins nombreuses, si je les fais avec plus de ferveur. Produire souvent des actes de charité ardente et intense, voilà le moyen de nous faire un magnifique trésor de mérites et de gloire[1].

De là cette conclusion de la parabole : « Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers. » Puissant aiguillon pour ceux qui ont du temps perdu à réparer : un instant de ferveur peut effacer les taches et compenser les pertes d'une tiédeur invétérée[2]. Motif pressant de nous tenir

[1] Disce hic praxim facilem augendi merita et gloriam esse, si quis crebro exerceat actus charitatis eosque ardentes et intensos. *Corn. a Lap.*

[2] Subitus calor longum vincit teporem. *S. Hier. Epist.* 34. *ad Julian.*

toujours dans l'humilité et de ne mépriser personne : ce nouveau pénitent est peut-être plus fervent que moi, ce grand pécheur peut se convertir et devenir un grand saint, comme je puis me pervertir et devenir un insigne réprouvé ; « car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. » Beaucoup d'appelés à un état de perfection, mais peu qui répondent sérieusement à cet appel ; beaucoup d'appelés à la pénitence, mais peu qui l'embrassent, du moins avec persévérance ; beaucoup d'appelés à l'oraison et à la vie intérieure, mais peu qui se mettent en peine d'entrer et d'avancer dans ces saintes voies ; beaucoup d'appelés au ciel, mais peu qui y parviennent, parce qu'on refuse ou qu'on néglige d'en prendre les moyens.

O mon Dieu, je découvre en moi des résolutions, de bons désirs, des sollicitations que me fait votre grâce ; mais où sont ces œuvres vraiment bonnes qui doivent assurer mon élection [1] ? Soyez béni de la miséricorde avec laquelle vous daignez encore m'appeler, lorsque le jour est sur le point de finir. Ah ! du moins, je ne veux plus perdre un seul instant ; mais par des efforts redoublés atteindre ceux qui m'ont précédé ; en suppléant par les intentions

[1] II. Petr. 1. 10.

les plus parfaites aux longs services qui me manquent.

XXX. MÉDITATION.

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME. — LA BONNE PENSÉE EST UNE SEMENCE.

I. Combien cette semence est précieuse.
II. Quels obstacles l'empêchent de produire ses fruits.

Ier P. *La bonne pensée est une semence que Jésus-Christ jette en nous.* Dieu parle aux hommes en autant de manières qu'il en a de se manifester à eux ; l'inspiration, ou la bonne pensée, en est une des plus ordinaires. Comment recevons-nous cette semence dans la terre de nos âmes ? Tous les desseins de Jésus-Christ, en venant au milieu des hommes, peuvent se réduire à trois : faire des saints ici-bas, des bienheureux dans le ciel, procurer la gloire de Dieu par la vertu des uns et la félicité des autres. Dans l'accomplissement d'un dessein si digne de lui, il se sert principalement de la bonne pensée, parole intérieure, divine semence, qui contient en germe tous les biens que son amour nous destine pour le temps et pour l'éternité.

Le premier but du Fils de Dieu, en descendant sur la terre, a été de réparer la gloire de son Père,

et de lui former de vrais adorateurs ; pour l'atteindre, il jette dans les âmes des rayons de lumière, il inspire de bonnes pensées. Voilà ce qui nous fait connaître, aimer et servir Dieu, ce qui établit en nous le règne de Dieu. Je ne puis en effet ni le connaître, ni l'aimer, s'il ne se révèle à mon intelligence et à mon cœur. Veut-il que je glorifie son infinie sagesse? il découvre à mon esprit les secrets de sa Providence, les grands desseins qu'il a sur moi, les voies merveilleuses par lesquelles il me conduit. Veut-il que je craigne sa justice! Il me montre le désordre et la malice du péché, il me remet sous les yeux, comme à la Samaritaine, les crimes que j'ai commis ; à cette vue je reconnais, je confesse que je mérite ses vengeances.

Il en est de même des deux autres fins de son Incarnation, faire des saints sur la terre et des heureux dans le ciel ; il y emploie surtout les bonnes pensées. On doit dire de cette parole, qui se fait entendre dans le sanctuaire de l'âme, ce que saint Ambroise a dit de la parole de Dieu en général : *Mundat, illuminat, accendit audientes*. Elle convertit et purifie les pécheurs en leur inspirant la haine du péché [1] : elle éclaire les justes et les dirige dans la voie des préceptes et des conseils [2] ;

[1] Lex Domini immaculata, convertens animas.

[2] Lucerna pedibus meis verbum tuum.

elle enflamme les parfaits de tous les feux de la charité et les unit étroitement à Dieu [1]; mais il faut qu'on l'écoute avec docilité, *audientes*. Voilà toute la sanctification de l'homme, tout le secret de la prédestination.

D'où vient la persévérance finale, qui consomme l'œuvre du salut? De la grâce, qui couronne la bonne vie par la bonne mort. Mais d'où vient la bonne vie, sinon des bonnes œuvres, comme les bonnes œuvres viennent des bons désirs, qui sont eux-mêmes le fruit des bonnes pensées? La bonne pensée est donc le premier ressort de tous les mérites, la racine de toutes les vertus, le principe de toute notre sainteté. Crois-tu bien, ô mon âme, que sans elle il n'y aurait ni foi parmi les fidèles, ni pureté parmi les vierges, ni charité parmi les justes?.. que c'est elle qui a rempli les déserts de pénitents, les prisons de martyrs, l'Église de saints, le ciel d'élus? Si tu le crois, comment la reçois-tu si froidement lorsque Jésus-Christ te la présente? Comment crains-tu si peu de la retenir captive, ou même de l'étouffer au milieu de tant de pensées vaines et inutiles? Ignores-tu que d'une bonne pensée, suivant l'usage ou l'abus que tu en fais, peut dépendre pour toi une éternité de délices ou de tourments?

[1] Ignitum verbum tuum vehementer.

Toutes les lumières du Ciel, toutes les salutaires impressions qu'elles produisent, me seront inutiles, si elles n'obtiennent mon consentement et mon concours. En vain souffle le vent le plus favorable, si le vaisseau ne lève l'ancre et s'il demeure toujours en rade. En vain Jésus te parle, pauvre Samaritaine, si tu n'écoutes sa parole; il faut que je quitte la terre si je veux que la grâce me porte au ciel.

IIe P. *Comment une semence, si féconde en elle-même, devient-elle stérile dans nos âmes?* La parole de Dieu, soit qu'elle retentisse aux oreilles, soit qu'elle ne se fasse entendre que dans l'intérieur de l'âme, n'a pas moins de puissance pour notre sanctification, qu'elle n'en eut quand elle fit sortir le monde du néant; mais elle demande, dans ceux qui l'entendent, des dispositions qu'elle y rencontre trop rarement.

Trois choses, dit saint Thomas, sont nécessaires à celui qui reçoit la divine semence de la parole de Dieu. Il faut qu'il la conserve dans son esprit, qu'il la fasse pénétrer dans son cœur, et qu'il y applique sa volonté pour suivre le mouvement qu'elle lui donne[1]. Or, voilà ce qui nous manque[2]. Notre âme

[1] Tria hæc requiruntur : memoria, amor, sollicitudo.

[2] Hæc tria per tria tolluntur : memoria per vanitatem, amor per duritiam, sollicitudo per germinationem vitiorum. *S. Thom. Expos. in Matth* 13.

est comme un grand chemin ouvert à tous les passants; la vérité en est chassée par la vanité, les bonnes pensées par les pensées frivoles. La sainte semence y est à peine tombée que le démon l'enlève par la dissipation continuelle qu'il entretient en nous. Ou bien elle ressemble, cette âme, à un terrain pierreux ; la vérité ne peut y prendre racine ; malgré quelques sentiments passagers de dévotion qui ne sont qu'à la surface, le cœur est dur et insensible aux choses de Dieu. Ou enfin, c'est une terre épuisée par les épines qu'elle produit ; les vices y étouffent les vertus ; les préoccupations temporelles font oublier l'unique nécessaire ; une inquiète sollicitude bannit du cœur celle que le Sauveur nous a recommandée : *Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice.*

Mais un des plus grands obstacles à la fécondité de cette précieuse semence vient des divertissements si peu chrétiens auxquels le monde se livre dans ces jours de licence : voilà les épines qui étouffent le bon grain. Dieu ne manque pas plus en ce temps que dans tout autre de nous prévenir par sa grâce. Il parle, il presse, il promet, il menace ; que de pensées salutaires, que de pieux mouvements nous portent à nous priver de ces plaisirs funestes, à nous éloigner de ces réunions profanes, où tout

amollit le cœur, et fait sur les sens des impressions dangereuses !.. Mais on trouve mille prétextes pour justifier ce que l'Evangile condamne... On court au péril, on se jette de plein gré dans le précipice.

O mon Dieu, je veux réprimer avec force le penchant qui m'entraîne au plaisir, sacrifier généreusement tout ce qui peut être un obstacle aux opérations de votre grâce. Donnez-moi cet esprit calme et recueilli qui retienne votre parole intérieure, ce cœur sensible qui la goûte, ce dégagement de toute passion qui me permette de la suivre promptement et constamment.

XXXI. MÉDITATION.

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME. — MALHEUR A VOUS QUI RIEZ MAINTENANT !.. QUE VOUS ÊTES HEUREUX VOUS QUI PLEUREZ MAINTENANT ! *Luc.* 6.

L'Evangile de ce dimanche renferme deux parties bien distinctes, admirablement adaptées aux circonstances du temps. C'est la Passion du Sauveur recommandée par le Sauveur lui-même à la méditation de ses disciples. L'Eglise oppose ce souvenir comme une barrière au torrent qui entraîne ses enfants vers le désordre dans ces jours de vertige. S'ils pensaient aux souffrances de leur adorable

rédempteur, se livreraient-ils sans retenue à l'amour des plaisirs sensuels ? C'est ensuite un aveugle qui prie avec ardeur et obtient sa guérison. Il est l'image de ces pécheurs, aveugles malheureux que Jésus guérirait comme lui, s'ils le désiraient comme lui. Nous méditerons en ce moment sur la joie des mondains et sur l'affliction des vrais fidèles pendant ces jours qui précèdent l'ouverture du carême.

I. Combien est déplorable la joie des mondains pendant ces jours de désordre.
II. Combien est sage l'affliction des vrais chrétiens.

Ier P. *Que sont ces jours pour les enfants du siècle ?* Des jours de dissipation, de folle joie et de révolte contre le Ciel. Qui reconnaîtrait alors la face du christianisme ? On dirait que toutes les puissances de l'abîme sont déchaînées, et que toute chair, comme au temps du déluge, a corrompu sa voie. La raison semble avoir disparu aussi bien que la foi. Quelle fascination ! quel aveuglement universel !.. Que voit-on ? qu'entend-on de toutes parts ? Jésus parle des opprobres et des souffrances qu'il va endurer à Jérusalem : *Ecce ascendimus Jerosolymam.* Il y sera livré aux gentils, moqué, flagellé, conspué, mis à mort... Voilà ce qu'un si bon maître annonce à ses disciples... Vont-ils lui répondre par leurs gé-

missements et leurs larmes ? Ils ne font entendre que chants dissolus, qu'éclats de rire, qu'invitations à la débauche... « *Venez, jouissons des biens présents,.. couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent*[1]. *Bientôt les bienséances nous contraindront d'interrompre nos fêtes ; prévenons cette nécessité en nous livrant à tous les désordres.* »

L'amour du plaisir échauffe toutes les têtes, exalte toutes les imaginations... Ceux mêmes qui sont chrétiens en d'autres temps donnent lieu de croire qu'ils ne le sont plus aux approches du plus saint temps de l'année... O Jésus ! est-ce ainsi qu'on partage vos sentiments ? Est-ce en vous crucifiant de nouveau dans son propre cœur, qu'on se prépare à honorer le mystère de votre mort ? Est-ce par l'intempérance qu'on se dispose au jeûne, par la dissipation au recueillement ? Vit-on jamais préluder à la demande du pardon par des outrages plus sanglants ?

Est-ce ainsi qu'on use de la vie et de tous les biens qu'elle renferme ? Ne sait-on plus que le chrétien a renoncé aux pompes et aux œuvres de Satan ? qu'il ne peut se permettre d'autres plaisirs que ceux qui sont nécessaires à sa nature ou utiles à la grande affaire de son éternité ? On dirait que

[1] Sap. 2.

ce n'est plus rien que d'avoir une âme à sauver, un enfer à éviter... Demain, cette nuit peut-être on va paraître au tribunal de Dieu, pour y subir quel jugement !.. Et on se livre à la folle joie, et on croit pouvoir le faire dans ce temps plus que dans un autre, comme si Jésus-Christ avait borné sa malédiction à aucun temps, lorsqu'il a dit : *Malheur à vous qui vous réjouissez maintenant...*

Malheur donc à vous, qui vous flattez d'un bonheur imaginaire, quand l'infinie Sagesse vous déclare malheureux ! Malheur à vous qui riez ; mais doublement malheur à vous qui riez *maintenant*[1], dans ces tristes jours où tout l'enfer est déchaîné et où tant d'âmes tombent dans ses abîmes, où les péchés qui se multiplient à l'infini, allument la colère de Dieu !.. Malheur à vous qui vous mêlez aux ennemis de Jésus-Christ, prenez part à leurs fêtes criminelles, autorisez par vos exemples des coutumes qui sont l'opprobre de la religion, et n'avez pas d'autre prétexte, pour justifier un usage si peu chrétien, que la conduite des mauvais chrétiens !

IIe P. *Que sont ces jours pour les vrais serviteurs de Dieu ?* Ce sont des jours de recueillement et de larmes, des jours de zèle pour la gloire du Seigneur

[1] Væ vobis qui ridetis nunc.

et le salut des âmes. L'Esprit saint a tracé en quelques mots notre modèle dans la personne du jeune Tobie. Pendant que tous allaient adorer les veaux d'or, ouvrage de l'impie Jéroboam, seul il fuyait ces scandaleuses réunions et se retirait à Jérusalem, dans la maison de Dieu, pour y adorer le Seigneur[1]. Ainsi fait, dans ces tristes jours, tout ami sincère de Jésus-Christ. Il entre dans les sentiments de saint Augustin quand il disait : « Que d'autres boivent à la coupe empoisonnée des plaisirs corrupteurs ; vous, mon Sauveur et mon Dieu, vous serez toujours la portion de mon calice. » Il vit retiré, autant qu'il lui est possible, pour faire plus assidûment sa cour au divin roi qu'on abandonne, et pour n'être pas témoin des désordres qu'il ne peut empêcher[2].

Comment aimer Jésus-Christ et ne pas ressentir vivement les outrages qui lui sont faits ? Comment avoir de la charité pour le prochain et ne pas pleurer amèrement sur cette multitude innombrable de personnes qui ne tiennent aucun compte de leur baptême, foulent aux pieds les maximes sacrées de

[1] Cum irent omnes ad vitulos aureos... hic solus fugiebat consortia omnium ; sed pergebat in Jerusalem ad templum Domini. *Tob.* 1. 5 *et* 6.

[2] Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine;.. quoniam vidi iniquitatem et contradictionem in civitate. *Ps.* 54.

l'Evangile et courent en riant se jeter dans des brasiers inextinguibles ?.. Priez pour ces insensés, apaisez la colère de Dieu qu'ils provoquent. Plus le péché abonde et plus nous devons nous animer à le combattre ; et puisque le démon redouble de fureur, nous devons redoubler de zèle. Si nous ne pouvons arrêter le torrent, efforçons-nous au moins d'en diminuer les ravages.

Que vous êtes heureux, sages et fidèles serviteurs de Jésus, qui passez votre vie dans une sainte et salutaire componction, qui pleurez et vos péchés et ceux de vos frères, et avec des larmes plus abondantes quand ils se livrent avec moins de réserve à leurs joies dissolues : *Beati qui nunc fletis !* Que vous êtes heureux, vous qui choisissez de préférence ces jours de dissipation, pour vous recueillir dans la solitude [1], augmentant vos pratiques de piété et vous faisant un plaisir de vous priver même des plaisirs permis ! Vous qui vous appliquez à consoler le cœur de Jésus, et qui voudriez compenser par vos hommages toutes les abominations qui l'affligent... Non, jamais conjoncture ne fut plus favorable pour lui faire votre cour ; que n'obtiendrez-vous pas de sa libéralité dans un temps où elle ne

[1] S. François de Sales prenait cette époque pour vaquer aux exercices de la retraite.

trouve presque personne sur qui elle puisse se répandre ?

Prenez la résolution de passer les quarante heures dans un grand recueillement, et une intime union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Unissez-vous aux âmes pieuses qui le visitent fréquemment ; avec elles et avec les anges qui entourent l'autel faites-lui amende honorable de tous les crimes qu'il aperçoit du haut de ce trône où l'a élevé son amour. Dites-lui avec un saint prêtre : « Que le monde se livre aux plaisirs profanes, puisque je ne puis l'en empêcher ; pour moi, ô mon Sauveur, je mêlerai mes larmes avec les vôtres ; ah ! que ne suis-je digne de mêler mon sang avec votre sang ! Je n'envie pas à vos ennemis les folles douceurs dont ils se repaissent, je trouverai assez de charmes auprès de vous. Je sens déjà que mon cœur nage dans une joie que toutes les créatures ne peuvent ni me donner ni me ravir ; mais ce n'est pas là ce que je cherche, je désire uniquement vous offrir les sincères affections de mon âme ; toute la félicité que j'ambitionne sur la terre, c'est de pleurer avec vous, de souffrir avec vous, de mourir avec vous, pour régner à jamais avec vous. *Amen*[1]. »

[1] P. de la Colombière.

XXXII. MÉDITATION.

LE LUNDI DE LA QUINQUAGÉSIME. — LES SOUFFRANCES ET LA MORT DE JÉSUS-CHRIST. — CELUI QUI LES MÉDITE Y TROUVE LE COMMENCEMENT ET LA CONSOMMATION DE LA VÉRITABLE SAINTETÉ :

I. La crainte, qui sépare du péché, souverain mal.
II. L'amour qui unit à Dieu, souverain bien.

Ier P. *Les souffrances et la mort de Jésus-Christ nous prêchent énergiquement la crainte qui éloigne du péché*, par l'idée qu'elles nous donnent de la sévérité avec laquelle Dieu le punit. — Rappelons-nous quel est celui qui souffre, et ce qu'il souffre.

1° Si d'abord j'interroge ma foi sur la dignité de la victime, à travers la forme d'esclave je découvre une infinie majesté. Jésus est la splendeur de la lumière éternelle ; Dieu le Père l'a reconnu pour son Fils bien-aimé ; le ciel et la terre, les anges et les démons, les rochers teints de son sang et les bourreaux qui l'ont mis à mort, rendent un éclatant témoignage à sa divinité. Mais quoi! s'écrie saint Bernard, est-il croyable que celui qui succombe sous l'effort de ses ennemis est en effet le Tout-Puissant ?.. que cet homme qui expire sur un gibet

est le maître de la vie, le dominateur de l'univers[1]? Tu le crois, ô mon âme, et tu adores ce Dieu crucifié. C'est donc sur un Dieu que tombent les coups d'un Dieu offensé par le péché, et ce Dieu pénitent n'a que la ressemblance du péché ?

O Seigneur, le prophète avait raison de s'écrier : *Qui jamais a pu connaître la grandeur de votre colère*[2]? Et saint Paul de nous présenter votre croix comme la grande manifestation de votre justice[3]. Qui donc sera épargné si le Fils de Dieu ne l'est pas ? Quand je vous contemple mourant sur le Calvaire, je crois vous entendre nous dire par toutes vos plaies, comme par autant de bouches éloquentes : « Hommes aveugles, vous ne savez pas quel est celui qu'il faut craindre ; je vais vous l'apprendre... craignez Celui qui, étendant jusque sur moi son bras terrible, n'a voulu être apaisé que par mon sang ; et cette crainte je la conseille à tous, à vous-mêmes, mes serviteurs fidèles et mes amis[4]. »

2° Que souffre-t-il, cet agneau de Dieu, l'innocence et la sainteté même ? Ecoutons-le prédire ses

[1] Ergone credendum est quod iste sit Deus, qui flagellatur, qui conspuitur, qui crucifigitur ?

[2] Ps. 89. 11. — [3] Rom. 3. 25.

[4] Dico autem vobis amicis meis, hunc timete. *Luc.* 12. 5.

opprobres et ses tourments : *Il sera livré*, *moqué*, *flagellé*, *conspué*, *mis à mort*[1]. Voilà le sommaire de sa passion. *Tradetur*, il est livré par un de ses disciples à la puissance de ses ennemis, par les Juifs à Pilate, par Pilate aux bourreaux, par son Père et par lui-même à tous les genres d'outrages et de souffrances. Au dedans, tristesse mortelle, cruelle agonie, abandon de Dieu et des hommes... Au dehors il souffre dans ses biens : on se partage ses vêtements; dans son honneur : quelles insultes, quelles dérisions ! Ce n'est pas un homme, c'est l'opprobre des hommes, c'est un ver que l'on écrase; dans son corps : *depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête*, *il n'y a rien de sain en lui*. (Is. 1. 6.)

Qu'est devenu ce corps du plus beau des enfants des hommes ? *Il n'est que blessure*, *contusion*, *plaie enflammée*. (Ibid.) Sa tête est couronnée d'épines, son visage meurtri de soufflets et couvert de crachats, ses yeux baignés de sang et de larmes, ses bras chargés de chaînes, ses mains et ses pieds percés de clous... O homme de toutes les douleurs, si c'est ainsi que la justice de votre Père punit en vous des iniquités que vous n'avez pas commises, que réserve-t-elle à ceux qui s'en sont rendus cou-

[1] Tradetur, illudetur, flagellabitur, conspuetur., occident eum.

pables[1]? Où en serez-vous, pécheurs, quand au jour du jugement, Jésus-Christ, devenu votre juge, opposera la mollesse de votre pénitence à celle qu'il a faite pour vous sur le Calvaire? Croix sacrée, qui êtes aujourd'hui mon espérance, ne soyez pas alors le sujet de ma frayeur. Qu'ils tremblent au jour de l'affliction ceux qui ont été vos ennemis; je veux, en profitant des grâces que vous m'offrez, trouver en vous mon assurance et mon repos[2].

IIe P. *Les souffrances et la mort de Jésus-Christ nous prêchent l'amour encore plus que la crainte.* Saint Bernard, tout absorbé dans la contemplation de ce mystère, s'écriait épuisé de larmes : *Qui a fait tout cela sinon l'amour?* Assurément c'est l'amour de Dieu pour les hommes qui a été le premier ressort de ce drame en même temps terrible et consolant. C'est lui qui en a conçu la pensée, exécuté le plan. C'est lui qui a fait tout ce que je vois au jardin des Oliviers, au palais d'Hérode, au prétoire, sur le Calvaire...

Et quel but s'est proposé un Dieu si aimant, sinon d'être aimé de nous, et par là de nous sanctifier, de nous sauver? Quel est l'homme, en effet,

[1] Luc. 23. 31.

[2] Non sis tu mihi formidini; spes mea tu in die afflictionis;.. paveant illi, et non paveam ego, *Jerem.* 17. 17, 18.

demande le saint docteur, eût-il un cœur de marbre, qui ne se sente attendri pour peu qu'il entre dans la considération de ce mystère? Au souvenir d'un Dieu qui s'est fait malédiction pour nous délivrer de la malédiction [1], qui s'est plongé dans un abîme de douleurs pour nous préserver du châtiment dû à nos crimes, livré à la mort pour nous donner des droits à la vie éternelle, comment ne pas nous écrier avec saint Paul : *La charité de Jésus-Christ nous presse?* Comment ne pas souscrire à l'anathème qu'il prononce contre l'homme assez ingrat pour résister aux charmes d'une bonté si généreuse et si touchante [2]? Aimons donc de tout notre cœur, de toutes nos entrailles, dit saint Laurent Justinien, Celui qui a daigné tant souffrir pour notre amour [3].

Croix de mon Sauveur, sang de mon Dieu, qui me faites connaître la force de son amour, que vous me reprochez vivement la faiblesse du mien! Achevez votre conquête, ô Jésus crucifié! Assurez-vous d'un cœur que je sens prêt à vous échapper au mo-

[1] Gal. 3. 13.

[2] Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema. *I. Cor.* 16. 22.

[3] Clamant vulnera, et super omnia clamat amor, ut toto corde totisque visceribus diligatur, qui pro dilectione tanta et talia perferre dignatus est.

ment même où il proteste qu'il s'attache irrévocablement à vous. Faites que je sois du nombre de ceux à qui vos souffrances ont inspiré et la crainte qui sépare du péché, souverain mal, et l'amour qui unit à vous, bien suprême. Que je vous craigne, que je vous aime ! Mais que votre amour soit encore plus fort en moi que votre crainte! Je ne veux vous craindre qu'en vous aimant, et pour vous aimer toujours. Ainsi trouverai-je dans la méditation de votre croix tout ce qui est utile et nécessaire à ma sanctification.

XXXIII. MÉDITATION.

LE MARDI LE LA QUINQUAGÉSIME. — L'AVEUGLE GUÉRI PRÈS DE JÉRICHO. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. et III. Ecouter les paroles et considérer les actions.

Premier prélude. Jésus venait de prédire sa passion, et il approchait de Jéricho, par où il devait passer pour se rendre à Jérusalem, lorsqu'un aveugle qui était assis sur le bord du chemin et mendiait, entendant le bruit de la foule, demanda ce que c'était. Dès qu'il eut appris que le Sauveur passait, il s'écria : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi... » Jésus se fait amener cet homme et lui de-

mande ce qu'il veut. « Seigneur, » répondit-il, « faites que je voie. — Voyez, lui dit Jésus, votre foi vous a sauvé. » Au même instant il est guéri, et il se met à la suite du Sauveur. (Marc. 10; Luc. 18.)

Deuxième prélude. O mon Dieu, qui pourrait compter aujourd'hui le nombre des aveugles spirituels? Hélas! je le suis moi-même, guérissez-moi dans votre infinie bonté.

Ier P. *Contempler les personnes.* — Jésus, qui tout préoccupé de sa passion, aime à en parler. Il va bientôt l'endurer pour le salut des hommes. Que ne sont-ils mieux disposés à profiter de ses souffrances et de sa mort!.. Son cœur médite continuellement quelque nouveau bienfait. — Les apôtres, qui n'ont rien compris au mystère de la croix que leur maître vient de leur révéler et qui ne songent qu'aux préséances, qui ne forment que projets d'ambition, même après qu'il leur a fait connaître par quels opprobres il va expier l'orgueil humain... Ah! que l'on comprend difficilement ce qui heurte les préjugés et les passions! — La foule nombreuse qui se presse autour du Sauveur, avide d'émotions, impatiente de voir quelque prodige... — Un aveugle, tristement assis sur le bord du chemin, n'ayant d'autre ressource que la pitié publique : *Sedebat secus viam mendicans.* Quelle affligeante situation!

Du moins il a le sentiment de sa misère et désire vivement d'en sortir. Oh! combien sont plus à plaindre tant de pécheurs, plongés dans des ténèbres où ils se plaisent, mendiant auprès des créatures des satisfactions qui, en les dégradant, ne font qu'augmenter leurs souffrances! Combien plus déplorable est l'état des âmes tièdes à qui le Seigneur adresse ces paroles : *Vous dites : je suis riche! je ne manque de rien... et vous ne savez pas que vous êtes malheureux et misérable, pauvre, aveugle, et dans le dénûment le plus complet?* « Elles sont pauvres, » dit saint Grégoire, « parce qu'elles n'ont pas les richesses de la vertu; aveugles, parce qu'elles ne voient pas leur pauvreté[1]. »

IIe et IIIe P. *Écouter les paroles et considérer les actions.* — Au bruit de la foule qui s'avance, l'aveugle interroge et apprend que Jésus passe[2]. Cette nouvelle fait pénétrer dans son âme un rayon d'espérance. Il a entendu parler de Jésus, de son pouvoir, de sa bonté, de sa tendre compassion pour tous les malheureux. Il sait qu'il a guéri d'autres aveugles, et même un aveugle de naissance. Il se gardera bien de négliger une rencontre si favorable.

[1] Pauper, quia virtutum divitias non habet; cæcus, quia nec paupertatem quam patitur videt. *Moral. l. 34. c. 3.*

[2] Dixerunt ei quod Jesus Nazarenus transiret.

Sans perdre le temps à délibérer, il s'écrie : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. » On veut le faire taire ; il crie encore plus fort. Qu'il y a de sagesse dans cet empressement ! Jésus qui passe, c'est une occasion de salut qui s'en va ;.. reviendra-t-elle jamais ? O mon Dieu, quand crierai-je vers vous avec cette ardeur et cette insistance qui s'accroît par les difficultés mêmes qu'on lui oppose ? Ne sais-je pas que vous aimez les importunités de la prière ?

Jésus s'arrête : *Stans Jesus.* Miraculeux effet d'une humble supplication animée par la confiance ! Elle arrête le Tout-Puissant, désarme son bras, nous ouvre son cœur. Mondains aveugles, n'adresserez-vous pas aussi votre demande à Jésus-Christ ? Ignorez-vous que rien n'égale ni sa puissance, ni son inclination à faire du bien ? N'entendez-vous pas le bruit de la troupe fidèle qui va l'adorer dans ses sanctuaires ? Interrogez au moins, cherchez à savoir la cause de ce pieux mouvement. On vous répondra : « C'est le Sauveur qui passe, ce sont des jours de grâce, des heures propices..., c'est votre Dieu qui vous offre le pardon, la paix, une éternelle félicité... Qu'allez-vous faire ? »

Jésus commande qu'on lui amène l'aveugle. « Levez-vous, » vient-on lui dire, « il vous appelle. » O

surprise agréable, ô moment d'espérance pour cet infortuné ! Il traverse la foule le cœur agité,.. le voilà en présence du suprême consolateur, qui prévient sa prière : « *Quid tibi vis faciam !* Parlez, que désirez-vous que je vous fasse ? » O Fils de Dieu, mettez-vous donc ainsi votre pouvoir sans bornes, mettez-vous tous vos trésors à la disposition d'un pauvre aveugle que tout le monde abandonne ? « Oui, je suis prêt à lui accorder ce qu'il voudra. » Que va-t-il demander ? Qu'auriez-vous demandé à sa place ? A quoi lui serviraient tous les biens, tant qu'il serait privé de la lumière ? Pour un aveugle y a-t-il rien de préférable au bonheur de voir ? *Domine, ut videam.* Sois-en persuadée, ô mon âme, cette prière renferme tout. La claire vue, la foi vive attire toutes les grâces, donne tous les mérites, enfante toutes les vertus. Otons à l'esprit ses erreurs, le cœur aura bientôt triomphé de ses passions. « Voyez, » lui dit Jésus, « votre foi vous a sauvé. » Au même instant l'aveugle est guéri. Rempli de joie, il loue le Seigneur, et se met à la suite du Fils de Dieu.

Ainsi, pour être comblé de vos dons, ô Jésus, il suffit de s'approcher de vous, et de vous prier avec foi ; languirai-je plus longtemps dans mes infirmités spirituelles, ayant un moyen si facile d'en être dé-

livré ? Seigneur, ne me refusez pas cette vive confiance, saintement opiniâtre dans son humilité : elle est le fruit de cette foi à laquelle vous attachez le salut. Faites que je voie la vérité, c'est-à-dire mon néant et votre grandeur... O lumière, qui êtes la vie, donnez-moi l'intelligence, et je vivrai[1]. Mais que d'erreurs à dissiper dans ces jours de ténèbres ! que d'aveugles à guérir ! Je vous entends, Seigneur, vous voulez que je partage votre pitié ; vous me demandez pour eux une prière, un bon conseil. « Regarde, » me dites-vous, « *Respice*. Vois mes disciples qui en si grand nombre désertent mon étendard, pour se ranger sous celui de Satan ; vois l'enfer qui triomphe et les anges de paix qui pleurent amèrement. *Respice*, regarde ces infortunés qui sont tes frères ; ils se réjouissent de ce qui est pour eux le souverain malheur. Où vont-ils? Quels regrets, quel désespoir ils se préparent ! Si tu peux les éclairer, ne le feras-tu pas ? Sois fidèle pour leur salut aux inspirations de ma grâce ; je bénirai ton zèle. » Entretenez-vous de la sorte avec Notre-Seigneur. Prenez quelques résolutions particulières. Répétez souvent aujourd'hui, pour vous et pour tous les aveugles spirituels : « Jésus, fils de David et Fils

[1] Intellectum da mihi, et vivam.

de Dieu, ayez pitié de nous; » ou seulement cette courte et si touchante invocation : « *Mon Jésus, miséricorde*[1]. »

XXXIV. MÉDITATION.

MERCREDI DES CENDRES. — LE BON CHRÉTIEN A L'ENTRÉE DU CARÊME.

I. Il ne se dissimule pas les obligations que ce temps lui impose.
II. Il se détermine à le passer saintement.

Ier P. *Le vrai chrétien ne cherche pas à se dissimuler les obligations du carême.* Il les voit clairement notifiées dans le précepte de l'Eglise et dans l'exemple de Jésus-Christ.

1° L'intention formelle de l'Eglise, en instituant la sainte Quarantaine, a été d'en faire un temps de réparation et d'amendement spirituel, consacré au recueillement et à la prière, à la pénitence et aux bonnes œuvres. Elle veut honorer ainsi la solitude et le long jeûne de son adorable époux, et nous préparer à la Pâque, c'est-à-dire au passage de la mort à la vie, ou d'une vie imparfaite à une vie

[1] Une indulgence de cent jours, chaque fois qu'on la récite, est attachée à cette prière. *Pie IX. Décret du* 23 *septembre* 1856. Le bienheureux Léonard de Port-Maurice en faisait un fréquent usage. On conseille de la suggérer souvent aux moribonds qui ne peuvent réciter de longues prières. *P. Morel. Le chrétien éclairé, etc.*

plus sainte, comme il s'est préparé lui-même, par une retraite et une rigoureuse abstinence de quarante jours, à renouveler le monde par la prédication de l'Evangile. Elle use du pouvoir qu'elle a reçu du Sauveur, pour nous faire accomplir la loi divine de l'expiation, comme elle en use pour nous faire assister au sacrifice, au moins le dimanche, et participer à la table eucharistique, au moins à Pâques. Si elle n'eût employé son autorité maternelle à nous désigner un temps particulier que nous consacrerions à la pénitence, nous laisserions l'année entière s'écouler sans satisfaire à cette obligation. Heureux l'enfant docile à ce commandement de sa mère ! Malheur à celui qui le méprise.

« Le carême, » dit un pieux auteur[1], « est un baptême et un déluge tout ensemble : un baptême pour ceux qui l'observent religieusement, un déluge pour ceux qui refusent de se soumettre à ses salutaires rigueurs. Pendant que le pécheur s'attache, comme le corbeau, à la chair et au sang, le Fils de Dieu envoie à ses fidèles serviteurs son divin Esprit, qui leur présente le rameau d'olivier, comme la colombe, et leur annonce la paix. » La pénitence consiste dans la contrition du cœur et la mortification du corps. Il n'y a pas de vie chrétienne complète,

[1] Nouet.

ni d'expiation valable, si dans l'une et dans l'autre le corps ne s'associe à l'âme.

« Quelle est donc l'illusion de tous ces demi-chrétiens, qui, parfaitement contents d'eux-mêmes, ne songent jamais aux dangers de la vie molle qu'ils comptent bien mener jusqu'à leur dernier jour. Leurs péchés d'autrefois, ils n'y songent plus ; ne les ont-ils pas sincèrement confessés ? La régularité dans laquelle ils vivent désormais n'est-elle pas la preuve de leur solide vertu ? Qu'ont-ils à démêler avec la justice de Dieu ?.. L'abstinence les incommoderait ; le jeûne n'est pas compatible avec la santé, les occupations, les habitudes d'aujourd'hui... Et comme on est incapable d'avoir même l'idée de suppléer par d'autres pratiques de pénitence à celles que l'Eglise prescrit, il en résulte que, sans s'en apercevoir et insensiblement, on arrive à n'être plus chrétien. » (D. GUÉRANGER, *Carême.*)

2° On n'est disciple du Sauveur qu'en s'efforçant de l'imiter. Le voilà qui se montre à nous de nouveau, non plus sous l'aspect de ce doux enfant que nous avons adoré dans son berceau, mais semblable au pécheur tremblant et s'humiliant devant la Majesté souveraine que nous avons offensée, et auprès de laquelle il s'est fait notre caution. Il se di-

rige vers une montagne déserte, où il passe quarante jours sans prendre aucune nourriture, n'ayant pour société que les bêtes sauvages, pour lit de repos que la pierre nue... C'est ainsi qu'il afflige son corps, lui qui est l'innocence même. Il pleure nos iniquités, il les expie par la souffrance, comme s'il les avait commises. Cet exemple fait taire tous les raisonnements, toutes les répugnances de la mollesse et de l'orgueil; mais aussi il encourage notre faiblesse, adoucit les aspérités de la voie qu'il s'agit de parcourir.

IIe P. *Le bon chrétien se détermine à passer saintement le temps du Carême.* Temps précieux entre tous les autres, et singulièrement favorable à la grande affaire du salut, sous le double rapport du mal à réparer et des trésors de mérites à amasser. De la part de l'Eglise, quel zèle, quelle tendre sollicitude elle met à fléchir Dieu et à presser ses enfants de le fléchir eux-mêmes par la réforme de leurs mœurs! Elle prolonge ses prières, elle veut que ses ministres, sans se borner à rompre et à distribuer plus souvent le pain de la divine parole, se prosternent et gémissent entre le vestibule et l'autel, répétant cette humble supplication : « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple. »

Quoi de plus capable de porter à la réflexion que la cérémonie, par où elle fait l'ouverture de ce saint temps? *Exaucez-moi, Seigneur,* s'écrie-t-elle en bénissant les cendres; *vous qui prenez tant de plaisir à faire du bien, suivez les mouvements de votre infinie miséricorde, et jetez les yeux sur moi*[1]; et en les répandant sur la tête des fidèles, quel sérieux avertissement elle leur donne : *Souvenez-vous, homme, que vous êtes poussière et que vous retournerez en poussière.* Paroles de malédiction, quand Dieu les adressa au premier pécheur, dans le moment qui suivit sa désobéissance; paroles de grâce dans le sens que leur donne l'Eglise, puisqu'elles nous enseignent la voie du salut par la pénitence et l'humilité.

Pendant le carême, tout nous parle de la divine clémence. « Que l'impie quitte sa voie, qu'il renonce à ses projets d'iniquité et revienne au Seigneur; il prendra pitié de lui, car il est indulgent et miséricordieux; sa bonté surpasse notre malice[2]. Fût-il irrité, il se laisserait fléchir. Est-ce que Dieu

[1] Exaudi me, Domine, quoniam benigna est misericordia tua, Secundum multitudinem miserationum tuarum respice in me.

[2] Derelinquat impius viam suam, et vir iniquus cogitationes suas, et revertatur ad Dominum, et miserebitur ejus : quia benignus et misericors est, et præstabilis super malitia Dominus Deus noster. *Offic. I. Dominic. Quadr.*

oubliera de prendre compassion de nos misères? Est-ce que, dans sa colère, il contiendra sa miséricorde[1]? » Contraste bien étrange! L'homme ne peut contenir sa colère, ni Dieu sa miséricorde! Il la laisse déborder de son cœur, surtout pendant ce jeûne universel, où tant d'âmes pures s'affligent pour l'apaiser. Ajoutons que des grâces particulières de salut sont attachées aux jours commémoratifs de notre rédemption.

« Lorsque nous approchons du temps où l'Église célèbre la mémoire de la Passion, il ne faut pas douter que le Ciel ne verse plus abondamment sur nous les influences de ce précieux sang qui fut répandu sur le Calvaire, pourvu que nous n'y mettions pas d'obstacle. » (Nouet, t. V, p. 334.) Entrons donc courageusement dans ce temps de combats et de victoires[2]. Avec Jésus dans le désert, menons une vie plus retirée et plus silencieuse. Est-ce de la dissipation et des vains discours que nous viennent les inspirations célestes? Unissons nos faibles pénitences à celles d'un Dieu pénitent, fécondant notre jeûne par la prière, et autant qu'il nous sera possible, par l'aumône. De même que sous le nom de

[1] Numquid obliviscetur misereri Deus, aut continebit in irâ suâ misericordias suas?

[2] Tempus militiæ christianæ.

jeûne l'Eglise entend toutes les œuvres de la mortification chrétienne, elle renferme sous celui de *prière* les divers exercices de piété, saintes lectures, fréquentation des sacrements, assistance journalière au divin sacrifice, aux prédications, et sous celui d'*aumône* toutes les œuvres de miséricorde envers le prochain. Faisons tourner au profit des pauvres, dit saint Augustin, l'épargne que produit une vie plus frugale[1]. Oh! que de précieuses occasions va nous fournir le carême, de thésauriser pour le ciel, suivant l'avertissement qui nous est donné aujourd'hui même dans l'Evangile : *Thesaurizate vobis thesauros in cœlo.*

XXXV. MÉDITATION.

PREMIER DIMANCHE DE CARÊME. — JÉSUS-CHRIST TENTÉ DANS LE DÉSERT.

I. Je dois m'attendre et me préparer aux tentations.
II. Je ne dois pas de moi-même m'exposer aux tentations.
III. Si je suis fidèle à les combattre, je ne dois pas m'en alarmer.

Ier P. *S'attendre et se préparer aux tentations.* Elles sont inévitables. Jésus-Christ fut conduit dans le désert pour y être tenté; nous ne venons sur la terre que pour y être éprouvés par les tentations,

[1] Sic jejunemus ut prandia nostra pauperibus erogemus.

et honorer Dieu par notre fidélité à les vaincre. La vie de l'homme ici-bas est une guerre, ses ennemis sont nombreux; beaucoup sont extérieurs, les plus dangereux sont en lui-même : Inclinations vicieuses, passions nées avec nous... Quel parti ne sait pas en tirer le démon qui a juré notre perte! Il a osé tenter notre divin chef, peut-il épargner ses membres? Il étudie nos dispositions physiques et morales pour y adapter les piéges qu'il nous tend. Quand il voit que la faim du Sauveur est extrême, après un jeûne de quarante jours et de quarante nuits, c'est alors qu'il l'attaque : *Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres se changent en pains.* Il le flatte pour le tromper, prétextant habilement la bienséance et la nécessité : S'il est Fils de Dieu, il a droit de faire des miracles, et dans l'épuisement où il se trouve, il en a besoin.

Je dois donc m'attendre à être tenté en tout temps, en tout lieu, et en toute sorte de manières. Si j'ai quelque succès, si j'obtiens quelque estime, l'orgueilleux Lucifer va me solliciter au péché qui l'a perdu lui-même. Si je prends part aux choses du dehors, même par un bon motif, me voilà tenté de dissipation, d'oubli de Dieu, d'amour du monde... Ma vie est-elle retirée? La solitude a aussi ses démons... Mais les tentations les plus à craindre sont

les domestiques, celles qui sont plus délicates et moins tumultueuses.

Il est rare que le démon attaque à force ouverte et avec grand bruit ; il a coutume d'observer les moments où l'on est sans défiance. Il ménage les occasions, prépare avec soin les objets, présente des motifs plausibles, toujours conformes à la passion qui domine. Ce ne sont que des conversations, des devoirs de civilité, qui font insensiblement avaler le poison et tuent l'âme. C'est un certain zèle qui se trouve en nous avec un tempérament vif, agissant, vaniteux... L'esprit des ténèbres en profite pour nous inspirer l'éloignement de la retraite, le dégoût de l'oraison... Combien d'âmes préserverait du malheur éternel le souvenir toujours présent de cette parole de l'Esprit saint : *Mon fils, en entrant au service de Dieu, demeurez ferme dans la justice et dans la crainte du Seigneur, et préparez votre âme à la tentation*[1]. Dans un combat, rien n'est plus dangereux que la surprise ; des traits prévus sont moins à redouter[2].

IIe P. *Je ne dois pas de moi-même m'exposer aux tentations.* L'Esprit saint, que le Sauveur avait reçu visiblement sur les rives du Jourdain, le conduisit

[1] Eccli. 2. 1.
[2] Jacula minus feriunt quæ prævidentur. *S. Greg.*

bientôt dans le désert pour y être tenté[1]. Nous avons reçu le même esprit dans le baptême, nous le recevons dans tous les sacrements. Si c'est lui, et non pas notre propre esprit; si c'est la charité, un vrai zèle, une intention pure, et non pas quelque inclination naturelle ou corrompue, qui nous exposent à la tentation, Dieu sera pour nous dans le combat, nous aurons son appui; mais si nous allons imprudemment au-devant d'un ennemi qui vient à nous, lors même que nous le fuyons; si nous nous jetons dans les occasions périlleuses, ne nous attendons pas que le secours divin nous y suivra. Nous lancer de nous-mêmes sur une mer agitée, comptant que Dieu, pour nous empêcher de périr, calmera les flots, apaisera les vents, nous tendra la main pour nous ramener au port, c'est tenter le Seigneur, vouloir qu'il encourage notre témérité et récompense notre présomption.

Saint Pierre et saint Paul en fournissent un exemple mémorable. Tous deux vont à Jérusalem et s'exposent dans des circonstances semblables. Il s'agit pour l'un et pour l'autre de défendre les intérêts de Jésus-Christ, en présence de ses ennemis. Il faut que l'un et l'autre le renient publiquement, ou le confessent hautement. Ils paraissent d'ailleurs éga-

[1] Matth. 4. 1.

lement bien disposés : Pierre a dit plus d'une fois que rien ne l'ébranlerait, qu'il était prêt à mourir; Paul en dit autant[1]. Cependant Pierre est vaincu, et Paul triomphe. D'où vient cette différence ! Pierre a cherché l'occasion; pourquoi entrait-il dans la cour de Caïphe? Pourquoi se mêlait-il à cette troupe impie?.. Il en est autrement de Paul. Il paraît dans l'assemblée des prêtres, dans le palais du préteur;.. mais c'est le Saint-Esprit qui l'y conduit; il ne fait rien que par son mouvement. *Alligatus ego spiritu vado in Jerusalem.* (Act. 20. 22.) Si Pierre s'en fût tenu au conseil de la prudence que lui avait donné son maître, la grâce l'aurait garanti de cette déplorable chute, et si Paul se fût exposé de lui-même, il est probable que la grâce ne l'aurait pas rendu vainqueur.

III[e] P. *Pour celui qui est fidèle à les combattre, les tentations n'ont rien qui doivent l'alarmer* : 1° Il faut les combattre promptement et avec les armes que nous a indiquées notre Sauveur : repoussons sur-le-champ la suggestion de l'esprit tentateur, sans délibérer, sans parlementer avec l'ennemi[2]. Il faut opposer à l'opiniâtreté de l'attaque, la fermeté de

[1]Ego non solum alligari, sed et mori.. paratus sum, propter nomen Domini Jesu. *Act*: 21. 13.

[2] Nolo sinas cogitationem crescere.., Dum parvus est hostis, interfice. *S. Hier. Ep.* 22. *ad Eustoch.*

la résistance. Défions-nous du démon, même après que nous l'avons vaincu; il ne s'est éloigné que pour un temps, il reviendra peut-être avec plus de fureur[1]. Défions-nous de nos passions, même quand elles nous laissent tranquilles. C'est pendant la paix que nos ennemis cabalent; mais puisque chacune de nos victoires nous a rendus plus forts, pourquoi succomberions-nous, quand le triomphe nous devient plus facile?

Jésus-Christ nous a mis entre les mains deux armes invincibles; il ne s'agit que d'en faire un bon usage : la vigilance et la prière[2]. La vigilance tient l'œil de notre âme toujours ouvert, pour découvrir le danger, de quelque côté qu'il vienne, soit du dedans, soit du dehors, et le tentateur quel qu'il soit; car le tentateur n'est pas toujours le démon ; c'est souvent ce qu'on aime, ce qu'on craint, quelquefois même ce qu'on respecte. La vigilance nous entretient dans ce recueillement, qui nous fait trouver notre force dans la foi[3]. Nous pouvons alors nous couvrir de ce bouclier contre lequel viennent s'éteindre les traits enflammés de l'enfer[4]. Il est

[1] Recessit ab illo usque ad tempus. *Luc.* 4. 13.
[2] Matth. 26. 41.
[3] Cui resistite fortes in fide. *I. Petr.* 5. 9.
[4] Eph. 6. 16.

écrit dans le livre où tout est vérité : *Scriptum est...* C'est toujours par cette parole que Jésus repousse le démon. Oh ! quelle lumière entre dans l'entendement, quelle énergie dans la volonté, à ce grand et puissant souvenir : *Scriptum est*, il est écrit ! La vigilance nous découvre le danger, nous excite à le combattre ; la prière nous obtient la force d'en triompher : *Il criera vers moi, et je l'exaucerai ; je suis avec lui dans la tribulation ; je le délivrerai et le glorifierai.* (Ps. 90. 15.)

2° Nous tenant ainsi près de Dieu par la prière, près de nous-mêmes par la vigilance, qu'avons-nous à craindre ? Sans le vouloir, notre ennemi travaille pour nous plus que contre nous : il multiplie nos victoires et nos droits à la couronne, en multipliant nos combats. Les tentations sont un grand bien pour les vrais serviteurs de Dieu[1]. Elles nous éclairent sur notre néant, et nous donnent le sentiment de notre faiblesse. En nous humiliant, elles nous détachent de cette vie où tout est plein d'écueils. Elles nous fournissent l'occasion d'honorer Dieu en recourant à lui : *Invoquez-moi au jour de la tribulation, je vous délivrerai et votre con-*

[1] Omne gaudium existimate, fratres mei, cum in tentationes varias incideritis... Beatus vir qui suffert tentationem. *Jac.* 1. 2, 12.

fiance fera ma gloire[1]. Elles épurent, fortifient, perfectionnent nos vertus. Bien loin de prouver que Dieu nous rejette, elles sont souvent le gage de l'amour particulier qu'il a pour nous[2].

Allez à la sainte table vous nourrir du pain des forts : « Une âme ne peut que défaillir, si elle ne se soutient, si elle ne s'anime par la réception de l'Eucharistie. » (S. Cyp. Ep. 54 ad Cornel.) Le démon tremble quand il voit nos lèvres empourprées du sang divin[3].

XXXVI. MÉDITATION.

MÊME DIMANCHE. — TENTATIONS D'INTEMPÉRANCE QUI IMPORTUNENT LES CHRÉTIENS LES PLUS FERVENTS.

I. Combien elles sont fréquentes.
II. Comment nous devons les combattre.

Ier P. Rien de plus fréquent que ces sortes de tentations. C'est un continuel sujet de gémissements pour les âmes qui veulent se donner entièrement à Dieu, et une des matières les plus ordinaires de leurs combats. Elles voudraient pouvoir se sous-

[1] Ps 49.15.
[2] Quia acceptus erat Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te. *Tob.* 12.13.
[3] Hic sanguis, cum digne suscipitur, dæmones procul pellit. *S. Chrys. Homil.* 15 *in Joan.*

traire aux nécessités qui les occasionnent. Le pieux auteur de l'Imitation leur fait dire : *Plût à Dieu que nous fussions affranchis de ces besoins et que nous n'eussions à songer qu'à la nourriture spirituelle, que nous goûtons, hélas! si rarement.* (L. 1. c. 25.)

« En attendant, ô mon Dieu, que vous détruisiez les viandes et l'estomac qui les consume, et que vous assouvissiez la faim qui me dévore, en me rassasiant de vous-même, et en revêtant pour toujours d'incorruptibilité ce corps corruptible, je suis forcé d'en réparer chaque jour les ruines par le boire et le manger. Pourquoi faut-il que cette nécessité se soit tournée au plaisir? J'ai soin de le combattre, pour ne pas m'y laisser prendre. Mais j'ai beau me servir du jeûne pour réduire mon corps en servitude, l'incommodité du jeûne ne cesse que par le plaisir. C'est vous-même, Seigneur, qui m'avez appris à n'user des aliments que comme des remèdes. Mais dans ce temps que je mets à passer de l'état où je souffre la faim à celui qui l'apaise, la concupiscence me dresse un piége sur ce passage, car ce passage est lui-même un plaisir, et je ne puis arriver par une autre voie à ce soulagement que la nécessité m'impose... On ne sait même souvent si c'est le besoin du corps qui nous fait

manger, ou le plaisir qui nous séduit; et notre âme est assez malheureuse pour aimer cette incertitude, qui est pour elle une excuse toute prête; car elle est bien aise de ne pas voir où s'arrête ce que demande la santé, pour avoir un prétexte de satisfaire la volupté. » (S. Aug. Conf. l. X. c. 31.)

Notre ennemi avait employé cette tentation avec tant de succès contre le premier Adam, qu'il crut devoir commencer par elle, dans le désert, le combat qu'il osa livrer au second[1]. C'est par elle encore qu'il attaque tous les jours les âmes les plus élevées, et qu'il nous fait commettre d'innombrables péchés véniels. Il fallait que saint Paul fût bien convaincu que les hommes les plus parfaits sont souvent tentés en cette matière, puisqu'il recommandait la sobriété, *sobrius esto*, au même disciple dont il avait, dans une autre épître, blâmé la tempérance comme portée jusqu'à l'excès[2]. Telle personne, habituellement mortifiée, ne sort presque jamais de certaines occasions, sans se faire le reproche mérité d'avoir trop donné au plaisir de la bouche.

Saint Thomas exprime en cinq paroles, cinq ma-

[1] Antiquus hostis primum hominem ex gulâ tentavit,.. secundum hominem per gulam tentat. *S. Greg. Hom.* 14 *in Evang.*

[2] Noli adhuc aquam bibere, sed modico vino utere, propter stomachum tuum et frequentes tuas infirmitates. *I. Tim.* 5. 23.

nières de pécher en cette matière : *Præproperè*, prévenir le temps du repas, manger et boire à toute heure; *lautè*, se traiter avec délicatesse et recherche, ce qu'on appelle faire bonne chère : c'était la vie du mauvais riche, *epulabatur quotidiè;* son exemple nous apprend où elle conduit; *Nimis*, manger ou boire avec excès; *ardenter*, se jeter sur la nourriture avec précipitation et avidité, au lieu d'employer quelques moments, suivant le conseil des saints, à réprimer l'ardeur qui entraîne; *studiosè*, s'arrêter au plaisir du goût, au lieu de mortifier la sensualité. N'oublions pas que cette passion peut se trouver, même dans l'usage des aliments les plus communs; Esaü nous en fournit la preuve : qu'était-ce qu'un plat de lentilles, auquel il sacrifia son droit d'aînesse[1]? Quand le démon tenta Jésus-Christ, il lui proposa, non des viandes recherchées, mais du pain seulement.

IIe P. *Comment on doit combattre ces tentations.* 1º Dans la guerre que nous faisons à nos mauvais penchants, et principalement à la sensualité, on nous recommande avant tout une continuelle vigilance : *vigilate.* Si nous arrivons au combat sans

[1] Primogenitorum gloriam amisit Esau, quia magno æstu desiderii vilem cibum, scilicet lenticulam, concupivit ;.. neque enim cibus, sed appetitus in vitio est. *S. Greg. Moral. l.* 30.

l'avoir prévu, nous serons faibles. Les sens ont gouverné en maîtres la première portion de notre vie, puisque l'enfance leur cède à peu près en tout; ils sont prompts à reprendre leur empire. Tandis que l'homme sensuel se laisse emporter au plaisir de la bouche, et qu'il s'épanche tout entier sur ce qui flatte son goût, l'homme mortifié se retient; il va à table comme le soldat au combat, et commence tous ses repas par une victoire remportée sur l'empressement. Il émousse ainsi la pointe de la satisfaction naturelle, et se donne le temps de sanctifier, en l'offrant à Dieu, une action dans laquelle il est si facile de pécher.

2° Il faut que la conscience, et non la passion détermine ce que demande le besoin et ce qui lui suffit, dans quelles bornes on doit se renfermer, pour ne nuire ni à la santé du corps, ni à celle de l'âme. Dans un moment où notre esprit est libre, lorsque le désir de manger et de boire ne nous agite pas, cherchons cette juste mesure qui concilie tous les intérêts. Consultons les expériences faites par le passé, sur le profit ou sur le tort que nous causent tels aliments, pris en telle quantité, l'usage de telles liqueurs... Donnons audience aux plaintes du corps, qui déclare en avoir été incommodé. Ecoutons l'âme qui a peut-être des reproches plus sérieux à faire

entendre : pesanteurs d'esprit, inaptitude à l'oraison, tentations honteuses, chutes déplorables... Et après avoir tout discuté, que la conscience prononce; mais que son arrêt soit respecté comme la voix de Dieu même, et qu'ensuite, au milieu des séductions de la table, on se garde bien de changer ce qui a été si sagement réglé dans les conseils de la raison et de la foi.

3° Au moment même de la tentation, opposons à la jouissance qu'elle promet, la joie que nous aurons bientôt si nous l'avons vaincue, le chagrin et les fâcheuses conséquences qu'entraînerait notre lâcheté; et pour apprécier la faute, mettons-nous fortement dans l'esprit, qu'il ne s'agit pas seulement de l'acte à faire dans le moment, du morceau à manger, du verre à vider, mais d'une foule d'actes semblables sur lesquels il exercera son influence. Si je cède maintenant, j'aurai plus tard moins d'énergie pour résister; au contraire, si je suis vainqueur, cette victoire m'en facilitera un grand nombre d'autres. D'une abstinence ou d'une faiblesse passagère, peut dépendre une longue série de biens ou de maux, l'affranchissement ou l'esclavage de mon âme.

La pratique de cette mortification, revenant tous les jours, sera pour moi un excellent moyen d'ac-

quitter mes dettes envers la justice du Seigneur, et de multiplier mes mérites. J'y trouverai aussi la source des plus saintes délices. « Si vous vous privez pour l'amour de Jésus-Christ, de tout ce qui, dans la nourriture, n'est que pour le plaisir, sans être utile à la santé, je ne doute pas qu'il ne vous prépare lui-même la douceur de ses consolations, et que vous ne trouviez agréables les aliments dont vous vous contenterez pour lui plaire. » (S. Vincent Ferrier.) Regardons la table comme un autel, et ne la quittons jamais sans avoir offert à Dieu quelque sacrifice.

XXXVII. MÉDITATION.

DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME. — JÉSUS SUR LE THABOR. — LA TRANSFIGURATION ET LA PASSION.

I. Liaison qu'ont entre eux ces deux mystères.
II. Combien de chrétiens cherchent à les séparer.

Ier P. *Les mystères de la Transfiguration et de la Passion ont entre eux de profonds et intimes rapports.* C'est au milieu des splendeurs de sa Transfiguration, que le Sauveur parle de sa mort avec deux saints personnages de la première alliance, et en présence de trois apôtres qui représentent le Testament nouveau. Qu'y avait-il de commun en-

tre le Thabor et le Calvaire ? Pourquoi rapprocher et réunir deux situations si opposées ? Dans le premier de ces mystères, tout est gloire et délices pour Jésus-Christ ; dans le second, tout est opprobre et souffrance. Sur le Thabor, son visage est éclatant comme le soleil, la lumière qui l'environne lui forme un magnifique vêtement ; sur le Calvaire, il est nu, défiguré, ensanglanté. Là le Père éternel le proclame son Fils bien-aimé ; ici le Fils se plaint d'être délaissé et méconnu de son Père. Aujourd'hui ses apôtres ne peuvent s'éloigner de lui ; au jour de sa mort, ils l'abandonneront tous...

Cependant ces deux mystères se tiennent par des relations profondes, et s'éclairent mutuellement. L'un nous montre la couronne qui nous est destinée ; l'autre nous fait connaître à quel prix nous l'obtiendron. Leur union nous apprend que sur la terre, les douceurs et les amertumes, la gloire et l'ignominie ne peuvent être séparées pour longtemps. Voilà ce qui doit modérer nos joies dans la prospérité, nous consoler dans les épreuves, et nous animer par l'espérance.

Il y a surtout dans l'union de ces deux mystères une force merveilleuse pour embraser nos cœurs du feu sacré de l'amour divin. Sans la Transfiguration nous serions moins touchés de la Passion. C'est

après avoir contemplé les grandeurs du Fils de Dieu, que nous apprécions la charité qui l'a fait descendre pour nous au dernier degré de l'abaissement. S'il n'avait pris soin de nous révéler sa gloire, eussions-nous estimé à sa valeur le sacrifice qu'il nous en a fait, non pendant quelques heures seulement ou quelques jours, mais pendant tout le cours de sa vie ?.. Au jardin des Oliviers, il suspendit l'effet de la vision béatifique, pour que son âme fût oppressée sous un poids de tristesse ; toute sa vie, il arrêta l'effet de l'union hypostatique, afin que sa sainte humanité fût assujettie aux humiliations, aux souffrances et à la mort.

Mais pourquoi les apôtres seuls sont-ils admis à être les témoins de la Transfiguration ? Aux ministres de Jésus est réservée dans ce monde la plus large part à ses opprobres ; il doivent boire plus que les autres à son calice d'amertume ; il faut qu'ils sachent que, s'ils sont fidèles, ils seront les premiers dans son royaume. Trois sortes de bienheureux ont dans le ciel un rang à part, et une auréole de gloire qui les distingue de tous les élus : ceux qui ont vaincu l'esprit de mensonge, en établissant et défendant la vérité, comme les *Docteurs* ; ceux qui ont triomphé du monde et de ses fureurs, comme les *Martyrs ;* ceux qui ont triomphé de la chair et de

ses séductions, comme les *Vierges*. Les premiers sont représentés sur le Thabor par saint Pierre, le Docteur par excellence, chargé pour toujours de confirmer ses frères; les seconds par saint Jacques, qui, le premier des apôtres, signa de son sang la vérité évangélique; et les troisièmes par saint Jean, qui demeura toujours vierge. Participons à cette triple gloire autant que notre état nous le permet : aimons la pureté, ayons du zèle, souffrons. Rapprochons souvent dans notre esprit la Transfiguration et la Passion, le Thabor et le Calvaire.

IIe P. *Combien de chrétiens cherchent à séparer ces deux mystères*. Ce sont tous ceux que séduisent les illusions d'une dévotion commode, *bonum est nos hic esse*. On veut comme Pierre être avec Jésus-Christ; bien entendu que ce sera dans les honneurs et dans les délices. Quelle chimère! Jésus n'est qu'un instant sur le Thabor, et encore il y est tout occupé de ses souffrances. Sa vie entière appartient à la croix et ne doit être qu'un martyre prolongé [1]. Comment ne voit-on pas que la dévotion commode est la contradiction même de la piété chrétienne, ou de la piété selon Jésus-Christ, selon ses exemples et sa doctrine? Ses exemples nous mon-

[1] Tota vita Christi crux fuit et martyrium, *Imit.*

trent la piété dans un sacrifice continuel, dont on est soi-même la victime ; sa doctrine la fait consister en trois choses : se renoncer, porter sa croix et le suivre [1]. Ces trois mots sont le précis de la morale qu'il est venu enseigner aux hommes. Vivre dans la piété, c'est mourir à mes goûts, à mes satisfactions, à moi--même... Est-il possible que je meure à tout et à moi--même sans qu'il m'en coûte ?

Cependant, quoi de plus commun dans le monde religieux, que cette prétention d'allier la piété avec la recherche de ses aises ? « Beaucoup désirent le céleste royaume de Jésus, mais peu consentent à porter sa croix ; beaucoup souhaitent des consolations, mais peu aiment ses souffrances. Il trouve beaucoup de compagnons de sa table, mais peu de son abstinence ; tous veulent partager sa joie, mais peu veulent souffrir quelque chose pour lui. Plusieurs suivent Jésus jusqu'à la fraction du pain, mais peu jusqu'à boire le calice de sa passion ; on admire ses miracles, on ne goûte pas l'ignominie de sa croix. » (Imit. l. 2. c. 11.)

Depuis le premier jusqu'au dernier instant de sa vie, Jésus a fait des miracles pour souffrir et être

[1] Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. *Matth.* 16, 24.

rassasié d'opprobres ; combien de ses prétendus disciples en feraient, s'il leur était possible, pour éloigner d'eux tout ce qui gêne leur délicatesse ou blesse leur orgueil !.. Comment peuvent-ils lire sans trembler cet oracle de saint Paul : « *Si quelqu'un n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, il ne lui appartient pas ?* » (Rom. 89.) Entrez enfin avec courage, et marchez avec constance dans cette voie royale de la croix, où vous ont précédé tous les saints. « Pourquoi donc craignez-vous de porter la croix, par laquelle on arrive au royaume des cieux ? Dans la croix est le salut, dans la croix la vie, dans la croix la protection contre nos ennemis. C'est de la croix que découlent les suavités célestes... Dans la croix est la perfection de la sainteté. Prenez donc votre croix, suivez Jésus, et vous arriverez à l'éternelle vie. » (Imit. l. 2. c. 12.)

XXXVIII. MÉDITATION.

TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME. — DIVINITÉ DE LA SAINTE PAROLE.

Déjà, dans l'évangile du premier dimanche, Jésus-Christ nous avait donné une haute idée de la parole de Dieu, en nous disant qu'elle est la nourriture de l'âme, comme le pain est celle du corps ; il

nous en donne aujourd'hui une idée plus sublime encore. Pendant qu'il parlait à une nombreuse multitude, et que tous, ravis d'admiration, goûtaient en silence la sagesse de ses discours : tout-à-coup une voix s'écrie avec transport : *Heureux est le sein qui vous a porté, heureuse la mère qui vous a nourri de son lait !* Le Sauveur profite de cette occasion pour prononcer un oracle bien étonnant, et qui, sans rien ôter au bonheur de Marie, doit nous faire apprécier le nôtre. — *Dites plutôt heureux,* répond-il, *ceux qui écoutent et gardent la parole de Dieu.* Qui jamais aurait osé le soupçonner ? Cette parole sacrée élève tellement l'âme qui la reçoit bien, que le bonheur même d'avoir un Dieu pour fils est, en quelque sorte, au-dessous de cette grâce incompréhensible. *Parole du royaume céleste* [1], *parole du salut* [2], puisque nous ne serons sauvés et admis à la gloire éternelle, qu'en suivant la voie qu'elle nous trace. Hélas ! combien se perdent par le peu d'estime qu'ils en font !

I. Elle est divine dans son principe.
II. Elle est divine dans sa fin.
III. Elle est divine dans sa force et dans son efficacité.

Ier P. *La parole est divine dans son principe.* Elle vient de Dieu : c'est de lui que l'ont reçue

[1] Matth. 13. 19. — [2] Act. 11. 15.

ceux qui nous l'annoncent ; c'est en son nom et par son ordre qu'ils nous l'annoncent ; c'est Dieu lui-même qui nous l'annonce par leur ministère.

1° Saint Paul, écrivant aux premiers chrétiens, s'appliquait à les faire remonter jusqu'à la source adorable des instructions qu'il leur donnait. « Ce n'est pas mon Evangile que je vous prêche, » leur disait-il, « mais l'Evangile de Dieu [1]. » Tout prédicateur peut tenir le même langage. Ce qu'il enseigne n'est ni l'invention de son intelligence, ni celle de quelque génie supérieur, dont il adopte les pensées, c'est la doctrine de Dieu. Il publie les vérités cachées qu'il a plu au Seigneur de révéler aux hommes, d'abord par les prophètes, ensuite par son propre Fils, et dont il a mis le dépôt au sein de son Eglise. Puisées au foyer même de la lumière incréée, transmises des apôtres et de leurs successeurs jusqu'à nous, avec une fidélité qui a pour garant le Verbe incarné lui-même, assistant son Eglise, ainsi qu'il l'a promis, jusqu'à la consommation des siècles ; ces vérités sont les mêmes qu'on annonce encore tous les jours dans les temples catholiques.

2° C'est au nom et par l'ordre de Dieu qu'elles nous sont annoncées. Jésus envoie ses ministres

[1] Evangelium Dei evangelizo vobis. *II. Cor.* 11. 7.

comme son Père l'a envoyé. Ce n'est pas une invitation qu'il leur fait, c'est un ordre formel qu'il leur intime. Ils ne peuvent pas plus s'abstenir de parler, que nous de leur prêter une oreille attentive. Dieu veut *qu'ils enseignent, qu'ils exhortent, qu'ils pressent, qu'ils se rendent saintement importuns* pour le salut de nos âmes ; il y va de leur propre salut. Il leur dit nettement : Si vous ne faites connaître aux pécheurs les terribles châtiments réservés à leur impénitence, si vous les laissez dormir sur le bord du précipice, ils périront ; mais leur perte entraînera la vôtre : votre âme me répondra de leur âme. Et voilà ce qui faisait trembler saint Paul : *Malheur à moi,* s'écriait-il, *si je ne prêche pas l'Evangile!* Plaignons ceux qui sont chargés d'une responsabilité si effrayante ; soyons sensibles au dévouement que leur charité pour nous leur impose ; mais gardons-nous de les condamner pour un devoir indispensable qu'ils remplissent... Écoutons-les religieusement, ou plutôt écoutons Dieu qui nous parle par leur bouche.

3° « J'ai mis ma parole sur vos lèvres, » dit le Seigneur aux prédicateurs de sa loi ; « celui qui vous écoute, m'écoute ; comme celui qui vous méprise, me méprise. » C'est toujours Jésus-Christ qui ensemence le champ de son Église ; ce qu'il a fait

par lui-même pendant trois ans, il continue à le faire par ceux qui le représentent. Lui seul prêche, disent les saints docteurs, comme lui seul baptise, comme lui seul remet les péchés, consacre son corps... La gloire des prêtres est de lui servir d'organes, et leur devoir de se montrer dignes d'un si grand honneur. Quelle impression devrait faire sur nous cette pensée si simple et si vraie : Quand je suis au pied de la chaire évangélique, j'entends Dieu, c'est lui-même qui daigne m'instruire et m'exhorter !

IIe P. *La parole sacrée est divine dans sa fin.* Comme elle vient de Dieu, son unique but est de nous conduire à Dieu, de nous unir à lui par la foi, l'espérance et l'amour. L'action de Dieu pendant la vie présente ne tend qu'à nous rapprocher de lui, si nous avons eu le malheur de nous en éloigner en l'offensant ; ou à rendre notre union avec lui toujours plus intime, si déjà nous l'aimons ; c'est dans ce dessein qu'il emploie sa parole, nous la faisant porter par ses ambassadeurs [1] ; car Dieu, dit l'Ecriture, a pour l'homme d'admirables égards. Il traite avec lui pour ainsi dire de puissance à puissance, et s'accommode à ses dispositions. Que voit-il sur la terre ? Des amis certains, des amis douteux et chan-

[1] Pro Christo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos *II. Cor.* 5. 20.

celants, des ennemis déclarés ; en d'autres termes, des justes, des tièdes et des pécheurs. La parole de Dieu se fait entendre à tous, tous en ont besoin. Les justes, pour avancer dans la justice et pour n'en pas déchoir. — Pour avancer ; car l'homme croît dans la vie chrétienne et arrive à la plénitude de l'âge, par le même moyen qui l'a fait naître à cette vie[1]. La divine parole est un lait pour les enfants, une nourriture solide pour les hommes faits. — Pour ne pas déchoir ; le cœur de ce chrétien est rempli de bons désirs, ses mains s'occupent aux œuvres saintes : ce sont des fleurs qui réjouissent les regards du Ciel, ce sont d'excellents fruits, mais qui ne tarderaient pas à se flétrir et à se corrompre, si la parole de Dieu, comparée par l'Esprit saint à une bienfaisante rosée, était longtemps sans tomber sur son âme.

Elle est encore plus nécessaire aux tièdes et aux pécheurs. Aux premiers elle fait de touchants reproches, des menaces effrayantes[2]. Elle réveille de leur sommeil ces âmes engourdies, prévient une entière rupture avec Dieu et les rétablit dans la ferveur de son amour. Mais qui ne s'étonnerait de voir un

[1] Per evangelium ego vos genui. — Parvuli petierunt panem. *Thren.* 4. 4.

[2] Memor esto unde excideris. — Quia tepidus es incipiam te evomere ex ore meo.

Dieu si grand envoyer ses ambassadeurs même à ses ennemis déclarés ? Car ici, de qui vient l'offense et quel est l'offensé ? Le Tout-Puissant a-t-il quelque chose à craindre de ces vers de terre insurgés contre lui? Et cependant il ne se contente pas de les attendre, il s'abaisse jusqu'à leur offrir la paix ! Mais encore à quelles conditions ? Pouvaient-ils en espérer de plus avantageuses ? Il les prie, il les presse de ne pas pousser à bout sa patience, d'accepter son trône avec son amitié !.. C'est ainsi que de toute manière la sainte parole ramène et conduit les hommes à Dieu... Quelle serait mon union avec lui, quelle serait ma perfection, quel serait mon bonheur, si j'avais toujours marché à la clarté de ce flambeau !

IIIe P. *La parole sacrée est divine dans son efficacité.* A toutes les époques du monde, des prodiges de grâce ont manifesté la puissance de la parole de Dieu... Dans la bouche de Nathan, une allégorie pleine de simplicité est un trait de flamme qui perce le cœur de David et en fait le modèle des pénitents. Ninive est sauvée par un avertissement du prophète Jonas. Esdras, au retour de la captivité, n'a pas encore commencé l'interprétation de la loi, il n'a fait qu'en lire les premiers préceptes, et déjà tout le peuple tombe à genoux, adore Dieu dans le

repentir et les larmes. On n'entend que sanglots, et il faut que les lévites modèrent ces élans de sensibilité, qui couvrent la voix du saint prêtre [1].

La prédication des apôtres a renouvelé la face de la terre. Qu'a-t-il fallu à ces hommes sans lettres pour conquérir l'univers, pour le soumettre à la croix, aux humiliations, à l'abnégation, en un mot à la pénible loi de l'Évangile ? Point d'autres armes que la parole de Dieu ! Quels moyens ont mis en œuvre les Vincent Ferrier et les Xavier, pour convertir des nations et des peuples ? Ils ont annoncé la parole de Dieu ! Toujours également puissante, elle ne change pas plus que l'éternelle vérité, dont elle est l'expression. Rayon de l'entendement divin, elle éclaire toute intelligence qui consent à la recevoir ; glaive à deux tranchants, elle opère dans l'âme les plus heureuses divisions, séparant le pécheur de son péché, dégageant le cœur de ses passions ; semence féconde, elle contient le germe de toute vertu et de toute perfection chrétienne. O Jésus ! donnez-moi l'amour de votre sainte parole. Vous avez dit, que l'enfant de Dieu écoute volontiers la parole de son Père, ne me refusez pas ce gage de

[1] Flebat omnis populus, cum audiret verba legis. Levitæ autem silentium faciebant in omni populo, dicentes : Tacete et nolite dolere *II. Esd.* 8.

ma divine adoption : faites-moi apprécier le bonheur d'être instruit par vous-même. J'irai, j'irai avec joie recueillir les oracles qui tombent de vos lèvres en passant par l'organe de vos ministres ; je les ferai pénétrer dans mon âme par la réflexion, et pratiquant fidèlement ce qu'ils me prescrivent, j'attendrai avec confiance ce qu'ils me promettent.

XXXIX. MÉDITATION.

QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME. — MULTIPLICATION DES PAINS. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. et III. Ecouter les paroles et considérer les actions.

Premier prélude. Jésus se voyant dans un lieu désert, environné d'une grande multitude, bien loin de la renvoyer à jeun, comme le demandaient les apôtres, il lui fait distribuer par eux-mêmes cinq pains et deux poissons, qui se multiplient jusqu'à rassasier cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. Touché de ce miracle, ce peuple veut le proclamer roi [1].

Deuxième prélude. Se représenter une vaste plaine, et Jésus avec ses apôtres, ne cessant d'ins-

[1] Jean. 6.

truire la foule nombreuse qui se presse autour de lui, que pour guérir les malades qui lui sont présentés.

Troisième prélude. Prier le Sauveur de nous éclairer sur le miracle de la multiplication des pains, et de nous inspirer les sentiments qu'il fit naître dans ceux qui en furent les témoins. Lui demander surtout l'intelligence et l'amour du banquet eucharistique figuré par ce miracle.

Ier P. *Contempler les personnes.* — Jésus-Christ. Son zèle est infatigable. Après avoir employé tout le jour à instruire le peuple et à guérir les malades, mêlant toujours les œuvres corporelles de miséricorde aux spirituelles, il s'était retiré avec ses apôtres sur une montagne voisine, pour s'y reposer un peu dans la prière. Mais il ne tarda pas à descendre dans la plaine; car il savait qu'il y était attendu avec impatience, par une multitude nombreuse, qui l'ayant déjà entendu, voulait encore l'entendre, quoiqu'elle n'eût pas mangé depuis longtemps. Lisez sur le visage du Sauveur la tendre compassion que lui inspire la vue de tant de personnes qui sont dans le besoin : brebis sans pasteur, et dont il est l'unique ressource[1]. Heureuse l'âme, ô

[1] Cum sublevasset oculos et vidisset quia multitudo magna venit ad eum...

mon Dieu, sur qui vous jetez ce regard bienveillant qui est celui d'un père ! Quelle que soit son affliction, elle sera consolée. Heureux celui qui vous cherche et que vous voyez venir à vous ! — Les apôtres. Ils se montrent ici avec leurs qualités et leurs défauts. Remarquez leur empressement, d'abord auprès de Jésus-Christ, pour obtenir qu'il congédie cette multitude, sans s'inquiéter beaucoup de ce qu'elle deviendra quand elle l'aura quitté ; ensuite auprès de cette même multitude, pour la secourir et la servir, quand Jésus l'ordonne. Voyez leur embarras lorsqu'il leur commande de donner à manger à tout ce monde, ne sait-il pas qu'ils n'en ont aucun moyen ?.. Et cependant avec quelle simplicité ils exécutent ses ordres[1] ! — Arrêtez aussi votre attention sur le peuple. Il n'avait pas à beaucoup près de Jésus-Christ l'idée qu'il devait en avoir, et le motif qui l'attirait était loin d'être parfait ; mais quel attachement il montre à sa personne ! Quelle constance à le suivre partout, sans vouloir s'en séparer ! Il est affamé de la divine parole, et cette faim de l'âme lui fait oublier celle du corps. Comme il se confie à la puissance et à la bonté de Jésus ! Tant qu'il a le bonheur de le voir

[1] Ait ad discipulos suos : Facite illos discumbere,.. et discumbere fecerunt omnes. *Luc.* 9. 15.

et de l'entendre il ne craint rien. Sa confiance pouvait-elle être mieux placée? Pourquoi la mienne est-elle si faible?

II[e] et III[e] P. *Ecouter les paroles et considérer les actions.* — Le jour étant déjà fort avancé[1], sans que personne parût songer à la retraite, les apôtres s'approchèrent de Jésus et lui dirent : « Nous sommes ici dans un lieu désert, et il est tard ; renvoyez donc ce peuple, afin que, se dispersant dans les bourgs et les villages, il puisse acheter de quoi se nourrir : » Voilà les hommes. Quand il s'agira de nous rendre service, ils seront toujours pour les expédients qui leur coûteront le moins; ils ne demandent qu'à se décharger sur autrui de tout ce qui leur pèse. Si Jésus-Christ avait été aussi prompt à renvoyer cette multitude, déjà épuisée par une longue abstinence, que les apôtres le demandaient, à quel danger ne l'eût-il pas exposée? O mon Dieu, ne me renvoyez point aux créatures pour acheter d'elles ce qui m'est nécessaire. L'ont-elles? Voudront-elles me le vendre? Et à quel prix? Donnez-le-moi, Seigneur : je n'ai besoin que d'une seule chose, votre amour.

Cependant, à parler humainement, la représentation des apôtres était raisonnable; et c'est pour-

[1] Cum jam hora multa fieret. *Marc.* 6. 35.

quoi la réponse du Sauveur dut bien les étonner : « Il n'est pas nécessaire que je les renvoie, donnez-leur vous-mêmes à manger. — Mais, Seigneur, reprennent-ils, quand nous aurions pour deux cents deniers de pain, cela ne suffirait pas pour en distribuer à chacun une médiocre portion. » C'était lui dire qu'ils se voyaient dans une impossibilité absolue de nourrir tant de personnes... Voilà précisément l'aveu qu'il désirait.

Plus l'impuissance humaine est visible, plus l'action de Dieu est aisée à reconnaître, et il veut avoir pour instrument de ses œuvres des hommes qui lui en renvoient tout l'honneur, étant bien convaincus de leur insuffisance. Il leur demanda combien ils avaient de pains. « Cinq seulement, » répondirent-ils « et deux poissons, » en se hâtant d'ajouter : *Mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ?* Alors Jésus leur dit : « Apportez-moi ces cinq pains et ces deux poissons, et faites asseoir cette multitude, par troupes de cent ou de cinquante. Ensuite, levant les yeux au ciel, il remercie son Père du pouvoir qu'il lui a donné, bénit ces pains et ces poissons ; il les partage et les donne à ses apôtres, pour qu'ils les distribuent au peuple... Entre leurs mains les dons de Dieu se multiplient. Tous mangent, tous sont rassasiés, et des restes recueillis on peut

encore remplir douze corbeilles. Que se passait-il dans l'âme des apôtres, pendant que par leur ministère s'opérait une merveille si touchante? Que se passait-il dans l'âme de tous ceux qui mangeaient ce pain miraculeux? Quelle joie pure et modeste régnait dans ce repas!

Ainsi le Fils de Dieu affermissait la foi de ses disciples, leur donnait une idée de sa puissance et les préparait à la divine institution du banquet eucharistique; « Car, » remarque l'Evangéliste, « la Pâque était proche [1]. » Il était bon de leur mettre sous les yeux une image de cette Pâque chrétienne, où l'Agneau de Dieu immolé serait mangé sous la figure du pain. Bientôt, en effet, l'Eglise sera répandue sur toute la surface de la terre, partagée en troupes diverses, chacune sous ses pasteurs particuliers, de qui elle recevra le pain céleste; et cet aliment vivant, en donnant la vie, ne s'épuisera jamais.

• *Manducaverunt omnes et saturati sunt.* — Tous *mangèrent,* parce que tous avaient faim, et découvraient, en mangeant, l'excellence de la nourriture qu'on leur donnait. Oh! banquet eucharistique! Sommes-nous sans infirmité et sans besoin dans le désert de cette vie? Et le pain qu'on nous

[1] Jean. 6. 4.

donne n'est-il pas infiniment supérieur à celui dont ce peuple fut rassasié? De combien de miracles n'est-il pas la réunion? De combien de mystères n'est-il pas l'abrégé? De combien de grâces n'est-il pas la source? — Tous *furent rassasiés*, c'est-à-dire, contents, fortifiés... Voilà l'effet de ce pain céleste; quand on le mange avec de saintes dispositions, il rassasie; on ne cherche plus les plaisirs de la terre quand on a goûté ceux du ciel; il fortifie, et c'est dans ce sens qu'il est appelé le pain des forts.

Admirant jusqu'à l'enthousiasme la puissance et la bonté du Sauveur, cette multitude, qu'il vient de nourrir miraculeusement, n'a plus qu'une pensée, elle veut le proclamer roi. L'humble Jésus refuse cet honneur, et s'enfuit seul sur la montagne[1]. Son royaume n'était pas de ce monde. O nous, qui le connaissons mieux que les Juifs, appelons-le à régner sur nos cœurs; cette royauté, il la désire; combien nous devons la désirer nous-mêmes! La communion a pour but de lui assujettir toutes les facultés de notre âme, de telle sorte que rien en nous ne lui résiste. Demandons aujourd'hui, avec

[1] Fugit... in montem ipse solus. *Joan.* 6. 15.

l'Eglise, la grâce de participer saintement à un si grand mystère[1].

XL. MÉDITATION.

LE DIMANCHE DE LA PASSION. — LE SACRIFICE DE LA MESSE.

L'Eglise commence aujourd'hui le grand deuil qu'elle consacre chaque année à pleurer la mort de son divin Epoux. Préparons-nous à honorer le mystère de la sanglante immolation du Sauveur, en méditant celui de cette immolation mystique, qui la représente si vivement et la renouvelle tous les jours sur nos autels. La messe est un trésor dont peu d'âmes connaissent les immenses richesses. Nous ferons plusieurs méditations sur un si beau sujet. En ce moment, nous allons considérer dans cet auguste sacrifice :

I. La victime qui est offerte.
II. Le prêtre qui l'offre.
III. La manière dont elle est offerte.

Ier P. *Quelle victime est offerte dans le sacrifice de nos autels.* Le sacrifice étant en lui-même l'honneur

[1] Da nobis, quæsumus, misericors Deus, ut sancta tua, quibus incessanter explemur, sinceris tractemus obsequiis, et fideli semper mente sumamus. *Post-Comm.*

le plus excellent que l'on puisse rendre à Dieu, on doit y trouver le culte intérieur et l'extérieur au degré le plus parfait. De là dans la messe deux sortes de victimes : l'une corporelle et l'autre spirituelle. La première est le corps naturel de Jésus-Christ, sous les apparences du pain et du vin ; la seconde est son corps mystique, ou l'Eglise, qui est composée de tous les fidèles. Ces deux corps ne sont que comme deux parties de la même victime, et, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, l'hostie de notre adorable sacrifice est le Fils de Dieu immolé à son Père.

Lorsque le Sauveur, célébrant la première de toutes les messes, et instituant le sacrifice de nos autels, donnait aux prêtres le pouvoir de faire ce qu'il venait de faire lui-même, nous savons ce qu'il venait de faire, quelle victime il tenait dans ses mains saintes et vénérables, quelle victime il mettait entre les mains de ses ministres. « Ceci est mon corps, » leur dit-il, « le même qui sera livré pour vous, *Quod pro vobis tradetur* ; ceci est mon sang, le même qui sera répandu pour vous, *Qui pro vobis fundetur.* » Ce n'est donc pas un autre corps, un autre sang sur le Calvaire et sur l'autel : c'est le même. N'est-ce pas l'hostie vivifiante de la croix qui nous a réconciliés avec Dieu ? Or, le concile de

Trente nous enseigne, que c'est encore elle qui est immolée tous les jours dans nos temples ; d'où il conclut, que la messe est l'œuvre la plus sainte et la plus divine qui puisse être accomplie par les chrétiens [1].

Admirons l'excellence infinie de notre sacrifice sous ce premier rapport ; car enfin, que peut-on imaginer de comparable, parmi les êtres corporels, au corps et au sang du Sauveur, et quelle hostie plus digne de la majesté de Dieu, que la réunion de tous les saints en un même corps avec le saint des saints, Jésus-Christ, leur chef et leur roi ?

Mais, si déjà j'entrevois le crédit sans bornes que nous donne auprès de Dieu l'offrande d'une pareille victime, je découvre aussi une obligation bien grave qu'elle nous impose. Etant chrétien, je suis membre du corps de Jésus-Christ, je suis donc victime avec lui. Or, un état de victime est nécessairement un état de mort, de destruction, de changement.

Voici cependant ce qui doit empêcher cette réflexion de m'alarmer : quand il s'agit de victimes qui s'immolent au vrai Dieu, la mort est pour elles

[1] Necessario fatemur nullum aliud opus adeo sanctum ac divinum a Christi fidelibus tractari posse, quam hoc ipsum tremendum mysterium, quo vivifica illa hostia, quâ Deo Patri reconciliati sumus, in altari per sacerdotes quotidie immolatur,

un véritable gain : elles perdent moins qu'elles ne recouvrent. La grande victime du Calvaire n'a fait que changer une vie, sujette à l'humiliation et à la souffrance, en une vie glorieuse et immortelle. Si, dans le sacrifice de l'autel, le même Sauveur perd sa vie sacramentelle par la communion, c'est pour revivre dans les cœurs, en s'attirant l'amour de ceux à qui il se donne en nourriture. Il en sera de même de cette mort qu'il me faudra subir en qualité de victime; elle ne m'ôtera qu'une vie sensuelle et humaine qui sera bientôt remplacée par une vie spirituelle et divine. Oui, si je suis fidèle aux grâces dont le sacrifice de la messe est une source intarissable, chaque fois que j'y assisterai, je commencerai au moins à mourir au péché et à mes inclinations naturelles; car, dit saint Grégoire, l'hostie que nous présentons au Seigneur n'est point à ses yeux une hostie véritable, si elle ne représente le sacrifice intérieur que nous lui faisons de nous-mêmes [1].

IIe P. *Quel prêtre offre à Dieu le sacrifice de la messe.* Comme à l'autel, il y a une victime sensible, qui est le symbole de la victime intérieure et spirituelle, il y a aussi un prêtre visible qui re-

[1] Tunc ergo vera hostia erit Deo, cum nosmetipsos hostiam fecerimus. *Dial. l. 4, c.* 55.

présente Jésus-Christ invisible, principal et véritable sacrificateur. Un Dieu prêtre pouvait seul sacrifier convenablement un Dieu victime.

Après s'être offert lui-même sur la croix, le Sauveur s'offre sur l'autel par le ministère sacerdotal[1]. « Aucune puissance humaine, » dit saint Jean-Chrysostome, « n'était capable d'opérer ce nombre étonnant de merveilles, que la foi nous découvre dans le sacrifice de la messe[2]. Nous ne sommes, nous prêtres, que les instruments et les ministres de l'adorable sacrificateur[3]. C'est le Fils de Dieu en personne qui sanctifie, et change en principe de sanctification pour nous, les dons matériels présentés pour le sacrifice[4]. Alors donc que vous voyez le ministre sacré élevant vers le ciel la sainte offrande, ne pensez pas qu'il soit le prêtre véritable; mais, portant vos pensées au-dessus de ce qui frappe vos sens, considérez la main de Jésus-Christ invisiblement étendue; c'est par elle que tout est fait. » (*Hom.* 60 *ad pop. Antioch.*)

Puis-je douter qu'un sacrifice, dont la victime inestimable est présentée à Dieu pour moi, par un

[1] Idem... Nunc offerens sacerdotum ministerio qui seipsum tunc in cruce obtulit. *Concil. Trid. sess.* 22. *c.* 2.

[2] Non sunt humanæ virtutis hæc opera.

[3] Nos ministrorum tantum tenemus locum.

[4] Ipse est qui sanctificat et immutat.

Pontife aussi grand, aussi saint que celui à qui elle est présentée, ne soit agréablement reçu et libéralement récompensé? Cette réflexion ne peut laisser un chrétien sans ardeur pour assister à la sainte messe; et quand il a ce bonheur, quel respect, quelle confiance elle doit lui inspirer?

IIIe P. *De quelle manière est offerte à Dieu la victime de nos autels.* Le sacrifice de la messe est substantiellement le même que celui de la croix : même victime, même prêtre, mêmes fins, même efficacité. Un Dieu prêtre offrant un Dieu victime, pour la gloire de Dieu et le salut du monde, voilà le Calvaire et l'autel; de part et d'autre tout est divin. Où est donc la différence? Elle est uniquement, dit le concile de Trente, dans la manière dont se fait l'oblation [1].

Sur la croix le sang coula, Jésus s'offrit par une mort réelle : l'âme fut séparée du corps; sur l'autel, Jésus, impassible et glorieux, s'offre par une mort mystique et non sanglante. Il offrit sur la croix sa mort présente, il offre sur l'autel sa mort passée et consommée; il nous applique les mérites de cette mort, en même temps qu'il nous en met sous les yeux une représentation vive et touchante. La première immolation n'a eu lieu qu'une fois et

[1] Solâ offerendi ratione diversâ. *Concil. Trid.*

seulement à Jérusalem; la seconde se renouvelle continuellement et en tout lieu. Jamais le Seigneur ne voit nos crimes, sans voir quelque part cette grande réparation faite à sa gloire outragée. L'autel ne s'enrichit que des mérites de la croix; mais tous les mérites de la croix se trouvent sur l'autel. Oh! qu'il y avait de puissance pour nous sauver dans la médiation d'un Dieu mourant, et acceptant pour nous un supplice, où l'excès de l'humiliation se trouvait réuni à l'excès de la souffrance. Il n'y en a pas moins dans la célébration de la messe. Tel est le sentiment des saints docteurs [1].

« Assister au sacrifice du vrai Dieu, » dit Bourdaloue, « c'est assister à l'action la plus sainte et la plus auguste de la religion. De là vient que, dans les anciennes liturgies, le sacrifice est appelé l'*action* par excellence; comme si l'Eglise avait voulu nous avertir qu'en effet la grande action de notre vie est le sacrifice. » Est-ce ainsi que vous avez estimé l'ineffable mystère qui s'accomplit tous les jours dans la maison du Seigneur?

[1] In quâlibet missâ invenitur omnis fructus quem Christus operatus est in cruce. *S. Thom. in cap.* 6. *Is. lect.* 6.

XLI. MÉDITATION.

LES DEUX PREMIÈRES FINS DU SACRIFICE : L'ADORATION ET L'ACTION DE GRACES.

Toutes les fins que la religion se propose, la messe les remplit. Elle renferme tout ce qui *relie* la créature au Créateur, tout ce qui unit le ciel avec la terre : l'adoration qui honore Dieu comme souverain Seigneur ; l'action de grâces qui le remercie comme bienfaiteur universel ; l'expiation qui apaise sa colère ; la supplication qui obtient de sa bonté ce que réclament nos besoins. Ces fins diverses étaient représentées dans l'ancienne loi par les différents sacrifices : le premier s'appelait holocauste ou latreutique, hommage d'adoration ; le deuxième, eucharistique ou témoignage de reconnaissance ; le troisième, sacrifice de propitiation, et le quatrième, sacrifice d'impétration. Le sacrifice du Calvaire, continué dans nos églises, remplit seul, et de la manière la plus parfaite, ces quatre sublimes intentions.

I. La Messe honore Dieu comme souverain Seigneur : elle est le plus parfait des holocaustes.

II. La Messe honore Dieu comme bienfaiteur universel : elle est la plus digne action de grâces.

I[er] P. *Sacrifice d'holocauste.* La première obligation de l'homme est d'adorer Dieu, le reconnaissant

pour le principe d'où tout bien découle, pour le maître absolu à qui tout appartient, pour la fin dernière à laquelle tout doit se rapporter. L'aveu que je fais de mon entière dépendance, de ma misère profonde, de mon néant, devant son infinie grandeur, honore la plénitude de son être et constitue l'adoration.

Mais comment puis-je m'acquitter dignement de ce devoir? Quels hommages offrirai-je à ce grand Dieu, qui ne soient infiniment au-dessous des hommages que je lui dois? Quand je m'anéantirais devant lui, moi et toutes les créatures qui existent ou existeront jamais, quelle gloire pourrait lui procurer l'anéantissement du néant? car voilà ce que je suis en sa présence, ce que sont avec moi toutes les nations de l'univers [1]. Mais si m'unissant au prêtre, j'offre à Dieu les adorations, les anéantissements de son Fils bien-aimé, je lui rends par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, en Jésus-Christ, une gloire absolument infinie [2]. Dans les sacrifices anciens, quand on brûlait devant le Seigneur la victime tout entière, c'était bien reconnaître que sa grandeur, qui ne peut monter plus haut, mérite d'être honorée par

[1] Substantia mea tanquam nihilum ante te. *Ps*. 38. 6. — Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo. *Is*. 40. 17.

[2] Per ipsum, cum ipso, et in ipso, est tibi... omnis honor et gloria. *Miss*.

un abaissement qui ne puisse être plus profond ; c'était avouer qu'il se suffit pleinement à lui-même ; qu'il n'a nul besoin de nos dons ; qu'est-ce donc que lui immoler un Dieu pour victime ? Quelle est cette Majesté devant qui l'humanité du Rédempteur, tout adorable qu'elle est, se reconnaît comme indigne de paraître, se cache sous des symboles de mort, tombe anéantie et abîmée de respect, pour honorer ses ineffables perfections ?

Une seule messe procure à Dieu plus de gloire, que ne lui en ont procuré toutes les actions héroïques des patriarches et des prophètes, les travaux des apôtres, les tourments des martyrs, les austérités des pénitents, la pureté des vierges, toutes les vertus de Marie ; que ne pourraient lui en procurer des milliers de mondes peuplés de séraphins, n'ayant d'autre occupation que de le louer et le bénir éternellement ; car enfin, quelque parfaites que soient les créatures et en quelque nombre qu'on les suppose, il y aura toujours d'elles à Dieu une distance incommensurable, qui rendra leurs hommages sans proportion avec la majesté qui les reçoit ; tandis qu'à l'autel celui qui adore est aussi infini en tout genre de perfections que celui qui est adoré. Une âme pieuse peut-elle ne pas tressaillir de joie en approfondissant cette réflexion ?

Quand j'assiste à la messe, je ne crains pas que le Seigneur me fasse le reproche qu'il adressait autrefois à son peuple : *Si je suis votre Père, où est l'honneur que je reçois de vous*[1]*?* Car il ne tiendrait qu'à moi de lui répondre avec la plus respectueuse confiance : Regardez, ô mon Dieu, sur cet autel, *regardez la face de votre Christ*, mon Sauveur et le Réparateur de votre gloire. Par le sacrifice qu'il vous offre et que je vous offre avec lui, n'êtes-vous pas honoré autant que vous méritez de l'être.

Je ne crains pas non plus qu'il me dise comme à ce même peuple si souvent infidèle : *Je ne veux point de vos dons*[2]. Je l'entends au contraire qui se reconnaît dignement honoré parmi les nations, depuis que de l'aurore au couchant une victime sans tache est offerte à la gloire de son nom[3]. Eternelle Majesté, quel honneur ne vous revient pas d'un pareil sacrifice ? Quelle haute idée ne donne-t-il pas de vos grandeurs ? Oui, votre sainteté, votre puissance, votre justice, mais surtout votre bonté, y paraissent dans tout leur éclat.

IIe P. *Sacrifice Eucharistique*, ou d'action de grâ-

[1] Si pater ego sum, ubi est honor meus ? *Malach.* 1. 6.

[2] Munus non suscipiam de manu vestra. *Malach.* 1. 10.

[3] Magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda. *Malach. Ibid.*

ces. La messe a le double avantage d'exciter en nous le beau sentiment de la reconnaissance à l'égard du souverain bienfaiteur, et de nous mettre en état d'en acquitter dignement l'obligation.

Et d'abord, nous ne pouvons méconnaître l'intention de Jésus-Christ, en nous laissant ce mémorial si éloquent de tout ce qu'il a fait et souffert pour nous. Il veut que la messe soit à jamais dans son Eglise une grande leçon de gratitude. Quel cœur serait insensible au langage dont il se sert, pour nous apprendre jusqu'à quel point il désire que nous pensions à lui, et aux miracles de son infinie charité : « Faites ceci en mémoire de moi, » dit-il à ses premiers disciples ; « rappelez-vous mes souffrances, ne m'oubliez pas. Si toutes les fois que vous assisterez à mon immolation mystique, vous vous souvenez de moi et de mon immolation sanglante, je n'ai plus rien à vous demander ; vous m'aimerez, et, s'il le faut, vous serez prêts à vous sacrifier pour moi [1]. » Touchante recommandation qu'il renouvelle tous les jours à l'autel, à l'instant même de la consécration, lorsque nous avons sous les yeux la vive image de ce qui se passa sur le Calvaire.

Ce n'est pas seulement dans cette circonstance

[1] Hæc quotiescumque feceritis, in meî memoriam facietis.

solennelle, c'est pendant toute la célébration des saints mystères, que nous sommes excités à nous souvenir des bienfaits du Seigneur, et à lui payer le tribut de notre reconnaissance. *Rendons grâces à Dieu*, nous dit-on souvent : *Remercions-le de sa grande gloire*. Sa gloire est de nous faire du bien, sa grande gloire est de nous donner Jésus, principe pour nous de tous les biens... Oh ! qu'il *est juste de le remercier toujours et partout* [1], puisqu'il n'est pas un instant dans notre vie, ni un lieu dans l'univers, où nous ne soyons investis de ses bontés ; mais dans le sanctuaire et à l'heure du sacrifice, ah ! qu'il est bien plus juste encore de le bénir !

Cependant quelque étendues, quelque prodigieuses que soient à notre égard les divines largesses, ne demandons point avec David ce que nous rendrons au Seigneur, qui soit proportionné à ses bienfaits [2]. Puisque nous pouvons offrir le calice du salut et la victime de la croix, nous sommes en mesure d'acquitter la dette immense contractée, non-seulement pour nous, mais pour tous les anges et tous les saints, par Marie et leur reine, par toute créature. Dieu nous a donné son Fils, Dieu comme lui ; par l'offrande que nous lui faisons à l'autel, il

[1] Semper et ubique. *Miss*.

[2] Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ? *Ps*, 115, 3.

reçoit de nous autant que nous avons reçu de lui. Si nous ne pouvons lui présenter un plus magnifique témoignage de notre gratitude, c'est qu'il n'a pu lui-même nous faire un plus riche présent.

J'ai donc déjà trouvé dans le saint sacrifice de la messe le moyen sûr de satisfaire aux deux premières obligations de l'homme et du chrétien. L'adoration et l'action de grâces, la reconnaissance et l'amour. O mon Dieu, prenez pitié de mon aveuglement; je suis confondu quand je pense que je n'ai presque point réfléchi jusqu'à ce jour à ces vérités fondamentales et si intéressantes.

XLII. MÉDITATION.

LES DEUX DERNIÈRES FINS DU SACRIFICE : LA PROPITIATION ET L'IMPÉTRATION.

I. Le sacrifice de la Messe apaise la colère de Dieu et satisfait à sa justice.
II. Le sacrifice de la Messe obtient tout de la bonté divine.

Ier P. *Sacrifice de propitiation.* Si la libéralité du Seigneur nous impose l'obligation d'une reconnaissance dont il nous est impossible de mesurer l'étendue, nous ne sommes pas moins redevables à sa justice, pour tant d'offenses qu'il a reçues de nous; pouvons-nous y penser sans frayeur? Rassurons-

nous cependant. Le sang de Jésus-Christ est offert sur l'autel, comme il fut répandu sur la croix, *pour la rémission des péchés* [1]. La vertu de purifier les consciences, qu'il avait alors [2], il ne l'a point perdue ; car aujourd'hui comme alors Jésus fait à notre égard l'office de réconciliateur, il est lui-même notre réconciliation [3]. Les fidèles avec le prêtre offrent à Dieu ce sacrifice de louange, *pour la rédemption de leurs âmes*, dit la sainte liturgie [4].

Les âmes sont donc *rachetées* par la messe ; elles sont délivrées de la captivité du démon et du péché. Voilà pourquoi le concile de Trente dit anathème à quiconque oserait nier que le sacrifice de la messe est vraiment propitiatoire [5]. Il y a toujours dans le sang de notre adorable victime, une voix qui demande grâce pour les pécheurs, pénètre jusqu'au cœur de Dieu et l'incline à nous traiter avec clémence, quelles que soient nos prévarications. Comment s'en étonner ? Lorsque des mains impies le versèrent à Jérusalem par le plus horrible des attentats, il eut assez de crédit auprès du Seigneur

[1] In remissionem peccatorum. *Miss.*

[2] Hebr. 9. 14.

[3] Ipse est propitiatio pro peccatis nostris. *I. Joan.* 2. 2.

[4] Pro redemptione animarum suarum. *Miss.*

[5] Si quis dixerit missæ sacrificium, tantum esse sacrificium laudis et gratiarum actionis, non autem propitiatorium, sit anathema. *Sess.* 22. *Can.* 3.

pour éteindre sa colère ; en aurait-il moins, quand il lui est offert par des ministres de son choix, consacrés à cette fin, et qui n'immolent Jésus-Christ que de concert avec Jésus-Christ même ?

Et voilà l'explication d'un mystère de divine patience, dont nous ne sommes point assez touchés. Pourquoi le monde est-il plus épargné depuis la journée du cénacle, qu'il ne l'était dans les temps anciens ? On ne peut nier que la terre ne soit plus souillée de nos jours qu'elle ne l'était, quand elle fut ensevelie sous les eaux d'un déluge universel, surtout si l'on considère que les crimes sont incomparablement plus énormes, eu égard aux lumières et aux grâces dont abusent ceux qui les commettent. Quelle est donc la force cachée qui retient le bras vengeur ? L'oblation de notre auguste sacrifice : Jésus victime oppose un Dieu pénitent à un Dieu outragé.

En entrant dans le monde, il avait dit à son Père : *Ecce venio*, me voici, je viens désarmer votre justice ; tous les jours, sur des milliers d'autels, il lui répète dans le silence de nos sanctuaires : « Me voici, ô mon Père, me voici. J'ai déjà satisfait pour toutes les iniquités de ceux que j'ai pris pour mes frères ; je viens vous apaiser encore. Regardez l'abîme d'opprobres où je me suis plongé, les supplices que j'ai soufferts, la mort que j'ai endurée pour eux ;

ne voyez leurs péchés que pour voir en même temps la réparation que j'en fais. Ce sont des hommes qui vous offensent; c'est un Dieu, votre Fils, qui vous honore. Serez-vous leur juge plus que je ne serai leur sauveur? » Saint Eucher a dit: « Le prêtre à l'autel est la colonne qui soutient le monde chancelant sous le poids de ses crimes[1]. »

Le sacrifice de la messe nous justifie, non comme le baptême et l'absolution sacramentelle, qui produisent immédiatement dans les pécheurs bien disposés la grâce de la justification, mais en nous obtenant les grâces actuelles qui nous préparent au saint usage des moyens de réconciliation que nous a ménagés la divine miséricorde. C'est ce qui faisait dire à une âme effrayée de ses fautes: « Mon Dieu, patience jusqu'à demain; quand j'aurai entendu la messe, je ne craindrai plus que vous me frappiez. »

Mais jusqu'où ne peut pas s'étendre cette vertu de propitiation attachée à notre sacrifice? Pourquoi le Fils de Dieu, en nous appliquant le mérite de ses satisfactions, pour nous délivrer de la peine éternelle, ne pourrait-il pas nous décharger aussi de la peine temporelle, qui ordinairement reste due au péché, même après qu'il est pardonné? Satisfac-

[1] Nutantis orbis statum sustinent.

tions auxquelle on participe plus ou moins, suivant qu'on offre le sacrifice ou qu'on y assiste avec plus ou moins de ferveur.

IIe P. *Sacrifice d'impétration.* La messe est la grande prière de l'Église, et, à moins que nos mauvaises dispositions ne soient un obstacle à sa vertu, elle est toujours souverainement efficace, sous quelque point de vue qu'on la considère : soit en Jésus-Christ, qui prie pour nous, soit en nous-mêmes, qui nous unissons à ce Dieu suppliant.

Du côté de Jésus-Christ, nous savons qu'il est toujours exaucé, et c'est une conséquence nécessaire des égards qui lui sont dus. Il le fut sur la croix, dit saint Paul : *Exauditus est pro suâ reverentiâ ;* il ne mérite pas moins de l'être sur l'autel. Ce n'est plus, il est vrai, par un grand cri et par des larmes [1] qu'il intercède pour nous ; mais c'est par un état d'humiliation, qui est pour le moins aussi propre à toucher le cœur de son Père. Dans nos sanctuaires il est sans action apparente, sans mouvement ; c'est une victime qui a reçu le coup de la mort. Il fait prier pour nous les larmes et le sang qu'il a versés, les blessures qui ont déchiré son corps, et

[1] Cum clamore valido et lacrymis offerens. *Hebr* 5. 7.

dont il porte encore les cicatrices, ses humiliations passées et présentes[1].

Considérée en nous, la prière que nous faisons pendant la messe n'est plus une prière purement humaine ; elle est, pour ainsi dire, toute pénétrée, toute remplie de la sainteté de Jésus-Christ ; elle devient toute divine, n'étant plus qu'une seule et même prière avec celle du Fils de Dieu.

Une requête, présentée en temps opportun, accompagnée d'un don magnifique, soutenue des suffrages les plus puissants sur le cœur de celui à qui on l'adresse, n'a-t-elle pas toutes les conditions désirables pour en assurer le succès ? Telle est notre prière pendant la messe. Jamais moment ne fut plus favorable. Dieu contemple son Fils bien-aimé, qui s'abaisse et s'anéantit pour réparer sa gloire. Nous ne paraissons pas devant lui les mains vides ; aucune offrande ne peut lui être aussi agréable que celle que nous lui présentons. Enfin, la reine du ciel, tous les saints, tous les amis de Dieu, et Jésus-Christ lui-même, s'empressent alors de solliciter pour nous et nous appuient de leur crédit. Aussi l'Eglise, qui a la conscience de son pouvoir dans ces heureu-

[1] Cum in altari Christus immolatur, clamat idem redemptor ad Patrem, corporaliter suas cicatrices ostendens. *S. Laur. Just. serm. de Euch.*

ses conjonctures, ne met point de bornes à ses vœux. Elle demande la délivrance de tous les maux passés, présents et à venir ; l'acquisition de tous les biens, la paix pour la vie du temps, le salut pour l'éternité. Mon Dieu, comment restons-nous pauvres au milieu de ces richesses ?

Résumons ces deux méditations. Que fait donc le prêtre en offrant l'auguste sacrifice, et, avec proportion, le fidèle en y assistant ? L'auteur de l'*Imitation* va répondre : *Deum honorat ;* il procure à Dieu la plus grande gloire qui puisse lui être procurée dans ce monde et dans l'autre ; il l'honore infiniment, comme le demandent ses infinies perfections. *Angelos lætificat ;* il réjouit tout le ciel. C'est pour les anges et pour les saints un surcroît de bonheur, de voir que la terre s'associe d'une manière si digne à leurs louanges, à leur reconnaissance. *Ecclesiam ædificat ;* par lui, l'Église universelle reçoit les plus puissants secours, pour la rendre victorieuse dans ses combats, pour affermir sa paix, augmenter et féconder le zèle de ses ministres, sanctifier tous ses enfants. *Vivos adjuvat ;* il aide les vivants par les grâces qu'il leur obtient. *Defunctis requiem præstat ;* il délivre ou soulage les âmes affligées du purgatoire. *Sese omnium bonorum participem facit ;* il se rend lui-même participant de tous les biens spirituels et temporels, en tant qu'ils

lui sont vraiment utiles ; car c'est là que nous sommes *remplis de toute bénédiction céleste et de toute grâce.* (Miss.)

XLIII. MÉDITATION.

PREMIÈRE MÉTHODE POUR ASSISTER SAINTEMENT AU SACRIFICE DE LA MESSE : S'OCCUPER DE LA PASSION DU SAUVEUR.

I. Quelle est l'excellence de cette méthode.
II. Quelle en est la pratique.

Ier P. *Souvenir affectueux de la Passion, excellente manière d'assister au saint sacrifice.* Une âme pieuse, d'une admirable simplicité, s'informait de ce qu'elle devait faire pour bien entendre la messe : « Que faites-vous ? » lui demanda-t-on. — « Je me recueille en présence du tabernacle ; mais, au moment où j'aperçois l'image de la croix sur la chasuble du prêtre qui s'avance vers l'autel, je crois voir Jésus-Christ montant sur le Calvaire ; je m'attendris, je pleure, je ne puis penser à autre chose qu'à ses souffrances et à son amour pour moi. — Gardez votre méthode, » reprit-on, « elle est préférable à toute autre. » En effet, elle est fondée sur la nature même du sacrifice, elle est conforme aux désirs du Sauveur et aux intentions de l'Église.

L'autel, c'est le Calvaire rapproché de nous et en quelque sorte mis sous nos yeux ; la messe est le culte spécial que nous rendons aux souffrances et à la mort de Jésus-Christ, par l'ordre de Jésus-Christ lui-même. C'est la répétition solennelle et prolongée du grand cri de reconnaissance qui s'échappait du cœur de saint Paul : « Il m'a aimé, et dans l'accès de son amour, il s'est livré pour moi au plus honteux et au plus douloureux de tous les supplices[1]. »

Si Jésus-Christ nous avait seulement laissé une représentation morte de son immolation sur la croix, nous devrions nous y attacher avec toute l'affection que mérite le plus intéressant des souvenirs ; que ferons-nous donc lorsqu'il daigne être lui-même ce signe vivant, ce mémorial sacré ? *O memoriale mortis Domini!* Nous ne pouvons ignorer le désir qu'il a de nous voir occupés de ses souffrances et de sa mort, puisque c'est pour cela qu'il a institué la messe : « *Faites ceci en mémoire de moi ;* rappelez-vous ce que j'ai fait pour vous et pour votre salut, vous ne me refuserez plus votre cœur. » Ah ! si nous sommes capables d'oublier un tel bienfait, du moins que ce ne soit pas quand nous sommes au pied du saint autel, précisément pour y penser.

[1] Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.

Quelles précautions ne prend pas l'Église pendant la célébration des saints mystères, pour fixer notre attention sur le spectacle si touchant d'un Dieu mourant pour nous ? Elle veut que nos regards rencontrent partout la croix : sur le tabernacle, sur le calice, sur les ornements dorés, dans les cérémonies... Avant de permettre au sacrificateur d'accomplir son ministère, elle le conduit dans un lieu déjà saint, et qui est comme le vestibule de la maison de Dieu. Là, elle le transforme, pour ainsi dire, en la ressemblance de son divin Époux, accablé de douleurs et rassasié d'opprobres. Dans l'amict qu'elle lui met sur la tête, elle reconnaît le voile ignominieux qui fut jeté sur la face de Jésus ; le manipule et l'étole sont les chaînes dont on le chargea ; la ceinture représente les fouets qui servirent à déchirer son corps ; l'aube figure la robe blanche avec laquelle il fut livré à la dérision d'une cour impie et d'un peuple abusé... Tout l'extérieur du sacrifice tend au même but. Se rendre présente la Passion du Sauveur, s'inspirer de ce souvenir, s'en pénétrer vivement, c'est donc bien entrer dans l'esprit de l'Église, en entendant la messe.

II[e] P. *Pratique de cette méthode.* Elle consiste à réfléchir sur les différentes circonstances de la Passion, à mesure que la mémoire en est retracée par

les diverses parties du sacrifice. Voici les principales.

Le prêtre au bas de l'autel, c'est Jésus-Christ au jardin des Oliviers. Voyez l'Homme-Dieu prosterné devant son Père, aux yeux de qui il apparaît couvert de tous les péchés du monde, dont il a bien voulu se charger. Il les pleure, il en porte la honte, il en éprouve la douleur, comme si lui-même s'en était rendu coupable. Quoiqu'il paraisse sur le point de reculer d'horreur à la vue de cet affreux calice, il le boira cependant jusqu'à la lie, puisque nos intérêts et son amour pour nous le demandent... Voyez le prêtre. Il est à peine arrivé en présence de cet *autel de Dieu*, qu'il se trouble, comme Jésus à l'entrée du jardin des Oliviers. Il se considère, lui aussi, comme un pénitent universel ; il gémit, il prie au nom de tous les hommes dont il est le médiateur... Et moi, resterai-je impassible témoin de l'agonie du Fils de Dieu ? La sueur de sang qui coule de tous ses membres ne fera-t-elle aucune impression sur mon cœur ?

Lorsque le célébrant a franchi les saints degrés, pendant qu'il passe du milieu aux deux côtés de l'autel, représentez-vous le Sauveur, après qu'il s'est livré à ses ennemis qui l'ont garrotté comme un malfaiteur. Ils le conduisent à Jérusalem et le traînent

de tribunal en tribunal. Compatissez aux outrages qu'on lui fait ; suivez-le en esprit et ne l'abandonnez pas. A l'Évangile, vous pourrez écouter les faux témoins qui l'accusent, tantôt sur sa doctrine, quoiqu'il n'ait enseigné que le chemin du ciel, tantôt sur ses œuvres, quoiqu'il ait passé en faisant le bien... Voilà les hommes ; comptez encore sur leur reconnaissance ; attachez du prix à leur estime.

Au moment où le prêtre découvre le calice pour l'offrande, considérez le Sauveur que l'on dépouille de ses vêtements. Il offre son corps au tourment de la flagellation, sa tête à l'affreux couronnement, comme déjà il avait présenté aux soufflets et aux crachats cette face adorable que n'osent regarder les anges. Admirez son invincible patience ; mais vous, ne souffrirez-vous jamais rien pour celui qui a tant souffert pour vous ? Serez-vous toujours un membre délicat sous un chef couronné d'épines ?

Au *lavabo*, songez au lâche préteur qui condamne l'innocence même, et prétend se laver les mains d'un si grand crime ; plaignez l'aveuglement du peuple qui consent à en être responsable : *Sanguis ejus super nos!* Quel déluge de malédictions va tomber sur lui et sa postérité ! La sentence de mort est prononcée, bientôt tout est prêt pour l'immolation de l'adorable victime... Que fait le prêtre en

étendant les mains sur le pain et le vin déposés sur l'autel? Il met, pour ainsi dire, sur la tête du Sauveur, pour être expiées par lui, toutes les iniquités du genre humain ; osez y ajouter les vôtres ; il veut bien en faire pénitence, et vous en obtenir le pardon.

Déjà les miraculeuses paroles sont prononcées... On élève l'hostie. Voilà Jésus en croix, entre le ciel qui se couvre d'un voile funèbre et la terre qui tremble. Serez-vous seul sans émotion? Qu'auriez-vous éprouvé, qu'auriez-vous fait si vous aviez été à côté de Marie sur le Calvaire ? Ce que vous aurait dit votre foi à la vue de ce sacrifice sanglant, qu'elle vous le dise en présence de cette immolation mystique ! Recueillez les dernières paroles de votre Dieu mourant ; quand il prie pour ses ennemis, il prie pour vous. Conjurez-le de vous donner Marie pour mère, de vous promettre le ciel, comme il le promet à ce pécheur que sa grâce convertit à l'heure même.

Sur la fin de la messe, accompagnez l'âme de Jésus dans les limbes ; elle va consoler les justes, leur annoncer qu'ils vont sortir de leurs prisons et entrer au ciel avec leur libérateur ; consolez aussi les fidèles du purgatoire, soulagez leurs peines, ouvrez-leur le ciel, en leur appliquant les fruits de la

messe et des œuvres satisfactoires que vous ferez dans la journée.

Enfin, par la communion, au moins spirituelle, honorez la sépulture de Jésus-Christ. Un cœur pur, tel est le tombeau où il veut être déposé; l'humilité, la patience, et surtout la charité, voilà les aromates dont il désire qu'on embaume son corps. Mais comme il n'est enseveli que pour ressusciter à une vie glorieuse, priez-le de communiquer à votre âme une vertu de résurrection, qui se manifeste par une vie nouvelle et toute céleste.

XLIV. MÉDITATION.

JEUDI DE LA PASSION. — DEUXIÈME MÉTHODE POUR BIEN ENTENDRE LA MESSE : — SUIVRE LE PRÊTRE DANS LES PRINCIPALES CIRCONSTANCES DU SACRIFICE, ET ENTRER DANS LE SENS, SOIT DES PAROLES QU'IL PRONONCE, SOIT DES CÉRÉMONIES QU'IL FAIT.

Tous les fidèles, dit le prince des apôtres, forment une union sainte, un royal sacerdoce[1]. Le ministre sacré qui préside à la célébration des divins mystères, agit en leur nom et comme député de la société chrétienne ; il est donc juste que tous conforment leurs pensées et leurs affections à ce

[1] I. Petr. 2. 9.

qu'il dit et à ce qu'il fait pour eux, comme pour lui-même. On distingue dans la messe divers préludes qui préparent au sacrifice, et trois parties essentielles qui le composent.

I. Préludes du sacrifice.
II. Offertoire, 1re partie.
III. Consécration, 2e partie.
IV. Communion, 3e partie.

1er P. *S'unir au prêtre dans les préludes du sacrifice.* Ils commencent au pied de l'autel; le sacrificateur n'oserait en franchir les degrés, avant d'avoir mis la dernière main à ses préparations. Jésus-Christ va descendre du ciel, pour se mettre à la tête de l'Eglise, et, conjointement avec les fidèles, qui sont ses membres, rendre à Dieu le culte parfait qui lui est dû. Il vient s'offrir pour vous à son Père et vous offrir avec lui; avant tout, purifiez-vous par le repentir, afin d'être moins indigne de votre chef adorable, et pour que votre offrande soit mieux reçue.

Humiliez-vous donc avec le prêtre; comme lui, avouez vos fautes en présence de Dieu et de toute la cour céleste. Pour en obtenir plus sûrement le pardon, demandez-le par la vierge immaculée, si compatissante pour les pauvres pécheurs, et par tous les saints, qui ne doivent leur bonheur qu'à la victoire qu'ils ont remportée sur le péché : *Con*

fiteor. Faites monter au ciel, en le répétant jusqu'à neuf fois, le cri de vos misères et de vos espérances : *Kyrie eleison*; mais ensuite, chantez avec joie le cantique des anges : *Gloria in excelsis Deo* : gloire à Dieu, paix aux hommes ! C'est toute la rédemption, c'est tout le fruit du sacrifice de la croix et de l'autel. Dieu y trouve sa *gloire*, dans l'obéissance et les anéantissements de son Fils, qui expient nos révoltes et notre orgueil; l'homme y trouve sa *paix*, dans son union avec Dieu que ce sacrifice rétablit, dans sa victoire sur ses passions que ce sacrifice lui procure, dans l'éternelle possession du ciel que ce sacrifice lui assure. O Seigneur, pour m'enrichir de tous ces biens, qu'exigez-vous de moi? que je sois *homme de bonne volonté*; ma volonté sera très-bonne si je la conforme en tout à la vôtre.

En louant Dieu, en le bénissant, en l'adorant, vous l'avez disposé à bien accueillir vos demandes; le prêtre vous invite à les lui adresser : « Prions, » vous dit-il : *Oremus*; faisons la *collecte* de tous les vœux, et lui-même, debout entre le ciel et la terre, les bras étendus, comme pour renfermer dans sa demande tous les intérêts de l'univers, il plaide votre cause et celle du monde entier. Unissez-vous à lui, ayez confiance; car en terminant sa prière,

il fait retentir un grand nom aux oreilles et au cœur de Dieu; il fait parler pour lui de grands mérites : *Par Jésus-Christ, votre Fils, notre Seigneur.*

Pendant l'Epître, l'Evangile et le Credo, le pieux fidèle apprécie le don de la foi, et se rend docile à ses leçons. De quelles ténèbres, ô mon Dieu, vous avez daigné me retirer, et combien je plains tant d'infortunés, encore plongés dans cette nuit profonde! Faites briller à leurs yeux le flambeau qui m'éclaire. Oui, Seigneur, je m'attache de toutes les forces de mon âme à une religion, où je ne vois que la manifestation de votre amour pour l'homme. En croyant ce qu'elle m'enseigne, je veux me soumettre à la loi qu'elle m'impose; aimable loi, émanée de votre cœur, je veux qu'elle soit la règle de mes actions et de ma vie.

IIe P. *S'unir au prêtre à l'offertoire.* Il lève les yeux vers la croix et les rabaisse aussitôt sur les dons qu'il offre. Par ce double regard, il exprime l'identité de la victime qui fut immolée sur le Calvaire, avec celle qui va descendre sur l'autel; et, considérant d'avance entre ses mains cette hostie sans tache, dont les mérites sont infinis, il prie le Père saint, tout-puissant et éternel, de la recevoir pour la rémission de ses fautes, pour le bien de tous les fidèles vivants et morts, afin qu'elle serve à tous

pour le salut et la vie éternelle. Appropriez-vous cette prière, joignant l'offrande de vous-même à celle des dons présentés, qui seront dans un instant le corps et le sang de Jésus-Christ; conjurez Dieu de vous transformer en la ressemblance de son Fils bien-aimé, par un changement presque analogue à celui qu'il va opérer dans ces substances matérielles.

Avant d'offrir le calice, le prêtre mêle un peu d'eau au vin qu'il y a versé, afin de représenter l'union de notre nature figurée par l'eau, avec la personne du Verbe figurée par le vin, l'union aussi des membres avec leur chef. Désirez ardemment de vous unir au Dieu sauveur de la manière la plus intime, de vous plonger dans cet océan de perfections, afin que votre âme, comme absorbée en Jésus-Christ, devienne une âme toute divine.

IIIe P. *S'unir au prêtre à la consécration.* Nous avons trois choses à méditer dans cette deuxième partie de la messe : la préface, ou introduction à la grande action du sacrifice, ce qui précède immédiatement la consécration, et ce qui la suit jusqu'au *Pater*.

Après avoir ranimé l'ardeur des assistants pour la prière : *Orate*, *fratres*, le prêtre a pris congé d'eux, en quelque sorte, et s'est retiré dans un recueille-

ment plus profond : il dit à voix basse les oraisons *secrètes*. Que se passe-t-il entre lui et le Seigneur dans ce commerce intime? Quand il sort de ce silence, d'où vient-il? Il ne parle plus que des choses éternelles : *Per omnia sæcula sæculorum*. S'il salue encore les témoins du sacrifice : *Que le Seigneur soit avec vous*, c'est sans se tourner vers eux, tant il craint de se distraire, et pour leur dire : *En haut les cœurs!* Qu'il aime à entendre cette réponse : « Ce que vous demandez est déjà fait : *Habemus ad Dominum*. » Au nom de tous, il acquitte la dette de reconnaissance contractée par tous; il remercie Dieu par son Fils, qui est lui-même le plus précieux de tous ses dons, et puis il nous exhorte à mêler nos voix, nos louanges, nos adorations à celles des esprits bienheureux, pour chanter avec eux dans le temps ce que nous espérons chanter avec eux toute l'éternité : « Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées ! »

Mais déjà il est rentré dans son mystérieux silence. Comme lui, redoublez d'attention et de ferveur. Exposez vos demandes au Père très-clément, et soyez plein de confiance : la reine du ciel, les apôtres, tous les saints ne refuseront pas d'intercéder pour vous, puisque vous offrez le sacrifice en action de grâces des bienfaits et de la gloire dont

Dieu les a comblés. Donnez donc à vos désirs une étendue sans bornes : priez pour l'Eglise, pour son chef, pour ses ministres, pour ses membres, pour toutes les personnes qui vous sont unies par quelque lien de justice et de charité. Dans des conjonctures si favorables, devant tout espérer, osez tout demander.

Le moment redoutable est arrivé. Le prêtre ne parle plus ni en son nom, ni au nom de la société chrétienne dont il est l'organe; il emploie les paroles mêmes de Jésus-Christ, et agit en sa toute-puissante vertu;.. le mystère de la transsubstantiation est accompli. Ame fidèle, où êtes-vous en ce moment? Quand le sacrificateur élève l'hostie et la présente à votre adoration, ne vous croyez-vous pas sur le Calvaire, et ne voyez-vous pas des fleuves de grâces sortir des plaies du Sauveur, et se répandre sur toute l'humanité? Est-il nécessaire que Jésus vous dise : *Faites ceci en mémoire de moi?* Pouvez-vous oublier sa Passion, quand vous en avez sous les yeux une représentation si vive? Rendez vos hommages à l'Homme-Dieu immolé pour vous. Offrez à la majesté suprême cette hostie *pure, sainte et immaculée.* En elle-même, elle lui plaît toujours infiniment; mais, hélas! par qui lui est-elle présentée? Nous vous en conjurons, Seigneur, ne nous séparez pas de notre

offrande. En sa considération, regardez-nous d'un visage propice et serein; faites plus encore, ô mon Dieu! et afin que tout vous agrée dans notre sacrifice : les dons et la main qui les offre, permettez que Jésus, notre pontife, vous présente lui-même Jésus, notre victime, afin que nous méritions d'être remplis de toute grâce, de toute bénédiction céleste.

L'Eglise pense à tout, et dans des circonstances où elle peut consoler tant de douleurs, elle se souvient de ses enfants qui achèvent leur expiation dans les flammes du purgatoire. Imitez sa charité compatissante. Mais le beau ciel que nous demandons pour ces âmes affligées, pouvons-nous ne pas le désirer pour nous? *Nobis quoque.* Il est vrai, nous sommes loin de le mériter, puisque nous sommes pécheurs, *peccatoribus*; aussi ne l'attendons-nous pas de votre justice, ô Jésus! mais de la multitude infinie de vos miséricordes; aussi ne vous demandons-nous pas toute la gloire dont vous avez couronné vos grands serviteurs; mais seulement une part, quelque part à cette gloire : *Partem aliquam.*

IVe P. *S'unir au prêtre à la communion.* L'oraison dominicale commence à nous y préparer prochainement. Avant de la réciter, le prêtre nous en

rappelle l'excellence et l'institution divine : *Divinâ institutione formati*; de nous-mêmes eussions-nous osé donner à Dieu le nom de père, *Pater noster!* Ah! que cette prière est puissante, surtout lorsque Jésus, anéanti sur l'autel, la fait avec nous et pour nous ! N'est-ce pas alors plus que jamais que nous pouvons espérer la sanctification du nom de Dieu, le règne de sa grâce qui nous prépare à celui de sa gloire, l'accomplissement de sa volonté, tous les secours que nos besoins réclament, le pardon de nos péchés, la délivrance de tout mal ?

Un cœur pur et tranquille, telle est la demeure où Jésus se plaît, et tel est l'objet de tous les vœux du prêtre jusqu'à la consommation du sacrifice par la communion. Il souhaite la paix aux assistants, lorsque tenant entre ses doigts la victime qui a réconcilié le ciel avec la terre, il leur dit : « Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous ! » Les fidèles la souhaitent au prêtre en répondant : « Et avec votre esprit. » Le sacrificateur continue : « Agneau divin qui ôtez les péchés du monde, ayez pitié de nous et donnez-nous la paix. » O prêtre ! ô fidèles ! désirez surtout cette paix inaltérable dont vous jouirez dans le sein de Dieu, après les combats de cette triste vie. Le corps et le sang du Sauveur que vous allez recevoir vous en seront le gage.

Communiez au moins en esprit, et, si vous le pouvez, réellement ; mais n'oubliez pas qu'après un si grand bienfait, l'action de grâces ne peut commencer trop tôt, ni trop se prolonger. Enfin, recevez encore une précieuse faveur. Le prêtre, pour la dernière fois, a baisé l'autel, et se tournant vers le peuple, le cœur, les mains, la bouche pleines de bénédictions, il les verse sur tous les enfants de l'Eglise, mais plus abondamment sur l'assemblée présente au sacrifice. *Benedicat vos omnipotens Deus*, etc.

Vous avez médité pendant plusieurs jours sur l'ineffable mystère de la croix, représenté et continué sur l'autel. La conscience ne vous fait-elle aucun reproche sur un sujet si grave ? Avez-vous compris qu'assister à la messe, c'est assister à l'action la plus glorieuse à Dieu et la plus utile au monde ? que vous devez y assister comme ministre pour offrir avec le prêtre, comme victime pour y être offert vous-même spirituellement. Quelles résolutions allez-vous prendre ?

PRIÈRES

Recommandées pour la fin de l'Oraison.

I.

O Jesu, vivens in Maria, veni et vive in famulis tuis, in spiritu sanctitatis tuæ, in plenitudine virtutis tuæ, in perfectione viarum tuarum, in veritate virtutum tuarum, in communione mysteriorum tuorum : dominare omni adversæ potestati in Spiritu tuo, ad gloriam Patris. Amen.

O Jésus, vivant en Marie, venez et vivez en nous dans l'esprit de votre sainteté, dans la plénitude de votre pouvoir, dans la perfection de vos voies, dans la vérité de vos vertus, dans la communion de vos mystères. Dominez par votre Esprit sur toute puissance adverse, pour la gloire du Père.

II.

Anima Christi, sancti ca me !
Corpus Christi, salva me !
Sanguis Christi, inebria me !
Aqua lateris Christi, lava me !
Passio Christi, conforta me !

Ame de Jésus, sanctifiez-moi ! — Corps de Jésus, sauvez-moi ! — Sang de Jésus, enivrez-moi ! — Eau du côté de Jésus, purifiez-moi ! — Passion de Jésus, fortifiez-moi ! — O bon Jésus, exaucez-moi ! — Ne permettez pas

que je sois séparé de vous ! — Défendez-moi du malin esprit ! — A l'heure de ma mort appelez-moi ! — Et ordonnez que je vienne à vous ! — Pour vous louer avec vos saints, — Pendant les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

O bone Jesu, exaudi me!
Intrà tua vulnera absconde me !
Ne permittas me separari à te !
Ab hoste maligno defende me !
In horâ mortis meæ voca me !
Et jube me venire ad te !
Ut cum sanctis tuis laudem te !
In sæcula sæculorum !
Amen.

III.

Recevez, ô Seigneur, l'offrande de tout mon être. Acceptez ma mémoire, mon entendement, ma volonté. Tout ce que j'ai, tout ce que je suis, c'est vous qui me l'avez donné; c'est à vous que je le rends en entier, c'est à votre disposition, à votre bon plaisir que je l'abandonne à jamais. Votre amour, votre grâce, donnez-moi cela, cela seul et je suis assez riche, et je ne demande rien de plus.

Suscipe, Domine, universam meam libertatem. Accipe memoriam, intellectum, atque voluntatem omnem. Quidquid habeo, vel possideo, mihi largitus es : id tibi totum restituo, ac tuæ prorsùs voluntati trado gubernandum. Amorem tuî solum cum gratiâ tuâ mihi dones, et dives sum satis, nec aliud quidquam ultrà posco.

TABLE DES MATIÈRES.

SECONDE PARTIE.

(*Suite.*)

SECTION TROISIÈME.

Vertus spéciales dont le Sauveur nous donne la leçon et l'exemple dans les mystères de son incarnation, de sa naissance, de son enfance et pendant les trente années de sa vie cachée.

SECTION QUATRIÈME.

Vie publique du Sauveur.

CINQUIÈME SECTION.

Vie souffrante de Jésus-Christ.

SECTION SIXIÈME.

Vie glorieuse de Jésus ressuscité, gage du bonheur réservé à l'âme fidèle. — Modèle de cette union avec Dieu qui est la consommation de la véritable sainteté.

MÉDITATIONS

SUR LES DIVERS MYSTÈRES, LES DIFFÉRENTS TEMPS ET LES FÊTES DE L'ANNÉE LITURGIQUE.

SECTION PREMIÈRE. — L'AVENT ET NOEL.

§ I. — *Propre du temps.*

§ II. — *Propre des saints.*

SECTION DEUXIÈME. — CARÊME ET TEMPS PASCAL.

§. I. — *Propre du temps.*

Date Due


BOSTON COLLEGE
3 9031 01320296 5



